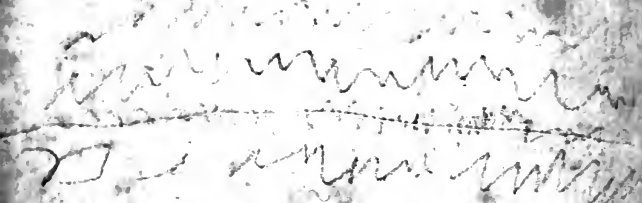
BIBLIOTHECA

v 2



MO - Cop'

SERMONS
DE
M. MASSILLON,
ÉVÊQUE
DE CLERMONT,

Ci-devant Prêtre de l'Oratoire,

L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

AVENT.

Dosque prêtre

A PARIS, RUE S. JACQUES,

Chez { La VEUVE ESTIENNE & FILS, à la Vertu.
ET
JEAN HERISSANT, à S. Paul & à S. Hilaire.

M. DCC. XLVII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

UNIVERSITAS BIBLIOTHECA O. M. I. Ottaviensis

BX
890
.M335
1745
v.2

SERMONS

Contenus dans ce Volume.

POur la Fête de tous les Saints, *Sur le bonheur des Juſtes*, Page 1.
Pour le jour des Morts, *Sur la mort du Pécheur, & la mort du Juſte*, 39.
Pour le I. Dimanche de l'Avent, *Sur le Jugement univerſel*, 84.
Pour le II. Dimanche de l'Avent, *Sur les afflictions*, 128.
Pour la Fête de la Conception de la Sainte Vierge, 166.
Pour le III. Dimanche de l'Avent, *Sur le délai de la converſion*, 204.
Pour le IV. Dimanche de l'Avent, *Sur les diſpoſitions à la Communion*, 247.
Pour le jour de Noel, 302.
Pour le jour de la Circonciſion de N. S. *Sur la divinité de Jeſus-Chriſt*, 336.
Pour le jour de l'Epiphanie de N. S. 394.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *les Sermons prêchés pendant l'Avent par feu M. MASSILLON, Evêque de Clermont, ci-devant Prêtre de l'Oratoire.* La réputation que ce célébre Orateur s'eſt acquiſe dans la Chaire, & le fruit qu'il y a fait, ne laiſſent aucun lieu de douter, que le Public ne les reçoive avec joie. La Parole ſainte y eſt annoncée avec dignité, & d'une manière propre à faire les plus heureuſes impreſſions : une onction vive, une piété tendre & ſoutenue, en font le principal caractère : la force, l'exactitude, & l'éloquence ne s'y font pas moins admirer : enfin l'eſprit eſt convaincu, & le cœur eſt touché. Quel avantage les Fidèles ne tireront-ils pas de la lecture de ces diſcours, pour ſe diſpoſer à célébrer ſaintement la naiſſance de Jeſus-Chriſt, notre Sauveur ! A Paris ce 20 Novembre 1744.

MILLET, *Docteur en Théologie de la Faculté de Paris, & Cenſeur Royal.*

SERMON

SERMON
POUR LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS.

Sur le bonheur des Justes.

Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur.

Bienheureux ceux qui pleurent, parcequ'ils seront consolés. Matth. 5. 5.

SIRE,

SI le monde parloit ici à la place de Jesus-Christ, sans doute il ne tiendroit pas à VOTRE MAJESTÉ le même langage. Heureux le Prince, vous diroit-il, qui n'a jamais combattu que pour

vaincre ; qui n'a vû tant de Puiſſances armées contre lui, que pour leur donner une paix plus glorieuſe ; & qui a toujours été plus grand ou que le péril ou que la victoire.

Heureux le Prince, qui durant le cours d'un régne long & floriſſant, jouit à loiſir des fruits de ſa gloire, de l'amour de ſes peuples, de l'eſtime de ſes ennemis, de l'admiration de l'univers, de l'avantage de ſes conquêtes, de la magnificence de ſes ouvrages, de la ſageſſe de ſes loix, de l'eſpérance auguſte d'une nombreuſe poſtérité ; & qui n'a plus rien à deſirer que de conſerver long-tems ce qu'il poſſéde.

Ainſi parleroit le monde ; mais, Sire, Jeſus-Chriſt ne parle pas comme le monde.

Heureux, vous dit-il, non celui qui fait l'admiration de ſon ſiécle : mais celui qui fait ſa principale occupation du ſiécle à venir, & qui vit dans le mépris de ſoi-même & de tout ce qui paſſe ; parceque le Royaume du Ciel eſt à lui. *Beati pauperes ſpiritu, quoniam ipſorum eſt regnum cœlorum.* Matth. 5. 3.

Heureux, non celui dont l'hiſtoire va immortaliſer le régne & les actions dans le ſouvenir des hommes : mais celui dont les larmes auront effacé l'hiſtoire de ſes péchés du ſouvenir de Dieu même ; parce-qu'il ſera éternellement conſolé. *Beati qui lugent, quoniam ipſi conſolabuntur.* Ibid. 5.

Heureux, non celui qui aura étendu par de nouvelles conquêtes les bornes de

ſon Empire: mais celui qui aura ſû renfermer ſes deſirs & ſes paſſions dans les bornes de la loi de Dieu ; parcequ'il poſſédera une terre plus durable que l'empire de l'Univers. *Beati mites, quoniam ipſi poſſidebunt terram.* Matth. 5. 4.

Heureux, non celui qui élevé par la voix des peuples au-deſſus de tous les Princes qui l'ont précédé, jouit à loiſir de ſa grandeur & de ſa gloire : mais celui qui ne trouvant rien ſur le trône même digne de ſon cœur, ne cherche de parfait bonheur ici bas que dans la vertu & dans la juſtice ; parcequ'il ſera raſſaſié. *Beati qui eſuriunt & ſitiunt juſtitiam, quoniam ipſi ſaturabuntur.* Ibid. 6.

Heureux, non celui à qui les hommes ont donné les titres glorieux de grand & d'invincible : mais celui à qui les malheureux donneront devant Jeſus-Chriſt le titre de père & de miſéricordieux ; parcequ'il ſera traité avec miſéricorde. *Beati miſericordes, quoniam ipſi miſericordiam conſequentur.* Ibid. 7.

Heureux enfin, non celui qui toujours arbitre de la deſtinée de ſes ennemis, a donné plus d'une fois la paix à la terre : mais celui qui a pu ſe la donner à ſoi-même, & bannir de ſon cœur les vices & les affections déréglées qui en troublent la tranquillité ; parcequ'il ſera appellé enfant de Dieu : *Beati pacifici, quoniam filii Dei vocabuntur.* Ibid. 9.

Voilà, Sire, ceux que Jeſus-Chriſt ap-

pelle heureux : & l'Evangile ne connoît point d'autre bonheur sur la terre que la vertu & l'innocence.

Grand Dieu ! ce n'est donc pas cette longue suite de prospérités inouies dont vous avez favorisé la gloire de son régne, qui peut le rendre le plus heureux des Rois. C'est par-là qu'il est grand ; mais ce n'est pas par-là qu'il est heureux. Sa piété a commencé sa félicité. Tout ce qui ne sanctifie pas l'homme, ne sauroit faire le bonheur de l'homme. Tout ce qui ne vous met pas dans un cœur, ô mon Dieu, n'y met ou que de faux biens qui le laissent vuide, ou que des maux réels qui le rempliſſent d'inquiétude ; & une conscience pure est la source unique des vrais plaisirs.

C'est à cette vérité, mes Frères, que l'Eglise borne aujourd'hui tout le fruit de la solemnité qu'elle nous propose. Comme l'erreur où l'on est dans le monde, que la vie des Saints a été triste & désagréable, est un des principaux artifices dont le monde se sert pour nous empêcher de les imiter ; l'Eglise, en renouvellant aujourd'hui leur mémoire, nous fait souvenir en même-tems, que non-seulement ils jouissent d'une félicité immortelle dans le Ciel, mais encore qu'ils ont été les seuls heureux de la terre ; *Beati*, *&c.* & que celui qui porte l'iniquité dans son sein, y porte toujours le trouble & la frayeur ; & que la destinée des gens de bien, est mille fois plus douce

& plus tranquille en ce monde même, que celle des pécheurs.

Mais en quoi consiste le bonheur des Justes en cette vie ? Il consiste premiérement, dans la manifestation de la vérité cachée aux sages du monde : secondement, dans le goût de la charité refusé aux amateurs du monde. Dans les lumières de la foi, qui adoucissent toutes les peines de l'ame fidèle, & qui rendent celles du pécheur plus amères : c'est mon premier Point. Dans les douceurs de la grace, qui calment toutes les passions, & qui refusées à un cœur corrompu le laissent en proie à lui-même : c'est le dernier. Développons ces deux vérités si propres à rendre la vertu aimable, & les exemples des Saints utiles. Mais avant que de commencer, implorons le secours de l'Esprit saint par l'intercession de Marie. *Ave Maria.*

I. PART.

LA source de nos chagrins est d'ordinaire dans nos erreurs ; & nous ne sommes malheureux, dit un Père, que parceque nous jugeons mal des biens & des maux véritables : *Causa laboris ignorantia est.* Les Justes, qui sont des enfans de lumière, sont donc bien plus heureux que les pécheurs, parcequ'ils sont plus éclairés. Les mêmes lumières qui corrigent leurs jugemens, adoucissent leurs peines ; & la foi qui leur montre le monde tel qu'il est, change en des sources de consolation pour eux, les *S. Ambr.*

mêmes événemens, où les ames livrées aux passions, trouvent le principe de toutes leurs inquiétudes.

Et pour vous faire entrer, mes Frères, dans une vérité si honorable à la vertu, remarquez, je vous prie, que soit qu'une ame touchée de Dieu rappelle le passé, & ces tems d'égarement qui précédèrent sa pénitence; soit qu'elle soit attentive à ce qui se passe sous ses yeux dans le monde; soit enfin qu'elle jette sa vûe dans l'avenir, tout la console, tout l'affermit dans le parti de la vertu qu'elle a pris, tout rend sa condition infiniment plus douce que celle d'une ame qui vit dans le désordre, & qui ne trouve dans ces trois situations que des amertumes & des terreurs secrettes.

Car en premier lieu, quelque livré que soit un pécheur à tout l'emportement de son cœur, les plaisirs présens ne l'entraînent pas avec tant de fureur, qu'il ne tourne quelquefois les yeux vers ces années d'iniquité qu'il amasse derrière lui. Ces jours de ténébres qu'il a consacrés à la dissolution, n'ont pas tellement péri, qu'ils ne reparoissent en certains momens à son souvenir. Images importunes, qui le troublent, qui le fatiguent, qui le réveillent de tems en tems de son assoupissement, en lui montrant comme réunis en un point de vûe, cet amas monstrueux de crimes, qui frappent moins lorsqu'il se les permet, parcequ'il ne les voit alors que successivement. D'un coup

d'œil s'offrent à lui des graces toujours méprisées, des inspirations toujouts rejettées, un usage indigne d'un naturel heureux, & formé, ce semble, pour la vertu; des foiblesses dont il rougit, des monstres & des horreurs sur lesquels il n'ose presque ouvrir les yeux.

Voilà ce que le pécheur laisse derrière lui. Il est malheureux, s'il tourne les yeux vers le passé. Toute sa félicité est comme renfermée dans le moment présent; & pour être heureux, il faut qu'il ne pense point qu'il se laisse mener comme les animaux muets, par l'attrait des objets présens; & qu'il éteigne & abrutisse sa raison, s'il veut conserver sa tranquillité. Et de là ces maximes si indignes de l'humanité, & si répandues dans le monde; que trop de raison est un triste avantage; que les réflexions gâtent tous les plaisirs de la vie; & que pour être heureux, il faut peu penser. O homme! étoit-ce donc pour ton malheur, que le Ciel t'avoit donné la raison qui t'éclaire, ou pour t'aider à chercher la vérité, qui seule peut te rendre heureux? Cette lumière divine qui embellit ton être, seroit-elle donc une punition plutôt qu'un don du Créateur? & ne te distingueroit-elle si glorieusement de la bête, que pour te rendre de pire condition qu'elle?

Oui, mes Frères, telle est la destinée d'une ame infidèle. Ce n'est que l'ivresse, l'emportement, l'extinction de toute rai-

son, qui la rend heureuse; & comme cette situation n'est que d'un instant, dès que l'esprit se calme & revient à lui, le charme cesse, le bonheur s'enfuit, & l'homme se trouve seul avec sa conscience & ses crimes.

Mais, que le sort d'une ame qui marche dans vos voies, est différent, ô mon Dieu! & que le monde qui ne vous connoît pas est à plaindre! En effet, mes Frères, les plus douces pensées d'une ame juste sont celles qui lui rappellent le passé. Elle y trouve à la vérité cette partie de sa vie que le monde & les passions ont toute occupée: ce souvenir, je l'avoue, la couvre de honte devant la sainteté de son Dieu, & lui arrache des larmes de componction & de tristesse. Mais qu'elle trouve de consolation dans ses larmes & dans sa douleur!

Car, mes Frères, une ame revenue à Dieu, ne sauroit rappeller toute la suite de ses égaremens passés, sans y découvrir toutes les démarches de la miséricorde de Dieu sur elle. Les voies singulières par où sa sagesse l'a conduite comme par dégrés, au moment heureux de sa conversion. Tant de circonstances inespérées de faveur, de disgrace, de perte, de mort, de perfidie, de préférence, d'affliction; toutes ménagées par une Providence attentive, pour lui faciliter les moyens de rompre ses chaines. Ces attentions particulières que Dieu avoit sur elle, lors même qu'elle suivoit encore des routes injustes. Ces dégoûts que sa

bonté lui ménageoit au milieu même des plaisirs. Ces invitations secrettes qui la rappelloient sans cesse au devoir & à la vertu. Cette voix intérieure qui la suivoit par tout, & qui ne cessoit de lui dire, comme autrefois à Augustin : Insensé, jusqu'à quand chercheras-tu des plaisirs qui ne peuvent te rendre heureux ? quand finiras-tu tes inquiétudes avec tes crimes ? que faudroit-il encore pour te détromper du monde, que l'expérience même que tu fais de tes ennuis, & de ton propre malheur en le servant ? Essayes s'il n'est pas plus doux d'être à moi, & si je ne suffis pas à l'ame qui me possède.

Voilà ce qu'offre le passé à une ame touchée. Elle y voit les complices de ses anciens plaisirs, encore livrés par la justice de Dieu aux égaremens du monde & des passions ; & elle seule choisie, séparée, appellée à la connoissance de la vérité.

Que ce souvenir, mes Frères, remplit une ame fidèle de paix & de consolation ! Que vos miséricordes sont infinies, ô mon Dieu, s'écrie-t-elle avec le Prophéte ! vous m'avez mise sous votre protection dès le sein de ma mère : vous avez suivi de près toutes mes voies : que vous ai-je fait plus que tant de pécheurs à qui vous ne daignez pas ouvrir les yeux, & manifester la sévérité de vos jugemens & de votre justice ! O Dieu ! que vos œuvres sont admirables ! & que mon ame connoit bien ce qu'elle vous

doit, & ce que vous avez fait pour elle ! *Ps.* 138. 14. *Mirabilia opera tua, & anima mea cognoscit nimis.* Premier avantage des ames justes : le souvenir même de leurs infidélités passées les console.

Mais en second lieu, si le passé est pour elles une source de consolations solides, ce qui se passe à leurs yeux dans le monde, ne console pas moins leur piété. Et ici, mes Frères, vous allez voir jusqu'où la vertu est utile au bonheur de la vie, & comment le même monde qui forme toutes les passions, & par conséquent toutes les inquiétudes des pécheurs, devient le plus doux & le plus consolant exercice de la foi des Justes.

En effet, mes Frères, qu'est-ce que le monde, pour les mondains eux-mêmes qui l'aiment, qui paroissent ennivrés de ses plaisirs, & qui ne peuvent se passer de lui ? Le monde ? c'est une servitude éternelle, où nul ne vit pour soi, & où pour être heureux, il faut pouvoir baiser ses fers & aimer son esclavage. Le monde ? c'est une révolution journalière d'événemens, qui réveillent tour à tour dans le cœur de ses partisans, les passions les plus violentes & les plus tristes ; des haines cruelles, des perplexités odieuses, des craintes amères, des jalousies dévorantes, des chagrins accablans. Le monde ? c'est une terre de malédiction, où les plaisirs mêmes portent avec eux leurs épines & leur amertume.

Le jeu laſſe par ſes fureurs & par ſes caprices : les converſations ennuyent par les oppoſitions d'humeur & la contrariété des ſentimens : les paſſions & les attachemens criminels ont leurs dégoûts, leurs contretems, leurs bruits déſagréables : les ſpectacles ne trouvant preſque plus dans les ſpectateurs que des ames groſſiérement diſſolues, & incapables d'être réveillées que par les excès les plus monſtrueux de la débauche, deviennent fades, en ne remuant que ces paſſions délicates qui ne font que montrer le crime de loin, & dreſſer des piéges à l'innocence. Le monde enfin eſt un lieu où l'eſpérance même, qu'on regarde comme une paſſion ſi douce, rend tous les hommes malheureux ; où ceux qui n'eſpèrent rien, ſe croyent encore plus miſérables ; où tout ce qui plaît, ne plaît jamais long-tems ; & où l'ennui eſt preſque la deſtinée la plus douce & la plus ſupportable qu'on puiſſe y attendre. Voilà le monde, mes Frères ; & ce n'eſt pas ce monde obſcur qui ne connoît ni les grands plaiſirs, ni les charmes de la proſpérité, de la faveur & de l'opulence : c'eſt le monde dans ſon beau ; c'eſt le monde de la Cour ; c'eſt vous-mêmes qui m'écoutez, mes Frères. Voilà le monde ; & ce n'eſt pas ici une de ces peintures imaginées, & dont on ne trouve nulle part la reſſemblance. Je ne peins le monde que d'après votre cœur, c'eſt-à-dire, tel que vous le

connoissez & le sentez tous les jours vous-mêmes.

Voilà cependant le lieu où tous les pécheurs cherchent leur félicité. C'est là leur patrie. C'est là qu'ils voudroient pouvoir s'éterniser. Voilà ce monde qu'ils préfèrent aux biens éternels, & à toutes les promesses de la foi. Grand Dieu ! que vous êtes juste de punir l'homme par ses passions mêmes, & de permettre que ne voulant pas chercher son bonheur en vous, qui seul êtes la paix véritable de son cœur, il se fasse une félicité bizarre de ses craintes, de ses dégoûts, de ses ennuis & de ses cruelles inquiétudes !

Mais ce qu'il y a ici d'heureux pour la vertu, mes Frères, c'est que le même monde si ennuyeux, si insupportable aux pécheurs qui y cherchent leur félicité, devient une source de réflexions consolantes pour les Justes, qui le regardent comme un exil & une terre étrangère.

Car premiérement, l'inconstance du monde, si terrible pour ceux qui se sont livrés à lui, fournit mille motifs de consolation à l'ame fidèle. Rien ne lui paroît constant ni durable sur la terre ; ni les fortunes les plus florissantes, ni les amitiés les plus vives, ni les réputations les plus brillantes, ni les faveurs les plus enviées. Elle y voit une sagesse souveraine, qui se plaît, ce semble, à se jouer des hommes en les élevant les uns sur les ruines des autres ; en dégradant ceux

qui étoient au haut de la roue, pour y faire monter ceux qui rampoient, il n'y a qu'un moment, devant eux ; en produisant tous les jours de nouveaux héros sur le théâtre, & faisant éclipser ceux qui auparavant y jouoient un rôle si brillant ; en donnant sans cesse de nouvelles scènes à l'Univers. Elle voit les hommes passer toute leur vie dans des agitations, des projets & des mesures ; toujours attentifs ou à se surprendre, ou à éviter d'être surpris ; toujours empressés & habiles à profiter de la retraite, de la disgrace, ou de la mort de leurs concurrens ; & à se faire de ces grandes leçons de mépris du monde, de nouveaux motifs d'ambition & de cupidité ; toujours occupés, ou de leurs craintes, ou de leurs espérances ; toujours inquiets, ou sur le présent, ou sur l'avenir ; jamais tranquilles, travaillant tous pour le repos, & s'en éloignant toujours plus.

O homme ! pourquoi êtes-vous si ingénieux à vous rendre malheureux ? c'est ce que pense alors une ame fidèle. La félicité que vous cherchez coûte moins. Il ne faut ni traverser les mers, ni conquérir des Royaumes. Ne sortez pas de vous-même, & vous serez heureux.

Que les amertumes de la vertu, mes Frères, paroissent douces alors à un homme de bien, lorsqu'il les compare aux cruels chagrins, & aux agitations éternelles des pécheurs ! Qu'il se fait bon gré d'avoir trouvé

un lieu de repos & de ſureté, tandis qu'il voit les amateurs du monde encore triſtement agités au gré des paſſions & des eſpérances humaines ! Ainſi les Iſraélites autrefois échappés de la mer rouge, voyant de loin Pharaon & tous les Grands de l'Egypte encore à la merci des flots, goûtoient le plaiſir de leur ſureté, trouvoient les voies arides du déſert, douces & agréables, ne ſentoient plus les incommodités du chemin ; & comparant leur deſtinée à celle des Egyptiens, loin de ſe plaindre & de murmurer, chantoient avec Moyſe ce Cantique divin de louange & d'actions de graces, où ſont célébrées avec tant de magnificence les merveilles & les miſéricordes du Seigneur.

En ſecond lieu, l'injuſtice du monde ſi déſolante pour ceux qui l'aiment, lorſqu'ils ſe voyent oubliés, négligés, éloignés des graces, ſacrifiés à des concurrens indignes, eſt encore un fonds de réflexions conſolantes, pour une ame qui le mépriſe & qui ne craint que le Seigneur. Car, quelle reſſource pour un pécheur, lequel après avoir ſacrifié au monde & à ſes maîtres ſon repos, ſa conſcience, ſes biens, ſa jeuneſſe, ſa ſanté ; après avoir tout dévoré, des rebuts, des fatigues, des aſſujettiſſemens pour des eſpérances frivoles, ſe voit tout d'un coup fermer les portes de l'élévation & de la fortune ; arracher d'entre les mains des places qu'il avoit méritées & qu'il croyoit

déja tenir ; menacé, s'il se plaint, de perdre celles qu'il possède ; obligé de plier devant des rivaux plus heureux, & de dépendre de ceux qu'il n'avoit pas même cru dignes autrefois de recevoir ses ordres ? Ira-t-il loin du monde se venger par des murmures éternels de l'injustice des hommes ? mais que fera-t-il dans sa retraite, que laisser plus de loisir, & trouver moins de diversions à ses chagrins ? Se consolera-t-il dans l'exemple de ses semblables ? mais nos malheurs à nos yeux ne ressemblent jamais aux malheurs d'autrui ; & d'ailleurs, quelle consolation de sentir renouveller ses peines, à mesure qu'on en retrouve l'image & le souvenir dans les autres ? Se retranchera-t-il dans une vaine philosophie, & dans la force de son esprit ; mais la raison toute seule se lasse bientôt de sa fierté. On peut être Philosophe pour le Public ; on est toujours homme pour soi-même. Se fera-t-il une ressource en se livrant aux plaisirs & aux infâmes voluptés ? mais le cœur, en changeant de passion, ne fait que changer de supplice. Cherchera-t-il dans l'indolence & dans la paresse, un bonheur qu'il n'a pu trouver dans la vivacité des espérances & des prétentions ? une conscience criminelle peut devenir indifférente ; mais elle n'en est pas plus tranquille. On peut ne plus sentir ses disgraces & ses malheurs ; on sent toujours ses infidélités & ses crimes. Non, mes Frères, le pécheur malheureux, l'est

ſans reſſource. Tout manque à l'ame mondaine, dès que le monde vient à lui manquer.

Mais le Juſte apprend à mépriſer le monde, dans le mépris même que le monde a pour lui. L'injuſtice des hommes à ſon égard le fait ſeulement ſouvenir qu'il ſert un maître plus équitable, qui ne peut être ni ſurpris, ni prévenu ; qui ne voit en nous que ce qui y eſt en effet ; qui ne décide de nos deſtinées que ſur nos cœurs, & avec lequel nous ne devons craindre que notre propre conſcience : qu'ainſi on eſt heureux de le ſervir ; qu'il ne faut pas appréhender ſon ingratitude ; que tout ce qu'on fait pour lui eſt compté ; que loin de diſſimuler ou d'oublier nos peines & nos ſervices, il nous tient même compte de nos deſirs ; & que rien n'eſt perdu avec lui, que ce qu'on ne fait pas uniquement pour lui.

Or dans ces lumiéres de la Foi, quelle nouvelle ſource de conſolation pour une ame fidèle ! Que le monde dans ce point de vûe avec tous ſes rebuts & tous ſes mauvais traitemens pour elle, eſt peu capable de la toucher ! C'eſt alors que ſe jettant dans le ſein de Dieu, & regardant avec des yeux chrétiens le néant & la vanité de toutes les choſes humaines, elle ſent tout d'un coup ces inquiétudes inſéparables de la nature, ſe changer en une douce paix ; un rayon de lumière luire dans ſon ame, & y rétablir la ſérénité ; un trait de conſo-

lation

lation pénétrer son cœur, & en adoucir toute l'amertume. Ah, mes Frères, qu'il est doux de servir celui seul qui peut rendre heureux ceux qui le servent ! Que n'êtes-vous plus connue des hommes, heureuse condition de la verru ! Et pourquoi vous fait-on comme une destinée triste & désagréable, vous qui seule pouvez consoler les malheurs de cet exil, & en adoucir toutes les peines ?

Enfin les jugemens du monde, source de tant de chagrins pour les mondains, achévent encore de consoler une ame fidèle. Car le supplice des amateurs du monde, c'est d'être sans cesse exposés aux jugemens, c'est-à-dire, à la censure, à la dérision, à la malignité les uns des autres. On a beau mépriser les hommes ; on veut être estimé de ceux mêmes qu'on méprise. On a beau être élevé au-dessus des autres : l'élévation nous expose encore plus aux regards & aux discours de la multitude ; & on sent encore plus vivement les censures de ceux dont on ne devoit attendre que des hommages. On a beau jouir des suffrages publics ; les mépris sont d'autant plus piquans, qu'ils sont moins communs & plus rares. On a beau se venger de ces censures par des censures plus vives & plus mordantes : la vengeance suppose toujours le ressentiment & la douleur ; & d'ailleurs on est bien moins sensible au plaisir de rendre des mépris, qu'au chagrin de les avoir reçus.

Enfin dès que vous ne vivez que pour le monde, & que vos plaisirs ou vos chagrins ne dépendent que du monde, les jugemens du monde ne sauroient vous être indifférens.

Cependant c'est au milieu de ces contradictions, qu'il faut se plaire. On vous dispute tout ce que la vérité ou la vanité vous attribue : votre naissance, vos talens, votre réputation, vos services, vos succès, votre prudence, votre honneur. Si vous portez un grand nom, on le dispute à vos ancêtres : si vous échouez, on s'en prend à votre peu d'habileté : si vous réussissez, on en fait honneur au hazard ou au mérite de vos subalternes ; si vous jouissez d'une réputation publique, on en appelle de l'erreur populaire au jugement des plus sensés ; si vous avez tous les talens pour plaire, on dit bientôt que vous avez sû en faire usage, & que vous avez trop plû : si la conduite est hors d'atteinte, on jette un ridicule piquant sur votre humeur. Enfin, qui que vous soyez, Grand, Peuple, Prince, Sujet, la situation la plus à souhaiter pour votre vanité, c'est d'ignorer ce que le monde pense. Voilà la vie du monde. Les mêmes passions qui nous lient, nous désunissent : l'envie noircit nos qualités les plus louables ; & nos plaisirs trouvent des censeurs dans ceux mêmes qui les imitent.

Mais une ame fidèle est à couvert de ces inquiétudes. Comme elle ne souhaite pas

l'eſtime des hommes, elle ne craint pas auſſi leur mépris : comme elle ne ſe propoſe pas de leur plaire, elle n'eſt pas ſurpriſe de ne leur avoir pas plû. Dieu qui la voit, eſt le ſeul juge qu'elle craint, & qui la conſole en même-tems des jugemens des hommes. Sa gloire, c'eſt le témoignage de ſa conſcience. Sa réputation, elle la cherche dans ſon devoir. Les ſuffrages du monde, elle les regarde comme l'écueil de la vertu, ou comme la récompenſe du vice ; & ſans faire même attention à ſes jugemens, elle ſe contente de lui donner de bons exemples. Mais que dis-je, mes Frères ? le monde lui-même, tout monde qu'il eſt, ſi plein de mépris, de cenſures, de malignité pour ſes adorateurs, eſt forcé de reſpecter la vertu de ceux qui le mépriſent & le haïſſent. Il ſemble qu'elle imprime ſur la perſonne d'un véritable Juſte, je ne ſai quelle dignité ; je ne ſai quoi de divin qui lui attire la vénération, & preſque le culte des ames mondaines : il ſemble que ſon union intime avec Jeſus-Chriſt fait rejaillir ſur lui, comme autrefois ſur les trois Diſciples dans la montagne ſainte, une partie de cet éclat céleſte que le Père répandit ſur ſon Fils bien-aimé, & qui ne laiſſe pas la liberté de lui refuſer des hommages. C'eſt un droit inaliénable que la vertu a ſur le cœur des hommes ; & par une bizarrerie déplorable, le monde mépriſe les paſſions qu'il inſpire, & il reſpecte la vertu qu'il

combat. Ce n'eſt pas que l'eſtime du monde, ſi digne lui-même d'être mépriſé, ſoit une grande conſolation pour l'ame fidèle. Mais ce qui la conſole, c'eſt de voir le monde condamné par le monde même, les plaiſirs décriés par ceux qui les pourſuivent, les pécheurs devenus les apologiſtes de la vertu; & la vie du monde ſe paſſer triſtement à faire ce que l'on condamne, & à fuir ce que l'on approuve.

Voilà comme le ſiécle préſent devient une ſource de réflexions conſolantes pour une ame chrétienne; mais elle trouve encore dans la penſée de l'avenir, des conſolations qui ſe changent en des terreurs ſecrettes & continuelles pour le pécheur: dernier avantage que les Juſtes retirent des lumières de la foi. La magnificence de ſes promeſſes les ſoutient & les conſole. Ils attendent la bienheureuſe eſpérance, & ce moment heureux où ils ſeront aſſociés à l'Egliſe du Ciel, réunis à leurs frères qu'ils avoient perdus ſur la terre, reçus citoyens éternels de la céleſte Jéruſalem, incorporés dans cette aſſemblée immortelle des Elus de Dieu, où la charité ſera la loi qui les unira; la vérité, la lumière qui les éclairera; l'éternité, la meſure qui bornera leur félicité.

Ces penſées ſont d'autant plus conſolantes pour les gens de bien, qu'elles ſont fondées ſur la vérité de Dieu même. Ils ſavent qu'en ſacrifiant le préſent, ils ne ſa-

crifient rien ; que dans un clin d'œil tout ſera paſſé ; que tout ce qui doit finir, ne ſauroit être long ; que ce moment de tribulation ne doit être compté pour rien, rapproché de ce poids éternel de gloire qu'il nous prépare ; & que la rapidité des choſes préſentes, ne mérite pas même que l'on compte les années & les ſiécles.

Je ſai que la Foi peut ſubſiſter avec des mœurs criminelles ; & qu'on perd tous les jours la grace ſanctifiante, ſans perdre la ſoumiſſion ſincère aux vérités que l'Eſprit de Dieu nous a révélées. Mais la certitude de la Foi, ſi conſolante pour l'ame juſte, n'eſt plus, pour le pécheur qui croit encore, qu'un fonds inépuiſable de troubles ſecrets & de terreurs cruelles. Car, plus les vérités de la Foi vous paroiſſent certaines, à vous qui portez ſur la conſcience les abîmes d'une vie entière de déſordre ; plus les ſupplices dont elle menace les pécheurs tels que vous, doivent vous paroître inévitables ; plus votre malheur vous paroît certain. Toutes les vérités que la doctrine ſainte offre à votre foi, réveillent en vous de nouvelles allarmes. Ces lumières divines, ſource de toute conſolation pour les ames fidèles, ſont au-dedans de vous des lumières vengereſſes, qui vous troublent, qui vous déchirent, qui vous jugent ; qui vous découvrent ſans ceſſe ce que vous ne voudriez jamais voir ; qui vous apprennent malgré vous ce que vous vou-

driez toujours ignorer ; qui vous mettent comme ſous l'œil ce que vous ſouhaiteriez du moins pouvoir perdre de vûe pendant quelque tems. Votre foi elle-même fait par avance votre ſupplice. Votre religion eſt ici bas, ſi j'oſe le dire, votre enfer ; & plus vous êtes ſoumis à la vérité, plus vous vivez malheureux. O Dieu ! quelle eſt votre bonté pour l'homme, d'avoir rendu la vertu néceſſaire même à ſon repos, & de l'attirer à vous, en ne permettant pas qu'il puiſſe être heureux ſans vous !

Et ici, mon cher Auditeur, ſouffrez que je vous rappelle à vous-même. Quand la deſtinée d'une ame criminelle ne devroit pas être ſi affreuſe pour le ſiécle à venir, voyez ſi dès ce monde même, elle vous paroît fort digne d'envie : ſes afflictions ſont ſans reſſource, ſes malheurs ſans conſolation, ſes plaiſirs mêmes ſans tranquillité, ſes inquiétudes ſur le préſent infinies, ſes penſées ſur le paſſé & ſur l'avenir ſombres & funeſtes ; ſa foi fait toute ſa peine ; ſes lumières, ſon déſeſpoir. Quelle ſituation ! quelle triſte deſtinée ! que de changemens affreux un ſeul peché fait au-dedans & au-dehors de l'homme ! Qu'il en coûte pour ſe préparer des malheurs éternels ! Et n'eſt-il pas vrai que la voie du monde & des paſſions eſt encore plus pénible que celle de l'Evangile ; & que le Royaume de l'enfer, ſi l'on peut parler ainſi, ſouffre encore plus de violence que celui du ciel ?

O innocence du cœur, que de biens n'apportez-vous pas avec vous à l'homme ! ô homme, que vous perdez, quand vous perdez l'innocence de votre cœur ! Vous perdez toutes les consolations de la Foi, qui sont la plus douce occupation de la piété des Justes ; mais vous vous privez encore de toutes les douceurs de la grace, qui achévent de rendre ici bas la destinée des gens de bien si digne d'envie.

II. PARTIE.

QUand on promet aux ames mondaines, dit saint Augustin, des consolations & des douceurs dans l'observance de la loi de Dieu, elles regardent nos promesses, comme un langage pieux dont on se sert pour faire honneur à la vertu ; & comme un cœur qui n'a jamais goûté ces chastes plaisirs, ne peut aussi les comprendre, nous sommes obligés de leur répondre, continue ce Père : Comment voulez-vous que nous vous persuadions ? nous ne pouvons pas vous dire : *Goûtez, & voyez combien le Seigneur est doux ;* puisqu'un cœur malade & déréglé ne sauroit goûter les choses du ciel. Donnez-nous un cœur qui aime, & il sentira tout ce que nous disons. *Ps.* 33. 9.

Mon dessein donc ici n'est pas tant d'exposer toutes les opérations secrettes de la grace dans le cœur des Justes, que d'opposer la situation heureuse où elle les établit ici bas, à la triste destinée des pécheurs, & par ce paralléle achever de confondre le

vice, & d'encourager la vertu. Or je dis que la grace ménage ici bas aux gens de bien deux sortes de consolations : les unes intérieures & secrettes, les autres extérieures & sensibles ; toutes deux si essentielles au bonheur de cette vie, que nul plaisir sur la terre ne sauroit jamais les remplacer.

Le premier avantage intérieur que la grace ménage à une ame fidèle, c'est d'établir une paix solide dans son cœur, & de la réconcilier avec elle-même. Car, mes Frères, nous portons tous au-dedans de nous des principes naturels d'équité, de pudeur, de droiture. Nous naissons, comme dit l'Apôtre, avec les régles de la loi écrites dans le cœur. Si la vertu n'est pas notre premier panchant, nous sentons du moins qu'elle est notre premier devoir. En vain la passion entreprend quelquefois de nous persuader en secret que nous sommes nés pour le plaisir ; & qu'au fonds, des panchans que la nature a mis en nous, & que chacun trouve en soi, ne sauroient être des crimes. Cette persuasion étrangère ne sauroit jamais rassurer l'ame criminelle. C'est un desir, car on voudroit bien que tout ce qui plaît fût légitime ; mais ce n'est pas une conviction réelle. C'est un discours, car on se fait honneur de paroître au-dessus des maximes vulgaires ; mais ce n'est pas un sentiment. Ainsi nous portons toujours au-dedans de nous un juge incorruptible, qui prend

prend ſans ceſſe le parti de la vertu contre nos plus chers panchans ; qui méle à nos paſſions les plus emportées, les idées importunes du devoir ; & qui nous rend malheureux au milieu même de nos plaiſirs & de notre abondance.

Tel eſt l'état d'une conſcience impure & ſouillée. Le pécheur eſt l'accuſateur ſecret & continuel de lui-même : il traine par-tout un fonds d'inquiétude, que rien ne peut calmer. Malheureux, de ne pouvoir vaincre ſes panchans déréglés : plus malheureux encore, de ne pouvoir étouffer ſes remords importuns. Emporté par ſa foibleſſe, rappellé par ſes lumières, il ſe diſpute le crime même qu'il ſe permet : il ſe reproche le plaiſir injuſte, dans le tems même qu'il le goûte. Que fera-t-il ? combattra-t-il ſes lumières pour appaiſer ſa conſcience ? doutera-t-il de ſa foi pour jouir plus tranquillement de ſes crimes ? mais l'incrédulité eſt un état encore plus affreux que le crime même. Vivre ſans Dieu, ſans culte, ſans principe, ſans eſpérance ! croire que les forfaits les plus abominables, & les vertus les plus pures, ne ſont que des noms ! regarder tous les hommes comme ces figures viles & bizarres qu'on fait mouvoir & parler ſur un théâtre comique, & qui ne ſont deſtinées qu'à ſervir de jouet aux ſpectateurs ! ſe regarder ſoi-même comme l'ouvrage du hazard, & la poſſeſſion éternelle du néant ! ces penſées ont je ne ſai quoi

de ſombre & de funeſte, que l'ame ne peut enviſager ſans horreur ; & il eſt vrai que l'incrédulité eſt plutôt le déſeſpoir du pécheur, que la reſſource du péché. Que ſera-t-il donc ? obligé de ſe fuir ſans ceſſe, de peur de ſe retrouver avec ſa propre conſcience, il erre d'objet en objet, de paſſion en paſſion, de précipice en précipice. Il croit pouvoir remplacer du moins par la variété des plaiſirs, leur vuide & leur inſuffiſance : il n'en eſt aucun dont il n'eſſaye. Mais en vain il offre ſon cœur tour à tour à toutes les créatures : tous les objets de ſes paſſions lui répondent, dit ſaint Auguſtin : Ne t'abuſe point en nous aimant : nous ne ſommes pas la félicité que tu cherche : nous ne ſaurions te rendre heureux : éléve-toi au-deſſus des créatures ; & va chercher dans le ciel, ſi celui qui nous a formées, n'eſt pas plus grand & plus aimable que nous. Telle eſt la deſtinée du pécheur.

Ce n'eſt pas que le cœur des Juſtes jouiſſe d'une tranquillité ſi inaltérable, qu'ils n'éprouvent à leur tour ici-bas des troubles, des dégoûts & des inquiétudes. Mais ce ſont des nuages paſſagers, qui n'occupent, pour ainſi dire, que la ſurface de leur ame. Au-dedans, régne toujours un calme profond ; cette ſérénité de conſcience, cette ſimplicité de cœur, cette égalité d'eſprit, cette confiance vive, cette réſignation paiſible, ce calme des paſſions, cette paix

universelle, qui commence dès cette vie même la félicité des ames innocentes. Vaines créatures, que pouvez-vous sur un cœur que vous n'avez pas fait, & qui n'est pas fait pour vous? Première consolation de la grace : la paix du cœur.

La seconde, c'est l'amour, qui adoucit aux Justes les rigueurs de la loi, & change, selon la promesse de Jesus-Christ, son joug qui paroit insupportable aux pécheurs, en un joug doux & consolant pour eux. Car, une ame fidèle aime son Dieu encore plus vivement, plus tendrement, plus solidement, qu'elle n'avoit aimé le monde & les créatures. Tout ce qu'elle entreprend donc pour lui de plus rigoureux, ou ne coûte plus rien à son cœur, ou en fait même le plus doux soin. Car tel est le caractère du saint amour, lorsqu'il est maître d'un cœur, ou d'adoucir les peines qu'il cause, ou de les changer même en de saints plaisirs. Ainsi une ame épriſe de Dieu, si j'ose parler ainsi, pardonne avec joie, souffre avec confiance, se mortifie avec plaisir, fuit le monde avec goût, prie avec consolation, remplit ses devoirs avec une sainte complaisance. Plus son amour augmente, plus le joug s'adoucit. Plus elle aime, plus elle est heureuse : car rien n'est plus heureux que d'aimer ce qui nous est devenu nécessaire.

Mais le pécheur, plus il aime le monde, plus il est malheureux : car plus il aime le

monde, plus ſes paſſions ſe multiplient, plus ſes deſirs s'allument, plus ſes projets s'embarraſſent, plus ſes inquiétudes s'aigriſſent. Son amour fait tous ſes malheurs : ſa vivacité eſt la ſource de toutes ſes peines, parceque le monde qui en fait le ſujet, ne peut jamais lui en offrir le reméde. Plus il aime le monde, plus ſon orgueil eſt bleſſé d'une préférence, plus ſa fierté ſent une injure, plus un projet déconcerté le confond, plus un deſir contredit l'afflige, plus une perte inopinée l'accable. Plus il aime le monde, plus les plaiſirs lui deviennent néceſſaires ; & comme aucun ne peut remplir l'immenſité de ſon cœur, plus ſon ennui devient inſoutenable : car l'ennui eſt le retour de tous les plaiſirs ; & avec tous ſes amuſemens, le monde, depuis qu'il eſt monde, ſe plaint qu'il s'ennuye.

Et ne croyez pas, que pour faire honneur à la vertu, j'affecte d'éxagérer ici le malheur des ames mondaines. Je ſai que le monde paroît avoir ſa félicité ; & qu'au milieu de ce tourbillon de ſoins, de mouvemens, de craintes, d'inquiétudes, on y voit toujours un petit nombre d'heureux dont on envie le bonheur, & qui ſemblent jouir d'une deſtinée douce & tranquille. Mais approfondiſſez ces vains dehors de bonheur & de réjouiſſance ; & vous y trouverez des chagrins réels, des cœurs déchirés, des conſciences agitées. Approchez de ces hommes qui vous paroiſſent

les heureux de la terre ; & vous ſerez ſurpris de les trouver ſombres, inquiets, traînant avec peine le poids d'une conſcience criminelle. Ecoutez-les dans ces momens ſérieux & tranquilles où les paſſions plus refroidies, laiſſent faire quelque uſage de la raiſon : ils conviennent tous qu'ils ne ſont point heureux ; que l'éclat de leur fortune ne brille que de loin, & ne paroît digne d'envie qu'à ceux qui ne la connoiſſent pas. Ils avouent qu'au milieu de leurs plaiſirs & de leur proſpérité, ils n'ont jamais goûté de joie pure & véritable ; que le monde un peu approfondi n'eſt plus rien ; qu'ils ſont ſurpris eux-mêmes qu'on puiſſe l'aimer & le connoître ; & qu'il n'y a d'heureux ici-bas, que ceux qui ſavent s'en paſſer & ſervir Dieu. Les uns ſoupirent après les occaſions d'une retraite honorable : les autres ſe propoſent tous les jours des mœurs plus régulières & plus chrétiennes. Tous conviennent du bonheur des gens de bien : tous ſouhaitent de le devenir : tous rendent témoignage contre eux-mêmes. Ils ſont entraînés par les plaiſirs, plutôt qu'ils ne courent après eux. Ce n'eſt plus le goût, c'eſt la coutume, c'eſt la foibleſſe, qui les retient dans les liens du monde & du péché. Ils le ſentent ; ils s'en plaignent ; ils en conviennent : & ils ſe livrent au cours d'une ſi triſte deſtinée. Monde trompeur ! rends heureux, ſi tu le peux, ceux qui te ſervent ; & alors j'abandonnerai la loi du

Seigneur, pour m'attacher à la vanité de tes promesses.

Vous-même, qui m'écoutez, mon cher Auditeur, depuis tant d'années que vous servez le monde, avez-vous beaucoup avancé votre félicité? Mettez dans une balance, d'un côté tous les jours & tous les momens agréables que vous y avez passés, & de l'autre toutes les amertumes que vous y avez dévorées; & voyez lequel des deux l'emportera. Vous y avez peut-être dit en certains momens de plaisirs, d'excès, de fureur : Il fait bon ici : *Bonum est nos hic esse* : mais ce n'a été qu'une ivresse qui n'a pas duré, & dont l'instant qui a suivi, vous a découvert l'illusion & vous a replongé dans vos premières inquiétudes. A l'heure même que je vous parle, interrogez votre cœur : êtes-vous tranquille? ne manque-t-il rien à votre bonheur? ne craignez-vous rien? ne souhaitez-vous rien? ne sentez-vous jamais que Dieu n'est point avec vous? voudriez-vous vivre & mourir tel que vous êtes? êtes-vous content du monde? êtes-vous infidèle à l'Auteur de votre être sans remords? il y a douze heures dans le jour; vous sont-elles toutes également agréables? & avez-vous pu réussir jusqu'ici à vous faire une conscience tranquille dans le crime?

Matth. 17. 4.

Lors même que vous vous êtes plongé jusqu'au fond de l'abime pour y éteindre vos remords, & que vous avez cru étouf-

fer par l'excès de l'iniquité, ce reste de foi qui plaide encore dans votre cœur pour la vertu; le Seigneur n'a-t-il pas commandé au serpent, comme il dit dans son Prophéte, de vous aller piquer jusqu'au fond de ce gouffre, où vous vous étiez jetté pour l'éviter; & n'y avez-vous pas senti la morsure secrette du ver dévorant? *Et si celaverint se ab oculis meis in profundo maris; ibi mandabo serpenti, & mordebit eos.* N'est il pas vrai que les jours que vous avez consacrés à Dieu par quelque devoir de religion, par le renouvellement de votre conscience au Tribunal, ont été les plus heureux de votre vie; & que vous n'avez vécu, pour ainsi dire, que lorsque votre conscience a été pure, & que vous avez vécu avec Dieu? Non, dit le Prophéte avec une sainte fierté, le Dieu que nous adorons, n'est pas un Dieu trompeur, ou incapable de consoler ceux qui le servent, comme les dieux que le monde adore; & nous n'en voulons point d'autres juges que les mondains eux-mêmes: *Non enim est Deus noster ut dii eorum, & inimici nostri sunt judices.* Amos 9. 3. Deut. 32. 31.

Grand Dieu! qu'est-ce donc que l'homme, de lutter ainsi toute sa vie contre lui-même, de vouloir être heureux sans vous, malgré vous, en se déclarant contre vous; de sentir son infortune, & de l'aimer; de connoître son véritable bonheur, & de le fuir? Qu'est-ce que l'homme, ô mon Dieu!

& qui comprendra la profondeur de ſes voies, & l'éternelle contradiction de ſes égaremens ?

Mais que ne puis-je, mes Frères, achever ce que je m'étois propoſé, & vous montrer que ce qui rend la deſtinée des gens de bien encore plus digne de tous nos ſouhaits, c'eſt que lorſque les conſolations intérieures viennent à leur manquer, ils ont les ſecours extérieurs de la piété : le ſoutien des Sacremens, qui ne ſont plus, pour le pécheur obligé d'en approcher, qu'une triſte bienſéance qui le gêne & qui l'embarraſſe : les exemples des Saints, & l'hiſtoire de leurs merveilles, que l'Egliſe nous met ſans ceſſe devant les yeux, & dont le pécheur détourne la vûe de peur d'y voir ſa condamnation : les Myſtères adorables, offerts tous les jours ſur nos Autels, & qui ne laiſſent ſouvent au pécheur, que le regret de les avoir profanés par ſa préſence : les Cantiques ſaints & les prières de l'Egliſe, qui ſe changent pour le pécheur en un triſte ennui ; & enfin la conſolation des divines Ecritures, où il ne trouve plus que des menaces & des anathêmes.

Quel délaſſement en effet, mes Frères, pour une ame fidèle, lorſqu'au ſortir des vains entretiens du monde, où l'on n'a parlé que de l'élévation d'une famille, de la magnificence d'un édifice, de ceux qui jouent un rôle brillant dans l'Univers, des cala-

mités publiques, des défauts de ceux qui ſont à la tête des affaires, des événemens de la guerre, des fautes dont on accuſe tous les jours le Gouvernement; enfin, où terreſtre, on n'a parlé que de la terre; quel délaſſement au ſortir de là, lorſque pour reſpirer un peu de la fatigue de ces vains entretiens, une ame fidèle prend le livre de la loi entre les mains, & qu'elle y trouve par tout: Qu'il ne ſert de rien à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre ſon ame; que les conquêtes les plus vantées tomberont dans l'oubli avec la vanité des conquérans; que le ciel & la terre paſſeront; que les royaumes du monde & toute leur gloire s'uſeront comme un vêtement, mais que Dieu ſeul demeurera toujours, & qu'ainſi c'eſt à lui ſeul qu'il faut s'attacher! Les inſenſés m'ont raconté des fables, ô mon Dieu, dit alors cette ame avec le Prophéte; mais qu'elles ſont différentes de votre loi! *Pſ.* 118. 85.

Et certes, mes Frères, que de promeſſes conſolantes ſe préſentent dans ces Livres ſaints! que de motifs puiſſans de vertu! que d'heureuſes précautions contre le vice! que d'événemens inſtructifs! que de traits heureux qui bleſſent l'ame! quelles idées de la grandeur de Dieu, & de la misère de l'homme! quelles peintures de la laideur du péché, & de la fauſſe félicité des pécheurs! Nous n'avons pas beſoin de votre alliance, écrivoit autrefois Jona- *I. Macc.* 12. 9.

thas, & tout le peuple Juif à ceux de Sparte, parcequ'ayant entre nos mains les Livres saints, qui nous tiennent lieu de consolation, nous pouvons nous passer du secours des hommes : *Nos, cùm nullo horum indigeremus, habentes solatio sanctos libros qui sunt in manibus nostris.* Et savez-vous, mes Frères, qui sont ces hommes qui parlent de la sorte ? ce sont les restes infortunés de la cruauté d'Antiochus, errans dans les montagnes de la Judée, dépouillés de leurs biens & de leurs fortunes, chassés de Jérusalem & du Temple où l'abomination des idoles avoit succédé au sacrifice du Dieu saint ; & à peine sortis d'un état si affligeant, ils n'ont besoin de rien, parcequ'ils ont entre les mains les Livres saints : *Nos, cùm nullo horum indigeremus, habentes solatio sanctos libros qui sunt in manibus nostris.* Et dans une extrémité si nouvelle, environnés de toutes parts de nations ennemies, n'ayant plus au milieu de leur armée ni l'Arche d'Israel, ni le Tabernacle saint ; répandant encore des larmes sur la mort récente de l'invincible Judas qui étoit le salut du peuple & la terreur des incirconcis ; ayant vû égorger à leurs yeux leurs femmes & leurs enfans ; eux-mêmes tous les jours sur le point de succomber ou à la perfidie de leurs faux frères, ou aux embuches de leurs ennemis, le livre de la loi tout seul suffit pour les consoler & pour les défendre ; &

ils croyent pouvoir se passer d'un secours, qu'une ancienne alliance leur donnoit droit d'implorer : *Nos, cùm nullo horum indigeremus, habentes solatio sanctos libros qui sunt in manibus nostris.*

Je ne suis plus surpris après cela, mes Frères, si les premiers Disciples de l'Evangile oublioient dans la consolation des Ecritures, toute la fureur des persécutions ; & si n'ayant pu se résoudre à perdre de vûe durant leur vie ce livre divin, ils vouloient encore qu'après leur mort le même tombeau qui les enfermoit, l'enfermât aussi, comme pour y servir de garant à leurs cendres, de l'immortalité qu'il leur avoit promise ; & pour le présenter ; ce semble, à Jesus-Christ au jour de la révélation, comme le titre sacré qui leur donnoit droit aux biens célestes, & aux promesses faites aux Justes.

Telles sont les consolations des ames fidéles sur la terre. Qu'il est donc terrible, mes Frères, de vivre loin de Dieu sous la tyrannie du péché ; toujours aux prises avec soi-même ; sans aucune joie véritable dans le cœur ; sans goût souvent pour les plaisirs comme pour la vertu ; odieux aux hommes par la bassesse de nos passions ; insupportables à nous-mêmes par la bizarrerie de nos desirs ; détestés de Dieu par les horreurs de notre conscience : sans la douceur des Sacremens, puisque nos crimes nous en éloignent ; sans la consolation des

Livres saints, puisque nous n'y trouvons que des anathêmes & des menaces ; sans la ressource de la prière, puisqu'une vie toute dissolue ou nous en interdit la liberté, ou nous en a fait perdre l'usage. Qu'est-ce donc que le pécheur, que le rebut du ciel & de la terre ?

Aussi, mes Frères, savez-vous quels seront les regrets des réprouvés au grand jour où il sera rendu à chacun selon ses œuvres ? Vous croyez peut-être qu'ils regretteront leur félicité passée, & qu'ils diront : Nos beaux jours se sont écoulés ; & le monde, où nous avions passé de si doux momens, n'est plus : la durée de nos plaisirs a imité celle des songes : notre bonheur a fini, & nos supplices vont commencer. Vous vous trompez ; ce ne sera point là leur langage. Ecoutez comme ils parlent dans la Sagesse, & comme l'Esprit de Dieu nous assure qu'ils parleront un jour. Nous n'avons jamais goûté de joie véritable dans le crime, diront-ils ; nous y avons toujours marché par des voies tristes & difficiles : hélas ! & ce n'est là cependant que le commencement de nos malheurs & de nos peines : *Ambulavimus vias difficiles.* Nous nous sommes lassés dans les voies de l'iniquité : nos passions ont toujours été mille fois plus pénibles pour nous que n'eussent pu être les vertus les plus austères ; & il nous en a plus coûté pour nous perdre, qu'il ne nous en eût coûté pour nous sau-

Sap. 5. 7.

ver, & mériter de monter aujourd'hui avec les Elus dans le séjour de l'immortalité : *Lassati sumus in via iniquitatis & perditionis.* Insensés ! d'avoir acheté par une vie triste & malheureuse, des malheurs qui ne doivent plus finir : *Nos insensati !* *Ibid.* *Ibid.* 5.

Voulez-vous donc vivre heureux sur la 4. terre, mon cher Auditeur ; vivez chrétiennement. La piété est utile à tout. L'innocence du cœur est la source des vrais plaisirs. Tournez-vous de tous les côtés ; il n'est point de paix pour l'impie, dit l'Esprit de Dieu. Essayez de tous les plaisirs ; ils ne guériront pas ce fonds d'ennui & de tristesse que vous trainez par-tout avec vous. Ne regardez donc plus la destinée des gens de bien, comme une destinée triste & désagréable : ne jugez pas de leur bonheur par des apparences qui vous trompent. Vous voyez couler leurs larmes ; mais vous ne voyez pas la main invisible qui les essuye : vous voyez gémir leur chair sous le joug de la pénitence ; mais vous ne voyez pas l'onction de la grace qui l'adoucit : vous voyez des mœurs tristes & austères ; mais vous ne voyez pas une conscience toujours joyeuse & tranquille. Ils sont semblables à l'Arche d'Israel dans le désert : elle ne paroissoit revétue que de peaux d'animaux : les apparences en sont viles ou rebutantes ; c'est la condition de ce triste désert. Mais si vous pouviez entrer dans leur cœur, dans ce sanctuaire

divin ; que de nouvelles merveilles s'y offriroient à vos yeux ! Vous le trouveriez revêtu d'or pur : vous y verriez la gloire du Dieu qui le remplit : vous y admireriez la douceur des parfums, & la ferveur des prières qui montent sans cesse vers le Seigneur ; le feu sacré qui ne s'éteint jamais sur cet autel ; ce silence, cette paix, cette majesté qui y régnent ; & le Seigneur lui-même qui l'a choisi pour son séjour, & qui en fait ses plus chères délices.

Que leur destinée vous touche d'une sainte émulation. Il ne tient qu'à vous de leur ressembler. Ils ont été peut-être autrefois les complices de vos plaisirs ; pourquoi ne pourriez-vous pas devenir l'imitateur de leur pénitence ? Etablissez enfin une paix solide dans votre cœur : commencez à vous lasser de vous-même. Jusqu'ici vous n'avez vécu qu'à demi ; car ce n'est pas vivre, que de ne pouvoir vivre en paix avec soi. Revenez à votre Dieu qui vous rappelle, & qui vous attend : bannissez l'iniquité de votre ame, vous en bannirez la source de vos peines ; vous jouirez de la paix de l'innocence ; vous vivrez heureux sur la terre ; & ce bonheur temporel ne sera que le commencement d'un bonheur que ne finira plus.

Ainsi soit-il.

SERMON
POUR LE JOUR
DES MORTS.

La mort du Pécheur, & la mort du Juſte.

Beati mortui qui in Domino moriuntur.
Heureux ſont les morts qui meurent dans le Seigneur. Apoc. 14. 13.

LEs paſſions humaines ont toujours quelque choſe d'étonnant & d'incompréhenſible. Tous les hommes veulent vivre; ils regardent la mort comme le dernier des malheurs; toutes leurs paſſions les attachent à la vie: & cependant ce ſont leurs paſſions elles-mêmes qui les pouſſent ſans ceſſe vers cette mort pour laquelle ils ont tant d'horreur; & il ſemble qu'ils ne vivent que pour ſe hâter de mourir.

Ils ſe promettent tous qu'ils mourront de la mort des Juſtes: ils l'eſpèrent; ils le deſirent. Ne pouvant ſe flatter d'être immortels ſur la terre, ils comptent du moins, qu'avant ce dernier moment, les paſſions,

qui actuellement les souillent & les captivent, seront éteintes. Ils se représentent la destinée d'un pécheur qui meurt dans son péché & dans la haine de Dieu, comme une destinée affreuse ; & cependant ils se la préparent à eux-mêmes tranquillement & sans inquiétude. Ce terme horrible de la vie humaine, qui est la mort dans le péché, les saisit & les épouvante ; & cependant ils marchent en dansant comme des insensés par la voie qui y conduit. Nous avons beau leur annoncer qu'on meurt comme on a vécu : ils veulent vivre en pécheurs, & mourir pourtant de la mort des Justes.

Je veux donc aujourd'hui, mes Frères, non pas vous détromper d'une illusion si commune & si grossière ; (réservons ce sujet pour une autre occasion :) mais puisque la mort du Juste vous paroit si desirable, & celle du pécheur si affreuse, je veux vous exposer ici l'une & l'autre, & réveiller sur l'une & sur l'autre vos desirs & votre terreur. Comme vous mourrez dans l'une de ces deux situations, il importe de vous en rapprocher le spectacle ; afin que vous mettant sous les yeux le portrait affreux de l'une, & l'image consolante de l'autre, vous puissiez décider par avance laquelle des deux destinées vous attend, & prendre des mesures afin que la décision vous soit favorable.

Dans le portrait du pécheur mourant, vous verrez où aboutit enfin le monde avec

tous

tous ſes plaiſirs & toute ſa gloire : dans le récit de la mort du Juſte, vous apprendrez où conduit la vertu avec toutes ſes peines. Dans l'une, vous verrez le monde, des yeux d'un pécheur qui va mourir : & qu'il vous paroîtra vain & frivole, & différent de ce qu'il vous paroît aujourd'hui ! Dans l'autre, vous verrez la vertu, des yeux du Juſte qui expire : & qu'elle vous paroîtra grande & eſtimable ! Dans l'une, vous comprendrez tout le malheur d'une ame qui a vécu dans l'oubli de Dieu : dans l'autre, le bonheur de celle qui n'a vécu que pour le ſervir & pour lui plaire. En un mot, le ſpectacle de la mort du pécheur, vous fera ſouhaiter de vivre de la vie du Juſte ; & l'image de la mort du Juſte, vous inſpirera une ſainte horreur de la vie du pécheur. Implorons, &c. *Ave Maria.*

I. PARTIE.

NOus avons beau éloigner de nous l'image de la mort, chaque jour nous la rapproche. La jeuneſſe s'éteint : les années ſe précipitent : & ſemblables, dit l'Ecriture, aux eaux qui coulent dans la mer, & qui ne remontent plus vers leur ſource, nous nous rendons rapidement dans l'abîme de l'éternité, où engloutis pour toujours, nous ne revenons plus ſur nos pas reparoître encore ſur la terre : *Et quaſi aquæ dilabimur in terram, quæ non revertuntur.* 2. Reg. 14. 14.

Je ſai que nous parlons tous les jours de la briéveté & de l'incertitude de la vie.

La mort de nos proches, de nos sujets, de nos amis, de nos maîtres; souvent soudaine, toujours inopinée, nous fournit mille réflexions sur la fragilité de tout ce qui passe. Nous redisons sans cesse que le monde n'est rien; que la vie est un songe; & qu'il est bien insensé de tant s'agiter pour ce qui doit durer si peu. Mais ce n'est là qu'un langage, ce n'est pas un sentiment: ce sont des discours qu'on donne à l'usage, & c'est l'usage qui fait qu'en même-tems on les oublie.

Or, mes Frères, faites-vous ici bas une destinée à votre gré: prolongez-y vos jours dans votre esprit au-delà même de vos espérances; je veux vous laisser jouir de cette douce illusion. Mais enfin, il faudra tenir la voie qu'ont tenu tous vos pères: vous verrez enfin arriver ce jour, auquel nul autre jour ne succédera plus: & ce jour sera pour vous le jour de votre éternité; heureuse, si vous mourez dans le Seigneur; malheureuse, si vous mourez dans votre péché. C'est l'une de ces deux destinées qui vous attend: il n'y aura que la droite ou la gauche, les boucs ou les brebis, dans la décision finale du sort de tous les hommes. Souffrez donc que je vous rappelle au lit de votre mort, & que je vous y expose le double spectacle de cette dernière heure, si terrible pour le pécheur, & si consolante pour le Juste.

Je dis terrible pour le pécheur, lequel

endormi par de vaines espérances de conversion, arrive enfin à ce dernier moment ; plein de desirs, vuide de bonnes œuvres ; ayant à peine connu Dieu, & ne pouvant lui offrir que ses crimes, & le chagrin de voir finir des jours qu'il avoit cru éternels. Or, mes Frères, je dis que rien n'est plus affreux que la situation de cet infortuné dans les derniers momens de sa vie ; & que de quelque côté qu'il tourne son esprit, soit qu'il rappelle le passé, soit qu'il considére tout ce qui se passe à ses yeux, soit enfin qu'il perce jusques dans cet avenir formidable auquel il touche : tous ces objets, les seuls alors qui puissent l'occuper & se présenter à lui, ne lui offrent plus rien que d'accablant, de désespérant, & de capable de réveiller en lui les images les plus sombres & les plus funestes.

Car, mes Frères, que peut offrir le passé à un pécheur, qui étendu dans le lit de la mort, commence à ne plus compter sur la vie, & lit sur le visage de tous ceux qui l'environnent, la terrible nouvelle que tout est fini pour lui ? Que voit-il dans cette longue suite de jours qu'il a passés sur la terre ? Hélas ! il voit des peines inutiles ; des plaisirs qui n'ont duré qu'un instant ; des crimes qui vont durer éternellement.

Des peines inutiles : toute sa vie passée en un clin d'œil s'offre à lui, & il n'y voit qu'une contrainte & une agitation éternelle & inutile. Il rappelle tout ce qu'il a

ſouffert pour un monde qui lui échappe ; pour une fortune qui s'évanouit ; pour une vaine réputation qui ne l'accompagne pas devant Dieu ; pour des amis qu'il perd ; pour des maîtres qui vont l'oublier ; pour un nom qui ne ſera écrit que ſur les cendres de ſon tombeau. Quel regret alors pour cet infortuné, de voir qu'il a travaillé toute ſa vie, & qu'il n'a rien fait pour lui ! Quel regret de s'être fait tant de violences, & de n'en être pas plus avancé pour le ciel ; de s'être toujours cru trop foible pour le ſervice de Dieu, & d'avoir eu la force & la conſtance d'être le martyr de la vanité, & d'un monde qui va périr ! Ah ! c'eſt alors que le pécheur accablé, effrayé de ſon aveuglement & de ſa mépriſe ; ne trouvant plus qu'un grand vuide dans une vie que le monde ſeul a toute occupée ; voyant qu'il n'a pas encore commencé à vivre après une longue ſuite d'années qu'il a vécu ; laiſſant peut-être les hiſtoires remplies de ſes actions, les monumens publics chargés des événemens de ſa vie, le monde plein du bruit de ſon nom, & ne laiſſant rien qui mérite d'être écrit dans le livre de l'éternité, & qui puiſſe le ſuivre devant Dieu : c'eſt alors qu'il commence, mais trop tard, à ſe tenir à lui-même un langage que nous avons ſouvent entendu : Je n'ai donc vécu que pour la vanité ; que n'ai-je fait pour Dieu tout ce que j'ai fait pour mes maîtres ! Hélas ! falloit-il tant d'agitations & de peines

pour se perdre ? Que ne recevois-je du moins ma consolation en ce monde ! j'aurois du moins joui du présent, de cet instant qui m'échappe, & je n'aurois pas tout perdu. Mais ma vie a toujours été pleine d'agitations, d'assujettissemens, de fatigues, de contraintes ; & tout cela pour me préparer un malheur éternel. Quelle folie d'avoir plus souffert pour me perdre, qu'il n'en eût fallu souffrir pour me sauver ; & d'avoir regardé la vie des gens de bien, comme une vie triste & insoutenable ; puisqu'ils n'ont rien fait de si difficile pour Dieu, que je ne l'aie fait au centuple pour le monde qui n'est rien, & de qui par conséquent je n'ai rien à espérer ! *Ambulavimus vias difficiles : . . . erravimus à viâ veritatis.* Sap. 5. 6. 7.

Oui, mes Frères, c'est dans ce dernier moment, que toute votre vie s'offrira à vous, sous des idées bien différentes de celles que vous en avez aujourd'hui. Vous comptez maintenant les services rendus à l'Etat, les places que vous avez occupées ; les actions où vous vous êtes distingué ; les plaies qui rendent encore témoignage à votre valeur ; le nombre de vos campagnes ; la distinction de vos commandemens : tout cela vous paroit réel. Les applaudissemens publics qui l'accompagnent ; les récompenses qui le suivent ; la renommée qui le publie ; les distinctions qui y sont attachées : tout cela ne vous rappelle vos jours passés que comme des jours pleins, occupés,

marqués chacun par des actions mémorables, & par des événemens dignes d'être conservés à la postérité. Vous vous distinguez même dans votre esprit de ces hommes oiseux de votre rang, qui ont toujours mené une vie obscure, lâche, inutile ; & deshonoré leur nom par l'oisiveté & par des mœurs efféminées, qui les ont laissés dans la poussière. Mais au lit de la mort, mais dans ce dernier moment où le monde s'enfuit & l'éternité approche, vos yeux s'ouvriront ; la scène changera ; l'illusion qui vous grossit ces objets, se dissipera : vous verrez tout au naturel ; & ce qui vous paroissoit si grand, comme vous ne l'aviez fait que pour le monde, pour la gloire, pour la fortune, ne vous paroîtra
Jib. 27. plus rien : *Aperiet oculos suos*, dit Job, &
ep. *nihil inveniet.* Vous ne trouverez plus rien de réel dans votre vie que ce que vous aurez fait pour Dieu ; rien de louable que les œuvres de la foi & de la piété ; rien de grand que ce qui sera digne de l'éternité : & un verre d'eau froide donné au nom de Jesus-Christ, & une seule larme répandue en sa présence, & la plus légère violence soufferte pour lui ; tout cela vous paroîtra plus précieux, plus estimable, que toutes ces merveilles que le monde admire, & qui périront avec le monde.

Ce n'est pas que le pécheur mourant ne trouve dans sa vie passée que des peines perdues, il y trouve encore le souvenir de

ſes plaiſirs ; mais c'eſt ce ſouvenir même qui le conſterne & l'accable. Des plaiſirs qui n'ont duré qu'un inſtant : il voit qu'il a ſacrifié ſon ame & ſon éternité à un moment fugitif de volupté & d'ivreſſe. Hélas ! la vie lui avoit paru trop longue pour être toute entière conſacrée à Dieu : il n'oſoit prendre de trop bonne heure le parti de la vertu, de peur de n'en pouvoir ſoutenir l'ennui, les longueurs & les ſuites : il regardoit les années qui étoient encore devant lui, comme un eſpace immenſe qu'il eût fallu traverſer en portant la croix, en vivant ſéparé du monde, dans la pratique des œuvres chrétiennes : cette ſeule penſée avoit toujours ſuſpendu tous ſes bons deſirs ; & il attendoit pour revenir à Dieu, le dernier âge, comme celui où la perſévérance eſt plus ſure. Quelle ſurpriſe dans cette dernière heure, de trouver, que ce qui lui avoit paru ſi long n'a duré qu'un moment ; que ſon enfance & ſa vieilleſſe ſe touchent de ſi près, qu'elles ne forment preſque qu'un ſeul jour ; & que du ſein de ſa mère il n'a fait, pour ainſi dire, qu'un pas vers le tombeau ! Ce n'eſt pas encore ce qu'il trouve de plus amer dans le ſouvenir de ſes plaiſirs : ils ont diſparu comme un ſonge ; mais lui qui s'en étoit fait autrefois honneur, en eſt maintenant couvert de honte & de confuſion. Tant d'emportemens honteux ; tant de foibleſſe & d'abandonnement ! Lui qui s'étoit piqué de

raiſon, d'élévation, de fierté devant les hommes, ô mon Dieu! il ſe retrouve alors le plus foible, le plus mépriſable de tous les pécheurs! Une vie ſage, peut-être en apparence, & cependant toute dans l'infamie des ſens & la puérilité des paſſions! une vie glorieuſe, peut-être devant les hommes; & cependant aux yeux de Dieu la plus honteuſe, la plus digne de mépris & d'opprobre! une vie que le ſuccès avoit peut-être toujours accompagnée; & cependant en ſecret la plus inſenſée, la plus frivole, la plus vuide de réflexions & de ſageſſe! Enfin, des plaiſirs qui ont été même la ſource de tous ſes chagrins; qui ont empoiſonné toute la douceur de ſa vie; qui ont changé ſes plus beaux jours en des jours de fureur & de triſteſſe: des plaiſirs qu'il a toujours fallu acheter bien cher, & dont il n'a preſque jamais ſenti que le déſagrément & l'amertume: voilà à quoi ſe réduit cette vaine félicité. Ce ſont ſes paſſions, qui l'ont fait vivre malheureux; & il n'y a eu de tranquille dans toute ſa vie, que les momens où ſon cœur en a été libre. Les jours de mes plaiſirs ſe ſont enfuis, ſe dit alors à lui-même le pécheur, mais dans des diſpoſitions bien différentes de celles de Job; ces jours, qui ont fait tous les malheurs de ma vie, qui ont troublé mon repos, & changé même pour moi le calme de la nuit en des penſées noires & inquiettes; *Dies mei tranſierunt, cogitationes meæ diſſipatæ*

Job. 17. 11.

dissipatæ sunt, torquentes cor meum. Et cependant, grand Dieu, vous punirez encore les chagrins & les inquiétudes de ma vie infortunée ! vous écrivez contre moi dans le livre de votre colère toutes les amertumes de mes passions ; & vous préparez à des plaisirs qui ont toujours fait tous mes malheurs, un malheur sans fin & sans mesure ! *Scribis contra me amaritudines, & consumere me vis peccatis adolescentiæ meæ !* Ibid. 13. 26.

Et voilà ce que le pécheur mourant trouve encore dans le souvenir du passé ; des crimes qui dureront éternellement : les foiblesses de l'enfance, les dissolutions de la jeunesse, les passions & les scandales d'un âge plus avancé ; que sai-je ? peut-être encore les déréglemens honteux d'une vieillesse licencieuse. Ah ! mes Frères, durant la santé nous ne voyons de notre conscience que la surface ; nous ne rappellons de notre vie qu'un souvenir vague & confus : nous ne voyons de nos passions que celle qui actuellement nous captive : une habitude entière ne nous paroît qu'un crime seul. Mais au lit de la mort, les ténébres répandues sur la conscience du pécheur se dissipent. Plus il approfondit son cœur, plus de nouvelles souillures se manifestent : plus il creuse dans cet abîme, plus s'offrent à lui de nouveaux monstres. Il se perd dans ce cahos, il ne sait par où s'y prendre : pour commencer à l'éclaircir, il lui faudroit une vie entière, hélas ! & le tems

passe ; & à peine reste-t-il quelques momens ; & il faut précipiter une confession à laquelle le plus grand loisir pourroit à peine suffire, & qui ne doit précéder que d'un moment le jugement redoutable de la justice de Dieu. Hélas ! on se plaint souvent durant la vie qu'on a la mémoire infidèle, qu'on oublie tout ; il faut qu'un Confesseur supplée à notre inattention, & nous aide à nous juger & à nous connoître nous-mêmes. Mais dans ce dernier moment le pécheur mourant n'aura pas besoin de ce secours ; la justice de Dieu, qui l'avoit livré durant la santé à toute la profondeur de ses ténébres, l'éclairera alors dans sa colère. Tout ce qui environne le lit de sa mort fait revivre dans son souvenir quelque nouveau crime ; des domestiques qu'il a scandalisés ; des enfans qu'il a négligés ; une épouse qu'il a contristée par des passions étrangères ; des ministres de l'Eglise qu'il a mépriſés ; les images criminelles de ses passions encore peintes sur ces murs ; les biens dont il a abusé ; le luxe qui l'entoure, dont les pauvres & ses créanciers ont souffert ; l'orgueil de ses édifices, que le bien de la veuve & de l'orphelin, que la misère publique a peut-être élevés ; tout enfin, le ciel & la terre, dit Job, s'élévent contre lui, & lui rappellent l'histoire affreuse de ses passions & de ses crimes :

Job. 20. 27. *Revelabunt cœli iniquitatem ejus, & terra consurget adversùs eum.*

Voilà comme le ſouvenir du paſſé forme une des plus terribles ſituations du pécheur mourant, parce qu'il n'y trouve que des peines perdues, des plaiſirs qui n'ont duré qu'un inſtant, & des crimes qui vont durer éternellement.

Mais tout ce qui ſe paſſe à ſes yeux n'eſt pas moins triſte pour cet infortuné : ſes ſurpriſes, ſes ſéparations, ſes changemens.

Ses ſurpriſes. Il s'étoit toujours flaté que le jour du Seigneur ne le ſurprendroit point. Tout ce qu'on diſoit là-deſſus dans la chair chrétienne, ne l'avoit pas empêché de ſe promettre, qu'il mettroit ordre à ſa conſcience avant ce dernier moment : & cependant l'y voilà arrivé, encore chargé de tous ſes crimes, ſans préparation, ſans avoir fait aucune démarche pour appaiſer ſon Dieu ; l'y voilà arrivé ; il n'y a pas encore penſé, & il va être jugé.

Ses ſurpriſes. Dieu le frappe au plus fort de ſes paſſions, dans le tems que la penſée de la mort étoit le plus éloignée de ſon eſprit ; qu'il étoit parvenu à certaines places qu'il avoit juſques-là vivement deſirées ; & que ſemblable à l'inſenſé de l'Evangile il exhortoit ſon ame à ſe repoſer, & à jouir en paix du fruit de ſes travaux. C'eſt dans ce moment, que la juſtice de Dieu le ſurprend, & qu'il voit en un clin d'œil, ſa vie & toutes ſes eſpérances éteintes.

Ses ſurpriſes. Il va mourir ; & Dieu permet que perſonne n'oſe lui dire qu'il ne

doit plus compter sur la vie. Ses proches le flatent : ses amis le laissent s'abuser : on le pleure déja en secret comme mort, & on lui montre encore des espérances de vie : on le trompe, afin qu'il se trompe lui-même. Il faut que les Ecritures s'accomplissent ; que le pécheur soit surpris dans ce dernier moment : vous l'avez prédit, ô mon Dieu ! & vous êtes véritable dans vos paroles.

Ses surprises. Abandonné de tous les secours de l'art, livré tout seul à ses maux & à ses douleurs, il ne peut se persuader encore qu'il va mourir ; il se flate, il espère encore : la justice de Dieu ne lui laisse, ce semble, encore un reste de raison, qu'afin qu'il l'employe à se séduire. A voir ses terreurs, son étonnement, ses inquiétudes ; on voit bien qu'il ne comprend pas encore qu'on meure : il se tourmente, il s'agite, comme s'il pouvoit se dérober à la mort ; & ses agitations ne sont qu'un regret de perdre la vie, & non pas une douleur de l'avoir mal passée. Il faut que le pécheur aveugle le soit jusqu'à la fin, & que sa mort ressemble à sa vie.

Enfin, ses surprises. Il voit alors que le monde l'a toujours trompé ; qu'il l'a toujours mené d'illusion en illusion, & d'espérance en espérance ; que les choses ne sont jamais arrivées comme il se les étoit promises, & qu'il a toujours été la duppe de ses propres erreurs. Il ne comprend pas que

sa mépriſe ait pu être ſi conſtante ; qu'il ait pu s'obſtiner durant tant d'années à ſe ſacrifier pour un monde, pour des maîtres qui ne l'ont jamais payé que de vaines promeſſes ; & que toute ſa vie n'ait été qu'une indifférence du monde pour lui, & une ivreſſe de lui pour le monde. Mais ce qui l'accable, c'eſt que la mépriſe n'a plus de reſſource ; c'eſt qu'on ne meurt qu'une fois ; & qu'après avoir mal fourni ſa carrière, on ne revient plus ſur ſes pas, pour reprendre d'autres routes. Vous êtes juſte, ô mon Dieu ; & vous voulez que le pécheur prononce d'avance contre lui-même, afin que vous le jugiez par ſa propre bouche.

Les ſurpriſes du pécheur mourant ſont donc alors accablantes ; mais les ſéparations qui ſe font dans ce dernier moment ne le ſont pas moins pour lui. Plus il tenoit au monde, à la vie, à toutes les créatures, plus il ſouffre quand il faut s'en ſéparer : autant de liens qu'il faut rompre, autant de plaies qui le déchirent : autant de ſéparations, autant de nouvelles morts pour lui.

Séparation de ſes biens qu'il avoit accumulés avec des ſoins ſi longs & ſi pénibles ; par des voies peut-être ſi douteuſes pour le ſalut ; qu'il s'étoit obſtiné de conſerver, malgré les reproches de ſa conſcience ; qu'il avoit refuſés durement à la néceſſité de ſes frères. Ils lui échappent cependant ; ce tas de boue fond à ſes yeux : il n'en emporte avec lui que l'amour, que le re-

gret de les perdre, que le crime de les avoir acquis.

Séparation de la magnificence qui l'environne ; de l'orgueil de ſes édifices, où il croyoit s'être bâti un azile contre la mort ; du luxe & de la vanité de ſes ameublemens, dont il ne lui reſtera que le drap lugubre qui va l'envelopper dans le tombeau ; de cet air d'opulence au milieu duquel il avoit toujours vécu. Tout s'enfuit, tout l'abandonne ; il commence à ſe regarder comme étranger au milieu de ſes palais, où il auroit dû toujours ſe regarder de même ; comme un inconnu qui n'y poſſéde plus rien ; comme un infortuné qu'on va dépouiller de tout à ſes yeux, & qu'on ne laiſſe jouir encore quelque tems de la vûe de ſes dépouilles, que pour augmenter ſes regrets & ſon ſupplice.

Séparation de ſes charges, de ſes honneurs, qu'il va laiſſer peut-être à un concurrent ; où il étoit parvenu à travers tant de périls, de peines, de baſſeſſes, & dont il avoit joui avec tant d'inſolence. Il eſt déja dans le lit de la mort, dépouillé de toutes les marques de ſes dignités, & ne conſervant de tous ſes titres que celui de pécheur qu'il ſe donne alors en vain & trop tard. Hélas ! il ſe contenteroit en ce dernier moment de la plus vile des conditions : il accepteroit comme une grace l'état le plus obſcur & le plus rampant, ſi l'on vouloit prolonger ſes jours : il envie la deſti-

née de ſes eſclaves qu'il laiſſe ſur la terre; il marche à grands pas vers la mort, & il tourne encore les yeux avec regret du côté de la vie.

Séparation de ſon corps, pour lequel il avoit toujours vécu, avec lequel il avoit contracté des liaiſons ſi vives, ſi étroites, en favoriſant toutes ſes paſſions. Il ſent que cette maiſon de boue s'écroule : il ſe ſent mourir peu à peu à chacun de ſes ſens : il ne tient plus à la vie que par un cadavre qui s'éteint, par les douleurs cruelles que ſes maux lui font ſentir, par l'amour exceſſif qui l'y attache, & qui devient plus vif à meſure qu'il eſt plus près de s'en ſéparer.

Séparation de ſes proches, de ſes amis, qu'il voit autour de ſon lit, & dont les pleurs & la triſteſſe achévent de lui ſerrer le cœur, & de lui faire ſentir plus cruellement la douleur de les perdre.

Séparation du monde, où il occupoit tant de places; où il s'étoit établi, aggrandi, étendu, comme ſi ç'avoit dû être le lieu de ſa demeure éternelle : du monde ſans lequel il n'avoit jamais pu vivre; dont il avoit toujours été un des principaux acteurs; aux événemens duquel il avoit eu tant de part; où il avoit paru avec tant d'agrément & tant de talens pour lui plaire. Son corps en va ſortir; mais ſon cœur, mais toutes ſes affections y demeurent encore : le monde meurt pour lui; mais lui-

même en mourant ne meurt pas encore au monde.

Enfin, séparation de toutes les créatures. Tout est anéanti autour de lui : il tend les mains à tous les objets qui l'environnent, comme pour s'y prendre encore ; & il ne saisit que des phantômes, qu'une fumée qui se dissipe, & qui ne laisse rien de réel dans ses mains : *Et nihil invenerunt omnes viri divitiarum in manibus suis.* Ps. 75. 6.

C'est alors que Dieu est grand aux yeux du pécheur mourant. C'est dans ce moment terrible, que le monde entier fondant, disparoissant à ses yeux, il ne voit plus que Dieu seul qui demeure, qui remplit tout, qui seul ne passe & ne change point. Il se plaignoit autrefois d'un ton d'ironie & d'impiété, qu'il étoit bien difficile de sentir quelque chose de vif pour un Dieu qu'on ne voyoit point ; & de ne pas aimer des créatures qu'on voyoit, & qui occupoient tout nos sens. Ah ! dans ce dernier moment, il ne verra plus que Dieu seul ; l'invisible sera visible pour lui : ses sens déja éteins se refuseront à toutes les choses sensibles : tout s'évanouira autour de lui ; & Dieu prendra la place de tous ces prestiges qui l'avoient abusé pendant sa vie.

Ainsi tout change pour cet infortuné ; & ces changemens sont avec ses surprises & ses séparations, la dernière amertume du spectacle de sa mort.

Changement dans son crédit & dans son

autorité. Dès qu'on n'espère plus rien de sa vie, le monde commence à ne plus compter sur lui : ses amis prétendus se retirent : ses créatures se cherchent déja ailleurs d'autres protecteurs & d'autres maitres : ses esclaves mêmes sont occupés à s'assurer après sa mort une fortune qui leur convienne ; à peine en reste-t-il auprès de lui pour recueillir ses derniers soupirs. Tout l'abandonne ; tout se retire : il ne voit plus autour de lui ce nombre empressé d'adulateurs : c'est peut-être un successeur qu'on lui désigne déja, chés qui tout se rend en foule, tandis que lui, dit Job, seul dans le lit de sa douleur, n'est plus environné que des horreurs de la mort, entre déja dans cette solitude affreuse que le tombeau lui prépare, & fait des réfléxions amères sur l'inconstance du monde, & sur le peu de fonds qu'il y a à faire sur les hommes : *Affligetur reliquus in tabernaculo suo.* *Job. 20. 26.*

Changement dans l'estime publique dont il avoit été si flaté, si enivré. Hélas ! le monde qui l'avoit tant loué, l'a déja oublié. Le changement que sa mort va faire sur la scène, réveillera encore durant quelques jours les discours publics : mais ce court intervalle passé, il va retomber dans le néant & dans l'oubli ; à peine se souviendra-t-on qu'il a vécu ; on ne sera peut-être occupé que des merveilles d'un successeur, qu'à l'élever sur les débris de sa réputation & de sa mémoire. Il voit déja cet oubli : qu'il

n'a qu'à mourir ; que le vuide ſera bientôt rempli ; qu'il ne reſtera pas même de veſtiges de lui dans le monde ; & que les gens de bien tout ſeuls, qui l'avoient vû environné de tant de gloire, ſe diront à eux-mêmes : Où eſt-il maintenant ? que ſont devenus ces applaudiſſemens que lui attiroit ſa puiſſance ? voilà à quoi conduit le monde, & ce qu'on gagne en le ſervant :

Job. 20. 7. *Et qui eum viderant, dicent : Ubi eſt ?*

Changement dans ſon corps. Cette chair qu'il avoit tant flatée, idolâtrée ; cette vaine beauté qui lui avoit attiré tant de regards, & corrompu tant de cœurs, n'eſt déja plus qu'un ſpectacle d'horreur, dont on peut à peine ſoutenir la vûe : ce n'eſt plus qu'un cadavre dont on craint déja l'approche. Cette infortunée créature qui avoit allumé tant de paſſions injuſtes, hélas ! ſes amis, ſes proches, ſes eſclaves mêmes la fuyent, s'écartent, ſe retirent, n'oſent approcher qu'avec précaution, ne lui rendent plus que des offices de bienſéance & de contrainte ; elle-même ne ſe ſouffre plus qu'avec peine, & ne ſe regarde qu'avec horreur. Moi qui attirois autrefois tous les regards, ſe dit-elle avec Job ; mes eſclaves que j'appelle refuſent maintenant de m'approcher ; & mon ſouffle même eſt devenu une infection, & un ſouffle de mort pour

Ibid. 19. 16. 17. mes enfans & pour mes proches : *Servum meum vocavi, & non reſpondit.... halitum meum exhorruit uxor mea, & orabam filios uteri mei,*

Enfin, changement dans tout ce qui l'environne. Ses yeux cherchent à se reposer quelque part, & ils ne retrouvent par tout que les images lugubres de la mort. Mais ce n'est rien encore pour ce pécheur mourant, que le souvenir du passé & le spectacle du présent ; il ne seroit pas si malheureux, s'il pouvoit borner là toutes ses peines : c'est la pensée de l'avenir, qui le jette dans un saisissement d'horreur & de désespoir. Cet avenir, cette région de ténébres où il va entrer seul, accompagné de sa seule conscience : cet avenir, cette terre inconnue d'où nul mortel n'est revenu, où il ne sait ni ce qu'il trouvera, ni ce qu'on lui prépare : cet avenir, cet abime immense, où son esprit se perd & se confond, & où il va s'ensevelir incertain de sa destinée : cet avenir, ce tombeau, ce séjour d'horreur, où il va prendre sa place avec les cendres & les cadavres de ses ancêtres : cet avenir, cette éternité étonnante, dont il ne peut soutenir le premier coup d'œil : cet avenir enfin, ce jugement redoutable où il va paroître devant la colère de Dieu, & rendre compte d'une vie, dont tous les momens presque ont été des crimes. Ah ! tandis qu'il ne voyoit cet avenir terrible que de loin, il se faisoit une gloire affreuse de ne pas le craindre : il demandoit sans cesse d'un ton de blasphême & de dérision : Qui en est revenu ? il se mocquoit des frayeurs vulgaires, & se piquoit là-dessus de fermeté &

de bravoure. Mais dès qu'il eſt frappé de la main de Dieu ; dès que la mort ſe fait voir de près, que les portes de l'éternité s'ouvrent à lui, & qu'il touche enfin à cet avenir terrible contre lequel il avoit paru ſi raſſuré : ah ! il devient alors, ou, foible, tremblant, éploré, levant au ciel des mains ſuppliantes ; ou, ſombre, taciturne, agité, roulant au-dedans de lui des penſées affreuſes, & n'attendant pas plus de reſſource du côté de Dieu de la foibleſſe de ſes lamentations & de ſes larmes, que de ſes fureurs & de ſon déſeſpoir.

Oui, mes Frères, cet infortuné qui s'étoit toujours endormi dans ſes déſordres ; toujours flaté qu'il ne falloit qu'un bon moment, qu'un ſentiment de compoñction à la mort pour appaiſer la colère de Dieu, déſeſpère alors de ſa clémence. En vain on lui parle de ſes miſéricordes éternelles ; il comprend à quel point il en eſt indigne : en vain le miniſtre de l'Egliſe tâche de raſſurer ſes frayeurs, en lui ouvrant le ſein de la clémence divine ; ces promeſſes le touchent peu, parcequ'il ſent bien que la charité de l'Egliſe, qui ne déſeſpère jamais du ſalut de ſes enfans, ne change pourtant rien aux arrêts formidables de la juſtice de Dieu. En vain on lui promet le pardon de ſes crimes : une voix ſecrette & terrible lui dit au fond du cœur, qu'il n'y a point de ſalut pour l'impie ; & qu'il ne faut pas compter ſur des eſpérances qu'on donne à

ſes malheurs plutôt qu'à la vérité. En vain on l'exhorte de recourir aux derniers remédes que la religion offre aux mourans : il les regarde comme ces remédes déſeſpérés qu'on hazarde lorſqu'il n'y a plus d'eſpérance & qu'on donne plus pour la conſolation des vivans, que pour l'utilité de celui qui meurt. On appelle des ſerviteurs de Jeſus-Chriſt pour le ſoutenir dans cette dernière heure ; & tout ce qu'il peut faire, c'eſt d'envier en ſecret leur deſtinée, & déteſter le malheur de la ſienne : on lui met dans la bouche les paroles des livres ſaints, & les ſentimens d'un Roi pénitent ; & il ſent bien que ſon cœur déſavoue ces expreſſions divines ; & que des paroles qu'une charité ardente & une componction parfaite a formées, ne conviennent pas à un pécheur ſurpris comme lui dans ſes déſordres : on aſſemble autour de ſon lit ſes amis & ſes proches pour recueillir ſes derniers ſoupirs ; & il en détourne les yeux, parcequ'il retrouve encore au milieu d'eux le ſouvenir de ſes crimes : le miniſtre de l'Egliſe lui préſente un Dieu mourant : & cet objet ſi conſolant & ſi capable d'exciter ſa confiance, lui reproche tout bas ſes ingratitudes, & l'abus perpétuel de ſes graces. Cependant la mort approche ; le Prêtre tâche de ſoutenir par les prières des mourans, ce reſte de vie qui l'anime encore. *Partez, ame chrétienne*, lui dit-il : *Proficiſcere, anima chriſtiana.* Il ne lui dit

pas : Prince, Grand du monde, partez. Durant ſa vie les monumens publics pouvoient à peine ſuffire au nombre & à l'orgueil de ſes titres : dans ce dernier moment on ne lui donne que le titre tout ſeul qu'il avoit reçu dans le batême, le ſeul dont il ne faiſoit aucun cas, & le ſeul qui doit lui demeurer éternellement. *Proficiſcere, anima chriſtiana : Partez, ame chrétienne.* Hélas ! elle avoit vécu, comme ſi le corps eut été tout ſon être : elle avoit même tâché de ſe perſuader que ſon ame n'étoit rien ; que l'homme n'étoit qu'un ouvrage de chair & de ſang, & que tout mouroit avec nous : & on vient lui déclarer, que c'eſt ſon corps qui n'étoit rien qu'un peu de boue, qui va ſe diſſoudre ; & que tout ſon être immortel, c'eſt cette ame, cette image de la divinité, cette intelligence ſeule capable de l'aimer & de le connoître, qui va ſe détacher de ſa maiſon terreſtre, & paroître devant le tribunal redoutable. *Partez, ame chrétienne :* vous aviez regardé la terre comme votre patrie ; & ce n'étoit qu'un lieu de pélerinage dont il faut partir : l'Egliſe croyoit vous annoncer une nouvelle de joie, la fin de votre exil, le terme de vos misères, en vous annonçant la diſſolution du corps terreſtre ; hélas ! & elle ne vous annonce qu'une nouvelle lugubre & effroyable, & le commencement de vos malheurs & de vos peines. *Partez donc, ame chrétienne : Proficiſcere, anima chri-*

ſtiana : ame marquée du ſceau du ſalut, que vous avez effacé ; rachetée du ſang de Jeſus-Chriſt, que vous avez foulé aux pieds ; lavée par la grace de la régénération, que vous avez mille fois ſouillée ; éclairée des lumières de la Foi, que vous avez toujours rejettées ; comblée de toutes les miſéricordes du Ciel, que vous avez toujours indignement profanées. *Partez, ame chrétienne ;* allez porter devant Jeſus-Chriſt ce titre auguſte, qui devoit être le ſigne magnifique de votre ſalut, & qui va devenir le plus grand de vos crimes : *Proficiſcere, anima chriſtiana.*

Alors le pécheur mourant, ne trouvant plus dans le ſouvenir du paſſé que des regrets qui l'accablent ; dans tout ce qui ſe paſſe à ſes yeux, que des images qui l'affligent ; dans la penſée de l'avenir, que des horreurs qui l'épouvantent : ne ſachant plus à qui avoir recours ; ni aux créatures, qui lui échappent ; ni au monde, qui s'évanouit ; ni aux hommes, qui ne ſauroient le délivrer de la mort ; ni au Dieu juſte, qu'il regarde comme un ennemi déclaré, dont il ne doit plus attendre d'indulgence : il ſe roule dans ſes propres horreurs ; il ſe tourmente, il s'agite pour fuir la mort qui le ſaiſit, ou du moins pour ſe fuir lui-même : il ſort de ſes yeux mourans, je ne ſai quoi de ſombre & de farouche, qui exprime les fureurs de ſon ame : il pouſſe du fond de ſa triſteſſe des paroles entrecoupées de

sanglots, qu'on n'entend qu'à demi ; & qu'on ne sait si c'est le désespoir ou le repentir qui les a formées : il jette sur un Dieu crucifié des regards affreux, & qui laissent douter si c'est la crainte ou l'espérance, la haine ou l'amour qu'ils expriment : il entre dans des saisissemens où l'on ignore si c'est le corps qui se dissoud, ou l'ame qui sent l'approche de son juge : il soupire profondément ; & l'on ne sait si c'est le souvenir de ses crimes qui lui arrache ces soupirs, ou le désespoir de quitter la vie. Enfin, au milieu de ces tristes efforts, ses yeux se fixent, ses traits changent, son visage se défigure, sa bouche livide s'entrouvre d'elle-même ; tout son corps frémit ; & par ce dernier effort, son ame infortunée s'arrache comme à regret de ce corps de boue, tombe entre les mains de Dieu, & se trouve seule aux pieds du tribunal redoutable.

Mes Frères, ainsi meurent ceux qui ont oublié Dieu pendant leur vie ; ainsi mourrez-vous vous-mêmes, si vos crimes vous accompagnent jusqu'à ce dernier moment. Tout changera à vos yeux, & vous ne changerez pas vous-même. Vous mourrez ; & vous mourrez pécheur, comme vous avez vécu ; & votre mort sera semblable à votre vie. Prévenez ce malheur, vivez de la vie des Justes ; & votre mort semblable à la leur, ne sera accompagnée que de joie, de douceur & de consola-

tion ;

tion ; c'eſt ce que nous allons voir dans la ſuite de ce Diſcours.

II. PARTIE.

JE ſai que la mort a toujours quelque choſe de terrible pour les ames même les plus juſtes. Les jugemens de Dieu, dont elles craignent toujours les ſecrets impénétrables ; les ténébres de leur propre conſcience, où elles ſe figurent toujours des ſouillures cachées & connues de Dieu ſeul ; la vivacité de leur foi & de leur amour, qui groſſit toujours à leurs yeux leurs fautes les plus légères ; enfin, la diſſolution toute ſeule du corps terreſtre, & l'horreur naturelle du tombeau ; tout cela laiſſe toujours à la mort, je ne ſai quoi d'affreux pour la nature, qui fait que les plus juſtes mêmes, comme dit ſaint Paul, voudroient, à la vérité, être revêtus de l'immortalité qui leur eſt promiſe ; mais ſans être dépouillés de la mortalité qui les environne.

Il n'en eſt pas moins vrai cependant, que la grace ſurmonte en eux cette horreur de la mort qui leur vient de la nature ; & que dans ce moment, ſoit qu'ils rappellent le paſſé, dit ſaint Bernard, ſoit qu'ils conſidèrent ce qui ſe paſſe à leurs yeux, ſoit qu'ils ſe tournent du côté de l'avenir, ils trouvent dans le ſouvenir du paſſé la fin de leurs peines, *Requies de labore* ; dans tout ce qui ſe paſſe à leurs yeux, une nouveauté qui les remplit d'une joie ſainte, *Gaudium de novitate ;* dans la penſée de l'avenir, l'aſ-

ſurance de l'éternité qui les tranſporte, *Securitas de æternitate* ; de ſorte que les mêmes ſituations qui forment le déſeſpoir du pécheur mourant, deviennent alors une ſource abondante de conſolations pour l'ame fidèle.

Je dis, ſoit qu'ils rappellent le paſſé : Et ici, mes Frères, repréſentez-vous au lit de la mort une ame fidèle, qui depuis longtems ſe préparoit à ce dernier moment, amaſſoit par la pratique des œuvres chrétiennes un tréſor de juſtice pour ne pas aller paroître vuide devant ſon Juge, & vivoit de la foi pour mourir dans la paix & dans la conſolation de l'eſpérance : repréſentez-vous cette ame arrivée enfin à cette dernière heure, qu'elle n'avoit jamais perdu de vûe, & à laquelle elle avoit toujours rapporté toutes les peines, toutes les privations, toutes les violences, tous les événemens de ſa vie mortelle. Je dis que rien n'eſt plus conſolant pour elle que le ſouvenir du paſſé, de ſes ſouffrances, de ſes macérations, de ſes renoncemens, de toutes les ſituations qu'elle a éprouvées : *Requies de labore.*

Oui, mes Frères, il vous paroît affreux maintenant de ſouffrir pour Dieu. Les plus légères violences que la Religion exige, vous paroiſſent accablantes : un jeûne ſeul vous abbat & vous rebutte : la ſeule approche des jours de pénitence vous jette dans l'ennui & dans la triſteſſe : vous regardez

comme malheureux, ceux qui portent le joug de Jesus-Christ, & qui renoncent au monde & à tous ses plaisirs pour lui plaire.

Mais au lit de la mort, la pensée la plus consolante pour une ame fidèle, c'est le souvenir des violences qu'elle s'est faites pour son Dieu. Elle comprend alors tout le mérite de la pénitence, & combien les hommes sont insensés de disputer à Dieu un instant de contrainte, qui doit être payé d'une félicité sans fin & sans mesure. Car ce qui la console, c'est qu'elle n'a sacrifié que des plaisirs d'un instant, & dont il ne lui resteroit alors que la confusion & la honte : c'est que tout ce qu'elle auroit souffert pour le monde, seroit perdu pour elle dans ce dernier moment ; au lieu que tout ce qu'elle a souffert pour Dieu, une larme, une violence, un goût mortifié, une vivacité réprimée, une vaine satisfaction sacrifiée, tout cela ne sera jamais oublié, & durera autant que Dieu même. Ce qui la console, c'est que de toutes les joies & les voluptés humaines, helas ! il n'en reste pas plus au lit de la mort, au pécheur qui les a toujours goûtées, qu'au Juste qui s'en est toujours abstenu : que les plaisirs sont également passés pour tous les deux ; mais que l'un portera éternellement le crime de s'y être livré ; & l'autre, la gloire d'avoir sû les vaincre.

Voilà ce qu'offre le passé à l'ame fidèle au lit de la mort. Des violences, des af-

flictions qui ont peu duré, & qui vont être éternellement consolées : le tems des dangers & des tentations passé ; les attaques que le monde livroit à sa foi, enfin terminées ; les périls où son innocence avoit couru tant de risques, enfin disparus ; les occasions où sa vertu avoit été si près du naufrage, enfin pour toujours éloignées ; les combats éternels qu'elle avoit eu à soutenir du côté de ses passions, finis enfin ; les obstacles que la chair & le sang avoient toujours mis à sa piété, enfin anéantis : *Requies de labore.* Quand on est arrivé au port ; qu'il est doux de rappeller le souvenir des orages & de la tempête ! quand on est sorti vainqueur de la course ; qu'on aime à retourner en esprit sur ses pas, & à revoir les endroits de la carrière les plus marqués par les travaux, les obstacles, les difficultés, qui les ont rendu célébres : *Requies de labore.* Il me semble que le Juste est alors comme un autre Moyse mourant sur la montagne sainte, où le Seigneur lui avoit marqué son tombeau : *Ascende in montem, & morere ;* lequel avant d'expirer, tournant la tête du haut de ce lieu sacré, & jettant les yeux sur cette étendue de terres, de peuples, de royaumes, qu'il vient de parcourir & qu'il laisse derrière lui, y retrouve les périls innombrables auxquels il est échappé : les combats de tant de nations vaincues ; les fatigues du désert ; les embuches de Madian ; les murmures &
Deut. 32. 49.

calomnies de ſes frères ; les rochers briſés ; les difficultés des chemins ſurmontées ; les dangers de l'Egypte évités ; les eaux de la mer rouge franchies ; la faim, la ſoif, la laſſitude combattues ; & touchant enfin au terme heureux de tant de travaux, & ſaluant enfin de loin cette patrie promiſe à ſes pères, il chante un cantique d'actions de graces ; meurt tranſporté, & par le ſouvenir de tant de dangers évités, & par la vûe du lieu du repos que le Seigneur lui montre de loin ; & regarde la montagne ſainte où il va expirer, comme la récompenſe de ſes travaux, & le terme heureux de ſa courſe : *Requies de labore.*

Ce n'eſt pas que le ſouvenir du paſſé, en rappellant au Juſte mourant, les combats & les périls de ſa vie paſſée, ne lui rappelle auſſi ſes infidélités & ſes chûtes : mais ce ſont des chûtes expiées par les gémiſſemens de la pénitence ; des chûtes heureuſes par le renouvellement de ferveur & de fidélité dont elles ont toujours été ſuivies ; des chûtes qui lui rappellent les miſéricordes de Dieu ſur ſon ame, lequel a fait ſervir ſes crimes à ſa pénitence, ſes paſſions à ſa converſion, & ſes chûtes à ſon ſalut. Ah ! la douleur de ſes fautes dans ce dernier moment, n'eſt plus pour elle qu'une douleur de conſolation & de tendreſſe : les larmes que ce ſouvenir lui arrache encore, ne ſont plus que des larmes de joie & de reconnoiſſance. Les anciennes miſéricordes de

Dieu sur elle la rempliſſent de confiance, & lui en font eſpérer de nouvelles ; toute la conduite de Dieu paſſée à ſon égard la raſſure, & ſemble lui répondre de l'avenir. Elle ne ſe le repréſente plus alors, comme dans les jours de ſon deuil & de ſa pénitence, ſous l'idée d'un juge terrible, qu'elle avoit outragé & qu'il falloit appaiſer ; mais comme un père de miſéricordes, & un Dieu de toute conſolation, qui va la recevoir dans ſon ſein, & l'y délaſſer de toutes ſes peines.

Levez-vous, ame fidèle, lui dit alors en ſecret ſon Seigneur & ſon Dieu. *Elevare, conſurge, Jeruſalem :* Vous qui avez bû toute l'amertume de mon calice, oubliez enfin vos larmes & vos peines paſſées : *Quæ bibiſti calicem uſque ad fundum.* Le tems des pleurs & des ſouffrances eſt enfin paſſé pour vous : *Non adjicies ut bibas illum ultrà.* Dépouillez-vous donc, fille de Jeruſalem, de ce vétement de deuil & de triſteſſe, dont vous avez été juſqu'ici environnée : laiſſez-là les triſtes dépouilles de votre mortalité : revétez-vous de vos habits de gloire & de magnificence : entrez dans la joie de votre Seigneur, cité ſainte, dans laquelle j'ai pour toujours choiſi ma demeure : *Induere veſtimentis gloriæ tuæ, Jeruſalem, civitas ſancti.* Briſez enfin les liens de votre captivité : ſortez du milieu de Babylone, où vous gémiſſiez depuis ſi long-tems des rigueurs & de la durée de votre exil : *Solve vincula colli*

Iſ. 51. 17.

Ibid. ℣. 22.

Ibid. 52. 1.

Ibid. ℣. 2.

tui, captiva filia Sion. Les incirconcis n'habiteront plus au milieu de vous ; les scandales des pécheurs n'affligeront plus votre foi : il est tems enfin que je reprenne ce qui m'appartient ; que je rentre dans mon héritage ; que je vous retire du milieu d'un monde auquel vous n'apparteniez pas, & qui n'étoit pas digne de vous ; & que je vous réunisse à l'Église du ciel, dont vous étiez une portion pure & immortelle : *Non adjiciet ultrà, ut pertranseat per te incircumcisus & immundus.* *Ibid. v. 1.*

Première consolation de l'ame juste au lit de la mort ; le souvenir du passé : *Requies de labore.* Mais tout ce qui se passe à ses yeux ; le monde, qui s'enfuit ; toutes les créatures, qui disparoissent ; tout ce phantôme de vanité, qui s'évanouit ; ce changement, cette nouveauté, est encore pour elle une source de mille nouvelles consolations : *Gaudium de novitate.*

En effet, nous venons de voir que ce qui fait le désespoir du pécheur mourant, lorsqu'il considère tout ce qui se passe à ses yeux, sont ses surprises, ses séparations, ses changemens ; & voilà précisément toute la consolation de l'ame fidèle dans ce dernier moment. Rien ne la surprend ; elle ne se sépare de rien ; rien ne change à ses yeux.

Rien ne la surprend. Ah ! le jour du Seigneur ne la surprend point : elle l'attendoit ; elle le desiroit. La pensée de cette dernière heure entroit dans toutes ses actions, étoit

de tous ſes projets, régloit tous ſes deſirs, animoit toute la conduite de ſa vie. Chaque heure, chaque moment lui avoit paru celui où le juſte Juge alloit lui demander ce compte terrible où les juſtices elles-mêmes ſeront jugées. C'eſt ainſi qu'elle avoit vécu, préparant ſans ceſſe ſon ame à cette dernière heure : c'eſt ainſi qu'elle meurt tranquille, conſolée, ſans ſurpriſe, ſans frayeur, dans la paix de ſon Seigneur, ne voyant pas alors la mort de plus près qu'elle l'avoit toujours vûe ; ne mourant pas plus alors à elle-même qu'elle y mouroit chaque jour ; & ne trouvant rien de différent entre le jour de ſa mort, & les jours ordinaires de ſa vie mortelle.

D'ailleurs, ce qui fait la ſuprise & le déſeſpoir du pécheur au lit de la mort, c'eſt de voir que le monde, en qui il avoit mis toute ſa confiance, n'eſt rien, n'eſt qu'un ſonge qui s'évanouit & qui lui échappe. Mais l'ame fidèle en ce dernier moment, ah ! elle voit le monde des mêmes yeux qu'elle l'avoit toujours vû, comme une figure qui paſſe ; comme une fumée qui ne trompe que de loin, & qui de près n'a rien de réel & de ſolide. Elle ſent alors une joie ſainte, d'avoir toujours jugé du monde, comme il en falloit juger ; de n'avoir pas pris le change ; de ne s'être pas attachée à ce qui devoit lui échapper en un inſtant : & de n'avoir mis ſa confiance qu'en Dieu ſeul, qui demeure toujours pour récompenſer éternellement

éternellement ceux qui eſpèrent en lui. Qu'il eſt doux alors pour une ame fidèle, de pouvoir ſe dire à elle-même : J'ai choiſi le meilleur parti ; j'avois bien raiſon de ne m'attacher qu'à Dieu ſeul, puiſqu'il ne devoit me reſter que lui ſeul. On regardoit mon choix comme une folie : le monde s'en moquoit ; & on trouvoit bizarre & ſingulier de ne pas ſe conformer à lui ; mais enfin ce dernier moment répond à tout. C'eſt la mort qui décide de quel côté ſont les ſages ou les inſenſés, & lequel des deux avoit raiſon, ou le mondain, ou le Fidèle.

Ainſi voit le monde & toute ſa gloire, une ame juſte au lit de la mort. Auſſi, lorſque les miniſtres de l'Egliſe viennent l'entretenir de diſcours de Dieu, & du néant de toutes les choſes humaines ; ces vérités ſaintes, ſi nouvelles pour le pécheur en ce dernier moment, ſont pour elle des objets familiers, des lumières accoutumées qu'elle n'avoit jamais perdu de vûe. Ces vérités conſolantes ſont alors ſa plus douce occupation : elle les médite ; elle les goûte ; elle les tire du fond de ſon cœur où elles avoient toujours été, pour ſe les remettre devant les yeux. Ce n'eſt pas un langage nouveau & étranger que le miniſtre de Jeſus-Chriſt lui parle : c'eſt le langage de ſon cœur, ce ſont les ſentimens de toute ſa vie. Rien ne la conſole alors comme d'entendre parler du Dieu qu'elle a toujours aimé ; des biens éternels qu'elle a toujours deſirés ; du bon-

heur d'une autre vie après laquelle elle a toujours soupiré ; du néant du monde qu'elle a toujours mépriſé. Tout autre langage lui devient inſupportable. Elle ne peut plus entendre raconter que les miſéricordes du Dieu de ſes pères ; & regrette les momens qu'il faut alors donner à régler une maiſon terreſtre, & à diſpoſer de la ſucceſſion de ſes ancêtres. Grand Dieu ! que de lumière ! que de paix ! que de tranſports heureux ! que de ſaints mouvemens d'amour, de joie, de confiance, d'actions de graces ſe paſſent alors dans cette ame fidèle ! Sa foi ſe renouvelle ; ſon amour s'enflamme ; ſa ferveur s'excite ; ſa componction ſe réveille. Plus la diſſolution de l'homme terreſtre approche, plus l'homme nouveau s'achéve & s'accomplit. Plus ſa maiſon de boue s'écroule, plus ſon ame s'éléve & ſe purifie. Plus le corps ſe détruit, plus l'eſprit ſe dégage & ſe renouvelle. Semblable à une flamme pure qui s'éléve & paroît plus éclatante, à meſure qu'elle ſe dégage d'un reſte de matière qui la retenoit, & que le corps où elle étoit attachée ſe conſume & ſe diſſipe.

Ah ! les diſcours de Dieu fatiguent alors le pécheur au lit de la mort : ils aigriſſent ſes maux ; ſa tête en ſouffre ; ſon repos en eſt altéré : il faut ménager ſa foibleſſe en ne coulant que quelques mots à propos ; prendre des précautions de peur que la longueur n'importune ; choiſir ſes momens pour lui

parler du Dieu qui va le juger, & qu'il n'a jamais connu. Il faut de saints artifices de charité, & le tromper presque pour le faire souvenir de son salut. Les ministres mêmes de l'Eglise n'approchent que rarement, parcequ'on sent bien qu'ils sont à charge : on les écarte comme des Prophétes tristes & désagréables : on détourne les discours de salut, comme des nouvelles de mort & des discours lugubres qui fatiguent : on ne cherche qu'à égayer ses maux par le récit des affaires & des vanités du siécle, qui l'avoient occupé durant sa vie. Grand Dieu ! & vous permettez que cet infortuné porte jusqu'à la mort le dégoût de la vérité ; que les images du monde l'occupent encore en ce dernier moment ; & qu'on craigne de lui parler du Dieu qu'il a toujours craint de servir & de connoître.

Mais ne perdons pas de vûe l'ame fidèle : non-seulement elle ne voit rien au lit de la mort qui la surprenne, mais elle ne se sépare de rien qui lui coûte & qu'elle regrette. Car, mes Frères, de quoi la mort pourroit-elle la séparer qui lui coûtât encore des regrets & des larmes? Du monde? Hélas! d'un monde où elle avoit toujours vécu comme étrangère ; où elle n'avoit jamais trouvé que des scandales qui affligeoient sa foi, des écueils qui faisoient trembler son innocence, des bienséances qui la gênoient, des assujettissemens qui la partageoient encore malgré elle-même entre le ciel & la

terre : on ne regrette guères ce qu'on n'a jamais aimé. De ſes biens & de ſes richeſſes ? Hélas ! ſon tréſor étoit dans le ciel ; ſes biens avoient été les biens des pauvres : elle ne les perd pas ; elle va ſeulement les retrouver immortels dans le ſein de Dieu même. De ſes titres & de ſes dignités ? Hélas ! c'eſt un joug qu'elle ſecoue ; le ſeul titre qui lui fut cher, étoit celui qu'elle avoit reçu ſur les fonts ſacrés, qu'elle doit porter devant Dieu, & qui lui donne droit aux promeſſes éternelles. De ſes proches & de ſes amis ? Hélas ! elle ſait qu'elle ne les devance que d'un moment ; que la mort ne ſépare pas ceux que la charité avoit unis ſur la terre ; & que réunis bientôt dans le ſein de Dieu, ils formeront avec elle la même Egliſe & le même peuple, & jouiront des douceurs d'une ſociété immortelle. De ſes enfans ? Elle leur laiſſe le Seigneur pour père, ſes exemples & ſes inſtructions pour héritage, ſes vœux & ſes bénédictions pour dernière conſolation ; & comme David, elle meurt en demandant pour ſon fils Salomon, non pas des proſpérités temporelles, mais un cœur parfait, l'amour de la loi, & la crainte du Dieu de ſes pères : *Salomoni quoque filio meo da cor perfectum.* De ſon corps ? Hélas ! de ſon corps qu'elle avoit toujours châtié, crucifié ; qu'elle regardoit comme ſon ennemi ; qui la faiſoit encore dépendre des ſens & de la chair ; qui l'accabloit ſous le poids de tant

1. *Paral.* 29. 19.

de nécessités humiliantes : de cette maison de boue qui la retenoit captive ; qui prolongeoit les jours de son exil & de sa servitude, & l'empêchoit de s'aller réunir à Jesus-Christ : ah ! elle souhaite, comme Paul, sa dissolution. C'est un vêtement étranger dont on la débarrasse : c'est un mur de séparation d'avec son Dieu, qu'on détruit, qui la laisse libre, & en état de prendre son essort, & de voler vers les montagnes éternelles. Ainsi la mort ne la sépare de rien, parceque la Foi l'avoit déja séparée de tout.

Je n'ajoûte pas que les changemens qui se font au lit de la mort, si désespérans pour le pécheur, ne changent rien dans l'ame fidèle. Sa raison s'éteint, il est vrai ; mais depuis long-tems elle l'avoit captivée sous le joug de la Foi, & éteint ses vaines lumières devant la lumière de Dieu & la profondeur de ses mystères. Ses yeux mourans s'obscurcissent, & se ferment à toutes les choses visibles : mais depuis long-tems elle ne voyoit plus que les invisibles. Sa langue immobile se lie & s'épaissit ; mais depuis long-tems elle y avoit mis une garde de circonspection, & méditoit dans le silence les miséricordes du Dieu de ses pères. Tous ses sens s'émoussent, & perdent leur usage naturel : mais depuis long-tems elle se l'étoit interdit à elle-même ; & dans un sens bien différent des vaines idoles, elle avoit des yeux, & ne voyoit pas ; des oreilles, & n'entendoit pas ; un odorat, & ne s'en

ſervoit pas ; un goût, & ne goûtoit plus que les choſes du Ciel. Enfin, les traits d'une vaine beauté s'effacent : mais depuis longtems toute ſa beauté étoit au-dedans, & elle n'étoit occupée qu'à embellir ſon ame des dons de la grace & de la juſtice.

Rien ne change donc pour cet ame au lit de la mort. Son corps ſe détruit ; toutes les créatures s'évanouiſſent ; la lumière ſe retire ; toute la nature retombe dans le néant : & au milieu de tous ces changemens elle ſeule ne change pas ; elle ſeule eſt toujours la même. Que la Foi, mes Frères, rend le Fidèle grand au lit de la mort ! que le ſpectacle de l'ame juſte en ce dernier moment eſt digne de Dieu, des Anges & des hommes ! C'eſt alors que le Fidèle paroît maître du monde & de toutes les créatures : c'eſt alors que cette ame participant déja à la grandeur & à l'immutabilité du Dieu auquel elle va ſe réunir, elle eſt élevée au-deſſus de tout ; dans le monde, ſans y prendre part ; dans un corps mortel, ſans y être attachée ; au milieu de ſes proches & de ſes amis, ſans les voir & ſans les connoître ; parmi les larmes & les gémiſſemens des ſiens, ſans les entendre ; au milieu des embarras & des mouvemens que ſa mort fait naître à ſes yeux, ſans rien perdre de ſa tranquillité : *elle eſt libre parmi les morts ;* elle eſt déja immobile dans le ſein de Dieu au milieu de la deſtruction de toutes choſes. Qu'il eſt grand, encore une fois, d'avoir vécu dans l'obſer-

Pſ. 87. 6.

vance de la loi du Seigneur, & de mourir dans ſa crainte ! Que l'élévation de la Foi ſe fait bien ſentir en ce dernier moment dans l'ame fidèle ! C'eſt le moment de ſa gloire & de ſes triomphes ; c'eſt le point auquel ſe réunit tout l'éclat de ſa vie & de ſes vertus. Qu'il eſt beau de voir alors le Juſte marcher d'un pas tranquille & majeſtueux vers l'éternité ! & que ce Prophéte infidèle avoit bien raiſon autrefois, en voyant Iſrael entrer dans la terre de promeſſe, le triomphe de ſa marche, & la confiance des ſes cantiques, de s'écrier : *Que mon ame meure de la mort des Juſtes, & que ma fin leur ſoit ſemblable !* Nomb. 23. 13.

Et voilà, mes Frères, ce qui achéve en dernier lieu, de remplir l'ame fidèle au lit de la mort, de joie & de conſolation : la penſée de l'avenir ; *Securitas de æternitate.* Le pécheur durant la ſanté voit l'avenir d'un œil tranquille ; mais dans ce dernier moment le voyant de plus près, ſa tranquillité ſe change en ſaiſiſſement & en terreur. L'ame juſte au contraire, durant les jours de ſa vie mortelle, n'oſoit regarder d'un œil fixe la profondeur des jugemens de Dieu ; elle opéroit ſon ſalut avec crainte & tremblement ; elle frémiſſoit à la ſeule penſée de cet avenir terrible, où les Juſtes mêmes ſeront à peine ſauvés, s'ils ſont jugés ſans miſéricorde : mais au lit de la mort, ah ! le Dieu de paix qui ſe montre à elle, calme ſes agitations : ſes frayeurs ceſſent

tout d'un coup, & se changent en une douce espérance. Elle perce déja avec des yeux mourans, le nuage de la mortalité qui l'environne encore ; & voit comme Etienne le sein de la gloire, & le Fils de l'Homme à la droite de son Père tout prêt à la recevoir : cette patrie immortelle, après laquelle elle avoit tant soupiré, & où elle avoit toujours habité en esprit ; cette sainte Sion, que le Dieu de ses pères remplit de sa gloire & de sa présence, où il enivre ses Elus d'un torrent de délices, & leur fait goûter tous les jours les biens incompréhensibles qu'il a préparés à ceux qui l'aiment ; cette cité du peuple de Dieu, le séjour des Saints, la demeure des Justes & des Prophétes, où elle retouvera ses frères que la charité lui avoit unis sur la terre, & avec lesquels elle bénira éternellement les miséricordes du Seigneur, & chantera avec eux les louanges de sa grace.

Ah ! aussi quand les Ministres de l'Eglise viennent enfin annoncer à cette ame que son heure est venue, & que l'éternité approche ; quand ils viennent lui dire au nom de l'Eglise qui les envoye : *Partez, ame chrétienne ; Proficiscere, anima christiana :* sortez enfin de cette terre où vous avez été si long-tems étrangère & captive : le tems des épreuves & des tribulations est fini ; voici enfin le juste Juge qui vient briser les liens de votre mortalité : retournez dans le sein de Dieu d'où vous étiez sortie ;

quittez enfin un monde qui n'étoit pas digne de vous : *Proficiſcere, anima chriſtiana.* Le Seigneur s'eſt enfin laiſſé toucher à vos larmes ; il vient enfin vous ouvrir la voie des Saints & les portes éternelles : partez, ame fidèle; allez vous réunir à l'Egliſe du ciel qui vous attend : ſouvenez-vous ſeulement de vos frères que vous laiſſez ſur la terre, encore expoſés aux tentations & aux orages : laiſſez-vous toucher au triſte état de l'Egliſe d'ici bas, qui vous a engendrée en Jeſus-Chriſt, & qui vous voit partir avec envie : ſollicitez la fin de ſa captivité, & ſa réunion entière avec ſon Epoux, dont elle eſt encore ſéparée : *Proficiſcere, anima chriſtiana.* Ceux qui dorment dans le Seigneur ne périſſent pas ſans reſſource : nous ne vous perdons ſur la terre, que pour vous retrouver dans peu avec Jeſus-Chriſt dans le royaume de ſes Saints : le corps que vous allez laiſſer en proie aux vers & à la pourriture, vous ſuivra bientôt immortel & glorieux : pas un cheveu de votre tête ne périra : il reſtera dans vos cendres une ſemence d'immortalité juſqu'au jour de la révélation, où vos os arides ſe ranimeront, & paroîtront plus brillans que la lumière. Quel bonheur pour vous, d'être enfin quitte de toutes les miſères qui nous affligent encore ; de n'être plus expoſée comme vos frères à perdre le Dieu que vous allez poſſéder : de fermer enfin les yeux à tous les ſcandales qui nous contriſtent, à la vanité qui nous ſéduit, aux

exemples qui nous entraînent, aux attachemens qui nous partagent, aux agitations qui nous dissipent ! Quel bonheur de sortir enfin d'un lieu où tout nous lasse & tout nous souille, où nous nous sommes à charge à nous-mêmes, où nous ne vivons que pour nous rendre malheureux ; & d'aller dans un séjour de paix, de joie, de sérénité, où l'on n'a plus d'autre occupation que de jouir du Dieu que l'on aime ! *Proficiscere, anima christiana.*

Quelle nouvelle de joie & d'immortalité alors pour cet ame juste ! Quel ordre heureux ! Avec quelle paix, quelle confiance, quelle action de graces l'accepte-t-elle ? Elle léve au ciel, comme le vieillard Siméon, ses yeux mourans ; & regardant son Seigneur qui vient à elle : Brisez, ô mon Dieu, quand il vous plaira, lui dit-elle en secret, ces restes de mortalité, ces foibles liens qui me retiennent encore : j'attends dans la paix & dans l'espérance l'effet de vos promesses éternelles. Ainsi purifiée par les expiations d'une vie sainte & chrétienne, fortifiée par les derniers remédes de l'Eglise, lavée dans le sang de l'Agneau, soutenue de l'espérance des promesses, consolée par l'onction secrette de l'Esprit qui habite en elle, mûre pour l'éternité, elle ferme les yeux avec une sainte joie à toutes les créatures ; elle s'endort tranquillement dans le Seigneur, & s'en retourne dans le sein de Dieu d'où elle étoit sortie.

Mes Frères, les réflexions ſont ici inutiles. Telle eſt la fin de ceux qui ont vécu dans la crainte du Seigneur : leur mort eſt précieuſe devant Dieu comme leur vie. Telle eſt la fin déplorable de ceux qui l'ont oublié juſqu'à cette dernière heure : la mort des pécheurs eſt abominable aux yeux de Dieu comme leur vie. Si vous vivez dans le péche ; vous mourrez dans les horreurs & dans les regrets inutiles du pécheur, & votre mort ſera une mort éternelle. Si vous vivez dans la juſtice ; vous mourrez dans la paix & dans la confiance du Juſte, & votre mort ne ſera qu'un paſſage à la bienheureuſe immortalité.

Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR

LE PREMIER DIMANCHE

DE L'AVENT.

Sur le Jugement universel.

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube cum potestate magna, & majestate.

Alors ils verront le Fils de l'Homme qui viendra sur une nuée avec une grande puissance & une grande majesté. Luc. 21. 27.

SIRE,

TEL doit être le dernier spectacle qui finira les révolutions éternelles, que la figure de ce monde offre tous les jours à nos yeux ; & qui, ou nous amusent par leur nouveauté, ou nous séduisent par leurs charmes. Tel sera l'avénement du Fils de l'Homme, le jour de sa révélation, l'accomplissement de son régne, l'entière ré-

demption de ſon corps myſtique. Tel le jour de la manifeſtation des conſciences, ce jour de calamité & de déſeſpoir pour les uns ; pour les autres, de paix, de conſolation, & d'allégreſſe : l'attente des Juſtes, la terreur des méchans ; le jour déciſif de la deſtinée de tous les hommes.

C'eſt l'image toujours préſente que les prédictions du Sauveur ſur ce jour terrible, en avoient laiſſée aux premiers Fidèles, qui les rendoit patiens dans les perſécutions, joyeux dans les ſouffrances, glorieux dans les opprobres. C'eſt elle qui depuis ſoutint la foi des Martyrs, anima la conſtance des Vierges, adoucit aux Anachorétes les horreurs des déſerts ; c'eſt elle qui encore aujourd'hui peuple ces ſolitudes Religieuſes, que la piété de nos pères éleva contre la contagion du ſiécle.

Vous même, mes Frères, rappellant quelquefois l'appareil formidable de ce grand événement, n'avez pu refuſer à ce ſouvenir des ſentimens de componction & de crainte. Mais ce n'ont été là que des frayeurs paſſagères ; des idées plus douces & plus riantes les ont à l'inſtant effacées, & ramené votre premier calme. Hélas ! dans les tems heureux de l'Egliſe, c'eût été renoncer à la Foi, de ne pas deſirer le jour du Seigneur. Toute la conſolation de ces premiers Diſciples de la Foi étoit de l'attendre, & il falloit même que les Apôtres modéraſſent là-deſſus le ſaint empreſſe-

ment des Fidèles ; & aujourd'hui il faut que l'Eglise employe toute la terreur de notre ministère pour en rappeller le souvenir aux Chrétiens, & tout le fruit de nos discours se borne à le faire craindre.

Je ne me propose pas cependant de vous étaler ici toute l'histoire de ce terrible avénement. Je veux me renfermer dans une de ses circonstances qui m'a toujours paru la plus propre à faire impression sur les cœurs : c'est la manifestation des consciences.

Or, voici tout mon dessein. Ici bas le pécheur ne se connoit jamais tel qu'il est, & n'est connu des hommes qu'à demi : il vit d'ordinaire inconnu à lui-même par son aveuglement ; aux autres, par ses dissimulations & ses artifices. Dans ce grand jour il se connoîtra, & il sera connu. Le pécheur montré à lui-même ; le pécheur montré à toutes les créatures : voilà sur quoi j'ai résolu de faire quelques réflexions simples & édifiantes. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

I. PARTIE. *Eccles. 9. 10.*

Tout se réserve pour l'avenir, dit le Sage, *& demeure ici-bas incertain, parceque tout arrive également au juste & à l'injuste, au bon & au méchant, au pur & à l'impur ; à celui qui immole des victimes, & à celui qui méprise les sacrifices.* Quelle idée en effet, mes Frères, aurions-nous de la Providence dans le gouvernement de l'univers, si nous ne jugions de sa sagesse & de sa justice, que par les diverses destinées qu'elle ménage

ici-bas aux hommes ? Quoi ! les biens & les maux seroient dispensés sur la terre, sans choix, sans égard, sans distinction ? Le Juste gémiroit presque toujours dans l'affliction & dans la misère, tandis que l'impie vivroit environné de gloire, de plaisir & d'abondance ; & après des fortunes si différentes, & des mœurs si dissemblables, tous deux tomberoient également dans un oubli éternel ; & le Dieu juste & vengeur qu'ils trouveroient au-delà, ne daigneroit pas peser leurs œuvres, & discerner leurs mérites ? Vous êtes juste, Seigneur, & vous rendrez à chacun selon ses œuvres.

Ce grand point de la foi chrétienne, si conforme même à l'équité naturelle, ici supposé : je dis que dans ce jour terrible, où, à la face de l'univers, le pécheur paroîtra devant le tribunal redoutable accompagné de ses œuvres, la manifestation des consciences sera le supplice le plus affreux de l'ame infidèle. Un examen rigoureux la montrera d'abord à elle-même ; & voici toutes les circonstances de cette formidable discussion.

Je ne m'arrête pas à vous faire observer tous les titres dont sera revêtu celui qui vous examinera, & qui annoncent toute la rigueur dont il doit user, en pesant dans sa balance vos œuvres & vos pensées. Ce sera un Législateur sévère, jaloux de la sainteté de sa loi, & qui ne vous jugera que par elle : tous les adoucissemens, toutes les

vaines interprétations que l'usage ou une fausse science avoit inventées, s'évanouiront ; l'éclat de la loi les dissipera ; les ressources dont elles avoient flaté le pécheur tomberont ; & le Législateur irrité examinera presque plus rigoureusement, les fausses interprétations qui en avoient altéré la pureté, que les transgressions manifestes qui l'avoient violée. Ce sera un Juge chargé des intérêts de la gloire de son Père contre le pécheur, établi pour juger entre Dieu & l'homme ; & ce jour sera le jour de son zèle pour l'honneur de la Divinité, contre ceux qui ne lui auront pas rendu la gloire qui lui est due : un Sauveur qui vous montrera ses plaies pour vous reprocher votre ingratitude ; tout ce qu'il a fait pour vous se tournera contre vous ; son sang, le prix de votre salut, élevera sa voix & demandera votre perte ; & ses bienfaits mépriſés seront comptés parmi vos plus grands crimes : le scrutateur des cœurs, aux yeux duquel les conseils les plus cachés, & les plus secrettes pensées seront découvertes : enfin, un Dieu d'une majesté terrible, devant lequel les cieux se dissoudront, les élemens se confondront, toute la nature se bouleversera; & dont le pécheur tout seul sera obligé de soutenir l'examen, & la terreur de sa présence.

Or, voici les circonstances de cet examen redoutable. Premiérement, il sera le même à l'égard de tous les hommes : *Et congregabuntur ante eum omnes gentes*, dit

Matth. 25. 32.

un

un autre Evangéliſte. La différence des ſiécles, des âges, des pays, des conditions, de la naiſſance, du tempérament, n'y ſera plus comptée pour rien; & comme l'Evangile ſur lequel vous ſerez jugés, eſt la loi de tous les tems & de tous les états; & n'a que les mêmes régles à propoſer au noble & au roturier; au Prince, & au Sujet; aux Grands, & au Peuple; au Solitaire, & à l'homme engagé dans le tumulte du monde; au Fidèle qui vivoit dans la ferveur des premiers tems, & à celui qui a eu le malheur de vivre dans le relâchement des ſiécles: on n'uſera d'aucune diſtinction dans la maniére de procéder à l'examen des coupables. Vaines excuſes ſur le rang, ſur la naiſſance, ſur les périls de ſon état, ſur les mœurs de ſon ſiécle, ſur la foibleſſe du tempérament, vous ne ſerez plus alors écoutées; & ſur la chaſteté, ſur la modeſtie, ſur l'ambition, ſur le pardon des offenſes, ſur le renoncement à ſoi-même, ſur la mortification des ſens, le juſte Juge demandera un compte auſſi exact au Grec, qu'au Barbare; au pauvre, qu'au puiſſant; à l'homme du monde, qu'à celui qui vit dans la retraite; au Prince, qu'au ſimple citoyen; enfin, aux Chrétiens de ces derniers tems, qu'aux premiers Diſciples de l'Evangile: *Et congregabuntur ante eum omnes gentes.*

Vains jugemens de la terre, que vous ſerez alors étrangement confondus! Et que nous ferons peu de cas de la nobleſſe du

ſang, de la gloire des ancêtres, de l'éclat de la réputation, de la diſtinction des talens, & de tous ces titres pompeux, dont les hommes tâchent ici-bas d'exhauſſer leur baſſeſſe, & ſur leſquels ils fondent tant de diſtinctions & de priviléges : lorſque nous verrons dans cette foule de coupables, le Souverain confondu avec l'eſclave ; les Grands avec le Peuple ; les Savans placés au hazard parmi les ignorans & les ſimples : les Dieux de la guerre, ces hommes invincibles & glorieux qui avoient rempli l'univers du bruit de leur nom, à côté du Vigneron & du Laboureur ; que vous avez ſeul, ô mon Dieu, la gloire, la puiſſance, l'immortalité ; & que tous les titres de la vanité étant détruits & anéantis avec le monde qui les avoit inventés, chacun ne paroîtra environné que de ſes œuvres !

En ſecond lieu, cet examen ſera univerſel ; c'eſt-à-dire, qu'il rappellera les divers âges & toutes les circonſtances de votre vie : les foibleſſes de l'enfance, qui ont échappé à votre ſouvenir ; les emportemens de la jeuneſſe, dont tous les momens ont preſque été des crimes ; l'ambition & les ſoucis d'un âge plus mûr ; l'endurciſſement & les chagrins d'une vieilleſſe peut-être encore voluptueuſe. Quelle ſurpriſe, lorſqu'en repaſſant ſur les divers rôles que vous avez remplis ſur la terre, vous vous retrouverez par tout profane, diſſolu, voluptueux, ſans vertu, ſans pénitence, ſans

bonnes œuvres ; n'ayant passé par différentes situations, que pour amasser un trésor plus abondant de colère, & ayant vécu dans ces divers états, comme si tout avoit dû mourir avec vous !

La variété des événemens qui se succédent ici-bas les uns aux autres, & qui partagent notre vie, ne fixent notre attention qu'au présent, & ne nous permettent pas de la rappeller toute entière, & de voir tout ce que nous sommes. Nous ne nous envisageons jamais que dans le point de vûe que notre état présent nous offre : la dernière situation est toujours celle qui nous fait juger de nous-mêmes : un sentiment de salut dont Dieu nous favorise quelquefois, nous calme sur une insensibilité de plusieurs années : un jour passé dans les exercices de la piété, nous fait oublier une vie de crimes : la déclaration de nos fautes au tribunal de la Pénitence les efface de notre souvenir, & elles sont pour nous comme si elles n'avoient jamais été : en un mot, nous ne voyons jamais de l'état de notre conscience que le présent. Mais devant le Juge terrible tout se présentera à la fois : l'histoire se dépliera toute entière. Depuis le premier sentiment que forma votre cœur jusqu'à son dernier soupir, tout se rassemblera sous vos yeux : toutes les iniquités dispersées dans les différens âges de votre vie seront ici réunies ; pas une action, pas un désir, pas une pensée, pas une parole,

n'y sera omise : car si nos cheveux sont comptés, jugez de nos œuvres. Nous verrons revivre tout le cours de nos années, qui étoit comme anéanti pour nous, & qui vivoit pourtant aux yeux de Dieu : & nous retrouverons là, non pas ces histoires périssables, où nos vaines actions devoient être transmises à la postérité ; non pas ces récits flateurs de nos exploits militaires, de ces événemens brillans qui avoient rempli tant de volumes, & épuisé tant de louanges ; non pas ces mémoires publics où étoit marquée l'élévation de notre naissance, l'antiquité de notre origine, la gloire de nos ancêtres, les dignités qui les ont illustrés, l'éclat que nous avons ajoûté à leur nom, & toute l'histoire, pour ainsi dire, des illusions & des erreurs humaines ; cette immortalité tant vantée qu'elle nous promettoit, sera ensevelie dans les ruines & les débris de l'univers : mais nous y verrons l'histoire la plus affreuse & la plus exacte de notre cœur, de notre esprit, de notre imagination, c'est-à-dire, cette partie intérieure & invisible de notre vie, aussi inconnue à nous-mêmes qu'au reste des hommes.

Oui, mes Frères : outre l'histoire extérieure de nos mœurs qui sera toute rappellée ; ce qui nous surprendra le plus, ce sera l'histoire secrette de notre cœur, qui se dépliera alors toute entière à nos yeux : de ce cœur que nous n'avions jamais sondé,

jamais connu ; de ce cœur qui se déroboit sans cesse à nous-mêmes, & qui nous déguisoit la honte de ses passions sous des noms spécieux ; de ce cœur dont nous avons tant vanté l'élévation, la droiture, la magnanimité, le désintéressement, la bonté ; que l'erreur publique & l'adulation avoient regardé comme tel, & qui nous avoit fait placer au dessus des autres hommes. Tant de desirs honteux & qui à peine étoient formés, que nous tâchions de nous cacher à nous-mêmes ; tant de projets ridicules de fortune & d'élévation, douces erreurs, où notre cœur séduit se livroit sans cesse ; tant de jalousies basses & secrettes que nous nous dissimulions par fierté, & qui cependant étoient le principe invisible de toute notre conduite ; tant de dispositions criminelles, qui nous avoient porté mille fois à souhaiter que les plaisirs des sens pussent être ou éternels ou impunis ; tant de haines & d'animosités, qui nous avoient corrompu le cœur à notre insû ; tant d'intentions souillées & vicieuses, sur lesquelles nous étions si habiles à nous flater ; tant de projets de crimes auxquels l'occation seule avoit manqué, & que nous n'avions compté pour rien, parcequ'ils n'étoient pas sortis de notre cœur ; en un mot, cette vicissitude de passions qui s'étoient toujours succédées les unes aux autres au-dedans de nous : voilà ce qu'on étalera à nos yeux. Nous verrons sortir, dit saint Bernard,

comme d'une embuscade, des crimes sans nombre dont nous ne nous serions jamais cru coupables : *Prodient ex improviso & quasi ex insidiis.* On nous montrera nous-mêmes à nous-mêmes : on nous fera rentrer dans notre cœur, où nous n'avions jamais habité : une lumière soudaine éclairera cet abîme : ce mystère d'iniquité sera révélé ; & nous verrons que ce que nous connoissions le moins de nous, c'étoit nous-mêmes.

A l'examen des maux que nous avons faits, succédera celui des biens que nous avons manqué de faire. On nous rappellera les omissions infinies dont notre vie a été pleine, & sur lesquelles nous n'avions pas eu même de remords ; tant de circonstances où notre caractère nous engageoit de rendre gloire à la vérité, & où nous l'avons trahie par de vils intérêts, ou par de basses complaisances ; tant d'occasions de faire le bien, que la bonté de Dieu nous avoit ménagées, & que nous avons presque toujours négligées ; tant d'ignorances coupables & volontaires, pour avoir toujours craint la lumière, & fui ceux qui pouvoient nous instruire ; tant d'événemens si capables de nous ouvrir les yeux, & qui n'ont servi qu'à augmenter notre aveuglement ; tant de bien que nous aurions pu faire par nos talens, ou par nos exemples, & que nous avons empêché par nos vices ; tant d'ames dont nous aurions pu préserver

l'innocence par nos largeſſes, & que nous avons laiſſé périr pour n'avoir rien voulu rabattre de nos profuſions ; tant de crimes que nous aurions pu épargner à nos inférieurs ou à nos égaux, par de ſages remontrances & des conſeils utiles, que l'indolence, la lâcheté, & peut-être des vûes plus coupables nous ont fait ſupprimer ; tant de jours & de momens que nous aurions pu mettre à profit pour le ciel, & que nous avons paſſés dans l'inutilité & dans une indigne molleſſe. Et ce qu'il y a ici de plus terrible, c'eſt que c'étoit là la partie de notre vie la plus innocente à nos yeux, & qui n'offroit tout au plus à notre ſouvenir qu'un grand vuide.

Quel regret alors pour l'ame infidèle, de voir une ſi longue ſuite de jours perdus, ſacrifiés à l'inutilité, au monde qui n'eſt plus, tandis qu'un ſeul moment conſacré à un Dieu fidèle dans ſes promeſſes, eût pu lui mériter la félicité des Saints ! de voir tant de baſſeſſes, tant d'aſſujettiſſemens pour des biens & une fortune miſérable, qui ne devoient durer qu'un inſtant, tandis qu'une ſeule violence ſoufferte pour Jeſus-Chriſt eût pu lui aſſurer un Royaume immortel ! Quel regret de voir qu'il n'eût pas fallu tant de ſoins & de peines pour ſe ſauver, qu'elle en a ſouffert pour ſe perdre ; & qu'un ſeul jour de cette longue vie toute employée pour le monde, eût ſuffi pour l'éternité !

A cet examen ſuccédera en quatriéme lieu, celui des graces dont vous avez abuſé; tant d'inſpirations ſaintes ou rejettées, ou ſuivies à demi : tant de ſoins & de ménagemens de la Providence ſur votre ame, rendus inutiles : tant de vérités entendues par notre miniſtère qui ont opéré en pluſieurs Fidèles la pénitence & le ſalut, & qui ſont toujours tombées en vain dans votre cœur; tant d'afflictions & de contre-tems que le Seigneur vous avoit ménagés pour vous rappeller à lui, & dont vous avez toujours fait un ſi indigne uſage; tant de dons même naturels, qui étoient en vous comme des eſpérances de vertu, & dont vous avez fait des reſſources de vice. Ah! ſi le ſerviteur inutile eſt jetté dans les ténébres extérieures, pour avoir ſeulement caché ſon talent; de quelle indulgence pourrez-vous vous flater, vous qui en avez tant reçus, & qui les avez tous employés contre la gloire du maître qui vous les avoit confiés?

C'eſt ici, où le compte ſera terrible. Jeſus-Chriſt vous redemandera le prix de ſon ſang. Vous vous plaignez quelquefois que Dieu ne fait pas aſſez pour vous; qu'il vous a fait naître foible, & d'un tempérament dont vous n'êtes pas le maître, & qu'il ne vous donne pas les graces dont vous auriez beſoin pour réſiſter aux occaſions qui vous entraînent! ah! vous verrez alors que toute votre vie a été un abus continuel de ſes graces : vous verrez, que parmi tant de

de nations infidèles qui ne le connoissoient pas, vous avez été privilégié, éclairé, appellé à la Foi, nourri de la doctrine de la vérité & de la vertu des Sacremens, soutenu sans cesse de ses inspirations & de ses graces : vous serez effrayé de voir tout ce que Dieu a fait pour vous, & le peu que vous avez fait pour lui ; & vos plaintes se changeront en une confusion profonde, qui ne trouvera plus de ressource que dans votre désespoir.

Jusques ici, le juste Juge ne vous a examiné que sur les crimes qui vous sont propres ; mais que sera-ce lorsqu'il entrera en compte avec vous sur les péchés étrangers dont vous avez été, ou l'occasion, ou la cause dans les autres, & qui par conséquent vous seront imputés ? Quel nouvel abyme ! On vous présentera toutes les ames à qui vous avez été un sujet de chûte & de scandale ; toutes les ames que vos discours, vos conseils, vos exemples, vos sollicitations, vos immodesties, ont précipitées avec vous dans une perte éternelle ; toutes les ames dont vous avez, ou séduit la foiblesse, ou corrompu l'innocence, ou perverti la foi, ou ébranlé la vertu, ou autorisé le libertinage, ou affermi l'impiété, par vos persuasions ou par l'exemple de votre vie. Jesus-Christ, à qui elles appartenoient & qui les avoit acquises par son sang, vous les redemandera comme un héritage chéri, comme une conquête précieuse que vous lui avez

injuſtement ravie ; & ſi le Seigneur marqua Caïn d'un ſigne de réprobation en lui demandant compte du ſang de ſon frère, jugez de quel ſigne vous ſerez marqué quand on vous demandera compte de ſon ame.

Mais ce n'eſt pas tout. Si vous étiez homme public, & élevé en autorité, que d'abus autoriſés ! que d'injuſtices diſſimulées ! que de devoirs ſacrifiés, ou à vos intérêts, ou aux paſſions & aux intérêts d'autrui ! que d'acceptions de perſonnes contre l'équité & la conſcience ! que d'entrepriſes injuſtes conſeillées ! que de guerres peut-être, que de déſordres, que de maux publics dont vous avez été ou l'auteur, ou l'indigne miniſtre ! Vous verrez que votre ambition ou vos conſeils ont été comme la ſource fatale d'une infinité de malheurs, des calamités de votre ſiécle, de ces maux qui ſe perpétuent & qui paſſent des pères aux enfans ; & vous ſerez ſurpris de voir que vos iniquités vous ont ſurvécu, & que long-tems même après votre mort, vous étiez encore coupable devant Dieu d'une infinité de crimes & de déſordres, qui ſe paſſoient ſur la terre ! Et c'eſt ici, mes Frères, où l'on connoîtra le danger des charges publiques, les précipices qui environnent le trône même, les écueils de l'autorité ; & combien l'Evangile avoit raiſon d'appeller heureux ceux qui vivent dans l'obſcurité d'une condition privée ; combien la Religion étoit ſage de nous inſpirer tant d'horreur de l'ambition, tant d'indifférence

pour les grandeurs de la terre, tant de mépris pour tout ce qui n'eſt élevé qu'aux yeux des hommes, & de nous recommander ſi ſouvent de n'aimer que ce qu'on doit aimer toujours.

Mais peut-être, exemt de tous ces vices que nous venons de parcourir, & attaché depuis long-tems aux devoirs de la vie chrétienne, vous préſumez que cet examen terrible ne vous regardera pas, ou que du moins vous y paroîtrez avec plus de confiance que l'ame criminelle. Sans doute, mon cher Auditeur, ce ſera là le jour du triomphe & de la gloire des Juſtes; le jour qui juſtifiera ces prétendus excès de retraite, de mortification, de modeſtie, de délicateſſe de conſcience, qui avoient fourni au monde tant de cenſures & de dériſions profanes: ſans doute le Juſte paroîtra devant ce tribunal redoutable avec plus de confiance que le pécheur; mais il y paroîtra, & ſes juſtices mêmes ſeront jugées: vos vertus, vos œuvres ſaintes ſeront expoſées à cette diſcuſſion rigoureuſe. Le monde, qui refuſe ſouvent les éloges dus à la vertu la plus réelle, les accorde auſſi quelquefois légérement aux ſeules apparences de la vertu: il eſt tant de Juſtes qui s'abuſent eux-mêmes, & qui ne doivent ce nom & cette réputation qu'à l'erreur publique. Ainſi ce n'eſt pas ſeulement Tyr & Sidon que je viſiterai dans le jour de ma colère, dit le Seigneur, c'eſt-à-dire, ces pécheurs

BIBLIOTHECA

dont les crimes sembloient les confondre avec les infidèles & les habitans de Tyr & de Sidon ; je porterai la lumière de mes jugemens jusques dans Jérusalem ; c'est-à-dire, j'examinerai, je rechercherai, je sonderai les motifs de ces œuvres saintes qui sembloient vous égaler aux ames les plus fidèles de la sainte Jérusalem : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

Sophon. 1. 12.

Je remonterai jusqu'au premier motif de cette conversion qui fit tant de bruit dans le monde ; & l'on verra si je n'en trouverai pas la source dans quelque dépit secret, dans la décadence de l'âge ou de la fortune, dans des vûes secrettes de faveur & d'élévation, plutôt que dans la haine du péché, & dans l'amour de la justice : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

J'opposerai ces libéralités répandues dans le sein des pauvres, ces visites de miséricorde, ce zèle pour les entreprises de piété, cette protection accordée à mes serviteurs ; avec les complaisances, les desirs d'estime, l'ostentation, les vûes humaines qui les ont infectées : & peut-être qu'à mes yeux elles paroîtront plutôt les fruits de l'orgueil, que les suites de la grace, & l'ouvrage de mon Esprit : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

Je rappellerai cette suite de Sacremens, de prières, de pratiques saintes, dont vous aviez fait une sorte d'habitude qui ne réveilloit plus en vous aucun sentiment de foi & de componction ; & vous saurez si la

tiédeur, la négligence, le peu de fruit qui les accompagnoit, le peu de disposition qui les précédoit, n'en ont pas fait devant moi, autant d'infidélités pour lesquelles vous serez jugé sans miséricorde : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

J'examinerai cet éloignement du monde & des plaisirs, cette singularité de conduite, cette affectation de modestie & de régularité : & peut-être j'y trouverai plus d'humeur, de tempérament, & de paresse, que de foi ; & que dans une vie plus régulière & plus retirée aux yeux des hommes, vous aurez encore conservé tout l'amour de vous-même, tout l'attachement à votre corps, toutes les délicatesses de sensualité, & en un mot, tous les panchans des ames les plus mondaines : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

J'approfondirai ce zèle prétendu de ma gloire qui vous faisoit si fort gémir sur les scandales dont vous étiez témoin ; qui vous portoit à les condamner avec tant de hauteur & de confiance, & à éclater si vivement contre les déréglemens & les foiblesses de vos frères : & peut-être ce zèle ne sera plus devant moi qu'une dureté de tempérament, une malignité de naturel, un panchant de censurer & de médire, une ardeur indiscrette, un zèle d'ostentation & de vanité ; & loin de vous trouver zélé pour ma gloire & pour le salut de vos frères, vous ne serez devant moi, qu'injuste, dur, malin & téméraire : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

Je vous demanderai compte de ces talens éclatans que vous n'employiez, ce semble, que pour ma gloire, & pour l'instruction des Fidèles, & qui vous avoient attiré les bénédictions des Justes, & les acclamations même des mondains ; & peut-être que la complaisance, la recherche éternelle de vous-même, le desir de l'emporter sur les autres, la sensibilité aux applaudissemens humains, ne laisseront plus voir dans vos œuvres que les œuvres de l'homme & les fruits de l'orgueil ; & que je maudirai ces travaux dont la source avoit toujours été si souillée : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

Grand Dieu ! & alors que d'œuvres sur lesquelles j'avois compté, se trouveront mortes à vos yeux ! que ce discernement sera terrible ! & de tout ce que nous avons fait même pour le ciel, qu'il se trouvera peu d'actions que vous vouliez avouer pour vôtres, & qui soient jugées dignes de récompense !

Et ne concluez pas de là, mes Frères, qu'il est donc inutile de travailler au salut, puisque le juste Juge ne cherchera qu'à perdre les hommes : qu'à les perdre, mes Frères ? il n'est venu que pour les sauver, & ses miséricordes surpasseront encore ses justices. Mais voici plutôt la conclusion que vous devez tirer. Ces ames justes que vous accusez si souvent d'excès, de scrupule, dans la pratique des devoirs de la

vie chrétienne, comme si elles poussoient les choses trop loin ; ces ames exposées à la lumière de Dieu, paroîtront tiédes, sensuelles, imparfaites & peut-être criminelles : & vous qui vivez dans les périls & les plaisirs du monde ; vous qui ne donnez à la Religion & au salut, que les momens les plus inutiles de votre vie ; vous qui à peine mêlez une œuvre de piété à une année entière de dissipation & d'inutilité, où en serez-vous alors, mon cher Auditeur ? Si ceux qui n'auront que des œuvres louables à présenter, seront en danger d'être rejettés ; vous qui n'aurez qu'une vie toute mondaine à offrir, quelle pourra être votre destinée ? Si le bois verd est traité avec tant de rigueur, comment en usera-t-on avec le sec ? & si le juste est à peine sauvé ; je ne dis pas le pécheur, car il est déja jugé ; mais l'ame mondaine qui vit sans vice ni vertu, comment osera-t-elle paroître ?

Vous nous dites si souvent, mon cher Auditeur, que votre conscience ne vous reproche pas de grands crimes ; que vous n'êtes ni bon ni mauvais, & que votre seul péché c'est l'indolence & la paresse. Ah ! vous vous connoitrez alors devant le tribunal de Jesus-Christ. Vous verrez si le témoignage de votre conscience, qui ne vous reprochoit point de crimes, qui ne vous offroit presque rien à dire aux pieds d'un Confesseur, n'étoit pas un aveuglement terrible auquel la justice de Dieu vous

avoit toujours livré. Vous verrez par la frayeur où seront les Justes, ce que vous devez craindre pour vous-même ; & si la confiance où vous avez toujours vécu, étoit la paix de la bonne conscience, ou la fausse sécurité de la mondaine.

O mon Dieu, s'écrie saint Augustin, si je pouvois voir maintenant l'état de mon ame, comme vous me le découvrirez alors ! *O si jam nunc faciem peccatricis animæ liceret oculis corporis intueri !* si je pouvois me dépouiller de ces préjugés qui m'aveuglent ; me défier de ces exemples qui me rassurent, de ces usages qui me calment, de ces louanges qui me séduisent, de cette élévation & de ces titres qui m'abusent, de ces talens qui m'éblouissent, de ces complaisances d'un guide sacré, qui font toute ma sureté ; de cet amour de moi-même, qui est la source de toutes mes erreurs, & que je puisse m'envisager tout seul à vos pieds dans votre lumière : ô mon Dieu ! quelle horreur n'aurois-je pas de moi-même ? *O si jam nunc faciem peccatricis animæ liceret oculis corporis intueri !* & quelles mesures ne prendrois-je pas en me confondant en votre présence, pour prévenir la confusion publique de ce jour redoutable, où les conseils des cœurs & les secrets des pensées seront manifestés ? Car, mes Frères, non-seulement le pécheur sera montré à lui-même, il sera encore montré à toutes les créatures.

II. PARTIE.

DEux désordres naissent dans le monde, du mélange des bons & des méchans inévitable sur la terre. Premiérement, à la faveur de ce mélange, le vice caché se dérobe à la honte publique qui lui est dûe ; la vertu inconnue ne reçoit pas les éloges qu'elle mérite. Secondement, le pécheur est souvent élevé en honneur, & occupe les premières places, tandis que l'homme de bien vit dans l'abbaissement & rampe à ses pieds comme un esclave. Or, on va faire en ce jour terrible une double manifestation, qui réparera ce double désordre. En premier lieu, les pécheurs seront discernés des Justes, par l'exposition publique de leur conscience. En second lieu, ils seront discernés par leur séparation d'avec eux, par la différence des rangs & des places qui leur seront assignées dans les airs : *Et separabit eos ab invicem, sicut pastor segregat oves ab hœdis.* Honorez-moi, s'il vous plaît, de votre attention. *Matth.* 25. 32.

Pour bien comprendre toute la confusion dont sera couverte l'ame criminelle, lorsqu'elle sera montrée à toutes les créatures, & que tous ses vices les plus secrets seront exposés au grand jour, il n'y a qu'à faire attention : premiérement, au nombre & au caractère des spectateurs qui seront témoins de sa honte ; secondement, aux soins qu'elle avoit pris de cacher ses foiblesses & ses dissolutions aux yeux des hommes lorsqu'elle

étoit sur la terre ; troisiémement enfin, à ses qualités personnelles qui rendront encore sa confusion plus profonde & plus accablante.

Représentez-vous donc ici, mes Frères, l'ame criminelle devant le tribunal de Jesus-Christ, environné des Anges & des hommes ; les Justes, les pécheurs, ses proches, ses sujets, ses maitres, ses amis, ses ennemis, tous, les yeux attachés sur elle, présens à la discussion terrible que le juste Juge fera de ses actions, de ses desirs, de ses pensées : forcés malgré eux d'assister à son jugement, & d'être témoins de la justice de la sentence que le Fils de l'homme prononcera contre elle. Toutes les ressources qui peuvent adoucir ici-bas la plus humiliante confusion, manqueront en ce jour à l'ame infidèle.

Première ressource. Sur la terre, lorsqu'on a été capable d'une faute qui nous a fait tomber dans le mépris ; tout a roulé sur un certain nombre de témoins renfermés ou dans notre nation ou dans les lieux de notre naissance : on a pu même s'éloigner d'eux dans la suite des tems, pour ne pas retrouver sans cesse dans leurs yeux, le souvenir & le reproche de notre honte passée : on a pu changer de demeure, & aller recouvrer ailleurs avec des hommes inconnus, une réputation qu'on avoit déja perdue. Mais dans ce grand jour, tous les hommes assemblés entendront l'histoire secrette de vos mœurs

& de votre conſcience : vous ne pourrez plus vous aller cacher loin des regards des ſpectateurs, chercher de nouvelles contrées & fuir comme Caïn dans le déſert. Chacun ſera fixé, immobile à la place qu'on lui aura marquée, portant ſur ſon front l'écrit de ſa condamnation & l'hiſtoire de toute ſa vie, obligé de ſoutenir les yeux de l'univers & toute la honte de ſes foibleſſes. Il n'y aura plus alors de lieu écarté, où l'on puiſſe aller ſe cacher aux regards publics : la lumière de Dieu, la gloire ſeule du Fils de l'homme remplira le ciel & la terre ; & dans ces vaſtes eſpaces qui ſeront autour de vous, vous ne découvrirez au loin de toutes parts, que des yeux attentifs à vous regarder.

Seconde reſſource. Sur la terre, lors même que notre honte eſt publique, & qu'une faute d'éclat nous a dégradés dans l'eſprit des hommes, il ſe trouve toujours du moins un petit nombre d'amis prévenus en notre faveur, dont l'eſtime & le commerce nous dédommagent en quelque ſorte du mépris public, dont l'indulgence nous aide à ſoutenir le déchaînement de la cenſure publique. Mais aujourd'hui la préſence de nos amis ſera l'objet le plus inſupportable à notre honte. S'ils ſont pécheurs comme nous, il nous reprocheront nos plaiſirs communs, & nos exemples, où peut-être ils ont trouvé le premier écueil de leur innocence : s'ils ſont juſtes, comme les ſaints

ont l'œil ſimple & qu'ils nous avoient cru des enfans de lumière, ah ! ils nous reprocheront leur bonne-foi abuſée, leur amitié ſéduite. Vous aimiez le Juſte, nous diront-ils, & vous haïſſiez la juſtice : vous protégiez la vertu, & dans votre cœur vous mettiez le vice ſur le trône : vous cherchiez en nous la droiture, la fidélité, la ſureté, que vous ne trouviez pas dans vos amis mondains, & vous ne cherchiez pas le Seigneur qui formoit toutes ces vertus dans notre cœur : ah ! l'auteur de tous nos dons ne méritoit-il pas d'être plus aimé & plus recherché que nous-mêmes !

Et voilà la troiſiéme reſſource, qui manquera à la confuſion de l'ame criminelle. Car s'il ne ſe trouve point ici-bas d'amis que nos malheurs intéreſſent ; du moins il eſt des perſonnes indifférentes que nos fautes ne bleſſent pas, & ne révoltent pas contre nous. Mais dans ce jour terrible, nous n'aurons point de ſpectateurs indifférens. Les Juſtes, ſi ſenſibles ici-bas aux calamités de leurs frères, ſi ingénieux à excuſer leurs fautes, à les couvrir du moins du voile de la charité, & à les adoucir aux yeux des hommes, lorſqu'ils ne peuvent y trouver d'excuſe apparente : les Juſtes, dépouillés alors, à l'exemple du Fils de l'homme, de cette indulgence & de cette miſéricorde qu'ils avoient exercée envers leurs frères ſur la terre, ſifleront ſur le pécheur, dit le Prophéte ; l'inſulteront ; demande-

ront au Seigneur qu'il venge sa gloire en le punissant ; entreront dans le zèle & dans les intérêts de sa justice ; & devenant eux-mêmes ses juges, ils diront en se moquant, dit le Prophéte : Voilà donc cet homme qui n'avoit pas voulu mettre son secours & sa confiance dans le Seigneur, & qui avoit mieux aimé se confier dans la vanité & dans le mensonge : *Ecce homo, qui non posuit Deum adjutorem suum.* Voilà cet insensé qui se croyoit seul sage sur la terre, qui regardoit la vie des Justes comme une folie ; & qui se faisoit dans la faveur des Grands, dans la vanité des titres & des dignités, dans l'étendue des terres & des possessions, dans l'estime & les louanges des hommes, des appuis de boue qui devoient périr avec lui. Où sont maintenant ces maitres, ces dieux de chair & de sang, auxquels il avoit sacrifié sa vie, ses soins & ses peines ? qu'ils paroissent ici pour le soutenir & pour le défendre ; qu'ils viennent le mettre à couvert des maux qui vont fondre sur lui, ou plutôt se garantir eux-mêmes de la condamnation qui les menace. *Ubi sunt dii eorum, in quibus habebant fiduciam ? .... surgant, & opitulentur vobis, & in necessitate vos protegant.* Les pécheurs ne feront pas plus indulgens à son infortune : ils auront pour lui toute l'horreur qu'ils seront forcés d'avoir pour eux-mêmes : la société des malheurs qui devoit les unir, ne sera qu'une haine éternelle qui les divisera ; qu'une dureté bar-

Ps. 51. 9.

Deut. 32. 37. 38.

bare, qui ne mettra dans leur cœur que des sentimens de cruauté & de fureur pour leurs frères : & ils haïront dans les autres les mêmes crimes qui sont tous leurs malheurs. Enfin, les hommes les plus éloignés de nous, les peuples les plus sauvages auxquels le nom de Jesus-Christ n'a pas été annoncé, arrivés alors, mais trop tard, à la connoissance de la vérité, s'éleveront contre vous, & vous reprocheront, que si les prodiges que Dieu a opérés en vain au milieu de vous, il les avoit opérés à leurs yeux ; que s'ils avoient été éclairés comme vous des lumières de l'Evangile, & soutenus des secours de la Foi & des Sacremens, ils auroient fait pénitence dans la cendre & dans le cilice, & mis à profit pour leur salut des graces dont vous avez abusé pour votre perte.

Telle sera la confusion de l'ame réprouvée. Maudite de Dieu, elle se verra en même-tems le rebut du ciel & de la terre, l'opprobre & l'anathême de toutes les créatures : celles même qui sont inanimées, qu'il avoit forcées de servir à ses passions, & qui gémissoient, dit saint Paul, dans l'attente d'être délivrées de cette honteuse servitude, s'éleveront contre elle à leur manière. Le soleil, de la lumière duquel elle avoit abusé, s'obscurcira, comme pour ne plus luire à ses crimes : les astres disparoîtront, comme pour lui dire qu'ils ont été assés long-tems témoins de ses passions

injuſtes : la terre s'écroulera ſous ſes pieds, comme pour jetter hors de ſon ſein un monſtre qu'elle ne pouvoit plus porter ; & l'univers entier, dit le Sage, s'armera contre elle pour venger la gloire du Seigneur qu'elle a outragé : *Et pugnabit cum illo orbis terrarum contra inſenſatos.* Helas ! nous aimons tant à être plaints dans nos malheurs ; la ſeule indifférence nous aigrit & nous bleſſe : ici, non-ſeulement tous les cœurs ſeront fermés à nos maux ; mais tous les ſpectateurs inſulteront à notre honte, & le pécheur n'aura plus pour lui que ſa confuſion, ſon déſeſpoir & ſes crimes. Première circonſtance de la confuſion de l'ame criminelle : la multitude des témoins. *Sap.* 5. 21.

Je prends la ſeconde, dans les ſoins qu'on avoit pris de ſe déguiſer aux yeux des hommes, tandis qu'on vivoit ſur la terre. Car, mes Frères, le monde eſt un grand théâtre, où chacun preſque joue un perſonnage emprunté. Comme nous ſommes pleins de paſſions, & que toutes les paſſions ont toujours quelque choſe de bas & de mépriſable, toute notre attention eſt d'en cacher la baſſeſſe, & de nous donner pour ce que nous ne ſommes pas ; l'iniquité eſt toujours trompeuſe & diſſimulée. Ainſi toute votre vie, vous ſur-tout qui m'écoutez, & qui regardiez la duplicité de votre caractère, comme la ſcience du monde & de la Cour ; toute votre vie n'avoit été qu'une ſuite de déguiſemens & d'artifices ; vos amis mêmes

les plus sincères & les plus familiers ne vous connoissoient qu'à demi : vous échappiez à tout le monde, vous changiez de caractère, de sentiment, d'inclination selon les conjonctures, & le caractère de ceux à qui vous vouliez plaire : par là vous vous étiez fait une réputation d'habileté & de sagesse ; & on n'y verra qu'une ame vile, sans droiture, sans vérité, & dont la plus grande vertu avoit été de cacher son indignité & sa bassesse.

Vous encore, ame infidèle, qu'un sexe plus jaloux de l'honneur avoit rendu encore plus attentive à dérober vos foiblesses à la connoissance des hommes, vous étiez si habile pour vous épargner la honte d'une surprise ; vous preniez de si loin & si sûrement vos mesures pour tromper les yeux d'un époux, la vigilance d'une mère, la bonne foi peut-être d'un Confesseur : vous n'auriez pas survécu à un accident qui eût trahi là-dessus vos précautions & vos artifices. Soins inutiles ! vous ne couvriez, dit le Prophète, vos débordemens que d'une toile d'araignée, que le Fils de l'homme dissipera en ce grand jour, du seul souffle de sa bouche. J'assemblerai, dit le Seigneur, autour de vous devant les nations assemblées tous vos amans profanes : *Congregabo super te omnes amatores tuos.* Ils verront cette suite éternelle de feintes, d'artifices, de bassesses ; ce trafic honteux de protestations & de sermens, dont vous vous

Ezech. 16. 37.

serviez

ſerviez pour fournir en même tems à des paſſions différentes, & pour endormir leur crédulité : ils les verront, & remontant juſqu'à la ſource des complaiſances criminelles que vous aviez pour eux, ils les trouveront, non pas dans leur prétendu mérite, comme vous aviez voulu le leur perſuader : mais dans votre mauvais caractère, dans un cœur naturellement emporté ; vous qui vous piquiez de l'avoir ſi noble, ſi ſincère, & incapable d'être touché que du ſeul mérite : *Congregabo ſuper te omnes amatores tuos, ... & videbunt omnem turpitudinem tuam.* Et tout cela ſe paſſera aux yeux de l'univers ; de vos amis, qu'une apparence de régularité vous avoit conſervés ; de vos proches, qui ne connoiſſoient pas le déshonneur dont vous les couvriez ; de ce Confeſſeur, que vous aviez toujours trompé ; de cet époux, qui avoit ſi fort compté ſur votre fidélité : *Et videbunt omnem turpitudinem tuam.* *Ibid.*

O mon Dieu ! la terre aura-t'elle d'abymes aſſés profonds, où ne voulût alors ſe cacher l'ame infidèle ? Car dans le monde, les hommes ne voyent jamais de nos vices que les dehors & les ſcandales : & cette confuſion nous eſt commune avec ceux qui ſe trouvent tous les jours coupables des mêmes fautes. Mais devant le tribunal de Jeſus-Chriſt, on verra vos foibleſſes dans votre cœur même, c'eſt-à-dire, leur naiſſance, leurs progrès, leurs motifs les plus

ſecrets, & mille circonſtances honteuſes & perſonnelles, dont vous rougirez plus que des crimes mêmes : ce ſera là une confuſion qui vous ſera propre, & que vous ne partagerez avec perſonne : *Et videbunt omnem turpitudinem tuam.*

Enfin, la dernière circonſtance qui rendra la honte du pécheur accablante, ſeront ſes qualités perſonnelles.

Vous paſſiez pour ami fidèle, ſincère, généreux : on verra que vous étiez lâche, perfide, intéreſſé, ſans foi, ſans honneur, ſans probité, ſans conſcience, ſans caractère. Vous vous étiez donné pour une ame forte, & au-deſſus des foibleſſes vulgaires : & vous allez expoſer les baſſeſſes les plus humiliantes, & des endroits dont l'ame la plus vile mourroit de honte. On vous regardoit dans le monde comme un homme intégre, & d'une probité à l'épreuve dans l'adminiſtration de votre charge ; cette réputation vous avoit peut-être attiré de nouveaux honneurs & la confiance publique : vous abuſiez cependant de la crédulité des hommes ; ces dehors pompeux d'équité cachoient une ame inique & rampante ; & des vûes de fortune & d'intérêt, avoient mille fois trahi en ſecret votre fidélité & corrompu votre innocence. Vous paroiſſiez orné de ſainteté & de juſtice : vous vous étiez toujours revétu de la reſſemblance des Juſtes : on vous croyoit l'ami de Dieu & l'obſervateur fidèle de ſa loi ; & cependant

votre cœur n'étoit pas droit devant le Seigneur : vous couvriez sous le voile de la religion une conscience souillée, & des mystères d'ignominie : vous marchiez sur les choses saintes pour arriver plus surement à vos fins. Ah ! vous allez donc en ce jour de révélation détromper tout l'univers : ceux qui vous avoient vû sur la terre, surpris de votre nouvelle destinée, chercheront l'homme de bien dans le réprouvé : l'espérance de l'hypocrite sera alors confondue : vous aviez joui injustement de l'estime des hommes ; vous serez connu, & Dieu sera vengé. Enfin, mais oserai-je le dire ici, & révéler la honte de mes Frères ? vous étiez peut-être dispensateur des choses saintes, élevé en honneur dans le temple de Dieu ; le dépôt de la foi, de la doctrine, de la piété, vous étoit confié ; vous paroissiez tous les jours dans le sanctuaire revêtu des marques redoutables de votre dignité, offrant des dons purs & des sacrifices sans tache ; on vous confioit le secret des consciences ; vous souteniez le foible dans la foi ; vous parliez de la sagesse parmi les parfaits : & sous ce que la Religion a de plus auguste & de plus saint, vous cachiez peut-être ce que la terre a de plus exécrable. Vous étiez un imposteur, un homme de péché assis dans le temple de Dieu : vous enseigniez les autres, & vous ne vous enseigniez pas vous-même : vous inspiriez de l'horreur

pour les idoles, & vous ne comptiez vos jours que par vos sacriléges. Ah ! le mystère d'iniquité sera donc révélé, & l'on vous connoîtra enfin pour ce que vous aviez toujours été, l'anathême du ciel, & la honte de la terre : *Et videbunt omnem turpitudinem tuam.*

Voilà, mes Frères, toute la confusion dont sera accablée l'ame criminelle. Et ce ne sera pas ici une confusion passagère. Dans le monde, il n'y a de pénible à essuyer que la première honte d'une faute : les bruits tombent peu à peu : de nouvelles avantures prennent enfin la place des nôtres ; & le souvenir de nos chûtes s'éteint & s'évanouit avec l'eclat qui les avoit publiées. Mais au grand jour la honte demeurera éternellement sur l'ame criminelle : il n'y aura plus de nouveaux événemens qui fassent perdre de vûe ses crimes & son opprobre : rien ne changera plus : tout sera fixe & éternel : ce qu'elle aura paru devant le tribunal de Jesus-Christ, elle le paroîtra dans l'éternité toute entière : le caractère même de ses tourmens publiera sans cesse la nature de ses fautes, & sa honte recommencera tous les jours avec son supplice. Mes Frères, les réflexions sont ici inutiles ; & s'il vous reste encore quelque foi, c'est à vous à sonder votre conscience, & à prendre dès ce moment des mesures pour soutenir la manifestation de ce jour terrible.

Mais après vous avoir montré la confu-

sion publique dont sera couvert le pécheur ; que ne puis-je vous exposer ici quelle sera la gloire & la consolation du véritable Juste, lorsqu'on étalera aux yeux de l'univers, les secrets de sa conscience & tout le mystère de son cœur ; de ce cœur dont toute la beauté cachée aux yeux des hommes, n'étoit connue que de Dieu seul ; de ce cœur, où il avoit toujours cru voir des taches & des souillures, & dont son humilité lui avoit dérobé toute la sainteté & l'innocence ; de ce cœur, où Dieu seul avoit toujours fait sa demeure, & qu'il avoit pris plaisir d'orner & d'enrichir de ses dons & de ses graces ! Que de nouvelles merveilles va offrir aux yeux des spectateurs ce sanctuaire divin, jusques-là si impénétrable, lorsque le voile en sera ôté ! que de fervens desirs ! que de victoires secrettes ! que de sacrifices héroïques ! que de prières pures ! que de tendres gémissemens ! que de transports amoureux ! que de foi ! que de grandeur ! que de magnanimité ! que d'élévation au-dessus de tous ces vains objets qui forment tous les desirs & toutes les espérances des hommes ! On verra alors que rien n'étoit plus grand & plus digne d'admiration dans le monde qu'un véritable Juste, que ces ames qu'on regardoit comme inutiles, parcequ'elles l'étoient à nos passions, & dont on mépriſoit tant la vie obscure & retirée. On verra que ce qui se passoit dans le cœur d'une ame fidèle, avoit plus d'éclat & de

grandeur que tous ces grands événemens qui se passent sur la terre, méritoit seul d'être écrit dans les livres éternels, & offroit aux yeux de Dieu un spectacle plus digne des Anges & des hommes, que les victoires & les conquêtes qui rempliſſent ici bas la vanité des hiſtoires, auſquelles on éléve des monumens pompeux pour en éterniſer le ſouvenir, & qui ne ſeront plus regardées alors que comme des agitations puériles, ou le fruit de l'orgueil & des paſſions humaines. Premier déſordre réparé dans ce grand jour : le vice dérobé ici-bas à la honte publique, & la vertu aux éloges qu'elle mérite.

Le ſecond déſordre qui nait dans le monde, du mélange des bons & des méchans, eſt l'inégalité de leurs conditions, & l'injuſte échange de leurs deſtinées. Il eſt du ſiécle préſent comme de la ſtatue dont Daniel expliqua le myſtére : les Juſtes, comme un argile que l'on foule aux pieds, ou comme un fer durci par le feu des tribulations, n'y occupent d'ordinaire que les parties les plus baſſes & les plus mépriſables ; au lieu que les pécheurs & les mondains, figurés par l'or & par l'argent, vains objets de leurs paſſions, s'y trouvent preſque toujours placés à la tête, & dans les lieux les plus éminens. Or c'eſt un déſordre ; & quoique par-là les bons ſoient exercés, & les pécheurs endurcis ; quoique cette confuſion de biens & de maux entre dans l'or-

dre de la Providence ; & que par des routes & des ménagemens impénétrables, Dieu s'en ſerve pour conduire à ſes fins le juſte & le pécheur, il faut cependant que le Fils de l'homme rétabliſſe toute choſe : *Per ipſum inſtaurare omnia :* & qu'on voye enfin quelle différence on doit faire de l'impie d'avec l'homme de bien ; de celui qui ſert le Seigneur, d'avec celui qui le mépriſe ; *Quid ſit inter juſtum & impium ; & inter ſervientem Deo, & non ſervientem ei.* Or voilà le ſpectacle de ce dernier jour : l'ordre ſera rétabli ; les bons ſéparés des méchans ; les uns placés à la droite, & les autres à la gauche : *Et ſtatuet oves quidem à dextris ſuis, hœdos autem à ſiniſtris.*

Epheſ. 1. 10. *Malachi* 3. 18. *Matth.* 25. 33.

Séparation, premiérement, toute nouvelle. On ne vous demandera pas, pour décider du rang que vous devez occuper dans cette formidable ſcène, votre nom, votre naiſſance, vos titres, vos dignités ; ce n'étoit-là qu'une fumée, qui n'avoit de réalité que dans l'erreur publique : on examinera ſeulement ſi vous êtes un animal immonde, ou une brebis innocente. On ne ſéparera pas le Prince, du Sujet ; le Noble, du Roturier ; le Pauvre, du Puiſſant ; le Conquérant, du Vaincu : mais la paille, du bon grain ; les vaſes d'honneur, des vaſes de honte ; les boucs, des brebis : *Et ſtatuet oves quidem à dextris ſuis, hœdos autem à ſiniſtris.*

On verra le Fils de l'homme, parcou-

rant des yeux, du haut des airs, les Peuples & les Nations confondus & assemblés à ses pieds ; relisant dans ce spectacle l'histoire de l'univers, c'est-à-dire, des passions ou des vertus des hommes : on le verra rassembler ses élus des quatre vents ; les choisir de toute langue, de tout état, de toute nation ; réunir les enfans d'Israel dispersés dans l'univers ; exposer l'histoire secrette d'un Peuple saint & nouveau ; produire sur la scène des héros de la Foi, jusques-là inconnus au monde ; ne plus distinguer les siécles par les victoires des conquérans, par l'établissement ou la décadence des empires, par la politesse ou la barbarie des tems, par les grands hommes qui ont paru dans chaque âge, mais par les divers triomphes de la grace, par les victoires cachées des justes sur leurs passions, par l'établissement de son régne dans un cœur, par la fermeté héroïque d'un Fidèle persécuté. Vous le verrez changer la face des choses, créer un nouveau ciel & une nouvelle terre, & réduire cette variété infinie de peuples, de titres, de conditions, de dignités, à un peuple saint & un peuple réprouvé, aux boucs & aux brebis : *Et statuet oves quidem à dextris suis, hœdos autem à sinistris.*

Séparation, secondement, cruelle. On séparera le père, de l'enfant ; l'ami, de son ami ; le frère, de son frère : l'un sera pris, & l'autre laissé. La mort, qui nous ravit les personnes

personnes chères, & qui nous fait pousser tant de soupirs & verser tant de larmes, nous laisse du moins une consolation dans l'espérance d'être un jour réunis avec elles. Ici la séparation sera éternelle ; il n'y aura plus d'espoir de réunion ; nous n'aurons plus de proches, de père, d'enfant, d'ami ; plus de lien que les flammes éternelles qui nous uniront pour toujours aux réprouvés.

Séparation, troisiémement, ignominieuse. On est si vif sur une préférence, lorsque dans une occasion d'éclat on nous oublie, on nous laisse confondus dans la foule : on est si touché lorsque dans la distribution des graces, on voit des subalternes emporter les premières places ; nos services oubliés & ceux que nous avions toujours vûs au-dessous de nous, élevés & placés sur nos têtes ; mais c'est dans ce grand jour, où la préférence sera accompagnée des circonstances les plus humiliantes pour l'ame criminelle. Vous verrez dans ce silence universel, dans cette attente terrible où chacun sera de la décision de sa destinée, le Fils de l'homme s'avancer dans les airs, des couronnes dans une main, & la verge de sa fureur dans l'autre, venir enlever à vos côtés un Juste dont vous aviez peut-être, ou calomnié l'innocence par des discours téméraires, ou mépriſé la vertu par des plaisanteries impies ; un Fidèle, qui peut-être étoit né votre sujet ; un Lazare, qui vous avoit importuné inutilement du récit

de ſes beſoins & de ſon indigence ; un concurrent que vous aviez toujours regardé d'un œil de mépris, & ſur les ruines duquel vos intrigues & vos artifices vous avoient élevé. Vous verrez le Fils de l'homme lui mettre ſur la tête une couronne d'immortalité, le faire aſſeoir à ſa droite, tandis que vous, comme le ſuperbe Aman, rejetté, humilié, dégradé, n'aurez plus devant vos yeux que l'appareil de votre ſupplice.

Oui, mes Frères, tout ce qu'une préférence peut avoir d'accablant, ſe trouvera dans celle-ci. Un Sauvage converti à la Foi, trouvera ſa place parmi les brebis ; & le Chrétien, héritier des promeſſes, ſera laiſſé parmi les boucs. Le Laïque s'élevera comme un aigle autour du corps, & le Miniſtre de Jeſus-Chriſt reſtera couvert de honte & d'opprobre ſur la terre. L'homme du monde paſſera à la droite, & le ſolitaire à la gauche. Le ſage, le ſavant, l'inveſtigateur du ſiécle ſera chaſſé du côté des animaux immondes ; & l'idiot, qui ne ſavoit pas même répondre aux bénédictions communes, ſera placé ſur un trône de gloire & de lumière. Rahab, une femme pécherefſe, montera à la céleſte Sion, avec les vrais Iſraélites ; & la ſœur de Moyſe, & l'épouſe de Jeſus-Chriſt, ſera ſéparée du camp & des tentes d'Iſrael, & paroîtra couverte d'une lépre honteuſe : *Et ſtatuet oves quidem à dextris ſuis, hœdos autem à ſiniſtris.* Vous voulez, ô mon Dieu, que rien ne manque

au déſeſpoir de l'ame infidèle. Ce ne ſera pas aſſés de l'accabler ſous le poids de ſon infortune ; vous lui ferez encore un nouveau ſupplice de la félicité des Juſtes qui lui ſeront préférés, & qu'elle verra portés par les Anges dans le ſein de l'immortalité.

Quel changement de ſcène dans l'univers, mes Frères ! C'eſt alors que tous les ſcandales étant arrachés du Royaume de Jeſus-Chriſt, & les Juſtes entiérement ſéparés des pécheurs, ils formeront une nation choiſie, une race ſainte, & l'Egliſe des premiers nés dont les noms étoient écrits dans le Ciel. C'eſt alors que le commerce des méchans, inévitable ſur la terre, ne ſera plus gémir leur foi, & trembler leur innocence. C'eſt alors que leur partage n'ayant plus rien de commun avec les infidèles & les hypocrites, ils ne ſeront plus contraints d'être les témoins de leurs crimes, ou quelquefois même les miniſtres involontaires de leurs paſſions. C'eſt alors que tous les liens de ſociété, d'autorité, ou de dépendance qui les attachoient ici-bas aux impies & aux mondains, étant rompus, ils ne diront plus avec le Prophéte : Seigneur, pourquoi prolongez-vous ici notre exil & notre demeure ? notre ame ſéche de douleur à la vûe des crimes & des prévarications dont la terre eſt infectée. C'eſt alors enfin que leurs pleurs ſe changeront en joie, & leurs gémiſſemens en actions de graces ; ils paſſeront à la droite comme des brebis,

& la gauche ſera pour les boucs & pour les impies : *Et ſtatuet oves quidem à dextris ſuis, hœdos autem à ſiniſtris.*

La diſpoſition de l'univers ainſi ordonnée ; tous les peuples de la terre ainſi ſéparés ; chacun immobile à la place qui lui ſera tombée en partage ; la ſurpriſe, la terreur, le déſeſpoir, la confuſion peinte ſur le viſage des uns ; ſur celui des autres la joie, la ſérénité, la confiance ; les yeux des Juſtes levés en haut vers le Fils de l'homme d'où ils attendent leur délivrance ; ceux des impies fixés d'une manière affreuſe ſur la terre, & perçant preſque les abîmes de leurs regards, comme pour y marquer déja la place qui leur eſt deſtinée : le Roi de gloire, dit l'Evangile, placé au milieu des deux peuples, s'avancera ; & ſe tournant du côté de ceux qui ſeront à ſa droite, avec un air plein de douceur & de majeſté, & ſeul capable de les conſoler de toutes leurs peines paſſées, il leur dira : *Venez, les bénis de mon Père, poſſéder le royaume qui vous a été préparé dès le commencement des ſiécles.* Les pécheurs vous avoient toujours regardé comme le rebut & la portion la plus inutile du monde ; qu'ils apprennent aujourd'hui que le monde lui-même ne ſubſiſtoit que pour vous, que tout étoit fait pour vous, & que tout a fini dès que votre nombre a été rempli. Sortez enfin d'une terre où vous aviez toujours été étrangers & voyageurs ; ſuivez-moi dans les voies immortelles de

Matth. 25. 34

ma gloire & de ma félicité, comme vous m'aviez suivi dans celles de mes humiliations & de mes souffrances. Vos travaux n'ont duré qu'un instant ; le bonheur dont vous allez jouir ne finira plus : *Venite, benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum à constitutione mundi.* Ibid.

Puis se tournant à la gauche, la vengeance & la fureur dans les yeux, lançant çà & là des regards terribles, comme des foudres vengeurs, sur cette foule de coupables ; d'une voix, dit un Prophéte, qui entr'ouvrira les entrailles de l'abime pour les y engloutir ; il dira, non comme sur la croix, Père, pardonnez-leur, parcequ'ils ne savent ce qu'ils font : mais, Retirez-vous, maudits, dans le feu éternel qui est préparé à satan & à ses anges : vous étiez les élus du monde, vous êtes maudits de mon Père : vos plaisirs ont été rapides & passagers, vos peines seront éternelles : *Discedite à me, maledicti, in ignem æternum qui paratus est diabolo & angelis ejus.* Les Justes alors s'élevant dans les airs avec le Fils de l'homme commenceront à chanter ce Cantique céleste : Vous êtes riche en miséricorde, Seigneur, & vous avez couronné vos dons, en récompensant nos mérites. Alors les impies maudiront l'auteur de leur être & le jour fatal qui présida à leur naissance ; ou plutôt, ils entreront en fureur contre eux-mêmes, comme les auteurs de leurs malheurs & de leur perte. Matth. 25. 41.

Les abîmes s'ouvriront ; les cieux s'abaiſſeront : les réprouvés, dit l'Evangile, iront dans le ſupplice éternel, & les Juſtes dans
Ibid. ℣. 46. la vie éternelle : *Ibunt hi in ſupplicium æternum, juſti autem in vitam æternam.* Voilà un partage qui ne changera plus.

Après un récit ſi formidable, & ſi propre à faire impreſſion ſur les cœurs les plus endurcis, je ne puis finir qu'en vous adreſſant les mêmes paroles que Moyſe adreſſa autrefois aux Iſraélites, après leur avoir expoſé les menaces terribles & les promeſſes conſolantes renfermées dans le livre de la Loi. Enfans d'Iſrael, leur diſoit ce ſage Légiſlateur, je vous propoſe aujourd'hui une bénédiction & une malédiction :
Deut. 11. 26. *En propono in conſpectu veſtro hodie benedictionem & maledictionem ;* une bénédiction, ſi vous obéiſſez au commandement du Sei-
Ibid. ℣. 27. gneur votre Dieu : *Benedictionem, ſi obedieritis mandatis Domini ;* & une malédiction, ſi vous ſortez de la voie que je vous montre, pour ſuivre des dieux étrangers : *Maledictionem, ſi receſſeritis de via quam ego nunc oſtendo vobis, & ambulaveritis poſt deos alienos.*

Voilà, mes Frères, ce que je vous dis en finiſſant un ſujet ſi terrible. C'eſt à vous maintenant à opter & à vous déclarer : voilà la gauche & la droite ; les promeſſes, & les menaces ; les bénédictions & les malédictions. Votre deſtinée roule ſur cette affreuſe alternative ; ou vous ſerez du côté

de ſatan & de ſes anges, ou vous ſerez Elus avec Jeſus-Chriſt & ſes Saints. Il n'y a point ici de milieu : je vous ai montré la voie qui conduit à la vie, & celle qui méne à la perdition. Dans laquelle des deux marchez-vous ? & de quel côté vous trouveriez-vous, ſi vous paroiſſiez dans ce moment devant le tribunal redoutable ? On meurt comme on a vécu : craignez que votre deſtinée d'aujourd'hui ne ſoit votre deſtinée éternelle. Sortez dès à préſent des voies des pécheurs ; commencez à vivre comme les Juſtes, ſi vous voulez dans ce dernier jour être placés à la droite, & monter avec eux dans le ſéjour de la bienheureuſe immortalité.

Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR

LE SECOND DIMANCHE

DE L'AVENT.

Sur les Afflictions.

Beatus qui non fuerit ſcandaliſatus in me.

Heureux celui qui ne prendra point de moi un ſujet de chûte & de ſcandale. Matth. 11. 6.

SIRE,

C'EST donc un bonheur, & un bonheur rare, de n'être point ſcandaliſé de Jeſus-Chriſt. Mais qu'y avoit-il, & que pouvoit-il y avoir dans celui qui eſt la Sageſſe même, la ſplendeur du Père, & l'image ſubſtantielle de toutes les pérfections ; que pouvoit-il y avoir qui pût être pour les hommes un ſujet de ſcandale ? Sa

croix, mes très-chers Frères, oui sa croix, qui fut autrefois le scandale du Juif, & qui est & sera, dans toute la suite des siécles, le scandale de la plûpart des Chrétiens. Mais quand je dis que la croix du Sauveur est le scandale de la plûpart des Chrétiens, je n'entends pas seulement la croix qu'il a portée, j'entends surtout celle qu'il nous oblige de porter à son exemple, sans laquelle il refuse de nous reconnoître pour ses disciples, & de partager avec nous la gloire dans laquelle il n'est entré lui-même que par la croix.

Voilà ce qui nous révolte, & ce que nous trouvons à redire dans notre divin Sauveur. Nous voudrions que puisqu'il falloit qu'il souffrit, ses souffrances eussent été pour nous comme un titre d'exemption, & nous eussent mérité le privilége de ne point souffrir avec lui. Détrompons-nous, mes très-chers Frères : la seule chose qui dépende de nous, c'est de rendre nos souffrances méritoires ; mais souffrir, ou ne pas souffrir, n'est point laissé à notre choix. La Providence a dispensé avec tant de sagesse les biens & les maux de cette vie, que chacun dans son état, quelque heureuse qu'en paroisse la destinée, trouve des croix & des amertumes qui en balancent toujours les plaisirs. Il n'est point de parfait bonheur sur la terre, parce que ce n'est pas ici le tems des consolations, mais le tems des peines. L'élévation a ses assujettissemens &

ſes inquiétudes ; l'obſcurité, ſes humiliations & ſes mépris ; le monde, ſes ſoucis & ſes caprices ; la retraite, ſes triſteſſes & ſes ennuis ; le mariage, ſes antipathies & ſes fureurs ; l'amitié, ſes pertes ou ſes perfidies ; la piété elle-même, ſes répugnances & ſes dégoûts : enfin, par une deſtinée inévitable aux enfans d'Adam, chacun trouve ſes propres voies ſemées de ronces & d'épines. La condition la plus heureuſe en apparence a ſes amertumes ſecrettes qui en corrompent toute la félicité : le trône eſt le ſiége des chagrins, comme la dernière place : les palais ſuperbes cachent des ſoucis cruels, comme le toit du pauvre & du laboureur : & de peur que notre exil ne nous devienne trop aimable, nous y ſentons toujours par mille endroits qu'il manque quelque choſe à notre bonheur.

Cependant, deſtinés à ſouffrir, nous ne pouvons aimer les ſouffrances : toujours frappés de quelque affliction, nous ne ſaurions nous faire un mérite de nos peines : jamais heureux, nos croix devenues néceſſaires ne ſauroient du moins nous devenir utiles. Nous ſommes ingénieux à nous priver nous-mêmes de tout le mérite de nos ſouffrances. Tantôt nous cherchons dans la foibleſſe de notre propre cœur, l'excuſe de nos ſenſibilités & de nos murmures ; tantôt dans l'excès ou le caractère de nos afflictions : tantôt enfin, dans les obſtacles qu'elles nous paroiſſent mettre à notre ſalut :

c'eſt-à-dire, tantôt nous nous plaignons que nous ſommes trop foibles pour ſoutenir tranquillement nos peines ; tantôt que nos peines elles-mêmes ſont trop exceſſives ; tantôt qu'il n'eſt pas poſſible dans cet état de penſer au ſalut.

Et voilà les trois prétextes qu'on oppoſe tous les jours dans le monde à l'uſage chrétien des afflictions : le prétexte de la propre foibleſſe ; le prétexte de l'excès ou de la nature de nos afflictions ; le prétexte des obſtacles qu'elles ſemblent mettre à notre ſalut. Ce ſont ces prétextes qu'il faut confondre, en leur oppoſant les régles de la Foi. Appliquez-vous, qui que vous ſoyez, & apprenez que ce qui damne la plupart des hommes, ne ſont pas les plaiſirs ſeulement ; hélas ! ils ſont ſi rares ſur la terre, & le dégoût les ſuit de ſi près : c'eſt encore l'uſage peu chrétien qu'ils ſont de leurs peines. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

I. PARTIE.

LE langage le plus commun des ames que le Seigneur afflige, eſt d'alléguer leur propre foibleſſe, pour juſtifier l'uſage peu chrétien qu'elles ſont de leurs afflictions. On avoue & on ſe plaint, qu'on n'eſt pas né aſſés fort pour y conſerver un cœur ſoumis & tranquille ; que rien n'eſt plus heureux que de pouvoir être inſenſible ; que ce caractère nous ſauve bien des peines & des chagrins inévitables dans la vie : mais

que nous ne nous faisons pas à nous-mêmes un cœur à notre gré ; que la religion ne rend pas durs & philosophes, ceux qui sont nés avec des sentimens plus tendres & plus humains ; & que le Seigneur est trop juste, pour nous faire un crime de nos malheurs mêmes.

Mais pour confondre ici une illusion si commune & si indigne de la piété, remarquez d'abord, mes Frères, que lorsque Jesus-Christ a ordonné à tous les Fidèles de porter avec soumission & avec amour les croix que sa bonté nous ménage, il n'a pas ajouté que cet ordre si juste, si consolant, si conforme à ses exemples, ne regarderoit que les ames dures & insensibles. Il n'a pas distingué entre ses Disciples, ceux que la nature, l'orgueil, ou les réflexions avoient rendus plus fermes & plus constans, de ceux que la tendresse & l'humanité avoient fait naître plus sensibles, pour faire aux premiers un devoir d'une patience & d'une insensibilité qui ne leur coûte presque rien, & en dispenser les autres à qui elle devient plus difficile.

Au contraire, ses régles divines sont des remédes ; & plus nous en paroissons éloignés par le caractère de notre cœur, plus elles sont faites pour nous, & nous deviennent nécessaires. C'est parceque vous êtes foible, & que les moindres contradictions trouvent toujours votre cœur plus vif, & plus révolté contre les souffrances, que le

Seigneur doit vous faire passer par des tribulations & des amertumes ; car ce ne sont pas les forts, qui ont besoin d'être éprouvés, ce sont les foibles.

En effet, qu'est-ce qu'être foible & sensible ? C'est s'aimer excessivement soi-même ; c'est donner presque tout à la nature, & rien à la Foi ; c'est se laisser conduire par la vivacité de ses panchans ; & ne vivre que pour jouir de son repos & de soi-même, comme de la seule félicité de l'homme. Or dans cet état, & avec ce fonds excessif d'amour du monde & de vous-même, si le Seigneur ne ménageoit des afflictions à votre foiblesse ; s'il ne frappoit votre corps d'une langueur habituelle, qui vous rend le monde insipide ; s'il ne vous préparoit des pertes & des chagrins, qui vous font une bienséance de la régularité & de la retraite ; s'il ne renversoit certains projets, qui laissant votre fortune plus obscure, vous éloignent des grands périls ; s'il ne vous plaçoit en certaines situations, où des devoirs tristes & inévitables occupent vos plus beaux jours ; en un mot, s'il ne mettoit, entre votre foiblesse & vous, une barrière qui vous retient & qui vous arrête, hélas ! votre innocence auroit bientôt fait naufrage : vous auriez bientôt abusé de la paix & de la prospérité ; vous, qui ne trouvez pas même de sûreté au milieu des afflictions & des peines. Et puisque affligé, & séparé du monde & des plaisirs, vous ne pouvez re-

venir à Dieu ; que ſeroit-ce ſi une ſituation plus heureuſe ne laiſſoit plus d'autre frein à vos deſirs, que vous-même ? La même foibleſſe, & le même poids d'amour propre, qui nous rend ſi ſenſibles à la douleur & à l'affliction, nous rendroit encore plus ſenſibles au danger des plaiſirs & des proſpérités humaines.

Ainſi ce n'eſt pas excuſer nos découragemens & nos murmures, d'avouer que nous ſommes foibles, & peu propres à porter les coups dont Dieu nous frappe. La foibleſſe de notre cœur ne vient que de la foibleſſe de notre Foi : une ame chrétienne doit être une ame forte ; à l'épreuve, dit l'Apôtre, des perſécutions, des opprobres, des infirmités, de la mort même. Elle peut être opprimée, continue l'Apôtre ; mais elle ne ſauroit être abbatue : on peut lui ravir ſes biens, ſa réputation, ſon repos, ſa fortune, ſa vie même ; mais on ne peut lui ravir le tréſor de la Foi & de la Grace, qu'elle porte caché au fond de ſon cœur, & qui la conſole abondamment de toutes ces pertes frivoles & paſſagères. On peut lui faire répandre des larmes de ſenſibilité & de triſteſſe ; car la religion n'éteint pas les ſentimens de la nature : mais ſon cœur déſavoue à l'inſtant ſa foibleſſe, & fait de ſes larmes charnelles, des larmes de pénitence & de piété. Que dis-je ? une ame chrétienne ſe réjouit même dans les tribulations : elle les regarde comme les marques

de la bienveillance de Dieu ſur elle, comme le gage précieux des promeſſes futures ; comme les traits heureux de ſa reſſemblance avec Jeſus-Chriſt, & qui dès cette vie, lui donnent comme un droit aſſuré à ſa gloire immortelle. Etre foible, & révolté contre l'ordre de Dieu, dans les ſouffrances, c'eſt avoir perdu la foi & n'être plus chrétien.

J'avoue qu'il eſt des cœurs plus tendres & plus ſenſibles à la douleur ; mais cette ſenſibilité ne leur eſt laiſſée que pour augmenter le mérite de leurs ſouffrances, & non pour excuſer leur révolte & leurs murmures. Ce n'eſt pas le ſentiment, c'eſt l'uſage déréglé de la douleur, que l'Evangile condamne. Plus même nous naiſſons ſenſibles à nos peines, plus nous devons l'être aux conſolations de la foi. La même ſenſibilité qui ouvre nos cœurs au chagrin qui accable, doit les ouvrir à la grace qui ſoutient & qui conſole. Les afflictions trouvent bien plus de reſſource dans un bon cœur, parceque la grace y trouve plus d'accès : les douleurs immodérées ſont plutôt les ſuites de l'emportement, que de la bonté du cœur ; & ne pouvoir ſe ſoumettre à Dieu, ni ſe conſoler dans ſes peines, ce n'eſt pas être tendre & ſenſible, c'eſt être farouche & déſeſpéré.

De plus, tous les préceptes de l'Evangile demandent de la force ; & ſi vous n'en avez pas aſſés pour ſoutenir avec ſoumiſſion

les croix dont il plaît au Seigneur de vous affliger, vous n'en avez pas assés non plus pour l'observance des autres devoirs que la doctrine de Jesus-Christ vous prescrit. Il faut de la force pour pardonner une injure; pour dire du bien de ceux qui nous calomnient; pour cacher les défauts de ceux qui veulent même flétrir nos vertus. Il faut de la force pour fuir un monde qui nous plaît; pour s'arracher à des plaisirs où tous nos panchans nous entraînent; pour résister à des exemples que la foule autorise, & dont l'usage a presque fait des loix. Il faut de la force pour user chrétiennement de la prospérité; pour être humble dans l'élévation, mortifié dans l'abondance, pauvre de cœur au milieu des biens périssables, détaché de tout lorsqu'on possède tout, plein de desirs pour le ciel au milieu de tous les plaisirs & de toutes les félicités de la terre. Il faut de la force pour se vaincre soi-même; pour réprimer un desir qui s'éleve; pour étouffer un sentiment qui plaît; pour ramener sans cesse à la régle, un cœur qui s'en écarte sans cesse. Enfin, parcourez tous les préceptes de l'Evangile, il n'en est pas un seul, qui ne suppose une ame forte & généreuse: par-tout, il se faut faire violence à soi-même: par-tout, le royaume de Dieu est un champ qu'il faut défricher; une vigne où il faut porter le poids du jour & de la chaleur; une carrière où il faut vaillamment & continuellement combattre: en un mot, le

Disciple

Disciple de Jesus-Christ ne sauroit jamais être foible sans être vaincu, & jusqu'aux moindres obligations de la Foi, tout coûte, tout porte le caractère de la croix, qui en est l'esprit dominant; & si vous manquez un instant de force, vous êtes perdu. Dire donc que l'on est foible, c'est dire que l'Evangile tout entier n'est pas fait pour nous; & qu'on ne peut être non-seulement ni soumis, ni patient; mais encore ni chaste, ni humble, ni désintéressé, ni mortifié, ni doux, ni charitable.

Mais outre cela, mes Frères, quelque foibles que nous puissions être, nous devons avoir cette confiance en la bonté de notre Dieu, que nous ne sommes jamais éprouvés, affligés, tentés au-delà de nos forces; que le Seigneur proportionne toujours les afflictions à notre foiblesse; qu'il répand ses châtimens, comme ses faveurs, avec poids & avec mesure; qu'en nous frappant il ne veut pas nous perdre, mais nous purifier & nous sauver; qu'il nous aide lui-même à porter les croix que lui-même nous impose; qu'il nous châtie en père, & non pas en juge; que la même main qui nous frappe, nous soutient; que la même verge qui fait la plaie, y porte l'huile & le miel qui l'adoucit. Il connoit le caractère de nos cœurs, & jusqu'où va notre foiblesse: & comme il veut nous sanctifier, en nous affligeant, & non pas nous perdre, il sait jusqu'où il doit appesantir sa main, pour ne

rien diminuer d'un côté de notre mérite, si les souffrances étoient trop légères ; & pour ne pas aussi, de l'autre, nous le faire perdre tout-à-fait, si elles étoient trop au-dessus de nos forces.

Eh ! quel autre dessein pourroit-il avoir, en répandant des amertumes sur notre vie ? Est-il un Dieu cruel, qui ne se plaise que dans l'infortune de ses créatures ? Est-il un tyran barbare, qui ne trouve sa grandeur & sa sûreté que dans les larmes & le sang des sujets qui l'adorent ? Est-il un maître envieux & chagrin, & qui ne puisse goûter de félicité, tandis qu'il la partage avec ses esclaves ? Faut-il que nous souffrions, que nous gémissions, que nous périssions, afin qu'il soit heureux ? C'est donc pour nous seuls qu'il nous punit & qu'il nous châtie : sa tendresse souffre, pour ainsi dire, de nos maux ; mais comme son amour est un amour juste & éclairé, il aime encore mieux nous laisser souffrir, parcequ'il prévoit qu'en terminant nos peines, il augmenteroit nos misères. C'est un médecin tendre, dit saint Augustin, qui a pitié, à la vérité, des cris & des souffrances de son malade, mais qui malgré ses cris, coupe jusqu'au vif tout ce qu'il trouve de corrompu dans sa plaie : il n'est jamais plus doux & plus bienfaisant que lorsqu'il paroît plus sévère ; & il faut bien que les afflictions nous soient utiles & nécessaires, puisqu'un Dieu si bon & si clément peut se résoudre à nous affliger.

Il eſt écrit que Joſeph, élevé aux premières places de l'Egypte, ne pouvoit preſque s'empêcher de répandre des larmes, & ſentoit renouveller toute ſa tendreſſe pour ſes frères, dans le tems même qu'il affectoit de leur parler plus durement, & qu'il feignoit de ne pas les connoître : *Quaſi ad alienos duriùs loquebatur.... avertitque ſe parumper, & flevit* : c'eſt ainſi que Jeſus-Chriſt nous châtie. Il fait ſemblant, ſi j'oſe parler ainſi, de ne pas reconnoître en nous ſes cohéritiers & ſes frères : il nous frappe & nous traite durement, comme des étrangers ; mais cette contrainte coûte à ſon amour : il ne peut ſoutenir long-tems ce caractère de ſévérité, qui lui eſt comme étranger : ſes graces viennent bientôt adoucir ſes coups : il ſe montre bientôt tel qu'il eſt ; & ſon amour ne tarde pas de trahir ces apparences de rigueur & de colère : *Quaſi ad alienos duriùs loquebatur.... avertitque ſe parumper, & flevit.* Jugez ſi les coups qui partent d'une main ſi amie & ſi favorable, peuvent n'être pas proportionnés à notre foibleſſe ? Gen. 42. 7. 24.

N'accuſons donc de nos impatiences & de nos murmures, que la corruption, & non pas la foibleſſe, de notre cœur. Des filles foibles n'ont-elles pas autrefois défié toute la barbarie des tyrans ? Des enfans, avant même que d'avoir appris à ſoutenir les travaux de la vie, n'ont-ils pas couru avec joie affronter les rigueurs de la plus

affreuſe mort ? Des vieillards, ſuccombant déja ſous le poids de leur propre corps, n'ont-ils pas ſenti renouveller leur jeuneſſe comme celle de l'aigle, au milieu des tourmens d'un long martyre ? Vous êtes foible ? Mais c'eſt cette foibleſſe même qui eſt glorieuſe à la Foi, & à la Religion de Jeſus-Chriſt; c'eſt pour cela même que le Seigneur vous a choiſi, pour faire connoître en vous combien la grace eſt plus forte que la nature. Si vous étiez né avec plus de force & de fermeté, vous ne feriez pas tant d'honneur à la puiſſance de la grace ; on attribueroit à l'homme une patience, qui doit être un don de Dieu : ainſi plus vous êtes foible, plus vous devenez un inſtrument propre aux deſſeins & à la gloire du Seigneur. Il n'a jamais choiſi que des perſonnes foibles, quand il a voulu appeſantir ſa main ſur elles ; afin que l'homme ne s'attribuât rien à lui-même ; & pour confondre, par l'exemple de leur fermeté, la vaine conſtance des Sages & des Philoſophes. Ses Diſciples n'étoient que de foibles agneaux, lorſqu'il les envoya dans l'univers, & qu'il les expoſa au milieu des loups. Les Agnès, les Luces, les Céciles, rendoient gloire à Dieu dans leur foibleſſe à la force de ſa grace, & à la vérité de ſa doctrine. Ce ſont ces vaſes de terre que le Seigneur prend plaiſir de briſer, comme ceux de Gédéon, pour faire éclater en eux avec plus de magnificence, la lumiére & la puiſſance de la Foi ; & ſi

vous entriez dans les desseins de sa miséricorde & de sa sagesse, votre foiblesse, qui justifie à vos yeux vos murmures, seroit la plus douce consolation de vos peines.

Seigneur, lui diriez-vous tous les jours, je ne vous demande pas cette raison orgueilleuse, qui cherche dans la gloire de souffrir constamment, toute la consolation de ses peines: je ne vous demande pas cette insensibilité de cœur, ou qui ne sent pas ses maux, ou qui les mépriſe. Laissez-moi, Seigneur, cette raison foible & timide, ce cœur tendre & sensible, qui paroît si peu propre à soutenir ses tribulations & ses peines; augmentez seulement vos consolations & vos graces. Plus je paroitrai foible aux yeux des hommes, plus vous paroîtrez grand dans ma foiblesse; plus les enfans du siécle admireront la puissance de la foi, qui seule peut élever les ames les plus foibles & les plus timides, à ce point de constance & de fermeté où toute la philosophie n'avoit jamais pu atteindre; & tirer leur force de leur foiblesse même. Premier prétexte, pris dans la foiblesse de l'homme, confondu: il faut découvrir l'illusion du second, qu'on tire de l'excès & du caractère des afflictions elles-mêmes.

II. PARTIE.

RIen n'eſt plus ordinaire aux personnes que Dieu afflige, que de justifier leurs plaintes & leurs murmures, par l'excès & le

caractère de leurs afflictions mêmes. Nous voulons toujours que nos croix ne ressemblent point à celles des autres; & de peur que l'exemple de leur fermeté & de leur foi ne nous condamne, nous cherchons des différences dans nos malheurs pour justifier celle de nos dispositions & de notre conduite. On se persuade qu'on porteroit avec résignation des croix d'une autre nature; mais que celles dont le Seigneur nous accable, sont d'un caractère à ne recevoir aucune consolation; que plus on examine ce qui se passe parmi les hommes, plus on trouve son malheur singulier, & sa situation presque sans exemple; & qu'il est difficile de conserver la patience & l'égalité dans un état, où le hazard paroît avoir rassemblé pour nous seuls, mille circonstances désolantes, qui ne s'étoient jamais trouvées auparavant pour les autres.

Mais pour ôter à l'amour propre une si foible défense, & si indigne de la Foi, je n'aurois qu'à répondre d'abord, que plus nos afflictions nous paroissent extraordinaires, moins nous devons croire qu'il y entre du hazard; plus nous devons y découvrir les ordres secrets & impénétrables d'un Dieu singuliérement attentif sur notre destinée; plus nous devons présumer que sous des événemens si nouveaux, il cache sans doute des vûes nouvelles, & des desseins singuliers de miséricorde sur notre ame; plus nous devons nous dire à nous-

mêmes, qu'il ne veut donc pas nous laiſſer périr avec la multitude, qui eſt le parti des réprouvés, puiſqu'il nous méne par des voies ſi ſingulières & ſi peu battues. Cette ſingularité de malheurs doit être aux yeux de notre foi une diſtinction qui nous conſole : il a toujours conduit les ſiens, en matière d'afflictions, comme ſur tout le reſte, par des voies nouvelles & extraordinaires. Quelles avantures triſtes & ſurprenantes dans la vie d'un Noé, d'un Loth, d'un Joſeph, d'un Moïſe, d'un Job ? Suivez de ſiécle en ſiécle l'hiſtoire des Juſtes, vous y trouverez toujours dans les contradictions qui les ont éprouvés, je ne ſai quoi d'incroyable & de ſingulier, qui a même révolté depuis, la crédulité des âges ſuivans. Ainſi, moins vos afflictions reſſemblent à celles des autres hommes, plus vous devez les regarder comme les afflictions des Elus de Dieu : elles ſont marquées du caractère des Juſtes : elles entrent dans cette tradition de calamités ſingulières, qui forment leur hiſtoire depuis le commencement des ſiécles. Des batailles perdues, lors même que la victoire nous paroiſſoit aſſurée ; des villes imprenables tombées à la préſence ſeule de nos ennemis ; des Etats, & des Provinces conquiſes ſur nous ; un Royaume le plus floriſſant de l'Europe frappé de tous les fléaux, que Dieu peut verſer ſur les Peuples dans ſa colère ; la Cour remplie de deuil, & toute la Race royale preſqu'é-

teinte : voilà, Sire, ce que le Seigneur dans sa miséricorde réservoit à votre piété, & les malheurs singuliers qu'il vous préparoit, pour purifier les prospérités d'un régne le plus glorieux dont il soit parlé dans nos histoires. Les événemens pompeux & singuliers qui ont partagé toute votre vie, vous ont rendu le plus grand Roi que la Monarchie & les autres Nations même ayent jamais vû sur le trône ; la singularité des événemens malheureux dont Dieu vous afflige, ne sont destinés par la soumission & la constance chrétienne avec laquelle nous vous les voyons soutenir, qu'à vous rendre un aussi grand Saint, que vous avez été un grand Roi. Il falloit que tout fût singulier dans votre régne ; les prospérités & les malheurs ; afin que rien ne manquât à votre gloire devant les hommes, & à votre piété devant Dieu. C'est un grand exemple que sa bonté préparoit à notre siécle.

Et voilà, mon cher Auditeur, de quoi vous instruire & vous confondre en même-tems. Vous vous plaignez de l'excès de vos malheurs & de vos peines : mais regardez au-dessus de vous, & voyez si le sujet est excusable de se plaindre & de murmurer, tandis que le maître encore moins épargné, est soumis & tranquille. Plus Dieu vous afflige, plus il vous aime ; plus il est attentif sur vous. Des malheurs plus ordinaires auroient pu vous paroître les suites des causes purement naturelles ; & quoique

que tous les événemens soient conduits par les ressorts secrets de sa Providence, vous auriez peut-être eu lieu de croire, que le Seigneur n'avoit pas des vûes particulières sur vous, en ne vous ménageant que certaines afflictions qui arrivent tous les jours au reste des hommes. Mais dans la situation accablante & singulière où il vous place, vous ne pouvez plus vous dissimuler à vous-même, qu'il n'ait les yeux sur vous seul, & que vous ne soyez l'objet singulier de ses desseins de miséricorde.

Or, quoi de plus consolant dans nos peines? Dieu me voit: il compte mes soupirs; il pése mes afflictions; il regarde couler mes larmes; il les rapporte à ma sanctification éternelle. Depuis qu'il a appesanti sa main sur moi d'une manière si singulière, & qu'il semble ne me laisser plus ici-bas de ressource, je commence à devenir un spectacle plus digne de ses soins & de ses regards. Ah! si je jouissois encore d'une situation heureuse & tranquille, il n'auroit plus les yeux sur moi: il m'oublieroit; & je serois confondu devant lui avec tant d'autres, qui vivent heureux sur la terre. Aimables souffrances, qui en me privant de tous les secours humains, me rendent mon Dieu, & en font l'unique ressource de mes peines! précieuses afflictions, qui en me faisant oublier des créatures, font que je deviens l'objet continuel du souvenir & des miséricordes de mon Seigneur!

Je pourrois vous répondre en second lieu, que des calamités communes & passagères, n'auroient réveillé notre foi que pour un instant. Nous aurions bientôt trouvé dans tout ce qui nous environne, mille ressources qui nous auroient fait oublier cette légère infortune. Les plaisirs, les consolations humaines, les événemens nouveaux, que la figure du monde offre sans cesse à nos yeux, auroient bientôt charmé notre tristesse, nous auroient bientôt rendu le goût du monde & de ses vains amusemens : & notre cœur, toujours d'intelligence avec tous les objets qui le flatent, se seroit bientôt lassé de ses soupirs & de sa douleur. Mais le Seigneur, en nous ménageant des chagrins où la Religion toute seule peut devenir notre ressource, a voulu nous interdire tout retour vers le monde ; il a voulu mettre, entre notre foiblesse & nous, une barrière que ni les tems, ni les événemens, ne pussent plus ébranler : il a prévenu notre inconstance, en nous rendant nécessaires des précautions, qui peut-être ne nous auroient pas toujours paru également utiles. Il lisoit dans le caractère de notre cœur, que notre fidélité à fuir les périls & à nous séparer du monde, n'iroit pas plus loin que notre tristesse ; que le même moment qui nous verroit consolés, nous verroit changés ; qu'en oubliant nos chagrins, nous aurions bientôt oublié nos résolutions saintes ; & que des afflictions

passagères ne nous auroient fait que des Justes passagers. Il a donc établi la durée de notre piété sur celle de nos souffrances : il a mis des peines fixes & constantes, pour garants de la constance de notre foi : & de peur qu'en laissant notre ame entre nos mains, nous ne la rendissions encore au monde, il a voulu la mettre en sûreté, en l'attachant pour toujours au pied de la croix. Nous sentons bien nous-mêmes qu'il nous falloit un grand coup pour nous réveiller de notre léthargie ; que les afflictions légères dont le Seigneur s'étoit jusques-là servi pour nous visiter, n'avoient été pour nous que des leçons foibles & impuissantes ; & qu'à peine nous avoit-il frappés, que nous avions oublié la main qui nous avoit fait une plaie si salutaire. De quoi me plaindrois-je donc, ô mon Dieu ! l'excès que je trouve dans mes peines est un excès de vos miséricordes. Je ne pense pas, que moins vous épargnez le malade, plus vous avancez la guérison de ses maux ; & que la rigueur de vos coups, fait toute l'utilité & toute la sûreté de nos peines. Ce sera donc désormais ma plus douce consolation, Seigneur, dans l'état affligeant où votre Providence m'a placé, de penser que du moins vous ne m'épargnez pas ; que vous mesurez vos rigueurs & vos remédes sur mes besoins, & non pas sur mes desirs ; & que vous avez plus d'égard à la sûreté de mon salut, qu'à l'injustice de mes plaintes :

Job. 6. 10. *Et hæc mihi sit consolatio, ut affligens me dolore, non parcat.*

Je pourrois vous répondre encore : Entrez en jugement avec le Seigneur, vous qui vous plaignez de l'excès de vos peines : mettez dans une balance, d'un côté vos crimes, de l'autre vos afflictions : mesurez la rigueur de ses châtimens sur l'énormité de vos offenses : comparez ce que vous souffrez, avec ce que vous méritez de souffrir : voyez si vos peines vont aussi loin que vos plaisirs insensés l'ont été ; si la vivacité & la durée de vos douleurs répond à celle de vos voluptés profanes ; si l'état de contrainte où vous vivez égale la licence & l'égarement de vos premières mœurs ; si la privation des créatures, que vous souffrez, répare l'usage injuste que vous en avez fait autrefois : reprochez hardiment au Seigneur son injustice, si vos peines l'emportent sur vos iniquités : vous jugez de vos souffrances par vos panchans ; mais jugez-en par vos crimes. Quoi ! il n'y a pas eu peut-être un seul moment dans votre vie mondaine, qui ne vous ait rendu digne d'un malheur éternel, & vous murmurez contre la bonté d'un Dieu qui veut bien changer ces flammes éternelles que vous avez tant de fois méritées, en quelques peines rapides & passagères, & auxquelles même les consolations de la Foi vous offrent tant de ressources !

Quelle injustice ! quelle ingratitude ! Eh !

prenez garde, ame infidèle, que le Seigneur ne vous exauce dans sa colère ; prenez garde, qu'il ne punisse vos passions, en vous ménageant ici-bas tout ce qui les favorise ; que vous ne soyez pas trouvé digne à ses yeux de ces afflictions temporelles ; qu'il ne vous réserve pour le tems de sa justice & de ses vengeances, & qu'il ne vous traite comme ces victimes infortunées qu'on n'orne de fleurs, qu'on ne ménage & qu'on n'engraisse avec tant de soins, que parce qu'on les destine au sacrifice, & que le glaive qui va les égorger, & le bucher qui doit les consumer est-déja tout prêt sur l'autel. Il est terrible dans ses dons comme dans sa colère ; & puisqu'il faut que le crime soit puni, ou par des supplices passagers ici-bas, ou par des douleurs éternelles après cette vie, rien ne doit paroitre plus effrayant aux yeux de la foi, que d'être pécheur & de vivre heureux sur la terre.

Grand Dieu ! que ce soit donc ici pour moi le tems de vos vengeances : & puisque mes crimes ne sauroient être impunis, hâtez-vous, Seigneur, de satisfaire votre justice. Plus vous m'épargnerez ici-bas, plus vous me paroîtrez un Dieu terrible qui ne veut point me quitter pour quelques afflictions passagères, & dont la colère ne peut être appaisée que par mon infortune éternelle. N'écoutez plus les cris de ma douleur, & les plaintes d'un cœur

corrompu, qui ne connoît pas ſes intérêts véritables. Je déſavoue, Seigneur, ces ſoupirs trop humains, que la triſteſſe de mon état m'arrache tous les jours encore : ces larmes charnelles, que l'affliction me fait ſi ſouvent répandre en votre préſence. N'exaucez pas les vœux que je vous ai juſqu'ici adreſſés pour obtenir la fin de mes peines : achevez plutôt de vous venger ici-bas : ne réſervez rien pour cette éternité terrible, où vos châtimens ſeront ſans fin & ſans meſure. Soutenez ſeulement ma foibleſſe ; & en répandant des amertumes ſur ma vie, répandez-y ces graces qui conſolent, & qui dédommagent avec tant d'uſure un cœur affligé.

A toutes ces vérités ſi conſolantes pour une ame affligée, je pourrois encore ajouter, mes Frères, que nos peines ne nous paroiſſent exceſſives que par l'excès de la corruption de notre cœur ; que c'eſt la vivacité de nos paſſions qui forme celle de nos ſouffrances ; que nos pertes ne deviennent ſi douloureuſes, que par les attachemens outrés qui nous lioient aux objets perdus ; qu'on n'eſt vivement affligé, que lorſqu'on étoit vivement attaché ; & que l'excès de nos afflictions eſt toujours la peine de l'excès de nos amours injuſtes. Je pourrois ajouter, que tout ce qui nous regarde, nous le groſſiſſons toujours ; que cette idée même de ſingularité dans nos malheurs, flate notre vanité, en même-

tems qu'elle autorise nos murmures : que nous ne voulons jamais ressembler aux autres ; que nous trouvons une manière de plaisir secret à nous persuader que nous sommes seuls de notre espéce : nous voudrions que tous les hommes ne fussent occupés que de nos malheurs, comme si nous étions les seuls malheureux de la terre. Oui, mes Frères, les maux d'autrui ne sont rien à nos yeux : nous ne voyons pas que tout ce qui nous environne est presque plus malheureux que nous ; que nos afflictions ont mille ressources qui manquent à bien d'autres ; que dans des infirmités habituelles, nous trouvons dans l'abondance des biens, & dans le nombre des personnes attentives à nos besoins, mille consolations refusées à tant d'autres malheureux ; que dans la perte d'une personne chère, il nous reste dans la situation où la Providence nous a placés, mille endroits qui peuvent en adoucir l'amertume ; que dans des dissensions domestiques, nous retrouvons dans la tendresse & dans la confiance de nos amis, les douceurs que nous ne sçaurions trouver parmi nos proches ; que dans une préférence injuste, l'estime du public nous venge de l'injustice de nos maîtres ; enfin, que nous trouvons mille dédommagemens humains à nos malheurs, & que si l'on mettoit dans une balance, d'un côté nos consolations, de l'autre nos peines, nous verrions qu'il reste encore dans notre état, plus de dou-

ceurs capables de nous corrompre, que de croix propres à nous sanctifier.

Aussi, mes Frères, il n'est presque que les Grands & les heureux du monde, qui se plaignent de l'excès de leurs malheurs & de leurs peines. Des infortunés, qui naissent & qui vivent dans la misère & dans l'accablement, passent dans le silence & dans l'oubli presque de leurs peines, leurs jours malheureux : la plus petite lueur de soulagement & de repos, leur redonne la sérénité & l'allégresse : les plus légères douceurs dont on console leurs peines, les leur font oublier : un moment de plaisir les dédommage d'une année entière de souffrances ; tandis qu'on voit ces ames heureuses & sensuelles, au milieu de leur abondance, compter pour un malheur inoui un seul desir contredit ; se faire de l'ennui & de la satiété même des plaisirs, un triste martyre ; trouver dans des maux imaginaires, la source de mille chagrins réels ; sentir plus vivement la douleur d'un poste manqué, que le plaisir de tous ceux qu'elles occupent ; enfin regarder tout ce qui trouble tant soit peu leur félicité sensuelle, comme la dernière des infortunes.

Oui, mes Frères, ce sont les Grands & les Puissans, qui seuls se plaignent ; qui se croyent toujours les seuls malheureux ; qui n'ont jamais assés de consolateurs ; qui au plus léger contre-tems voyent rassembler autour d'eux, non-seulement tous ces

amis mondains que leur rang & leur fortune leur donne, mais encore tous ces Miniſtres pieux & éclairés, que l'eſtime publique diſtingue, & dont les ſaintes inſtructions ſeroient bien mieux placées auprès de tant d'autres malheureux auſquels toutes les reſſources du monde & de la Religion manquent, & auſquels auſſi elles ſeroient plus utiles. Mais, mes Frères, devant le Tribunal de Jeſus-Chriſt, on comparera vos afflictions avec celles de tant d'infortunés qui vous environnent, & dont les malheurs ſont d'autant plus affreux, qu'ils ſont plus obſcurs & plus oubliés; & alors on vous demandera, ſi c'étoit à vous à murmurer & à vous plaindre : on vous demandera, ſi vous deviez tant faire valoir des calamités, qui auroient été des conſolations pour beaucoup d'autres : on vous demandera, s'il falloit tant murmurer contre un Dieu, qui vous traitoit avec tant d'indulgence, tandis qu'il appeſantiſſoit ſa main ſur une infinité de malheureux : on vous demandera, s'ils avoient moins de droit aux biens & aux plaiſirs de la terre que vous; ſi leur ame étoit moins noble & moins précieuſe devant Dieu que la vôtre : en un mot, s'ils étoient ou plus criminels, ou d'une autre nature que vous?

Hélas, mes Frères, non-ſeulement c'eſt l'amour exceſſif de nous-mêmes, mais encore c'eſt notre dureté pour nos frères, qui groſſit à nos yeux nos propres malheurs.

Entrons quelquefois ſous ces toits pauvres & dépourvûs, où la honte cache des misères ſi affreuſes & ſi touchantes : allons dans ces aziles de miſéricorde, où toutes les calamités paroiſſent raſſemblées ; c'eſt-là que nous apprendrons ce que nous devons penſer de nos afflictions ; c'eſt-là que touchés de l'excès de tant de malheurs, nous rougirons de donner encore des noms à la légéreté des nôtres ; c'eſt-là que nos murmures contre le Ciel ſe changeront en des actions de graces, & que moins occupés des croix légères que le Seigneur nous envoye que de tant d'autres qu'il nous épargne, nous commencerons à craindre ſon indulgence loin de nous plaindre de ſa ſévérité. Mon Dieu ! que le jugement des Grands & des Puiſſans ſera formidable ; puiſque, outre l'abus inévitable de leur proſpérité, les afflictions, qui auroient dû en ſanctifier encore l'uſage & en expier les abus, deviendront elles-mêmes leurs plus grands crimes !

Mais comment ſe ſervir des afflictions, pour ſanctifier les périls de ſon état, & pour opérer ſon ſalut, puiſqu'elles y paroiſſent mettre des obſtacles invincibles ? C'eſt ici le dernier prétexte, tiré de l'incompatibilité que les afflictions ſemblent avoir avec notre ſalut.

III. PARTIE. IL eſt aſſés ſurprenant que la corruption du cœur humain trouve dans les ſouffran-

ces mêmes des obſtacles de ſalut, & que des Chrétiens ne juſtifient tous les jours leurs murmures contre la ſageſſe & la bonté de Dieu, qu'en l'accuſant de leur envoyer des croix incompatibles avec leur ſalut éternel. Cependant rien n'eſt plus commun dans le monde que ce langage injuſte : & lorſque nous exhortons les ames que Dieu afflige, à faire de ces afflictions paſſagères le prix du Ciel & de l'Eternité, elles nous répondent que dans cet état d'accablement on n'eſt capable de rien ; que les contradictions au milieu deſquelles on vit, aigriſſent l'eſprit & révoltent le cœur, loin de rappeller à l'ordre & au devoir ; & qu'il faut être tranquille pour penſer à Dieu.

Or, je dis que de tous les prétextes dont on ſe ſert pour juſtifier l'uſage peu chrétien des afflictions, c'eſt ici le plus inſenſé & le plus coupable. Le plus coupable ; car c'eſt blaſphémer contre la Providence, de prétendre qu'elle vous place dans des ſituations incompatibles avec votre ſalut. Tout ce qu'elle fait ou permet ici-bas, elle ne le fait, ou ne le permet, que pour faciliter aux hommes les voies de la vie éternelle ; tous les événemens agréables ou fâcheux, qui doivent remplir le cours de notre deſtinée, elle ne nous les a préparés que comme des moyens de ſalut & de ſanctification : tous ſes deſſeins ſur nous ſe rapportent à cette fin unique : tout ce que nous ſommes, même dans l'or-

dre de la nature, notre naissance, notre fortune, nos talens, notre siécle, nos dignités, nos protecteurs, nos sujets, nos maîtres ; tout cela, dans ses vûes de miséricorde sur nous, est entré dans les desseins impénétrables de notre sanctification éternelle. Tout ce monde visible lui-même, n'est fait que pour le siécle à venir: tout ce qui passe a ses rapports secrets avec ce siécle éternel, où rien ne passera plus : tout ce que nous voyons, n'est que la figure & l'attente des choses invisibles. Le monde n'est digne des soins d'un Dieu sage & miséricordieux, qu'autant que par des rapports secrets & adorables, ses diverses révolutions doivent former cette Eglise du Ciel, cette assemblée immortelle d'Elus, où il sera éternellement glorifié : il n'agit dans le tems que pour l'éternité : il est même en cela le modèle que nous devons suivre. Prétendre donc qu'il nous place dans des situations, non-seulement qui n'ont aucun rapport, mais même qui sont incompatibles avec nos intérêts éternels, c'est en faire un Dieu temporel, & blasphémer contre sa sagesse adorable.

Mais non-seulement rien n'est plus coupable que ce prétexte ; je dis encore que rien n'est plus insensé : car une ame ne revient à Dieu, que lorsqu'elle se détache de ce monde misérable ; & rien ne la détache plus efficacement de ce monde misérable, dit saint Augustin, que lorsque le Seigneur

répand sur ses plaisirs dangereux des amertumes salutaires. Seigneur, disoit un saint Roi de Juda, je vous avois oublié dans la prospérité & dans l'abondance; les plaisirs de la Royauté, & l'éclat d'un régne long & glorieux, avoient corrompu mon cœur; les louanges & les discours empoisonnés des méchans m'avoient jetté dans un sommeil profond & funeste: mais vous m'avez frappé, en répandant sur mon peuple tous les fléaux de votre colère, en révoltant contre moi mes propres enfans, & des Sujets que j'avois comblé de bienfaits; & je me suis éveillé: vous m'avez humilié, & j'ai eu recours à vous: vous m'avez affligé, & je vous ai cherché, & j'ai compris qu'il ne falloit pas mettre sa confiance dans les hommes; que la prospérité étoit un songe; la gloire une erreur; les talens que les hommes admirent, des vices cachés sous les dehors brillans des vertus humaines; le monde tout entier, une figure qui ne nous repait que de vains phantômes, & qui ne laisse rien de réel dans le cœur; & que vous seul méritiez d'être servi, parceque vous seul ne manquez jamais à ceux qui vous servent: *In die tribulationis meæ Deum exquisivi.* Ps. 76. 3.

Voilà l'effet le plus naturel des afflictions: elles facilitent tous les devoirs de la Religion; la haine du monde, en nous le rendant plus désagréable; le détachement des créatures, en nous faisant éprouver, ou

leur perfidie, par des infidélités, ou leur fragilité, par des pertes inattendues ; la privation des plaisirs, en y mettant des obstacles ; le desir des biens éternels, & les retours consolans vers Dieu, en ne nous laissant presque plus de consolation parmi les hommes : enfin toutes les obligations de la Foi deviennent plus faciles à l'ame affligée ; ses bons desirs y trouvent moins d'obstacles, sa foiblesse moins d'écueils, sa foi plus de secours, sa tiédeur plus de ressources, ses passions plus de freins, sa vertu même plus d'occasions de mérite.

Aussi l'Eglise elle-même ne fut jamais plus fervente & plus pure, que lorsqu'elle fut affligée : les siécles de ses souffrances & de ses persécutions, furent les siécles de son éclat & de son zèle. La tranquillité corrompit ensuite ses mœurs : ses jours devinrent moins purs & moins innocens, depuis qu'ils furent devenus plus fortunés & plus paisibles, sa gloire finit presqu'avec ses malheurs ; & sa paix, comme dit le Prophéte, fut plus amère par le déréglement de ses enfans, que ses troubles ne l'avoient été par la barbarie de ses ennemis mêmes : *Ecce in pace amaritudo mea amarissima.* Isf. 38. 17.

Vous-même, qui vous plaignez que les croix dont le Seigneur vous afflige, vous découragent & vous refroidissent sur le desir de travailler à votre salut ; vous savez

bien que des jours plus heureux n'ont pas été pour vous plus saints & plus fidèles : vous savez bien, qu'alors enivré du monde & de ses plaisirs, vous viviez dans un oubli entier de Dieu ; & que les douceurs de votre état n'étoient que les aiguillons de votre corruption, & les instrumens de vos desirs injustes.

Mais telle est, mes Frères, l'illusion perpétuelle de notre amour propre. Quand nous sommes heureux, que tout répond à nos desirs, & que nous jouissons d'une fortune douce & riante, nous alléguons les dangers de notre état, pour justifier les égaremens de nos mœurs mondaines : nous disons qu'il est bien difficile en un certain âge & en une certaine situation, quand on a un rang à soutenir & des bienséances à garder dans le monde, de se condamner à la retraite, à la prière, à la fuite des plaisirs, & à tous les devoirs d'une vie triste & chrétienne. Mais de l'autre côté, quand nous sommes affligés ; que le corps est frappé de langueur ; que la fortune nous abandonne ; que nos amis nous trompent ; que nos maîtres nous négligent ; que nos ennemis nous accablent ; que nos proches deviennent nos persécuteurs : nous nous plaignons que tout nous éloigne de Dieu dans cet état de chagrin & d'amertume ; que l'esprit n'est pas assés tranquille pour penser au salut ; que le cœur est trop ulcéré pour sentir autre chose que ses propres mal-

heurs ; qu'il faut chercher à étourdir ſa douleur par des diverſions & des plaiſirs devenus néceſſaires ; & ne pas achever de perdre la raiſon, en ſe livrant tout entier aux horreurs d'une profonde triſteſſe. C'eſt ainſi, ô mon Dieu, que par nos contradictions éternelles, nous juſtifions les voies adorables de votre ſageſſe ſur les deſtinées des hommes, & que nous préparons à votre juſtice des raiſons puiſſantes, pour confondre un jour l'illuſion & la mauvaiſe-foi de nos prétextes.

Car d'ailleurs, mes Frères, de quelque nature que ſoient nos peines, l'hiſtoire de la Religion nous propoſe des Juſtes, qui dans le même état que nous, ont poſſédé leur ame dans la patience, & ont fait de leurs afflictions une reſſource de ſalut. Si vous pleurez la perte d'une perſonne chère ; Judith trouva dans une ſemblable douleur, l'accroiſſement de ſa foi & de ſa piété, & changea les larmes de ſa viduité, en des larmes de retraite & de pénitence. Si une ſanté languiſſante vous rend la vie plus triſte & plus amère que la mort même ; Job trouva dans les débris d'un corps ulcéré, des motifs de componction, des deſirs de l'éternité, & des eſpérances de ſa réſurrection immortelle. Si l'on flétrit votre réputation par des impoſtures, Suſanne offrit une ame conſtante à la plus noire calomnie ; & ſachant qu'elle avoit le Seigneur pour témoin de ſon innocence, elle lui laiſſa le

ſoin

ſoin de la venger de l'injuſtice des hommes. Si l'on renverſe votre fortune par des artifices ; David détrôné regarda l'humiliation de ſon nouvel état, comme la peine de l'abus qu'il avoit fait de ſa proſpérité paſſée. Si un lien mal aſſorti devient votre croix de tous les jours ; Eſther trouva dans les caprices & dans les fureurs d'un époux infidèle l'épreuve de ſa vertu, & le mérite de ſa douceur & de ſa patience. Enfin ; placez-vous dans les ſituations les plus triſtes, vous y trouverez des Juſtes qui y ont opéré leur ſalut ; & ſans en chercher des exemples dans les tems qui nous ont précédés, regardez autour de vous, (la main du Seigneur n'eſt pas encore racourcie,) & vous verrez des ames, qui chargées des mêmes croix que vous, en font un uſage bien différent, & trouvent des moyens de ſalut dans les mêmes événemens, où vous trouvez vous-même, ou l'écueil de votre innocence, ou le prétexte de vos murmures. Que dis-je ? vous verrez des ames que la miſéricorde de Dieu a rappellées de l'égarement, en répandant des amertumes ſalutaires ſur leur vie ; en renverſant une fortune établie ; en refroidiſſant une faveur enviée ; en frappant une ſanté qui paroiſſoit inaltérable ; en les éloignant des graces méritées, par des préférences inattendues ; en finiſſant, par une inconſtance d'éclat, un engagement profane. Vous-même alors témoin de leur

changement & de leur retour à Dieu, vous avez diminué le mérite de leur conversion, par les facilités que le chagrin & l'affliction leur avoit ménagées ; vous vous êtes défié d'une vertu que les malheurs avoient rendue comme nécessaire ; vous avez dit, qu'il étoit bien aisé de quitter le monde, quand le monde ne vouloit plus de nous ; qu'à la première lueur d'un retour de fortune, on verroit bientôt les plaisirs succéder à tout cet appareil de dévotion, & qu'on ne se donnoit à Dieu dans l'adversité, que parce qu'on n'avoit rien de mieux à faire. Injuste que vous êtes ! & aujourd'hui, qu'il s'agit de revenir à lui dans votre affliction, vous dites qu'il n'est pas possible : qu'un cœur pressé, accablé d'amertume n'est capable de rien, & ne peut sentir que sa douleur ; & qu'on est plus révolté, que touché, dans cet état d'accablement & d'infortune : & après avoir censuré & rendu suspecte la piété dans les ames affligées, comme un parti trop facile, & qui n'avoit plus de mérite, parce qu'il ne coûtoit plus rien ; vous vous défendez de le prendre dans votre affliction, & d'en faire un usage chrétien, parce que vous prétendez, qu'il n'est pas possible de s'y occuper d'autre chose que de son malheur. Répondez si vous le pouvez, ou plutôt tremblez de trouver l'écueil de votre salut dans une situation qui devoit en être la plus sûre ressource. Après avoir

abusé de la prospérité, tremblez de vous faire encore de vos malheurs les instrumens funestes de votre perte, & de vous fermer à vous-même toutes les voies que la bonté de Dieu pouvoit vous ouvrir pour vous ramener à lui.

Eh! quand sera-ce donc, ô mon Dieu, que mon ame s'élevant par la foi au-dessus de toutes les créatures, n'adorera plus que vous en elles; ne leur attribuera plus des événemens dont vous êtes le seul auteur; reconnoîtra dans les diverses situations où vous la placez, les ménagemens adorables de votre Providence; & au milieu de ses croix même goûtera, cette paix inaltérable, que le monde avec tous ses plaisirs ne sauroit donner? *Quando consolaberis me?* Ps. 118. 82.

Qu'il est triste en effet, mes Frères, quand on est affligé & frappé de Dieu, de vouloir se consoler en se révoltant contre la main qui nous frappe; en murmurant contre sa justice; en s'éloignant de lui comme par une espéce de rage, de désespoir, & de vengeance, & de chercher sa consolation dans ses propres fureurs! Quel état affreux que celui d'une ame insensée que Dieu afflige, & qui pour se consoler s'en prend à Dieu même de son affliction; cherche à soulager ses peines, en multipliant ses offenses; se livre au déréglement pour oublier ses chagrins; & se fait de la tristesse accablante du crime, une ressource

affreuse à la tristesse de ses afflictions !

Non, mes Frères ; la Religion toute seule peut consoler solidement nos malheurs. La Philosophie arrêtoit les plaintes ; mais elle n'adoucissoit pas la douleur. Le monde endort les chagrins ; mais il ne les guérit pas : & au milieu de ses plaisirs insensés, l'aiguillon secret de la tristesse demeure toujours profondément enfoncé dans le cœur. Dieu seul peut être le consolateur de nos peines : & en faut-il d'autre à une ame fidèle ? Foibles créatures ! vous pouvez bien par de vains discours, & par ce langage ordinaire de compassion & de tendresse, vous faire entendre aux oreilles du corps ; mais il n'est que le Dieu de toute consolation, qui sache parler au cœur : en vain j'ai voulu chercher parmi vous des adoucissemens à l'excès de mes peines ; j'ai aigri mes maux en voulant les soulager, & vos vaines consolations n'ont été pour moi que des amertumes nouvelles : *Et qui consolaretur, & non inveni.* Ps. 68. 21.

Grand Dieu ! c'est à vos pieds désormais, que je veux répandre toute l'amertume de mon cœur : c'est avec vous seul, que je veux oublier tous mes maux, toutes mes peines, toutes les créatures. Jusques ici je me suis livré à des chagrins & à des tristesses toutes humaines : mille fois j'ai souhaité que les projets insensés de mon cœur servissent de régle à votre sagesse ; je me suis égaré dans mes pensées : mon

esprit s'est formé mille songes flateurs ; mon cœur a couru après ces vains phantômes : j'ai desiré plus de naissance, plus de faveur, plus de fortune, plus de talens, plus de gloire, plus de santé : je me suis bercé dans ces idées d'une félicité imaginaire. Insensé ! comme si j'avois pu déranger au gré de mes souhaits, l'ordre immuable de votre Providence ! comme si j'avois été, ou plus sage, ou plus éclairé que vous, ô mon Dieu, sur mes intérêts véritables ! Je ne suis jamais entré dans les desseins éternels que vous aviez sur moi : je n'ai jamais regardé les amertumes de mon état, comme entrant dans l'ordre de ma prédestination éternelle ; & jusques aujourd'hui les créatures seules ont décidé de ma joie comme de mes chagrins : aussi mes joies n'ont jamais été tranquilles, & mes chagrins ont toujours été sans ressource. Mais désormais, ô mon Dieu, vous allez être mon unique consolateur : & je chercherai dans la méditation de votre loi sainte, & dans ma soumission à vos ordres éternels, les consolations solides que je n'ai jamais trouvées dans les créatures, & qui, en adoucissant ici-bas nos peines, nous en assurent en même-tems la récompense immortelle.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LA FÊTE

DE LA CONCEPTION

DE LA

TRÈS-SAINTE VIERGE.

Vadam, & videbo visionem hanc magnam.

J'irai, & je verrai cette grande merveille. Exod. 3. 3.

SIRE,

LE prodige qui parut aux yeux de Moïse sur le Mont Sinaï, avoit de quoi le surprendre. Un buisson que les flammes enveloppent de toutes parts, & qu'elles ne consument pas ; qu'est-ce donc qui suspend l'activité du feu à son égard ? pourquoi cet élément qui dévore par son ardeur tout ce

qu'il rencontre, ſemble-t-il reſpecter ce buiſſon miraculeux ? Qui n'eût dit comme Moïſe : j'irai & je verrai cette grande merveille : *Vadam, & videbo viſionem hanc magnam.*

Le prodige que l'Egliſe préſente aujourd'hui à la piété des Fidèles, eſt encore plus étonnant. C'eſt une pure créature, une fille d'Adam, une portion de la maſſe corrompue du genre humain, qui, malgré la ſource fouillée de laquelle elle tire ſon origine ; malgré la dépravation du ſiécle, au milieu duquel elle habite ; malgré l'air empeſté qu'elle y reſpire, conſerve toute la pureté de ſon ame ſainte, & demeure incorruptible au milieu de la plus grande corruption. O Dieu, qui eſt ſemblable à vous ! vous êtes le Dieu qui opérez des merveilles.

Les Juſtes même du premier ordre, malgré leurs craintes & leur vigilance, malgré les ſecours de la grace qui les ſoutient, font plus d'une fois chaque jour la triſte épreuve de leur foibleſſe : un ſeul inſtant de la vie où ils prétendroient être ſans péché, ils mentiroient au Saint-Eſprit & contre eux-mêmes : & Marie, depuis le premier moment auquel Dieu a répandu dans ſon ame la juſtice & la ſainteté, juſqu'au moment auquel elle eſt entrée dans l'éternité bienheureuſe ; Marie a toujours triomphé du péché, du monde, & de tout ce qu'il a de ſéduiſant : du monde, & de ſes fauſſes maximes, par leſquelles il

fait entrer tant d'ames dans la voie de perdition : du monde, & de toutes les contradictions qu'il ſuſcite à la vertu, & par leſquelles tant de ces Juſtes que l'Evangile appelle temporels, ſont malheureuſement renverſés. Le feu du péché l'environne de tous les côtés ; mais il ne ſauroit lui faire ſentir ſon ardeur criminelle. Quel prodige inouï ! quelle gloire ! quel privilége ſingulier accordé à Marie ! J'irai, & je verrai cette grande merveille : *Vadam, & videbo viſionem hanc magnam.*

Cependant née avec un privilége ſi ſublime, & qui mettoit entre elle & le péché un intervalle preſque infini ; Marie ne crut pouvoir s'y ſoutenir que par la fidélité & par la vigilance. La même plénitude de grace, qui la mettoit ſi fort au-deſſus de tous les périls, les lui rendit, ce ſemble, plus formidables. Ne portant point en elle ce fonds de foibleſſe & de corruption, qui nous fait un danger de tout, & qui change en piéges nos vertus mêmes ; les précautions les plus rigoureuſes lui parurent le ſeul azile, & toute la ſûreté de ſon innocence : la retraite, la prière, la fuite du monde, l'abnégation d'elle-même, furent les régles conſtantes de ſes mœurs ; & quoique tant de faveurs reçûes du Ciel lui donnaſſent une confiance ſi ferme, ſi bien fondée, que la grace ne l'abandonneroit pas, elle vécut comme ſi elle avoit toujours craint de la perdre.

Quelle

Quelle instruction & quel exemple ! Si Marie délivrée de ce fonds de corruption, qui nous rend les chûtes si faciles, & presque inévitables, fuit le monde, vit dans le recueillement & dans la prière, nous flatons-nous de pouvoir conserver au milieu de ses plaisirs & de ses périls, une innocence qui trouve déja au-dedans de nous des ennemis si terribles à combattre ? C'est la réflexion la plus naturelle où nous conduit ce mystère.

Or je trouve dans Marie, dont je veux aujourd'hui proposer la fidélité pour modèle aux ames touchées de Dieu, & que la grace a retirées du vice : j'y trouve, dis-je, une double fidélité à la grace reçûe ; une fidélité de précaution, & une fidélité de correspondance : une fidélité de précaution, qui lui fait craindre toujours les moindres périls ; une fidélité de correspondance, qui la rend attentive jusqu'à la fin, à faire de nouveaux progrès dans les voies de la grace. Fidèle à conserver la grace reçûe ; fidèle à l'augmenter, & à la suivre jusqu'où la grace elle-même vouloit la mener : adressons-nous à elle, pour obtenir par son entremise cette double fidélité. *Ave, Maria.*

I. PARTIE.

TRois écueils sont à craindre pour les ames, qui touchées de leur salut, & vivement persuadées que tout ce qui n'est pas Dieu n'est qu'un songe, veulent commencer à lui être plus fidèles : premiérement,

leur propre fragilité, qui les entraîne ; secondement, le monde avec lequel elles veulent encore garder des ménagemens & des mesures ; enfin, l'oubli de la grace, qui peu à peu les rend moins attentives à la grandeur & à la singularité du bienfait, lequel au milieu de leurs égaremens a changé leur cœur, & éclairé leurs ténébres. Or, à ces trois écueils dangereux à une piété naissante, Marie oppose trois précautions, qui vont aujourd'hui nous servir de modèle : premiérement, à la propre fragilité, une séparation entière du monde ; à une vaine délicatesse sur les jugemens publics, une insensibilité héroïque aux discours & aux pensées frivoles des hommes ; à l'oubli de la grace, une reconnoissance continuelle, & proportionnée à la grandeur de ce bienfait. Souffrez que je vous demande de l'attention.

Le premier écueil de notre innocence, c'est nous-mêmes. Nos plus saintes résolutions viennent presque toujours échouer contre nos propres panchans : la même vivacité de cœur qui fait les larmes & les regrets de notre pénitence, forme un moment après notre inconstance & nos dégoûts ; & sans que les objets extérieurs s'en mêlent & nous séduisent, la vertu toute seule s'affoiblit dans le cœur même où elle s'étoit d'abord formée.

Cependant une des illusions les plus ordinaires dont le démon se sert, pour sé-

duire les ames qui commencent à ſervir Dieu, c'eſt de leur perſuader, qu'il n'eſt pas néceſſaire de rompre ouvertement avec un certain monde, pour mener une vie chrétienne ; qu'on peut ſe trouver au milieu de ſes plaiſirs, ſans y prendre part ; que le cœur une fois changé, les occaſions auparavant funeſtes à l'innocence, deviennent des objets indifférens ; & qu'alors les dangers mêmes, vûs de près, ne ſont plus que des inſtructions & des remédes.

C'eſt pour confondre une erreur ſi injurieuſe à la piété, que l'Egliſe nous propoſe aujourd'hui l'exemple de Marie. Prévenue de toutes les bénédictions de la grace, défendue par le privilége de la Conception miraculeuſe, ayant la promeſſe de Dieu pour garant de ſon innocence, elle ne ſe voit en ſûreté que loin du monde & de ſes périls. La fuite des occaſions devance même en elle l'âge où les périls ſont à craindre ; la retraite de Nazareth fut le premier azile, où de bonne heure elle mit à couvert de la contagion le tréſor de la grace. Là, ſéparée du monde ; unie à Dieu par les plus ſaints mouvemens d'une charité déja conſommée ; héritière des deſirs de tous les Patriarches ſes ancêtres ; chargée des vœux de toute la Synagogue, elle ſoupiroit ſans ceſſe après la venue du Libérateur : elle gémiſſoit ſur la déſolation de Jeruſalem, & ſur les infidélités de ſon peuple : elle conjuroit le Seigneur de viſiter

enfin Israel dans sa miséricorde ; & en s'occupant sans cesse de celui qui devoit être le salut de Juda & la lumière des nations, elle le formoit déja dans son cœur par la foi, disent les Pères, avant que la vertu du Très-haut l'eût formé dans son sein, par l'opération secrette de sa puissance. Ni l'autorité des exemples, ni la licence des mœurs de son tems, où le commerce des nations, & la Royauté d'un étranger, avoient fort altéré dans la Judée la simplicité des premières mœurs, & l'observance de la loi de Dieu, ne lui firent rien rabattre de l'austérité de ses précautions & de sa conduite. Fille de David, épouse de Joseph, mère du Messie, confiée ensuite au Disciple bien-aimé : dans tous les différens états de sa vie, elle se cache, elle vit loin du monde sous les yeux de Dieu seul ; la prière & la retraite lui paroissent le seul moyen de conserver la grace reçûe. Première instruction.

C'est en effet une erreur, de croire que le monde & ses périls sont bien moins à craindre, depuis qu'on leur offre un cœur changé, & une ame qui s'en défie. Premiérement, vous exposez la grace reçûe ; & c'est une témérité presque toujours punie par la perte du bienfait que vous exposez. Secondement, c'est une ingratitude, & une marque du peu de cas que vous faites des miséricordes du Seigneur sur vous : or l'ingratitude est toujours suivie du re-

froidiſſement, & ſouvent de l'indignation du bienfaiteur. Je pourrois ajoûter que plus la grace d'une converſion ſincère a purifié votre cœur, plus les occaſions deviennent pour vous dangereuſes. Autrefois, lorſque vous ſuiviez des routes injuſtes, vivant dans le commerce des ſens & des paſſions, votre ame en étoit moins touchée : la familiarité des plaiſirs en émouſſoit, pour ainſi dire, la vivacité : vous voyiez mille fois le péril ſans réflexion, & d'un œil tranquille : le dégoût vous tenoit preſque lieu de ſûreté : le crime, ſi j'oſe parler ainſi, vous ſervoit de rempart contre le crime. Mais aujourd'hui que connoiſſant le don de Dieu, vous vous abſtenez de tout ce qui peut lui déplaire, les plaiſirs ont pour vous un nouveau venin ; plus vous les fuyez, plus leur préſence eſt à craindre ; plus votre cœur craint de s'y livrer, plus ils feront d'impreſſion ſur votre cœur. Un ennemi, qui nous paroit redoutable, nous a déja à demi vaincus, dès que nous le défions imprudemment : les plus légères occaſions, qui à peine autrefois arrêtoient vos regards, vont aujourd'hui bleſſer votre innocence. Tout ce qu'on s'interdit, commence à devenir plus aimable ; les plaiſirs auſquels on a renoncé, s'offrent avec de nouveaux charmes ; le crime déſaccoutumé trouve toujours le cœur plus ſenſible : vous comptez ſur votre vertu ; & la vertu elle-même qu'on expoſe au milieu des

périls, est souvent la plus dangereuse tentation de l'ame fidèle.

Jéhu, Prince impie, regarde sans être touché, l'orgueilleuse Jésabel, environnée de faste & de volupté, & uniquement attentive à lui plaire ; & David juste & fidèle, voit périr son innocence dans l'indiscrétion d'un seul regard. La vertu est quelquefois plus voisine de la chûte que le vice même ; & vous le permettez ainsi, ô mon Dieu ! afin que les ames qui sont à vous, opèrent leur salut dans la fuite des périls, & dans la défiance d'elles-mêmes.

D'ailleurs, si vous êtes touché de Dieu, quel charme peut encore avoir pour vous un certain monde au milieu duquel vous vivez ? Quand même vous pourriez y répondre de la fragilité de votre cœur, & vous promettre que les occasions les plus séduisantes ne vous surprendroient jamais dans ces momens d'inattention ou de foiblesse, qui voyent quelquefois périr en un clin d'œil le fruit de plusieurs années de vertu ; qu'y trouvez-vous qui puisse encore vous plaire ? A quoi vous y occupez-vous, qu'à des inutilités dont votre foi gémit en secret ? Qu'y entendez-vous, que des discours, ou qui combattent vos nouveaux sentimens, ou qui les affoiblissent ? Que sont pour vous ses plaisirs, que des complaisances qui vous coûtent ? ses liaisons les plus honorables, que des bienséances qui vous gênent ? ses assemblées les plus agréables, que des scè-

nes qui vous embarraſſent ? Qu'eſt le monde tout entier pour vous, qu'une éternelle contrainte ? O ame fidèle ! s'écrie ſaint Auguſtin, que faites-vous donc au milieu d'un monde qui n'eſt plus fait pour vous ? *Quid tibi cum pompis diaboli, amator Chriſti ?* Que vous ſeriez malheureuſe, ſi vous aimiez encore le monde ! mais que vous l'êtes davantage, ſi ne l'aimant plus, vous vous obſtinez encore de vivre au milieu de ſes périls ! Sortez donc de ce monde corrompu ; c'eſt-à-dire, faites-vous-y de nouvelles liaiſons, de nouveaux plaiſirs, des occupations nouvelles : uniſſez-vous-y à ce petit nombre d'ames juſtes, qui vivent comme vous dans le monde, mais qui ne vivent pas comme le monde ; c'eſt dans leur ſociété, dit ſaint Auguſtin, que vous trouverez cette fidélité, cette vérité, cette candeur, cette joie pure & paiſible, cette sûreté, que vous n'avez jamais pu trouver dans les ſociétés mondaines. Séparez-vous donc généreuſement de ce qu'il ne vous eſt plus permis d'aimer : ayez la force de fuir ce que la foi vous a déja fait mépriſer ; & ne ménagez plus les vains jugemens d'un monde, qui ne connoit pas Dieu, & qui eſt déja lui-même jugé. Seconde précaution, dont Marie va nous fournir le modèle.

Oui, mes Frères, la crainte des jugemens humains eſt le ſecond obſtacle que le démon oppoſe à toutes les ſaintes inſpirations de la grace. On ſent qu'il faudroit

faire mille démarches, pour répondre aux mouvemens de salut, que la bonté de Dieu met dans notre cœur ; mais le monde, qui en parlera, qui les condamnera, qui s'en mocquera, nous arrête : on le mépriſe, & on le craint.

Or Marie perſuadée, qu'il eſt impoſſible d'allier ce que la grace exige de nous avec les uſages & les aſſujettiſſemens que le monde nous impoſe ; & qu'on ne tarde pas d'être infidèle à Dieu, quand on veut tempérer par des égards humains, les devoirs d'une vie nouvelle, n'examine point ſi ſes démarches vont paroître ſingulières aux hommes ; mais ſi elles ſont des moyens néceſſaires pour conſerver la grace reçûe. Ainſi quoique la virginité fût un opprobre dans la Synagogue ; & qu'on regardât comme des perſonnes dignes du dernier mépris, celles qui renonçoient à l'eſpérance d'être les mères du Meſſie : Marie connoiſſant que c'étoit la voie par où Dieu vouloit la conduire, embraſſe cet état humiliant ; & ſans avoir égard à ſa naiſſance, à l'eſpoir de ſes proches fruſtrés par cette réſolution, aux diſcours du monde, ravi de trouver quelque choſe d'extraordinaire dans la conduite des gens de bien, pour avoir droit de taxer toute piété de bizarrerie & de foibleſſe : elle conſacre avec ſoi ſa virginité à Dieu, qui la demande, & ſuit la voix du Ciel, ſans ſe mettre en peine des vaines penſées des hommes. Oui, mes Frères,

on ne va pas loin dans les voies de Dieu, quand on veut encore ménager les préjugés injuſtes du monde.

Et au fonds, mon cher Auditeur, vous, qui touché de la grace, mais trop attentif aux jugemens humains, gardez encore des meſures avec un monde que vous n'aimez plus ; que prétendez-vous, en relâchant ainſi en faveur de ſes préjugés, mille choſes de la fidélité que vous devez à Dieu ? Si vous prétendez par-là éviter ſes cenſures, & le rendre plus favorable à votre nouvelle vertu, vous vous trompez. Plus le monde vous trouvera obſervateur de ſes maximes, plus il deviendra cenſeur de votre piété ; plus vous conſerverez de conformité avec lui, plus vous fournirez de traits à la malignité de ſes cenſures : les mêmes complaiſances, que vous obtiendrez avec peine de votre cœur pour lui plaire, feront le ſujet de ſes dériſions : il ne blâme dans ceux qui ſe déclarent pour la piété, que ce qu'il y trouve encore du ſien ; il ſe mocque de ces ames flotantes, qui ſont de tout, du monde & de la vertu, & qu'on ne ſauroit définir ; il rit de ceux qui après l'avoir abandonné veulent encore lui plaire ; & tout ennemi qu'il eſt de la vertu, ſes cenſures tombent d'ordinaire, plutôt ſur les défauts de la vertu, que ſur la vertu même.

Voulez-vous donc que le monde lui-même approuve votre changement ? qu'il ſoit ſincère & univerſel. Voulez-vous qu'il ap-

plaudiſſe à votre nouvelle pénitence ? qu'elle ſoit proportionnée à vos anciens égaremens : qu'il ne vous trouve pas un pénitent ſenſuel, indolent, tiéde, encore à demi mondain, après vous avoir connu un pécheur vif, ardent, & déclaré ſans ménagement pour le vice : qu'il ne puiſſe pas dire de vous, qu'une vertu commode a ſuccédé à des paſſions extrêmes ; que vous avez mis la pareſſe à la place des plaiſirs violens ; & qu'il n'y a de merveilleux dans votre nouvelle vie, qu'un éloignement plus marqué de tout ce qui vous gêne. Ne craignez le monde qu'autant que vous le ménagerez. Tandis que Samſon vécut ennemi déclaré des Philiſtins, & loin de leurs villes, il paſſa parmi eux pour un homme ſuſcité de Dieu, & deſtiné à relever la gloire d'Iſrael : mais à peine ſe rapproche-t-il de ce Peuple infidèle ; à peine fait-il alliance avec lui, & imite-t-il ſes mœurs, qu'il devient la fable de Gaza, & ſert de jouet public à leurs aſſemblées.

Le monde ne pardonne rien à la vertu. Non-ſeulement il ne fait pas un mérite aux gens de bien de s'accommoder à ſes uſages ; mais il exige d'eux plus de modeſtie, plus de retenue, plus de charité, plus de déſintéreſſement, plus d'oubli d'eux-mêmes, plus de privation, s'il eſt poſſible, que l'Evangile même. Il eſt ſévère juſqu'à l'excès dans les régles qu'il impoſe aux Juſtes ; il leur diſpute les plus petits adouciſſemens ;

il leur fait un crime des fautes les plus légères ; il se scandalise de leurs libertés les plus innocentes ; il voudroit les condamner à une retraite éternelle, à une tristesse sans délassement, à une insensibilité entière sur leurs propres intérêts ; il voudroit, ce semble, qu'ils ne fussent plus des hommes, pour les mettre au nombre des Justes ; & son injustice va plutôt à outrer leurs obligations, qu'à justifier leurs foiblesses. C'est ici que le monde est un docteur austère : les Pharisiens taxent d'intempérance les repas innocens de Jesus-Christ ; Michol regarde avec des yeux censeurs les saintes saillies de la joie de David ; les Grands de Jérusalem trouvent de l'ambition dans les larmes & les prédictions de Jérémie. Le monde grossit tout, envenime tout dans les actions des gens de bien : toujours indulgent pour lui-même, il conserve toute sa sévérité pour eux ; comme si en poussant trop loin les devoirs de la piété, il ne cherchoit qu'à se persuader à lui-même qu'ils sont impraticables, & à se justifier les transgressions qui l'en éloignent.

Enfin la dernière précaution dont Marie se sert pour conserver la grace reçûe, est une précaution de reconnoissance continuelle ; & c'est ici le troisiéme écueil à craindre dans une vie nouvelle. On ne sent pas assés la grandeur du bienfait, qui nous a retirés du désordre : or ce défaut de reconnoissance prend sa source ; premiérement,

d'un orgueil secret, qui fait qu'on attribue en partie son changement, à un naturel heureux ; à un fonds de droiture & de probité, qui même au milieu de nos désordres nous faisoit rougir du vice, mettoit à nos passions certaines bornes que la plupart des autres pécheurs franchissent, & nous rendoit le devoir respectable dans le tems même que nous le faisions céder au plaisir. Or Marie, née avec tant d'avantages, & formée, ce semble, pour la vertu, ne cherche point en elle-même les raisons des bienfaits de Dieu :

Luc. 1. 49. 54. *Il a opéré en moi de grandes choses*, dit-elle, *parcequ'il s'est souvenu de sa miséricorde.* Tout retour sur elle-même lui paroitroit une noire ingratitude : & ne trouvant que sa bassesse qui ait pu attirer sur elle les regards de son Dieu ; plus elle s'envisage, plus elle découvre la grandeur du bienfait, & ne trouve en elle-même que de nouvelles raisons de reconnoissance.

Dieu aime qu'on sente tout le prix des graces qu'il nous fait. Il est jaloux de ses dons, comme de sa gloire ; & rien ne suspend ses miséricordes, comme de vouloir chercher en nous-mêmes les raisons qui nous les ont attirées. En effet, outre qu'un naturel heureux, & sensible au bien, est un don lui-même de la grace ; quelle injustice de diminuer par-là la grandeur du bienfait, qui a changé notre cœur, & la reconnoissance que nous en devons à notre bienfaiteur ! D'où vient que tant d'autres pécheurs

nés encore plus heureusement que nous ; plus portés que nous par le caractère de leur cœur, à la pudeur & à l'innocence ; plus touchés de la vertu, & des vérités saintes qui l'inspirent : d'où vient cependant qu'ils n'ont pas le courage de rompre leurs chaînes ; qu'ils continuent d'offenser un Dieu qu'ils connoissent ; qu'ils foulent encore aux pieds la vérité qu'ils respectent ; qu'ils se prêtent encore comme malgré eux à la destinée de leurs panchans ; & que malgré même la voix de la nature, qui semble les rappeller au devoir, ils se laissent encore entraîner au monde, & au charme de ses plaisirs criminels ? Que dis-je ? d'où vient que ces inclinations heureuses qu'ils ont portées en naissant, deviennent elles-mêmes le prétexte de leur impénitence ; que c'est là-dessus qu'ils se promettent toujours une conversion à venir ; que se trouvant plus de sensibilité pour le bien que les autres pécheurs, ils meurent impénitens, parce qu'ils n'avoient pas vécu endurcis ? Je n'en dis pas assés, mes Frères : examinez ce qui se passe dans le monde, & vous verrez que ce sont d'ordinaire les caractères les plus doux, les plus sensibles, les plus capables de vertu ; les cœurs les plus tendres, les plus sincères, les plus généreux, qui se laissent corrompre par les plaisirs. Qu'avez-vous donc offert, en offrant à la grace une ame bonne & facile ; que plus de dispositions aux plaisirs, plus d'obstacles

à la vertu ? Plus la nature sembloit vous avoir favorisé, plus vous étiez loin du royaume de Dieu ; plus vous devez bénir la main miséricordieuse qui a changé pour vous en moyens de sanctification les mêmes panchans qui, dans les autres, sont le piége de leur innocence ; qui a tourné votre vivacité pour le plaisir en une sainte ardeur pour la justice ; votre tendresse pour les créatures, en une amoureuse componction pour lui ; vos sensibilités profanes, en de saintes larmes : & s'il vous est permis de jetter quelques regards sur ce naturel heureux que vous avez reçu en naissant, c'est pour vous confondre devant Dieu, de l'avoir fait servir si long-tems à l'injustice, & de n'avoir fait d'autre usage des talens naturels qui vous distinguent des autres hommes, que d'y avoir trouvé une distinction malheureuse dans la science du crime, & dans le succès des passions. Qui suis-je donc, ô mon Dieu ! pour vouloir chercher dans mon cœur les raisons de vos miséricordes ? un infortuné que vos dons ont rendu plus coupable ; un pécheur, qui ai trouvé dans vos bienfaits mêmes, la source de mes misères ; un monstre d'ingratitude, qui ai pris plaisir d'allier tout ce qu'un naturel heureux peut donner de favorable pour la vertu, avec tout ce qu'une volonté corrompue peut inspirer de plus extrême pour le vice.

La seconde raison pourquoi ce sentiment de reconnoissance qui doit être continuel

dans les ames que Dieu a touchées, se rallentit en nous, c'est que le souvenir de nos misères passées s'affoiblit & s'efface. Dans les premiers jours de notre pénitence, nous n'osions presque nous regarder nous-mêmes : les horreurs de notre ame, encore toutes vives, pour ainsi dire, faisoient frémir notre foi : nos désordres s'offroient encore à nous avec toute leur noirceur : il falloit même qu'un Confesseur prudent & charitable, les déguisât presque à nos yeux pour rassurer nos frayeurs, & ménager notre foiblesse ; & notre seule tentation alors étoit de trop sentir notre misère. Mais insensiblement nous nous sommes familiarisés avec nous-mêmes : nos vertus prétendues nous ont caché nos crimes passés ; & quelques jours consacrés à des œuvres de pénitence, & des larmes d'un moment ont effacé de notre souvenir les horreurs d'une vie entière d'iniquité ; c'est ainsi que la reconnoissance du bienfait qui nous purifia, s'est affoiblie avec le souvenir des souillures dont nous étions alors couverts.

Telle est la destinée de la plûpart des conversions, & de-là vient qu'il en est si peu de durables. Dieu veut qu'on sente tous les momens de la vie le prix inestimable de la grace qui changea notre cœur, & il cesse d'être miséricordieux, dès que vous cessez d'être sensible à ses miséricordes. David, après les rigueurs de sa pénitence, & les larmes de ses cantiques, ne voyoit encore

en lui que le meurtrier d'Urie, & le violateur de la sainteté du lit nuptial : son péché depuis long-tems expié, comme une ombre importune, reparoissoit sans cesse à ses yeux ; & ni l'éclat du trône, ni la prospérité de son régne, ni le nombre de ses victoires, ni sa fidélité depuis constante dans la loi de Dieu, ni son zèle pour la majesté du culte, ni les louanges même des Prophétes, qui sembloient avoir oublié sa faute, pour ne se souvenir que de sa piété & de tant de saintes actions qui l'avoient depuis réparée, n'en avoient pu effacer le
Ps. 40. 5. souvenir de son esprit & de son cœur : *Et peccatum meum contra me est semper.*

O Dieu ! disoit sans cesse ce Roi pénitent, quand je rappelle en votre présence la multitude de mes iniquités ; les graces dont vous m'avez toujours favorisé, lors même que je violois votre loi sainte avec plus d'ingratitude & de scandale ; mon cœur se trouble, ma confiance m'abandonne, mes yeux ne voyent plus avec plaisir tout cet éclat &
Ps. 37. 11 toute cette grandeur qui m'environne : *Cor meum conturbatum est, dereliquit me virtus mea, & lumen oculorum meorum.* Oui, Seigneur ! tous les plaisirs de la royauté ne sauroient plus égayer ce fonds de tristesse, que la douleur de vous avoir offensé laisse
Ibid. dans mon ame : *Afflictus sum.* Toute la gloire de mon régne ne sçauroit remplacer l'humiliation secrette, que le souvenir de mes
Ibid. foiblesses me fait sentir devant vous : *Humiliatus sum.*

liatus sum. Que vous rendrai-je donc, ô Seigneur ! pour toutes les bénédictions, dont vous m'avez toujours prévenu ? vous ne m'avez jamais abandonné dans mes égaremens, vous m'avez suscité des Prophétes, qui m'ont annoncé vos volontés saintes ; vous m'avez donné un cœur docile à la vérité ; vous m'avez toujours favorisé contre mes ennemis ; vous avez multiplié ma race, & affermi pour jamais le trône de Juda dans ma maison ; vous m'avez rendu redoutable à mes voisins, & cher à mes peuples : Que vous rendrai-je, Seigneur, pour tant de bienfaits ? & mes larmes pourront-elles jamais suffire pour expier mes crimes, ou pour reconnoître vos graces ? *Quid retribuam Domino, pro omnibus quæ retribuit mihi ?* C'est ainsi que David persévéra jusqu'à la fin ; & fit du souvenir continuel de son péché, toute la sûreté de sa pénitence. *Ps.* 115. 12.

Enfin, la dernière raison pourquoi nous laissons affoiblir notre reconnoissance, après les premières démarches d'une conversion, c'est que nous ne faisons pas assés d'attention, que Dieu en changeant notre cœur, nous a préférés à une infinité d'ames, moins criminelles que nous sans doute, & qu'il laisse cependant encore dans les voies de la perdition.

Or cette préférence que Dieu fait de Marie, non en la retirant du crime, mais en la préservant, devient le motif le plus puis-

sant de sa reconnoissance. Elle se souvient que tandis que le Seigneur néglige toutes
Luc 1. les autres filles de Juda, il daigne jetter
93. les yeux sur la bassesse de sa Servante, la choisir, & la combler de dons & de graces. C'est cette préférence de miséricorde & de dilection de Dieu envers elle, qui faisant la plus douce occupation de ses pensées, nourrit sa foi, réveille son amour, affermit sa fidélité.

Rien, en effet, ne fait mieux sentir le prix de la grace à une ame, en qui Dieu a opéré un saint dégoût du monde, & une horreur de ses égaremens passés, que de voir une infinité de pécheurs de tout rang, de tout âge, de tout sexe, les complices même de ses anciens plaisirs, encore livrés à l'aveuglement, & à toute la corruption de leur cœur, tandis qu'elle seule est choisie, discernée par une bienveillance singulière de Dieu, retirée de ses désordres, éclairée & appellée à la connoissance de la vérité. Ah! c'est alors que cette ame touchée de la grandeur de ce bienfait; Qu'avez-vous trouvé en moi, ô mon Dieu, dit-elle, qui ait pu m'attirer une distinction si singulière de grace & de miséricorde? Qu'avois-je par-dessus tant d'ames, que vous laissez périr à mes yeux dans le monde, que plus de misères à guérir, & plus d'opposition à votre grace? Que vous ai-je fait pour être ainsi préférée? j'ai gardé moins de ménagement dans mes passions; j'ai ré-

sisté plus long-tems à vos inspirations saintes ; j'étois liée par des chaînes plus pesantes & plus honteuses ; voilà, ô mon Dieu, tout mon mérite : une abondance d'iniquité a attiré sur moi une surabondance de grace : vous avez choisi la plus foible & la plus criminelle de vos créatures, pour faire éclater davantage en moi la puissance de votre bras, & les merveilles de votre miséricorde : O Dieu si propice au pécheur, donnez-moi donc un cœur capable de vous aimer autant que ma reconnoissance le demande, & que l'excès de votre bonté le mérite. Voilà, mes Frères, en quoi consiste cette fidélité de précaution, si nécessaire pour conserver la grace reçûe ; mais à la fidélité de précaution, Marie ajoûta une fidélité de correspondance.

II. PARTIE.

CE n'est pas assés d'avoir évité par des précautions salutaires, les écueils à craindre dans un commencement de vie chrétienne, il faut encore suivre les voies où la grace nous appelle, & avancer sans cesse dans le chemin du salut, où nous sommes entrés.

Quelles sont en effet les sources les plus ordinaires de nos rechutes ? C'est premiérement, de ne pas suivre toute la force & toute l'étendue de la grace, qui nous a rappellés de l'égarement : c'est en second lieu, de sortir de la voie par où elle vous

loit nous conduire : c'eſt enfin, de ſe décourager en avançant, & s'affoiblir à chaque obſtacle que le démon ou notre propre foibleſſe nous oppoſe. Or Marie offre à la grace une correſpondance de perfection, une correſpondance d'état, & une correſpondance de perſévérance qui achéve de nous inſtruire.

Je dis, premiérement, une correſpondance de perfection : & c'eſt ici où Marie apprend aux ames touchées de leur ſalut, à ne pas mettre de bornes dangereuſes à la grace, qui les a retirées des égaremens du monde & des paſſions. Jamais aucune créature ne mena ſur la terre une vie plus détachée, plus pure, plus parfaite, que cette ſainte Fille de Juda. Nul reſte d'attachement étranger ne partagea ou n'affoiblit jamais dans ſon cœur l'amour qu'elle eut pour Jeſus-Chriſt ; elle l'aima plus que ſa propre réputation, puiſque les ſoupçons de Joſeph ne purent tirer de ſa bouche, un aveu dont ſon humilité eût été bleſſée ; plus que ſa patrie, puiſque ſans balancer, elle le ſuit en Egypte ; plus qu'une gloire humaine, puiſque, comme ſes autres proches, elle ne le preſſe pas de ſe manifeſter au monde ; plus que ſon repos, puiſqu'elle ne l'abandonne jamais dans ſes courſes ; enfin plus qu'elle-même, puiſqu'elle l'immole ſur le Calvaire, & que la tendreſſe naturelle y céde à la grandeur de ſa foi. La grace l'appelloit aux ſéparations les plus

rigoureuſes, aux vertus les plus parfaites, aux démarches les plus héroïques : elle ne la borne point à un genre de vertu plus adoucie & plus commune.

Or, rien de plus rare parmi les perſonnes revenues de leurs égaremens, que cette ſorte de correſpondance à la grace. Je ſçai que chacun a ſon propre don, que la meſure de la grace n'eſt pas la même pour toutes les ames, & qu'on exigera moins du ſerviteur à qui on aura moins donné ; mais je dis que vous en particulier, que Dieu a touché, vous êtes infidèle à la grace, en vous abſtenant de vos anciens crimes, il eſt vrai, mais en vous bornant d'ailleurs à des mœurs tiédes, ſenſuelles, & communes.

Et voici ſur quoi je fonde cette vérité. Sur les lumières dont Dieu vous favoriſe, & qui ont ſuivi votre pénitence : en ouvrant les yeux ſur l'énormité de vos fautes paſſées, vous les avez ouverts en même-tems ſur l'étendue de vos devoirs : vous connoiſſez les régles de la foi : vous voyez juſqu'où l'Evangile pouſſe le détachement, la haine du monde, le mépris de ſoi-même, l'amour de la croix, la violence des ſens & de l'eſprit : vous voyez ſur la plûpart des uſages les plus établis dans le monde, mille choſes que les mondains ne voyent pas : à chaque action vous diſcernez le meilleur, ſelon l'expreſſion de l'Apôtre, c'eſt-à-dire, ce qu'il faudroit faire, pour entrer dans l'eſprit de la foi. Or je dis, que vous ſerez

jugé ſur ce que vous aurez connu ; & que devant Dieu vos lumières ſeront la meſure de vos devoirs.

Je fonde encore cette vérité ſur les ſentimens que Dieu vous donne. Car, rappellez ici ces premiers momens de pénitence, où vous commençâtes à déteſter les égaremens de votre vie paſſée ; vous ſentites un nouveau goût pour la prière, pour la retraite, pour les ſaintes auſtérités ; vous gémiſſiez au fond du cœur des engagemens qui vous lioient encore au monde, des plaiſirs qu'il falloit encore s'y permettre, des uſages qu'une certaine bienſéance vous obligeoit de ſuivre : vous vous diſiez à vous-même qu'une ame chrétienne devoit bannir ces reſtes de mondanité ; mais qu'une ame pécheresſe, condamnée comme vous aux larmes de la pénitence, devoit regarder ces mœurs adoucies comme des crimes. N'eſt-il pas vrai que malgré la foibleſſe qui vous a fait perſévérer juſqu'ici dans cet état, ces ſentimens de la foi ne ſe ſont pas encore effacés de votre cœur ; que vous vous reprochez encore tous les jours votre lâcheté, & votre infidélité aux graces reçues ; que vous ſentez qu'il manque encore quelque choſe à ce que Dieu demande de vous ; que malgré l'erreur publique, qui loue votre piété, vous ſentez encore devant Dieu que vous êtes bien loin de l'état où la grace vous appelle ; & que les louanges des hommes, qui ſuppo-

ſent en vous des vertus que vous n'avez pas, ne feront que rendre votre condamnation plus ſévère ? N'eſt-il pas vrai que toute votre vie, quoiqu'innocente aux yeux des hommes, n'eſt qu'une ſuite de remords ; que vous ne goûtez pas cette paix de l'innocence, qui eſt le plus doux fruit de la grace ; & que vous abſtenant du crime, vous êtes cependant privé de toutes les conſolations de la vertu ?

Or, la vocation du ciel eſt écrite, pour ainſi dire, dans les inquiétudes de votre ame. Si cette vie toute naturelle, encore à demi mondaine, que vous menez, étoit la ſituation où Dieu vous veut ; ſi la grace ne vous appelloit pas à une ſéparation du monde plus entière, à une vigilance plus ſévère ſur vos ſens ; vous ſeriez tranquille dans votre état ; vous n'y éprouveriez que ces deſirs d'un état encore plus parfait, inſéparables de la juſtice chrétienne ; vous n'y ſentiriez point ces efforts d'un cœur inquiet, agité, mécontent, découragé, qui ſans ceſſe voudroit prendre ſon eſſort pour s'élever au-deſſus de lui-même, & qui à l'inſtant eſt rentrainé par ſa propre foibleſſe : vous goûteriez combien il eſt doux d'être à Dieu, & de le ſervir : votre vertu n'eſt triſte & inquiette, que parcequ'elle eſt tiéde & infidèle. Un autre, peut-être appellé à un moindre dégré de grace & de juſtice, ſe préſervera de toute chûte groſſière dans cet état d'imperfection ; ſes

panchans moins vifs ; ſon caractère moins extrême ; ſon cœur moins aiſé à émouvoir, ne trouvera pas dans les mêmes périls, au milieu deſquels vous vivez, les mêmes écueils. Mais pour vous, dont les inclinations plus fragiles, l'ame plus ſuſceptible d'impreſſions, ne peut être en ſûreté que loin des périls, & défendue par toutes les précautions de la foi ; vous ſentirez inſenſiblement votre vertu s'affoiblir, votre horreur pour le vice diminuer : chaque jour ajoûtera un nouveau dégré à votre foibleſſe : chaque objet affoiblira votre cœur par de nouvelles impreſſions : chaque victoire même que vous remporterez, diminuera vos forces ; & vous tomberez d'autant plus dangereuſement, que mille chûtes inviſibles avoient déja précédé dans votre cœur, avant qu'un abandon ſenſible de Dieu vous eût fait appercevoir à vous-même que vous étiez tombé. On n'eſt pas long-tems fidèle, quand on n'eſt pas dans l'état où Dieu nous demande.

Enfin, j'établis cette vérité ſur vos mœurs paſſées : voulez-vous ſavoir quelles doivent être les bornes de votre vertu ? rappellez quelle avoit été la meſure de vos vices. La régle eſt sûre : faites dans la piété le même progrès que vous aviez fait dans le crime ; rendez à Dieu autant que vous aviez donné au monde. Cette vivacité, cet enivrement, cet oubli de vos intérêts & de votre gloire, ces délicateſſes dans vos engage-

mens

mens profanes, ce cœur toujours occupé de ſes paſſions, & ſe faiſant une félicité de ſes peines ; voilà ce que vous aviez été pour le monde : ſoyez tel pour Jeſus Chriſt : donnez à votre cœur des objets plus ſaints ; mais laiſſez-lui pour un Dieu, qui ſeul eſt digne d'être aimé, la même vivacité, la même conſtance, la même délicateſſe, que vous aviez pour les vaines créatures. Vous vous piquiez de je ne ſai quoi d'héroïque dans vos paſſions déplorables ; d'être plus ſincère, plus généreux, plus fidèle, plus grand que le reſte des hommes : ſervez Jeſus-Chriſt avec la même nobleſſe ; ſans crainte, ſans ménagement, ſans partage, ſans baſſeſſe : portez la même grandeur d'ame aux pieds de ſes autels : ne vous bornez pas à un genre de vertu foible & vulgaire, & ne dégradez pas votre cœur en le donnant à Jeſus-Chriſt ; lui dont la grace l'éléve & l'annoblit, lorſqu'il eſt rampant & timide.

Oui, mes Frères, les paſſions dans les perſonnes d'un certain rang ſur-tout, ſont toujours vives, éclatantes, extrêmes ; la pénitence, foible, languiſſante, timide. On revient des égaremens groſſiers ; on régle ſes mœurs ; on ſe réconcilie avec les choſes ſaintes : mais on ne répare pas le paſſé. On protégera ſi vous voulez les gens de bien ; on les honorera de ſa familiarité ; on ſecondera leur zèle ; on protégera des entrepriſes utiles à la piété : mais on ne connoit pas

les larmes, les rigueurs, les saints renoncemens, & les sacrifices de la pénitence. On a les vertus publiques, dont l'amour propre ne souffre rien ; on n'a pas les personnelles, qui seules réforment l'homme intérieur, & opèrent le véritable changement du cœur. Telle est la pénitence des Grands sur-tout : ils deviennent plus favorables à la piété ; mais ils ne deviennent pas plus rigoureux envers eux-mêmes : ils sont plus religieux ; mais ils ne sont pas pénitens. Or, la première chose que Dieu demande d'un pécheur, quelqu'élevé qu'il soit dans le monde, sont ses soupirs, ses larmes, & ses souffrances. David ne se contenta pas de conduire l'Arche sainte en triomphe à Jérusalem ; d'avoir amassé à grands frais les matériaux d'un Temple magnifique, d'honorer la sainteté de Nathan, & du Pontife Abiathar : il pleura son péché sous la cendre & sous le cilice : il interrompit mille fois son sommeil, pour arroser son lit de ses larmes, & confesser devant le Seigneur l'énormité & l'ingratitude de sa chûte : il passa le reste de ses jours dans des sentimens de componction & d'amertume, & ne crut pas que son élévation le dispensât des régles essentielles de la pénitence. Il faut souffrir pour remplacer devant Dieu des voluptés criminelles ; & vos passions ne sont encore qu'à demi éteintes, tandis qu'elles ne sont pas encore punies,

Voilà des régles de foi & d'équité : jugez-vous là-dessus. Ce n'est pas assés d'être sorti de Sodome, & des voies de l'iniquité ; il faut suivre la grace jusqu'où elle veut nous conduire. Loth étoit sorti de cette ville réprouvée, que Dieu venoit de livrer aux flammes de sa vengeance ; mais ce n'étoit là que le commencement de son salut : l'Ange veut le mener jusqu'au haut de la montagne, il n'ose le suivre : la difficulté du chemin allarme sa foiblesse ; il demande qu'il lui soit permis de s'arrêter à côté, dans une ville située sur le panchant : *Quia nec possum in monte salvari : ... est civitas juxta.* Il croit par ce tempérament s'être mis en sureté, avoir évité & le péril de Sodome & la fatigue de la montagne ; mais les tempéramens en matière de devoir sont toujours dangereux : Dieu l'abandonne ; il tombe dans l'ivresse, & donne lieu au plus détestable de tous les crimes. Il n'y a pas loin entre la vertu qui se repose, & la vertu qui s'égare ; & quand on ne fuit qu'à demi le vice, on est bien près de le retrouver encore sur ses pas. Première infidélité, qui rend la grace de la conversion inutile. *Gen. 19. 19. 20.*

La seconde, c'est de se frayer à soi même des voies selon sa vanité ou son caprice, & ne pas suivre celles par où la grace vouloit nous conduire. Or, Marie évite cet écueil par une correspondance d'état. Elevée au dégré le plus sublime de la grace,

& en droit d'aſpirer aux voies les plus extraordinaires, elle ne ſort pas de la voie ſimple & naturelle de ſon état : toute ſa piété ſe borne à élever ſon Fils avec un ſoin religieux dans ſa retraite de Nazareth ; à rendre à Joſeph les devoirs de reſpect & d'obéiſſance, qu'un lien ſacré exigeoit d'elle ; à monter tous les ans à Jéruſalem, pour y célébrer la Pâque avec ſon peuple ; à ſe ſoumettre aux obſervances communes de la loi. Toujours fidèle à ſuivre la grace dans les divers événemens de ſa vie, elle ne ſe dit jamais à elle-même, qu'une ſituation différente ſeroit plus favorable à la piété : elle ne trouve jamais dans les circonſtances où Dieu la place, des raiſons pour juſtifier ce que Dieu condamne ; & la voie par où la grace la conduit, lui paroît toujours la plus propre au ſalut. Or, c'eſt ici où les plus ſaintes intentions s'abuſent, & où la piété elle-même devient ſouvent notre plus dangereuſe illuſion : perſonne preſque ne veut aller à Dieu par la voie que ſa grace elle-même lui a marquée.

Il en eſt qui trouvent toutes les autres croix légères, excepté celles que la Providence leur ménage. Ils ne ſeroient pas ſi touchés de la perte de leurs biens & de leur fortune ; mais ils ne peuvent ſe taire ſur la mauvaiſe-foi d'un ennemi, qui les flétrit, & qui les calomnie : ce ſont là des reſſentimens qui paroiſſent juſtes : on ſeroit fidèle par-tout ailleurs, où la main

de Dieu ne nous place pas ; ici, qui étoit la seule voie par où la grace vouloit nous sanctifier, on sort des mains de la Providence, & on se soustrait à ses ordres.

Au milieu du monde & de la Cour, où notre état nous appelle, on se dit à soi-même, que dans la retraite & loin des périls on seroit plus fidèle : au fond de la retraite où le devoir quelquefois nous retient, on se persuade que la piété seule, & livrée à elle-même, languit, & se relâche, & que le commerce des gens de bien, & les secours publics de la vertu l'amusent & la soutiennent. Dans les soins publics, une condition privée paroit plus propre au salut : est-on personne privée ? l'inutilité devient un prétexte spécieux, & on croit qu'une vie désoccupée ne peut presque être innocente. Sous le joug du mariage, on se plaint que les antipathies inséparables presque d'un assujettissement durable & mutuel, mettent un obstacle invincible au salut ; dans un état de liberté on se figure qu'un établissement fixeroit le cœur, & serviroit de frein aux passions insensées. Chacun transporte les devoirs essentiels dans l'état où il n'est pas ; nul n'est fidèle à la grace de son état propre. Seigneur, disoient les Israélites dans le désert, est-ce pour nous creuser des tombeaux, que vous nous avez conduits dans ces lieux arides ? donnez-nous à combattre des ennemis, dont nous puissions nous dé-

fendre, & non pas des rochers brûlans ; & la faim, & la soif qui nous dévore : *Cur eduxisti nos in desertum istud, ut occideres omnem multitudinem fame ?* Seigneur, disoient les mêmes Israélites sortis du désert, & arrivés dans le pays de Canaan, pourquoi nous avez-vous tirés du désert ? nous n'y avions qu'à nous défendre des incommodités d'un long voyage : ici, nous allons être la proie de ces peuples vaillans & innombrables qui nous environnent ; & vous nous menez dans une terre toute couverte de géans & de monstres qui dévorent ses habitans : *Terra devorat habitatores suos.* Dans le désert, où il ne falloit que de la patience, la valeur & la force dans les combats leur paroissoient aisées : dans la Palestine, où il étoit question de combattre, il leur sembloit plus doux de souffrir les incommodités du désert. C'est ainsi, ô mon Dieu ! que par une illusion perpétuelle nous nous fuyons toujours nous-mêmes, & qu'infidèles à l'état où votre main nous place, nous substituons au devoir présent, qui seroit pénible à la nature, des sacrifices chimériques qui flattent l'imagination, & qui ne coûtent rien au cœur.

Exod. 16. 3.

Num. 13. 33

Enfin à cette correspondance d'état, Marie ajoûte une correspondance de persévérance. Elle offrit jusqu'à la fin à toutes les rigueurs de Dieu sur elle, une foi toujours plus vive & plus constante. Si Jesus-Christ encore enfant, pour éprouver, ce

ſemble, ſa tendreſſe, ſe dérobe à ſes yeux & ſe cache dans le Temple, loin de ſe rebuter, elle court, comme l'épouſe après ſon bien-aimé qu'elle a perdu ; & ſes empreſſemens ne finiſſent qu'après qu'elle a retrouvé ce qu'elle aime. Aux noces de Cana, la réponſe de Jeſus-Chriſt ſi dure en apparence, ne décourage point ſa foi ; & elle attend tout de lui dans le moment même où il ſemble qu'il ne veut avoir rien de commun avec elle, & ſa fidélité, fondée ſur des régles ſolides, ne dépend pas des différentes conduites de Jeſus-Chriſt à ſon égard.

D'ordinaire on n'eſt ſoutenu dans un commencement de piété, que par un certain goût ſenſible, qui accompagne preſque toujours les premières démarches d'une nouvelle vie ; un goût qui ſouvent eſt l'ouvrage de la nature, autant que de la grace, & qui prend plutôt ſa ſource dans la tendreſſe d'un cœur foible & timide, que dans une plénitude d'amour & de compoſction. Auſſi ce goût venant bientôt à manquer, le cœur n'ayant plus d'appui ſenſible, retombe ſur lui-même : on s'affoiblit, on perd courage ; on regarde derrière ſoi ; on n'eſt pas loin d'une rechute ; on retombe : telle eſt la deſtinée de la plûpart des ames. Leur piété eſt une piété toute de goût & de ſenſibilité ; un je ne ſai quel attrait inſéparable de la nouveauté, & qui a toujours bien plus d'empire ſur les

ames légères & inconſtantes : ce n'eſt pas une conviction réelle & profonde des vérités ſaintes, une terreur véritable des jugemens de Dieu, une ſainte horreur d'elles-mêmes, un mépris héroïque du monde & de ſes plaiſirs, un changement univerſel du cœur ; & de-là, ces triſtes ſcènes qui affligent l'Egliſe, qui deshonorent la vertu, & qui ſe paſſent tous les jours à nos yeux ; de-là, ce ridicule que le monde lui-même donne à tant d'ames, qui après l'avoir abandonné avec éclat, reviennent encore à ſes plaiſirs.

Or, quand on ſe donne à Dieu, mes Frères, il faut s'attendre à des dégoûts & à des amertumes, les regarder comme cette partie de notre pénitence que le Seigneur lui-même nous impoſe ; fonder ſa fidélité, non ſur le goût qui paſſe, mais ſur les régles ſaintes, ſur les maximes de la Foi, ſur la vérité qui ne paſſe point : ſe convaincre dans la lumière de Dieu, que le monde eſt un ſonge ; que le péché eſt le ſeul malheur de l'homme ; que l'innocence eſt le vrai bonheur même de la terre ; que les biens & les maux préſens ne ſont pas des biens & des maux véritables ; que nos titres, nos dignités, en un mot, que tout ce que nous ſommes aux yeux des hommes, périra avec les hommes, mais que nous ne ſerons éternellement que ce que nous ſommes aux yeux de Dieu. Le goût paſſe ; mais la vérité demeure tou-

jours. Et au fonds, le monde, auquel vous avez renoncé, n'avoit-il pas ſes dégoûts & ſes amertumes ? ſes plaiſirs n'avoient-ils pas leurs momens d'ennui & de triſteſſe ? les voies des paſſions, dont vous êtes ſorti, étoient-elles toujours ſemées de fleurs ? vous avez pu aimer ſi long-tems le monde perfide, injuſte, pénible, ennuyeux, rebutant, & au premier moment de dégoût, vous vous laſſeriez de la vertu & de l'innocence ? O ame fidèle ! eſt-ce que les dégoûts de la vertu ſont plus inſupportables que ceux du crime ? Mais ceux-ci laiſſent au fond du cœur, je ne ſai quoi de ſombre & de funeſte, qui fait qu'on ne peut ſe ſupporter ſoi-même : ils répandent un torrent d'amertume ſur tout l'intérieur de la conſcience : ils ne laiſſent au pécheur aucune reſſource au-dedans de lui, & en le rendant à lui-même, ils lui rendent tous ſes malheurs.

Au contraire, les dégoûts de la vertu ne ſont que des agitations ſuperficielles, qui laiſſent toujours au fond de la conſcience une paix & une tranquillité ſecrette : ce ſont des nuages paſſagers, qui dérobent pour un moment à une ame ſon Seigneur & ſon Dieu, mais qui n'éteignent pas en elle les lumières de la Foi qui luit encore dans ce lieu obſcur, & qui la conſole en ſecret de ſes peines.

Voyez-en la différence dans les livres ſaints. Saül laſſé de lui-même & de ſes cri-

mes, est un infortuné qui ne peut plus porter le poids de sa conscience : il se tourne de tous les côtés, & rien ne peut calmer les fureurs de son ame : la harpe d'un berger amuse sa tristesse, mais ne la guérit point : les enchantemens d'une pythonisse fascinent ses yeux, mais ne peuvent tromper son cœur : les spectacles de la royauté diversifient son ennui, mais n'endorment pas ses noirs chagrins : il cherche à se séduire, & il ne le peut pas : il se fuit, & partout il se retrouve : partout il porte avec lui ses inquiétudes & ses dégoûts ; & loin d'adoucir dans les plaisirs qui l'environnent, l'amertume de son ame, il répand cette amertume sur tous les plaisirs qui pourroient l'adoucir. Telles sont les inquiétudes du crime.

David au contraire, éprouvant ces dégoûts auxquels Dieu livre quelquefois les ames justes : Quand est-ce, ô mon Dieu, dit-il, que vous verserez dans mon ame ces consolations indicibles, qui font sentir à un cœur qui vous aime, combien vous êtes doux, & combien il est heureux d'être à vous : *Quando consolaberis me ?* Ah ! si votre loi sainte ne me soutenoit dans cet état d'obscurcissement & de peine, je ne pourrois me défendre contre moi-même, & ma foiblesse l'emporteroit bientôt sur la grandeur de vos bienfaits, sur la vérité de vos promesses, & sur la fidélité que je vous ai mille fois jurée : *Nisi quòd lex tua medi-*

Ps. 118. 82.

Ps. 118. 92.

tatio mea est, tunc fortè periissem in humilitate mea. L'un, abandonné de Dieu, & lassé de lui-même, ne trouve plus de ressource que dans les horreurs de sa propre conscience ; l'autre, éprouvé de Dieu, mais le portant caché au fond de son cœur, porte avec lui une consolation à toutes ses peines : en un mot, le pécheur perd tout en perdant le goût des plaisirs ; le Juste ne perd rien en ne perdant que les consolations sensibles de la vertu, parcequ'il ne perd pas la vertu même. Grand Dieu ! qu'il est aisé en effet de se consoler quand on vous possède encore ! que les amertumes même de la vertu sont bien préférables à toutes les fausses joies du crime ! & que les rigueurs dont vous éprouvez les ames fidèles, sont bientôt compensées par des consolations que le monde ne connoit pas, & qu'il ne sauroit donner ! Telles sont les instructions que nous donne aujourd'hui Marie : heureux ! si offrant comme elle une correspondance fidèle à la grace, nous en méritons la consommation dans le Ciel.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE TROISIE'ME DIMANCHE

DE L'AVENT.

Sur le délai de la Converſion.

Ego vox clamantis in deſerto : Dirigite viam Domini.

Je ſuis la voix de celui qui crie dans le déſert : Rendez droite la voie du Seigneur. Joan. 1. 23.

SIRE,

C'EST afin de pouvoir entrer dans nos cœurs, que Jeſus-Chriſt nous fait annoncer par Jean-Baptiſte, que nous ayons à lui préparer les voies, en écartant tous les obſtacles qui élévent comme un mur de ſéparation entre ſa miſéricorde & notre misère. Or ces obſtacles, ce ſont les

crimes dont nous nous ſouillons ſi ſouvent, qui ſubſiſtent toujours, parcequ'il faudroit les expier par la pénitence, & nous ne les expions pas : ces obſtacles, ce ſont les paſſions auſquelles notre cœur inſenſé ſe laiſſe emporter, qui ſont toujours vivantes, parceque pour les détruire il faudroit les combattre, & nous ne les combattons pas : ces obſtacles, ce ſont ces occaſions contre leſquelles notre innocence a échoué tant de fois, & qui ſont encore chaque jour l'écueil fatal de toutes nos réſolutions, parce qu'au lieu de céder au panchant ſecret qui nous entraine vers elles, il faudroit les fuir, & nous ne les fuyons pas : en un mot, la vraie & l'unique manière de préparer à Jeſus-Chriſt la voie de nos cœurs, c'eſt de changer de vie, & de nous convertir ſincérement.

Mais quoique l'affaire de notre converſion ſoit la plus importante, dont nous puiſſions être chargés ici-bas ; puiſque ce n'eſt que par-là que nous pouvons attirer Jeſus-Chriſt dans nos cœurs : quoique ce ſoit l'unique qui nous intéreſſe véritablement ; puiſque notre bonheur éternel en dépend : cependant, ô aveuglement déplorable ! ce n'eſt jamais une affaire preſſée pour nous ; elle eſt toujours renvoyée à un autre tems, comme ſi les tems & les momens étoient en notre diſpoſition. Qu'attendez-vous, Chrétiens, mes Frères ? Jeſus-Chriſt ne ceſſe de vous faire prédire par ſes Miniſtres

les malheurs qui menacent votre impénitence, & le délai de votre conversion : depuis long-tems il vous annonce par notre bouche, que si vous ne faites pénitence, vous périrez tous.

Il ne se contente pas même de vous avertir en public par la voix de ses Ministres, il vous parle au fond de vos cœurs, & vous dit sans cesse en secret : N'est-il pas tems enfin, de sortir du crime où vous êtes abîmé depuis tant d'années, & d'où il n'est presque plus qu'un miracle qui puisse vous retirer ? N'est-il pas tems de rendre la paix à votre cœur, d'en bannir ce cahos de passions, qui ont fait tous les malheurs de votre vie ; de vous préparer du moins quelques jours heureux & tranquilles, & après avoir tant vécu pour un monde qui vous a toujours laissé vuide & inquiet, vivre enfin pour un Dieu, qui seul peut mettre la joie & la tranquillité dans votre ame ? Ne voulez-vous pas enfin penser à vos intérêts éternels, & après une vie toute frivole, revenir au vrai, & prendre en servant Dieu, le seul parti sensé que l'homme puisse prendre sur la terre ? N'êtes-vous pas lassé de vous soutenir vous-même contre les remords qui vous déchirent, contre la triste sse du crime qui vous accable, contre le vuide du monde qui vous poursuit partout ? & ne voulez-vous pas enfin finir vos malheurs & vos inquiétudes avec vos crimes ?

A cette voix secrette qui s'éléve depuis long-tems au fond de nos cœurs, que répondons-nous ? quels prétextes opposons-nous ? premiérement, que Dieu ne nous donne pas encore les secours nécessaires pour sortir de l'état malheureux où nous vivons ; secondement, que nous sommes actuellement trop engagés dans les passions pour penser à une nouvelle vie. C'est-à-dire, que nous nous formons deux prétextes pour différer notre conversion : le premier tiré du côté de Dieu, le second pris dans nous-mêmes. Le premier, qui nous justifie en accusant Dieu de nous manquer ; le second, qui nous rassure en nous accusant nous-mêmes de ne pouvoir encore retourner à lui. Ainsi nous différons notre conversion, parceque nous croyons que les graces nous manquent, & que Dieu ne veut pas encore de nous ; nous différons notre conversion, parceque nous nous flatons que nous serons un jour un peu plus revenus du monde & des passions, & plus en état de commencer une vie plus régulière & plus chrétienne : deux prétextes qui sont tous les jours dans la bouche des pécheurs, & que je me propose de combattre après avoir imploré, &c. *Ave, Maria.*

I. PARTIE.

CE n'est pas d'aujourd'hui que les hommes s'en prennent à Dieu même de leurs déréglemens, & tâchent de rendre sa sa-

geſſe & ſa bonté reſponſables de leurs foibleſſes injuſtes. On peut dire que cet aveuglement entra dans le monde avec le péché : le premier homme ne chercha point ailleurs l'excuſe de ſon crime ; & loin d'appaiſer, par un humble aveu de ſa misère, le Seigneur auquel il venoit de déſobéir, il l'accuſa d'avoir été lui-même, en l'aſſociant à la femme, la cauſe de ſa déſobéiſſance.

Et voilà, mes Frères, l'illuſion de preſque toutes les ames qui vivent dans le crime, & qui renvoyent à l'avenir la converſion que Dieu demande d'elles. Elles nous rediſent ſans ceſſe que la converſion ne dépend pas de nous ; que c'eſt au Seigneur à changer leur cœur, & à leur donner la foi & la grace qui leur manque. Ainſi elles ne ſe contentent pas de l'irriter en différant de ſe convertir ; elles l'inſultent même en l'accuſant de leur endurciſſement & du délai de leur pénitence. Confondons aujourd'hui l'égarement & l'impiété de cette diſpoſition ; & pour rendre l'ame criminelle plus inexcuſable dans ſon impénitence, ôtons-lui-en du moins le prétexte.

Vous nous dites donc en premier lieu, que vous vous convertiriez ſi vous aviez la foi, ſi vous étiez bien perſuadé de la Religion ; mais que la foi eſt un don de Dieu, que vous l'attendez de lui ſeul, & que dès qu'il vous l'aura donnée, il ne vous en coûtera pas beaucoup de commencer tout de

de bon, & de prendre votre parti. Premier prétexte; on n'a pas la foi, & c'eſt à Dieu ſeul à la donner.

Mais je ne vous demande pas d'abord, comment l'avez-vous donc perdue cette foi ſi précieuſe? vous l'aviez reçûe dans votre batême; une éducation chrétienne l'avoit conſervée dans votre cœur; elle avoit crû avec vous; c'étoit un talent ineſtimable que le Seigneur vous avoit confié, en vous diſcernant de tant de nations infidèles, & en vous marquant du ſceau du ſalut au ſortir du ſein de votre mère. Qu'avez-vous donc fait du don de Dieu? qui a effacé de deſſus votre front ce ſigne d'élection éternelle? n'eſt-ce pas le déréglement des paſſions, & les ténébres qui en ont été la juſte peine? doutiez-vous de la foi de vos pères avant que d'être impudique & diſſolu? n'eſt-ce pas vous-même qui avez éteint dans la boue ce flambeau céleſte que l'Egliſe en vous régénérant vous a mis à la main, pour vous ſervir de guide à travers les ténébres & les périls de cette vie? Pourquoi vous en prenez-vous donc à Dieu, de la diſſipation que vous avez faite de ſes graces? C'eſt à lui à vous redemander ſon propre don; à vous faire rendre compte du talent qu'il vous avoit confié; à vous dire: Serviteur injuſte & ingrat, qu'avois-je fait pour les autres, que je n'euſſe fait pour vous? J'avois embelli votre ame du don de la Foi, & du caractère

de mes enfans : vous avez jetté cette pierre précieuse devant des animaux immondes ; vous avez éteint la foi & la lumière que j'avois mise au-dedans de vous : je l'ai conservée long-tems malgré vous-même dans votre cœur : je l'ai fait survivre à tous les efforts impies que vous avez faits pour l'éteindre, parcequ'elle étoit devenue incommode à vos désordres : vous savez ce qu'il vous en a coûté pour secouer le joug de la foi, & en venir au point où vous êtes : & ce terrible état, qui est la plus juste peine de vos crimes, en deviendroit aujourd'hui la seule excuse ? Et vous dites que ce n'est pas votre faute que de manquer de foi, puisqu'elle ne dépend pas de l'homme, vous qui avez eu tant de peine à l'arracher du fond de votre ame ? Et vous prétendez que c'est à moi à vous la donner, si je veux que vous me serviez, moi qui vous la redemande, & qui ai tant de lieu de me plaindre que vous l'ayez perdue ? Entrez en jugement avec votre Seigneur, & justifiez-vous, si vous avez quelque chose à lui répondre.

Et pour mieux vous faire sentir, mon cher Auditeur, toute la foiblesse de ce prétexte : vous vous plaignez que vous manquez de foi : vous dites que vous souhaiteriez de l'avoir ; que rien n'est plus heureux que d'être vivement persuadé, & que rien ne coûte dans cet état ; mais si vous souhaitez d'avoir la foi ; si vous croyez que

rien n'eſt plus heureux que d'être véritablement convaincu des vérités du ſalut, & de l'illuſion de tout ce qui ſe paſſe ; ſi vous enviez la deſtinée des ames qui ſont parvenues à cet état ſouhaitable ; ſi cela eſt, voilà donc la foi que vous attendez, & que vous croyez avoir perdue. Que vous faut-il connoître encore de plus pour finir une vie criminelle, que le bonheur de ceux qui en ſont ſortis pour travailler à leur ſalut ? Vous dites que vous ſouhaiteriez d'avoir la foi : mais vous l'avez dès que vous la croyez digne d'être ſouhaitée ; du moins vous en avez aſſés pour connoître que le plus grand bonheur de l'homme eſt de tout ſacrifier à ſes promeſſes. Or, les ames qui reviennent tous les jours à Dieu, n'y ſont pas attirées par d'autres lumières : les Juſtes qui portent ſon joug, ne ſont pas ſoutenus & animés par d'autres vérités ; nous-mêmes qui le ſervons, n'en connoiſſons pas davantage.

Ceſſez donc de vous ſéduire vous-même, & d'attendre ce que vous avez déja. Ah ! ce n'eſt pas la foi qui vous manque, c'eſt la volonté de remplir les devoirs qu'elle vous impoſe : ce ne ſont pas vos doutes qui vous arrêtent, ce ſont vos paſſions. Vous ne vous connoiſſez pas vous-même ; vous êtes bien aiſe de vous perſuader que vous manquez de foi, parceque ce prétexte que vous oppoſez à la grace, eſt moins humiliant pour l'amour propre, que celui

des vices honteux qui vous retiennent. Mais remontez à la source ; vos doutes ne sont nés que de vos déréglemens : réglez donc vos mœurs, & la foi ne vous offrira plus rien que de certain & de consolant : soyez chaste, pudique, tempérant, & je vous réponds de la foi que vous croyez avoir perdue : vivez bien, & il ne vous en coûtera plus rien de croire.

Et une preuve que je vous dis vrai ; c'est que si pour revenir à Dieu, il ne devoit vous en coûter que de soumettre votre raison à des mystères qui nous passent ; si la vie chrétienne ne vous offroit point d'autres difficultés, que certaines contradictions apparentes qu'il faut croire sans les pouvoir comprendre ; si la Foi ne proposoit point de devoirs pénibles à remplir ; si pour changer de vie, il ne falloit pas renoncer aux passions les plus vives & aux attachemens les plus chers ; si c'étoit ici une affaire purement d'esprit & de croyance, & que le cœur & les panchans n'y souffrissent rien, vous n'auriez plus de peine à vous rendre ; vous regarderiez comme des insensés ceux qui mettroient en balance des difficultés de pure spéculation qu'il n'en coûte rien de croire, avec une éternité malheureuse qui au fond peut devenir le partage des incrédules. La foi ne vous paroit donc difficile, que parcequ'elle régle les passions, & non parcequ'elle propose des mystères. C'est donc la sainteté de ses maximes qui vous

révolte, plutôt que l'incompréhensibilité de ses secrets : vous êtes donc corrompu ; mais vous n'êtes pas incrédule.

Et en effet, malgré vos doutes prétendus sur la foi, vous sentez que l'incrédulité déclarée est un parti affreux ; vous n'oseriez vous y fixer : c'est un sable mouvant sous lequel vous entrevoyez mille précipices qui vous font horreur, où vous ne trouvez point de consistance, & où vous n'oseriez marcher d'un pied ferme & assuré : vous dites tous les jours vous-même qu'on ne risque rien en se donnant à Dieu ; qu'au fond, quand il ne seroit pas si certain qu'il y auroit quelque chose après cette vie, l'alternative est trop affreuse pour ne pas prendre des mesures ; & que dans une incertitude même effective des vérités de la Foi, le parti de l'homme de bien seroit toujours le plus sûr & le plus sage. Votre état est donc plutôt une irrésolution vague d'un cœur agité, & qui craint de rompre ses chaînes, qu'un doute réel & effectif sur la foi, & une crainte que vous ne perdiez vos peines en lui sacrifiant vos plaisirs injustes : vos incertitudes sont donc plutôt des efforts que vous faites pour vous défendre contre un reste de foi qui vous éclaire encore en secret, qu'une marque que vous l'ayez perdue. Ne cherchez donc plus à vous convaincre ; travaillez plutôt à ne plus combattre la conviction intérieure qui vous éclaire & qui vous condamne. Re-

venez à votre cœur ; réconciliez-vous avec vous-même ; laissez parler une conscience, qui plaide encore sans cesse au-dedans de vous pour la foi, contre vos propres déréglemens ; en un mot, écoutez-vous vous-même, & vous serez fidèle.

Mais on convient, direz-vous, que s'il ne falloit que croire, il n'en coûteroit pas beaucoup. C'est ici un second prétexte des pécheurs qui diffèrent ; c'est la grace qui manque, & on l'attend : la conversion n'est pas l'ouvrage de l'homme, & c'est à Dieu seul à changer le cœur.

Or, je dis que ce prétexte si vulgaire, si souvent répété dans le monde, & dans la bouche presque de tous ceux qui vivent dans le crime ; si nous considérons le pécheur qui l'allégue, il est injuste ; si nous avons égard à Dieu à qui il s'en prend, il est téméraire & ingrat ; si nous l'examinons en lui-même, il est insensé & insoutenable.

Premiérement, si nous considérons le pécheur qui l'allégue, il est injuste ; car vous vous plaignez que Dieu ne vous a pas encore touché, que vous ne sentez aucun goût pour la dévotion, & qu'il faut attendre que le goût vienne pour changer de vie. Mais, plein de passions comme vous êtes, êtes-vous raisonnable d'attendre & d'exiger que Dieu vous fasse sentir un grand goût pour la piété ? vous voulez que votre cœur, encore plongé dans le désordre, sente les douceurs pures & les attraits chastes de la ver-

tu ? Vous reſſemblez à un homme qui ne ſe nourriroit que de fiel & d'abſinthe, & qui ſe plaindroit après cela qu'il trouve tout amer. Vous dites que c'eſt à Dieu à vous donner du goût pour ſon ſervice, s'il veut que vous le ſerviez, vous qui abrutiſſez tous les jours votre cœur par des excès indignes; vous qui mettez tous les jours un nouveau cahos entre Dieu & vous par de nouveaux déréglemens ; vous enfin, qui achevez d'éteindre tous les jours dans votre ame par de nouvelles débauches, ces ſentiments mêmes de vertu naturelle, ces impreſſions heureuſes d'innocence & de régularité nées avec nous, qui auroient pu ſervir à vous rappeller à la vertu & à la juſtice. O homme, n'êtes-vous donc injuſte, que lorſqu'il s'agit d'accuſer la ſageſſe & la juſtice de votre Dieu ?

Mais je dis plus, quand Dieu opéreroit dans votre cœur ce goût & ces ſentimens de ſalut que vous attendez ; diſſolu & corrompu comme vous êtes, ſentiriez-vous ſeulement l'opération de ſa grace ? quand il vous appelleroit, l'entendriez-vous, diſſipé comme vous êtes par les plaiſirs d'une vie toute mondaine ? quand il vous toucheroit, ce ſentiment de grace auroit-il quelque ſuite pour votre converſion, éteint qu'il ſeroit d'abord par la vivacité & l'emportement des paſſions profanes ? Et en effet, il opère encore dans votre cœur, ce Dieu plein de longanimité & de patience ; il répand

encore au-dedans de vous les richeſſes de ſa bonté & de ſa miſéricorde. Ah! ce n'eſt pas ſa grace qui vous manque : mais vous la recevez dans un cœur ſi plein de corruption & de misère, qu'elle n'y fait rien, pour ainſi dire, qu'elle n'y excite rien ; c'eſt une étincelle de feu, qui tombe dans un abîme de boue & de puanteur, & qui s'éteint dans le moment même qu'elle eſt tombée.

Rentrez donc en vous-même, mon cher Auditeur, & comprenez toute l'injuſtice de vos prétextes. Vous vous plaignez que Dieu vous manque, & que vous attendez ſa grace pour vous convertir : mais eſt-il un pécheur dans la bouche de qui cette plainte ſoit plus injuſte que dans la vôtre ? Rappellez ici tout le cours de votre vie ; ſuivez depuis le premier âge juſqu'aujourd'hui. Le Seigneur vous avoit prévenu dès votre enfance de ſes bénédictions : il avoit mis en vous un naturel heureux, une ame bonne, & toutes les inclinations les plus favorables à la vertu : il vous avoit ménagé, dans l'enceinte même d'une famille, des ſecours & des exemples domeſtiques de foi & de piété. Les miſéricordes du Seigneur ont été encore plus loin : il vous a préſervé de mille périls : il vous a fait ſurvivre à des occaſions, où les malheurs de la guerre ont vû périr à vos côtés vos amis, & peut-être les complices de vos déſordres : il n'a pas épargné, pour vous ramener à lui, les afflictions, les dégoûts, & les

les disgraces : il vous a enlevé les objets criminels de vos passions dans le tems même que votre cœur y tenoit plus fortement : il a conduit votre destinée avec tant de miséricorde, que vos passions ont toujours été traversées de mille obstacles ; que vous n'avez jamais pu parvenir à l'accomplissement de tous vos souhaits criminels, & qu'il a toujours manqué quelque chose à votre bonheur injuste : il vous a formé des engagemens & des devoirs sérieux, qui vous ont imposé malgré vous l'obligation d'une vie sage & réglée devant les hommes : il n'a pas permis que votre conscience se soit endurcie dans le déréglement ; & vous n'avez jamais pu réussir à calmer vos remords, & à vivre tranquille dans le crime : il n'y a pas eu de jour, où vous n'ayez senti le vuide du monde, & l'horreur de votre état : au milieu même de vos plaisirs & de vos excès, la conscience s'est réveillée, & vous n'avez calmé vos inquiétudes secrettes, qu'en vous promettant un changement à venir. Un Dieu juste & miséricordieux vous presse, & vous poursuit partout, depuis que vous l'avez abandonné : il s'est attaché à vous, dit un Prophéte, comme le ver s'attache au vétement, pour ronger sans cesse votre cœur, & vous faire de l'importunité de sa morsure, un reméde salutaire. A l'heure même que je vous parle, il opère au dedans de vous ; & ne met dans ma bouche ces vérités sain-

tes, & ne m'envoye ici vous les annoncer, que pour vous rappeller peut-être vous seul. Qu'est donc votre vie toute entière, qu'un enchaînement de graces? Qui êtes-vous vous-même, qu'un enfant de dilection, & l'ouvrage des miséricordes du Seigneur? Injuste que vous êtes! & vous vous plaignez après cela que sa grace vous manque, vous sur qui seul le Seigneur semble jetter des regards sur la terre; vous dans le cœur de qui il opère si continuellement, comme s'il n'avoit que vous seul à sauver de tous les hommes; vous pour qui seul il semble ménager la plûpart des événemens qui arrivent autour de vous; vous en un mot, dont tous les momens sont de nouvelles graces, & dont le plus grand crime sera d'en avoir trop reçu, & d'en avoir toujours abusé.

Mais pour achever de vous confondre, sur quoi vous fondez-vous, pour nous dire que la grace vous manque? Vous le dites sans doute, parceque vous sentez qu'il vous en coûteroit trop dans l'état où vous êtes pour revenir à Dieu: mais vous croyez donc qu'avoir la grace, c'est se convertir sans qu'il en coûte rien, sans qu'on se fasse aucune violence, sans s'en appercevoir presque soi-même? vous croyez donc qu'avoir la grace, c'est n'avoir plus de passions à combattre, plus de chaines à rompre, plus de tentations à surmonter; que c'est renaître par la pénitence sans pleurs,

ſans douleur, ſans difficulté ? Ah ! je vous réponds que ſur ce pied-là, vous ne l'aurez jamais cette grace chimérique : car il vous en coûtera toujours pour vous convertir ; il faudra toujours, quelle que puiſſe être la grace, faire des efforts héroïques, réprimer vos panchans, vous arracher aux objets les plus chers, & ſacrifier tout ce qui vous captive encore. Voyez s'il n'en coûte rien à ceux qui reviennent tous les jours à Dieu, & cependant ils ont la grace, puiſque c'eſt elle qui les délivre & change leur cœur. Informez-vous d'eux ſi la grace applanit tout, facilite tout ; ſi elle ne laiſſe plus rien à ſouffrir à l'amour propre. Demandez-leur s'ils n'ont pas eu mille combats à ſoutenir, mille obſtacles à vaincre, mille paſſions à modérer ; & vous ſaurez ſi avoir la grace, c'eſt ſe convertir ſans y mettre rien du ſien. Voyez s'il n'en coûta rien autrefois à Auguſtin : quels efforts pour s'arracher à ſa boue, pour rompre la chaîne de fer, qui lioit ſa volonté rébelle ! & cependant en quel cœur la grace opéra-t-elle jamais avec plus d'abondance & de force que dans le ſien ? La converſion eſt donc un ſacrifice pénible, un batême laborieux, un enfantement douloureux, une victoire qui ſuppoſe des combats & des fatigues. La grace les adoucit, je l'avoue ; mais elle ne fait pas qu'on n'ait plus à combattre : & ſi pour changer de vie, vous attendez une grace de cette nature, je vous

déclare qu'il n'y en eut jamais ; & que c'eſt être réſolu de périr, que d'attendre ſi follement ſon ſalut & ſa délivrance.

Mais ſi le prétexte du défaut de la grace eſt injuſte du côté du pécheur qui l'allégue, il n'eſt pas moins téméraire & ingrat par rapport à Dieu à qui il s'en prend.

Car vous dites que Dieu eſt le maître, & que lorſqu'il voudra de vous, il ſaura bien vous trouver. C'eſt-à-dire, que vous n'avez qu'à le laiſſer faire tout ſeul, & que ſans que vous vous mettiez en peine de votre ſalut, il ſaura bien, quand il voudra, changer votre cœur ; c'eſt-à-dire, que vous n'avez qu'à paſſer agréablement la vie dans les plaiſirs & dans le crime, & que ſans que vous vous en mêliez, ſans y penſer ſeulement, ſans apporter à la converſion que vous attendez, d'autre diſpoſition qu'une vie entière de déſordre, & des réſiſtances éternelles à ſa grace, il ſaura bien vous prendre quand ſon moment ſera venu ; c'eſt-à-dire, que notre ſalut, cette grande affaire, cette unique affaire que vous avez ſur la terre, n'eſt plus votre affaire, & que le Seigneur qui ne vous a donné à conduire que celle-là, qui vous ordonne de la préférer à toutes les autres, de les négliger toutes pour vaquer à celle-là toute ſeule, vous en a pourtant abſolument déchargé, pour la prendre toute entière ſur lui ſeul. Montrez-nous donc cette promeſſe dans quelque nouvel Evangi-

le ; car vous savez qu'on ne la trouve pas dans celui de Jesus-Christ. Le pécheur, dit un Prophéte, n'a rien que d'insensé à répondre pour se justifier, & son cœur prend de mauvaise foi le parti de ses crimes contre Dieu même : *Stultus fatua loquetur, & cor ejus faciet iniquitatem, ut perficiat simulationem, & loquatur ad Dominum fraudulenter.* Is. 32. 6.

Enfin, ce prétexte est insensé en lui-même. Car, vous dites que la grace vous manque : je vous ai déja répondu que vous vous trompez ; que si vous êtes de bonne foi, vous devez reconnoître que la grace ne vous a pas manqué ; que vous avez ressenti plus d'une fois ses impressions salutaires, qu'elle auroit triomphé de vos passions, si votre dureté & l'impénitence de votre cœur n'y avoient toujours opposé une résistance opiniâtre ; que Dieu, qui veut que tous les hommes soient sauvés, qui n'a tiré du néant des créatures raisonnables, qu'afin qu'elles le louent, le bénissent, le glorifient, en un mot, qui ne nous a faits que pour lui, vous a ouvert à vous, mon cher Auditeur, comme à tant d'autres pécheurs, mille voies de conversion, qui vous auroient ramené infailliblement dans le droit chemin, si vous n'aviez pas fermé l'oreille à sa voix lorsqu'il vous appelloit. La grace vous manque, dites-vous. Eh bien, que prétendez-vous par-là ? Seroit-ce de donner à entendre que Dieu qui

est notre père, & dont nous sommes les enfans, qui a pour nous une affection qui surpasse infiniment celle de la mère la plus tendre pour un fils unique, qu'un Dieu si bon nous laisse, faute de secours, dans l'impossibilité de faire le bien ? Mais pensez-vous qu'un tel langage seroit un blasphême contre la sagesse de Dieu, & la justification de tous les crimes ? Ignorez-vous donc, que quelque plaie qu'ait fait à notre liberté la chûte d'Adam, elle nous l'a pourtant encore laissée ; qu'il n'y auroit plus de loi & de devoirs imposés à l'homme, s'il n'avoit pas le pouvoir réel & véritable de les accomplir ; que la Religion, loin d'être un secours & une consolation, ne seroit plus qu'un désespoir & un piége ; que si malgré tous les soins que Dieu a de notre salut, nous périssons, c'est toujours la faute de notre volonté, & non pas le défaut de sa grace ; que nous sommes tout seuls les auteurs de notre perte & de nos malheurs ; qu'il n'a tenu qu'à nous de les éviter ; & que mille pécheurs n'ayant pas plus de grace & de secours que nous, ont rompu leurs chaînes, & rendu gloire à Dieu & à ses miséricordes, par une vie toute nouvelle.

Mais quand ces vérités de la Foi seroient moins sûres, & qu'il seroit vrai, mon cher Auditeur, que la grace vous manque, il seroit donc vrai que Dieu vous a abandonné tout-à-fait ; que vous êtes marqué d'un

caractère de réprobation, & que votre état ne ſauroit être pis. Car n'avoir point de grace, c'eſt la plus terrible de toutes les ſituations, & le préjugé le plus certain d'une condamnation éternelle. Et cependant c'eſt cette penſée affreuſe elle-même qui vous raſſure, qui juſtifie à vos yeux votre tranquillité dans le crime, qui vous fait différer votre converſion ſans trouble, ſans remords, qui ſert même d'excuſe à vos déſordres : c'eſt-à-dire, que vous êtes ravi de ne la point avoir cette grace précieuſe ; que vous vous dites avec complaiſance à vous-même : Dieu ne veut point encore de moi ; je n'ai qu'à vivre, en attendant, tranquillement dans le crime ; ſa grace ne viendra pas encore ſitôt ; c'eſt-à-dire, que vous ne la ſouhaitez pas, & que vous ſeriez même fâché qu'elle vint rompre des chaînes que vous aimez encore. N'avoir pas la grace, devroit être pour vous le motif le plus effrayant, le plus puiſſant pour ſortir de votre état déplorable ; & c'eſt le ſeul qui vous calme, & qui vous arrête.

D'ailleurs, plus vous différez, moins vous en aurez de grace ; car plus vous différez, plus vos crimes ſe multiplient, plus Dieu s'éloigne de vous, ſes miſéricordes s'épuiſent, ſes momens d'indulgence s'écoulent, votre meſure ſe remplit, le terme terrible de ſon indignation approche ; & s'il eſt vrai que vous n'ayez pas aſſés

de grace aujourd'hui pour vous convertir, vous n'en aurez pas assés dans quelque tems, pour comprendre même que vous ayez besoin de conversion & de pénitence.

Ce n'est donc pas à la grace qu'il faut vous en prendre, c'est à vous-même. Augustin dans ses foibles desirs de conversion s'en prenoit-il au Seigneur du délai de sa pénitence ? Ah ! il n'en cherchoit pas la raison ailleurs que dans la foiblesse & le déréglement de son cœur. Je traînois, dit-il lui-même, un cœur malade & déchiré de remords, n'accusant que moi seul de mes malheurs, & des délais que j'apportois à une vie nouvelle : *Sic ægrotabam, & excruciabar, accusans memetipsum.* Je me roulois dans mes propres chaînes, sans faire aucun effort, comme si elles avoient dû se rompre d'elles-mêmes : *Volvens ac versans me in vinculo meo, donec abrumperetur totum.* Pour vous, Seigneur, vous ne cessiez de châtier mon cœur par des amertumes secrettes, y opérant sans cesse par une sévérité miséricordieuse, des remords cuisans qui troubloient toute la douceur de ma vie : *Et instabas tu in occultis meis, Domine, severâ misericordiâ flagella ingeminans timoris & pudoris.* Cependant les amusemens du monde que j'avois toujours aimé, & que j'aimois encore, me retenoient : *Retinebant me nugæ nugarum antiquæ amicæ meæ ;* & ils me disoient tout bas : Vous allez donc renoncer à tous les plaisirs ? *Dimittis-ne*

Confess. l. 8. ch. 11. n. 25.

Ibid. n. 26.

nos ? Dès ce moment vous allez donc dire adieu pour toujours à tout ce qui a fait jusqu'ici tout l'agrément de votre vie : *A momento isto non erimus tecum ultrà in æternum ?* Quoi, désormais il ne vous sera plus permis de voir les personnes qui vous ont été les plus chères ; il faudra vous séparer de vos amis de plaisir, vous bannir de leurs assemblées, vous interdire les joies les plus innocentes & toutes les douceurs de la société ? *A momento isto non tibi licebit hoc & illud ultrà in æternum ?* Mais croyez-vous pouvoir soutenir l'ennui d'une vie si triste, si vuide, si unie, si différente de celle que vous avez jusqu'ici menée ? *Putas-ne sine istis poteris ?*

Voilà où ce pécheur à demi touché, trouvoit les raisons de ses délais & de ses résistances, dans la crainte de renoncer à ses passions, & de ne pouvoir soutenir la démarche d'une nouvelle vie, & non dans le défaut de la grace : & voilà précisément où vous en êtes, & ce que vous vous dites tous les jours en secret à vous-même.

Car après tout, supposons que la grace vous manque, qu'en concluez-vous ? Que les crimes où vous vous plongez tous les jours, si la mort vous surprend dans cet état déplorable, ne vous damneront pas ? vous n'oseriez le dire. Que vous n'avez qu'à vivre tranquille dans vos désordres, en attendant que Dieu vous touche & que la

grace vous soit donnée ? mais il est extravagant d'attendre la grace en s'en rendant tous les jours indigne. Que vous n'êtes pas coupable devant Dieu du délai de votre conversion, puisqu'elle ne dépend pas de vous ? mais tous les pécheurs qui différent & qui meurent impénitens seroient donc justifiés, & l'enfer ne seroit plus que pour les Justes qui se convertissent. Que vous ne devez plus vous occuper de votre salut, & le laisser au hazard sans vous en mettre en peine ? mais c'est le parti du désespoir & de l'impiété ? Que le moment de votre conversion est marqué, & qu'un peu plus ou un peu moins de déréglement ne l'avancera ou ne le reculera pas d'un instant ? mais vous n'avez donc qu'à vous percer le cœur d'un glaive, ou vous aller précipiter au milieu des ondes, sous prétexte que le moment de votre mort est marqué, & que cette témérité ne le hâtera & ne le retardera pas d'un seul instant. O homme ! s'écrie l'Apôtre, en répondant à la folie & à l'impiété de ce prétexte ; est-ce ainsi que vous mépriſez les richesses de la bonté de votre Dieu ? Ignorez vous que sa patience à souffrir vos désordres, loin de les autoriser doit vous rappeller à la pénitence ? & cependant c'est sa longanimité même qui vous rassure dans le crime ; & par l'endurcissement de votre cœur, vous amassez un trésor abondant de colère pour le jour terrible qui vous surpren-

dra, & où il sera rendu à chacun selon ses œuvres.

La seule conséquence sensée qu'il vous seroit donc permis de tirer, supposé que la grace vous manque ; c'est que vous devez prier plus qu'un autre pour l'obtenir ; ne rien oublier pour fléchir un Dieu irrité, & qui s'est retiré de votre cœur : vaincre par vos importunités sa résistance ; éloigner en attendant, tout ce qui éloigne sa grace de votre cœur; lui préparer les voies ; écarter tous les obstacles qui vous l'ont rendue jusqu'ici inutile ; vous interdire les occasions où votre innocence trouve toujours de nouveaux écueils, & qui achevent de fermer votre cœur aux saintes inspirations : voilà une manière chrétienne & sage de rendre gloire à Dieu, de confesser qu'il est le seul maître des cœurs, & que tout don vient de lui. Mais de dire comme vous dites tous les jours sans rien changer à vos mœurs déréglées : Quand Dieu voudra de moi, il saura bien me trouver ; c'est dire : Je ne veux point encore de lui ; je puis encore me passer de lui ; je vis heureux & tranquille : quand il me forcera, & que je ne pourrai plus l'éviter, alors je me rendrai ; mais en attendant je jouirai de ma bonne fortune, & du privilége qu'il m'accorde de ne pas me convertir encore. Quelle affreuse préparation à cette grace précieuse qui change le cœur ! voilà pourtant tout ce qui

la fait attendre avec confiance à l'ame impénitente.

Tels sont les prétextes que le pécheur qui différe sa conversion, tire du côté de Dieu. Venons à ceux qu'il prend dans lui-même.

II. PARTIE. IL est étonnant, mes Frères, que la vie étant si courte, le moment de la mort si incertain, tous les instans si précieux, les conversions si rares, les exemples de ceux qui sont surpris si fréquens, l'avenir si terrible; on puisse se former à soi-même tant de prétextes frivoles pour différer de changer de vie. Dans tous les autres dangers qui menacent ou notre vie, ou notre honneur, ou notre fortune, les précautions sont promtes & présentes; il n'est que le péril qui soit douteux & éloigné : ici le péril est certain & présent; & les précautions sont toujours incertaines & reculées. Il semble ou que le salut soit une chose arbitraire, ou que notre vie soit entre nos mains, ou que le tems de faire pénitence nous ait été promis, ou que mourir sans l'avoir faite ne soit pas un grand malheur, si fort tous les pécheurs s'endorment tranquillement dans cette espérance qu'ils se convertiront un jour, sans travailler jamais à changer de vie. Et ce qu'il y a de plus incompréhensible dans le délai de leur pénitence, c'est qu'ils conviennent tous du besoin qu'ils ont

de ſe convertir, du mauvais état de leur conſcience ; qu'ils regardent tous comme le dernier des malheurs de mourir dans cet état funeſte ; & cependant qu'ils différent tous d'en ſortir ſur des prétextes ſi puériles, que le ſérieux même de la chaire chrétienne ſouffre de les réfuter & de les combattre.

L'âge, les paſſions, les ſuites d'un changement de vie, qu'on craint de ne pouvoir ſoutenir : voilà les vains prétextes qu'on s'oppoſe à ſoi-même, pour différer la converſion que Dieu demande de nous.

Je dis premiérement l'âge. On veut laiſſer paſſer les années de ſa jeuneſſe, à laquelle un parti auſſi ſérieux que celui de la piété ne paroit pas convenir : on attend une certaine ſaiſon de la vie où la première fleur de l'âge effacée, les mœurs devenues plus ſérieuſes, les bienſéances plus exactes, le monde moins attentif ſur nous, l'eſprit même plus mûr & plus capable de ſoutenir cette grande entrepriſe, on ſe promet à ſoi-même qu'on y travaillera, & que rien ne ſera plus capable alors de nous en détourner.

Mais il ſeroit naturel de vous demander d'abord, qui vous a dit que vous arriverez au terme que vous vous marquez à vous-même ; que la mort ne vous ſurprendra pas dans le cours de ces années que vous deſtinez encore au monde & aux paſſions ; & que le Seigneur que vous n'attendez que

vers la fin du jour, n'arrivera pas dès le matin & lorsque vous y penserez le moins? La jeunesse est-elle un garant bien sûr contre la mort? Voyez, sans parler ici de ce qui arrive tous les jours au reste des hommes, si en vous renfermant même dans le petit nombre de vos amis & de vos proches, vous n'en trouverez point à qui la justice de Dieu ait creusé un tombeau dès les premières années de leur course; qui comme la fleur des champs ayent séché du matin au soir, & ne vous ayent laissé que le triste regret de voir éclore une vie qui a été aussitôt éteinte. Insensé, on va peut-être au premier jour vous redemander votre ame; & ces projets de conversion que vous renvoyez à l'avenir, de quoi vous serviront-ils? & ces grandes résolutions que vous vous promettez d'exécuter un jour, que changeront-elles à votre malheur éternel, si la mort les prévient, comme elle les prévient tous les jours, & ne vous laisse que le regret inutile de les avoir en vain formées?

Mais je veux que la mort ne vous surprenne pas, & je vous demande surquoi vous promettez-vous que l'âge changera votre cœur, & vous disposera plus que vous ne l'êtes aujourd'hui à une vie nouvelle? L'âge changea-t-il le cœur de Salomon? ah! c'est alors que ses dissolutions montèrent au plus haut point, & que sa honteuse fragilité ne connut plus de bornes;

L'âge prépara-t-il Saül à sa conversion ? ah! c'est alors qu'il ajoûta à ses égaremens passés la superstition, l'impiété, l'endurcissement, & le désespoir. L'âge apporta-t-il quelque reméde aux désordres de Jésabel & de l'incestueuse Hérodias ? c'est alors qu'elles parurent plus ambitieuses, plus voluptueuses, plus attentives à plaire que jamais. Peut-être en avançant en âge, sortirez-vous de certaines mœurs déréglées, parceque le dégoût tout seul qui les suit, vous en aura retiré ; mais vous ne vous convertirez pas pour cela : vous ne vivrez plus dans le désordre ; mais vous ne vous repentirez pas, mais vous ne ferez pas pénitence, mais votre cœur ne sera pas changé : vous serez encore mondain, ambitieux, voluptueux, sensuel : vous vivrez tranquille dans cet état, parceque vous n'aurez plus que toutes les dispositions de ces vices sans vous livrer à leurs excès. Les années, les exemples, le long usage du monde, n'auront servi qu'à vous endurcir la conscience, qu'à substituer une indolence & une sagesse mondaine aux passions, & à effacer cette sensibilité de religion que le premier âge laisse dans l'ame encore alors craintive & timorée ; vous mourrez impénitens.

Et si vous croyez que ce soit ici un simple mouvement de zèle, & non une vérité fondée sur l'expérience ; examinez ce qui se passe tous les jours à vos yeux : voyez toutes les ames qui ont vieilli dans le

monde, & que l'âge tout seul a retirées des plaisirs : l'amour du monde ne meurt qu'avec elles : sous des dehors différens & que la bienséance seule a changés, vous voyez le même goût pour le monde, les mêmes panchans, la même vivacité pour les plaisirs ; un cœur jeune encore dans un corps changé & effacé. On rappelle avec complaisance les joies des premières années : on fait revivre par l'erreur de l'imagination tout ce que l'âge & les tems nous ont ôté : on regarde avec envie une jeunesse florissante & les amusemens qui la suivent : on en prend tout ce qui peut encore compatir avec le sérieux de son état : on se fait des prétextes pour être encore de certains plaisirs avec bienséance, & sans s'exposer à la risée publique. Enfin, à mesure que le monde s'enfuit & nous échappe, on court après lui avec plus de goût que jamais : le long usage qu'on en a fait, n'a servi qu'à nous le rendre plus nécessaire, & nous mettre hors d'état de nous en passer ; & l'âge n'a point encore fait de conversion.

Mais quand ce malheur ne seroit point à craindre ; le Seigneur n'est-il pas le Dieu de tous les tems & de tous les âges ? Est-il un seul de nos jours qui ne lui appartienne, & qu'il nous ait laissé pour le monde & pour la vanité ? N'est-il pas jaloux même des prémices de notre cœur & de notre vie, figurées par ces prémices des fruits de la terre que la loi ordonnoit de lui offrir ?

Pourquoi

Pourquoi lui retrancheriez-vous donc la plus belle partie de vos années pour la consacrer au démon & à ses œuvres ? La vie est-elle trop longue, pour être toute entière employée à la gloire du Seigneur qui nous l'a donnée, & qui nous en promet une immortelle ? le premier âge est-il trop précieux pour être consacré à mériter la possession éternelle de l'Etre souverain ? Vous ne lui réservez donc que les restes & le rebut de vos passions & de votre vie ? & c'est comme si vous lui disiez : Seigneur, tant que je serai propre au monde & aux plaisirs, n'attendez pas que je revienne à vous & que je vous cherche : tant que le monde voudra de moi, je ne saurois me résoudre à vouloir de vous : quand il commencera à m'oublier, à m'échapper, & que je ne pourrai plus en faire usage, alors je me tournerai vers vous ; je vous dirai, Me voici ; je vous prierai d'accepter un cœur, que le monde rejettera, & qui sera même triste de la dure nécessité où il se trouvera de se donner à vous : mais jusques-là n'attendez de moi qu'une indifférence entière & un oubli parfait : au fond vous n'êtes bon a servir, que lorsqu'on n'est plus soi-même bon à rien : on est sûr du moins qu'on vous trouve toujours ; tous les tems vous sont les mêmes : mais le monde, après une certaine saison de la vie, on n'y est plus propre ; & il faut se hâter d'en jouir avant qu'il nous échappe, &

tandis qu'il eſt encore tems. Ame indigne de confeſſer jamais les miſéricordes d'un Dieu que vous traitez avec tant d'outrage, & croyez-vous qu'alors il acceptera des hommages ſi forcés & ſi honteux à ſa gloire, lui qui ne veut que des ſacrifices volontaires, lui qui n'a pas beſoin de l'homme, & qui lui fait grace lors même qu'il accepte ſes vœux les plus purs, & ſes hommages les plus ſincères?

Le Prophéte Iſaïe inſultoit autrefois en ces termes à ceux qui adoroient de vaines idoles: Vous prenez un cédre ſur le Liban, leur diſoit-il, vous en retranchez la plus belle & la meilleure partie pour fournir à vos beſoins, à vos plaiſirs, au luxe & à l'ornement de vos Palais, & quand vous ne ſavez plus à quoi employer ce qui vous reſte, vous en faites une vaine idole, & vous lui offrez des vœux & des hommages ridicules: *Et de reliquo ejus idolum faciam.* Et voilà ce que je puis vous dire ici à mon tour: Vous retranchez de votre vie les plus belles & les plus floriſſantes années pour ſatisfaire vos goûts & vos paſſions injuſtes; & quand vous ne ſavez plus quel uſage faire de ce qui vous reſte, & qu'il devient inutile au monde & aux plaiſirs, alors vous en faites une idole; vous le faites ſervir à la religion; vous vous en formez une vertu fauſſe, ſuperficielle, inanimée, à laquelle vous conſacrez à regret les reſtes de vos paſſions & de vos déſor-

Iſ. 44. 19.

dres : *Et de reliquo ejus idolum faciam.* O mon Dieu ! est-ce donc là vous regarder comme un Dieu jaloux qu'une tache légère dans les offrandes les plus pures blesse & offense, ou comme une vaine idole qui ne sentiroit pas l'indignité & la simulation des hommages qu'on lui offre ? *Et de reliquo ejus idolum faciam.*

Oui, mes Frères, on ne recueille dans un âge avancé, que ce qu'on a semé les premières années de la vie. Si vous semez dans la corruption, dit l'Apôtre, vous moissonnerez dans la corruption : vous le dites tous les jours vous-mêmes, qu'on meurt toujours comme on a vécu ; que les caractères ne changent point ; qu'on porte dans la vieillesse tous les défauts & tous les panchans du premier âge ; & que rien n'est plus heureux que de se former de bonne heure des inclinations louables, & de s'accoutumer, comme dit un Prophète, à porter le joug du Seigneur dès une tendre jeunesse : *Bonum est viro, cùm portaverit jugum ab adolescentiâ suâ.* Thren. 3. 27.

Et en effet, mes Frères, quand nous n'aurions égard qu'au repos seul de notre vie ; quand nous n'aurions point d'autre intérêt que de nous préparer même ici-bas des jours heureux & paisibles ; quel bonheur de prévenir d'avance, & d'étouffer dans leur naissance, en se tournant d'abord à la vertu, tant de passions violentes qui déchirent ensuite le cœur, & qui font tout

le malheur & toute l'amertume de notre vie ! *Bonum eſt viro, cùm portaverit jugum ab adoleſcentiâ ſuâ.* Quel bonheur de n'avoir mis en ſoi que des idées douces & innocentees, de s'épargner la funeſte expérience de tant de plaiſirs criminels ; qui corrompent le cœur pour toujours, qui ſouillent l'imagination ; qui nous laiſſent milie images honteuſes & importunes, leſquelles nous accompagnent juſques dans la vertu, ſurvivent toujours à nos crimes, & en deviennent ſouvent de nouveaux elles-mêmes ! *Bonum eſt viro, cùm portaverit jugum ab adoleſcentiâ ſuâ.* Quel bonheur de s'être fait dans ſes premières années des plaiſirs innocens & tranquilles, d'avoir accoutumé le cœur à s'en contenter, de n'avoir pas contracté la triſte néceſſité de ne pouvoir plus ſe paſſer des plaiſirs violens & criminels ; & de ne s'être pas rendu inſupportable par un long uſage des paſſions vives & tumultueuſes, la douceur & la tranquillité de la vertu & de l'innocence ! *Bonum eſt viro, cùm portaverit jugum ab adoleſcentiâ ſuâ.* Que ces premières années paſſées dans la pudeur & dans l'horreur du vice, attirent de graces ſur tout le reſte de la vie ! qu'elles rendent le Seigeur attentif à toutes nos voies ! & qu'elles nous rendent nous-mêmes l'objet bien aimé de ſes ſoins & de ſes complaiſances paternelles ! *Bonum eſt viro, cùm portaverit jugum ab adoleſcentiâ ſuâ.*

Mais on convient, direz-vous, qu'il eſt heureux de s'être donné à Dieu de bonne heure, & d'avoir pu ſe préſerver de tous les inconvéniens de l'âge & des plaiſirs. Mais on n'en eſt pas là : on a ſuivi la route ordinaire : le torrent du monde & des paſſions ont entraîné : on ſe trouve même encore actuellement dans des engagemens trop vifs, & qu'il n'eſt point en ſoi de rompre : on attend une ſituation plus favorable ; & on ſe promet que lorſque la paſſion qui nous captive ſera éteinte, on ne ſe rengagera plus dans de nouveaux liens, & on ſe rangera tout de bon au devoir & à la vertu. Second prétexte ; les paſſions & les engagemens dont on ne peut encore ſortir.

Mais, premiérement, cette ſituation plus favorable que vous attendez pour revenir à Dieu, êtes-vous bien sûr qu'elle arrive ? Qui vous a révélé le cours & la durée des paſſions qui vous arrêtent actuellement ? Qui leur a marqué un terme, & leur a dit, comme le Seigneur aux flots d'une mer agitée : Vous viendrez juſques-là, & vous y verrez briſer votre impétuoſité, & la fureur de vos vagues ? *Uſque huc venies.* Quand finiront-elles, le ſavez-vous ? pouvez-vous répondre qu'elles finiront un jour ? qu'elles finiront du moins avant que vous finiſſiez vous-même ? ſeriez-vous le premier pécheur ſurpris dans ſes paſſions déplorables ? Tous les hommes

Job. 38. 11.

presque qui meurent à vos yeux, ne meurent-ils pas dans ce triste état? meurt-on autrement dans le monde? les Ministres appellés au secours des mourans trouvent-ils au lit de la mort beaucoup de pécheurs, qui depuis long-tems quittes de leurs habitudes se préparoient à ce dernier moment? Qu'y trouvons-nous, que des ames encore liées de mille chaînes, que la mort seule va dissoudre? que des consciences inexplicables, si j'ose parler ainsi, & encore enveloppées dans le cahos d'une vie toute déſordonnée? Qu'y entendons-nous, que des regrets inutiles sur cette terrible surprise, & de vaines protestations qu'on auroit pris d'autres mesures si l'on avoit pu la prévoir? Quels sont les soins ordinaires qui occupent notre ministère dans ces derniers momens? d'éclaircir des consciences que nous ne devrions plus alors que consoler; d'aider à rappeller des crimes, que nous ne devrions plus alors qu'exhorter à oublier; de faire expliquer au pécheur mourant ses déſordres, nous qui devrions alors le soutenir & l'animer par le souvenir de ses vertus; en un mot, d'ouvrir les abîmes de son cœur, nous qui ne devrions plus ouvrir alors à l'ame prête à se dégager de son corps, que le sein d'Abraham & les trésors d'une gloire immortelle. Voilà les tristes offices que nous vous rendrons peut-être un jour: vous nous appellerez à votre tour; & au lieu que nous aurions

dû nous consoler alors avec vous, en vous entretenant des avantages que promet au Fidèle, une sainte mort, nous ne serons occupés qu'à vous faire raconter les crimes de votre vie.

Mais quand vos passions n'iroient pas jusqu'à cette dernière heure : plus vous différez, plus vous jettez de profondes racines dans le crime, plus vos chaines forment de nouveaux replis sur votre cœur, plus ce levain de corruption que vous portez au-dedans de vous, se dilate, s'étend, aigrit & corrompt toute la capacité de votre ame. Jugez en par le progrès que la passion a fait jusqu'ici dans votre cœur. Ce n'étoient d'abord que des libertés timides, & où, pour vous calmer, vous cherchiez encore une ombre d'innocence : ce n'étoient ensuite que des actions douteuses, & où vous aviez encore peine à démêler le crime de la simple offense : le désordre suivit de près ; mais les excès marqués en étoient encore rares : vous vous les reprochiez aussitôt à vous-même : vous ne pouviez les porter long-tems sur la conscience encore effrayée de son état : insensiblement les chûtes se sont multipliées : le désordre est devenu un état fixe & habituel : la conscience n'a plus crié que foiblement contre l'empire de la passion : le crime vous est devenu nécessaire : il n'a plus réveillé de remords : vous l'avez avalé comme de l'eau, qui coule sans se faire

ſentir, & ſans piquer d'aucun goût le palais par où elle paſſe. Plus vous avancez, plus le venin gagne ; plus un reſte de force que la pudeur, que la raiſon, que la grace avoit miſe en vous, s'affoiblit ; plus ce qui étoit encore ſain dans votre ame, s'infecte & ſe ſouille. Quelle folie donc de laiſſer vieillir & corrompre des plaies, ſous prétexte qu'elles ſeront plus aiſées à guérir ! & que faites-vous en différant, que rendre vos maux plus incurables, & ôter à l'eſpérance de votre converſion, toutes les reſſources qui pourroient vous reſter encore ?

Vous vous flatez peut-être ſur ce qu'il n'eſt point de paſſions éternelles, & que le tems & le dégoût en font revenir tôt ou tard.

A cela je vous réponds, premiérement, que vous pourrez bien à la vérité vous laſſer des objets qui aujourd'hui vous captivent, mais que vos paſſions ne finiront pas pour cela. Vous pourrez bien vous former de nouveaux liens ; mais vous ne vous formerez pas un nouveau cœur. Il n'eſt point de paſſions éternelles, je l'avoue ; mais la corruption & le déſordre le font preſque toujours : les paſſions que le dégoût tout ſeul finit, laiſſent toujours le cœur tout prêt pour un autre ; & d'ordinaire c'eſt un nouveau feu qui chaſſe & éteint le premier. Rappellez-vous vous-même ce qui vous eſt arrivé juſqu'ici : vous croyiez qu'un

qu'un tel engagement fini, vous seriez libre & en état de revenir à Dieu ; vous marquiez à ce moment heureux le terme de vos désordres, & le commencement de votre pénitence : cet engagement a fini ; la mort, l'inconstance, le dégoût, ou quelqu'autre accident l'a rompu ; & cependant vous ne vous êtes pas converti : de nouvelles occasions se sont présentées, vous vous êtes formé de nouveaux liens, vous avez oublié vos premières résolutions ; & votre dernier état est devenu pire que le premier. Les passions que la grace n'éteint pas, ne font que rallumer le cœur pour des passions nouvelles.

Je vous réponds, secondement : Quand même tous vos engagemens criminels seroient finis, & qu'il n'y auroit plus d'objet particulier qui occupât votre cœur ; si le tems & le dégoût tout seul vous ont mené-là, vous n'en serez pas plus avancé pour votre conversion. Vous tiendrez encore à tout, en ne tenant plus à rien : vous vous trouverez dans un certain état vague d'indolence & d'insensibilité, plus éloigné du royaume de Dieu, que la vivacité même des passions insensées : votre cœur libre de passion particulière, sera comme plein d'une passion universelle, si j'ose parler ainsi, d'un grand vuide qui l'occupera tout entier. Il vous sera même d'autant plus difficile de sortir de cet état, que vous n'aurez rien de marqué à quoi vous

prendre. Vous vous trouverez sans force, sans goût, sans aucun sentiment pour le salut; & le défaut d'objet, en vous laissant plus tranquille pour les créatures, ne fera qu'augmenter votre dégoût affreux pour le Seigneur. C'est un calme dont vous aurez plus de peine à vous tirer que de la tempête même : car les mêmes vents qui forment l'orage, quelquefois par un coup heureux peuvent nous jetter dans le port; mais le calme, plus il est grand, plus il conduit sûrement au naufrage.

Mais enfin, on voudroit bien changer, & prendre le parti d'une vie plus raisonnable & plus chrétienne. On sent le vuide du monde & des plaisirs; on se prête aux amusemens & à une certaine dissipation sans goût & comme à regret; on souhaiteroit d'y renoncer, & de travailler sérieusement à son salut : mais cette première démarche fait peur. C'est un coup d'éclat qui nous engage vers le public, & qu'on craint de ne pouvoir soutenir : on est d'un rang où le plus petit changement sera remarqué, & l'on craint de n'aller donner, comme tant d'autres, une scène qui ne durera pas, & qui ne nous laissera que le ridicule de la dévotion, sans nous en laisser le mérite.

Vous craignez de ne pouvoir vous soutenir, mon cher Auditeur? Eh quoi, en différant de vous convertir, vous vous promettez que Dieu vous touchera un

jour ; & en vous convertiſſant aujourd'hui, vous n'oſez vous promettre qu'il vous ſoutiendra ? Vous comptez ſur ſes miſéricordes en l'outrageant, & vous n'oſez y compter en le glorifiant ? vous croyez ne rien riſquer de ſon côté en continuant à l'offenſer, & vous vous en défiez en commençant à le ſervir ? O homme, où eſt ici cette raiſon & cette équité de jugement dont vous vous piquez ſi fort ! & faut-il que ſur l'affaire de votre ſalut ſeulement, vous ſoyez un abîme de contradiction, & un paradoxe incompréhenſible ?

D'ailleurs, n'aurions-nous pas raiſon de vous dire : Commencez toujours ; eſſayez ſi en effet vous ne pourrez pas vous ſoutenir dans le ſervice de Dieu. La choſe ne vaut-elle pas du moins la peine d'être tentée ? Eſt-ce qu'un homme que la tempête a jetté au milieu de la mer, & qui ſeroit à la merci des flots, & ſur le point d'un triſte naufrage, ne tente pas premiérement, s'il pourra aborder au port à la nage, avant de ſe laiſſer ſubmerger aux ondes ? ne fait-il point d'efforts ? n'eſſaye-t-il rien ? ſe dit-il à lui-même pour ne rien tenter, Peut-être je ne me ſoutiendrai pas ; les forces peut-être me manqueront en chemin ? Ah ! il eſſaye, il fait des efforts, il combat contre le danger, il va juſqu'au dernier moment de ſa force, & ne ſuccombe enfin que lorſque gagné par la violence des flots, il eſt forcé de céder au

malheur de sa destinée. Vous périssez, mon cher Auditeur ; les ondes vous gagnent ; le torrent vous entraîne ; & vous balancez si vous essayerez de vous sauver du danger ? & vous mettez à sonder vos forces, les seuls momens qui vous restent pour pourvoir à votre sûreté ? & vous perdez à délibérer, un tems qui ne vous est laissé que pour vous dégager du péril qui presse, & où tant d'autres périssent à vos yeux ?

Mais enfin, je veux que dans la suite les difficultés de la vertu laissent votre foiblesse, & que vous soyez obligé de reculer. Toujours auriez-vous du moins passé quelque tems sans offenser votre Dieu : toujours auriez-vous du moins fait quelques efforts pour l'appaiser ; toujours auriez-vous du moins consacré quelques jours à benir son saint nom : toujours ce seroit du moins autant de retranché de votre vie criminelle, & de ce trésor d'iniquité que vous amassez pour le jour terrible des vengeances : toujours vous seriez-vous acquis le droit de représenter à Dieu votre foiblesse, & de lui dire : Seigneur, vous voyez mes desirs & mon impuissance : que n'ai-je un cœur plus constant pour vous, ô mon Dieu ! plus ferme dans l'amour de la vérité, plus insensible au monde, & moins aisé à se laisser séduire ! Fixez, Seigneur, mes incertitudes & mes inconstances : ôtez au monde l'empire qu'il a sur mon cœur ; re-

prenez-y vos anciens droits, & ne m'attirez plus à demi, de peur que je ne vous échappe encore. Les variations éternelles de ma vie me couvrent de honte, Seigneur, & font que je n'oſe plus lever les yeux vers vous, & vous promettre une fidélité conſtante. J'ai ſi ſouvent trahi là-deſſus mes promeſſes, après vous avoir juré un amour éternel : ma foibleſſe m'a ſi ſouvent fait oublier le bonheur de cet engagement, que je n'ai plus le courage de vous répondre de moi-même. Mon cœur m'échappe à chaque inſtant ; & mille fois au ſortir même de vos pieds, & les yeux encore baignés des larmes que la douleur de vous avoir déplu m'avoit fait répandre, une occaſion m'a ſéduit, & les mêmes infidélités que je venois de déteſter, m'ont retrouvé comme auparavant foible & infidèle : avec un cœur ſi léger & ſi incertain, que puis-je vous aſſurer, grand Dieu ! & qu'oſerois-je me promettre à moi-même ? J'ai cru ſi ſouvent qu'enfin mes réſolutions alloient être conſtantes : je me ſuis trouvé dans des momens de grace & de compoction ſi vifs & ſi touchans, & qui ſembloient me répondre que ma fidélité ſeroit éternelle, que je ne vois plus rien qui ſoit capable de me fixer, & qui puiſſe me faire eſpérer cette ſolidité de vertu, à laquelle juſqu'ici je n'ai pu atteindre. Laiſſez-vous toucher, Seigneur, au danger de mon état : le caractère de mon cœur

me décourage & m'épouvante : je sai que l'inconstance dans vos voies est un préjugé de perdition, & que vous maudissez dans vos livres saints, les ames incertaines & légères. Mais, Seigneur, tandis que je serai encore sensible aux saintes inspirations de votre grace, j'essayerai encore de rentrer dans vos voies ; & si j'ai à me perdre, j'aime encore mieux périr en faisant des efforts pour retourner à vous, ô mon Dieu ! qui ne permettez pas que l'ame qui vous cherche sincérement périsse, & qui êtes le seul Seigneur digne d'être servi ; qu'en cherchant une affreuse tranquillité dans une révolte fixe & déclarée, & en renonçant à l'espérance des biens éternels que vous préparez à ceux qui vous aiment.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE QUATRIE'ME DIMANCHE

DE L'AVENT.

Sur les disposition à la Communion.

Parate viam Domini : rectas facite semitas ejus.

Préparez la voie du Seigneur : rendez droits ses sentiers. Luc. 3. 4.

SIRE,

VOILA ce que l'Eglise ne cesse de nous répéter en ce saint tems pour nous disposer à la naissance de Jesus-Christ. Préparez, dit-elle à tous ses enfans, préparez la voie du Seigneur, qui descend du ciel pour visiter son peuple, & pour le ra-

cheter ; rendez droits ſes ſentiers ; que les vallées ſoient remplies ; que les montagnes & les collines ſoient abaiſſées ; que les chemins tortus deviennent droits, & les raboteux unis. Ou pour dire la même choſe ſans figure : Préparez-vous, nous dit-elle, à recueillir le fruit du grand Myſtère que nous allons célébrer, par l'abaiſſement du cœur, la douceur & la charité, la droiture de l'intention, l'uniformité de la vie, par le renoncement à votre propre ſageſſe & à votre propre juſtice, mortifiant la chair & humiliant l'eſprit.

Qu'il me ſoit permis de vous tenir le même langage à vous, Chrétiens mes Frères, qui dans cette ſolemnité viendrez vous purifier dans les tribunaux de la pénitence, pour donner à Jeſus-Chriſt dans vos cœurs une nouvelle naiſſance en le recevant à la table ſacrée : *Parate viam Domini* : Préparez la voie du Seigneur. L'action que vous allez faire, eſt la plus ſainte de la religion, & la ſource des plus grandes graces : ne la faites donc pas ſans y apporter tous les ſoins & toutes les précautions qu'elle exige ; ne vous expoſez point à perdre par votre faute les avantages ineſtimables qui doivent vous en revenir : *Parate viam Domini.*

La communion doit faire naître Jeſus-Chriſt dans nos cœurs : mais quelle différence y auroit-il entre le Juſte & le pécheur, entre celui qui diſcerne le corps

du Seigneur, & celui qui traite sa chair sainte comme une viande commune, s'il naissoit également dans le cœur de tous ceux qui le reçoivent? Ne vous y trompez pas, mes Frères; il y a une manière de recevoir Jesus-Christ, qui nous rend sa présence inutile; & plût à Dieu, qu'en le recevant de cette manière, nous nous privassions seulement des graces qui accompagnent une sainte communion! Ah! mes Frères, si la communion ne fait pas naître Jesus-Christ dans nos cœurs, elle l'y fait mourir; si elle ne nous rend point participans de son esprit & de ses graces, elle est pour nous l'arrêt de notre condamnation; si elle n'est pas pour notre ame un fruit de vie, elle est un fruit de mort: alternative terrible qui doit nous faire trembler, mais qui ne doit pas nous éloigner entiérement de la table sacrée. Le pain qu'on y distribue est la véritable nourriture de nos ames, la force des forts, le soutien des foibles, la consolation des affligés, le gage de la bienheureuse immortalité: combien seroit-il donc dangereux de s'en priver? mais il le seroit infiniment davantage de le manger sans s'y être préparé. C'est pourquoi je vous le répéte de nouveau avec l'Eglise, mes très-chers Frères: *Parate viam Domini*: Préparez la voie du Seigneur: disposez-vous de longue main à le recevoir; banissez de vos cœurs tout ce qui peut lui déplaire; instruisez-vous

des dispositions qu'il exige de ceux qui le reçoivent ; faites tous vos efforts pour les acquérir ; point d'autre moyen de ne pas vous exposer à une communion indigne, & d'attirer Jesus-Christ dans vos ames.

Matière importante qui demande toute votre attention. D'un côté il s'agit de vous faire éviter un crime aussi affreux que la profanation du corps & du sang adorable du Fils de Dieu ; de l'autre, il est question de vous apprendre à recueillir de la communion toutes les graces qu'elle est capable de produire dans nos cœurs. Quelles sont donc ces dispositions si essentielles pour communier dignement & avec fruit ? je les réduits à quatre, qui feront le sujet & le partage de ce discours. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

I. REFLEX. L'Eucharistie est une manne cachée ; elle est la viande des forts, un gage sensible & permanent de l'amour de Jesus-Christ, la continuation & l'accomplissement de son sacrifice. Or cette manne cachée, il faut savoir la discerner des viandes communes, de peur de s'y méprendre : *Non dijudicans corpus Domini*, première disposition. C'est la viande des forts ; on doit donc s'éprouver avant que d'oser s'en nourrir : *Probet autem seipsum homo*, seconde disposition. Le gage de l'amour de Jesus-Christ ; on ne peut donc le recevoir qu'en mémoire de lui, c'est-à-dire, en sentant réveiller à sa pré-

1. Cor. 11. 29.

Ibid. ℣. 28.

sence tout ce que le souvenir d'un objet cher a de plus délicieux & de plus tendre : *Hoc facite in meam commemorationem*, troisiéme disposition. C'est l'accomplissement de son sacrifice ; il est donc juste d'annoncer sa mort toutes les fois qu'on y participe, & d'y porter un esprit de croix & de martyre : *Quotiescumque manducabitis panem hunc, & calicem bibetis, mortem Domini annuntiabitis donec veniat*, quatriéme disposition. Une foi respectueuse qui nous fasse discerner, une foi prudente qui nous fasse éprouver, une foi ardente qui nous fasse aimer, une foi généreuse qui nous fasse immoler : c'est le précis de la doctrine de l'Apôtre, en nous racontant l'institution de l'Eucharistie, & de celle de tous les Saints sur l'usage de ce Sacrement adorable. *Ibid.* ℣. 24. *Ibid.* ℣. 26.

Première disposition : une foi respectueuse qui nous fasse discerner. Ne croyez pas, mes Frères, que je veuille parler ici de cette foi qui nous distingue des incrédules. Quel mérite de croire, lorsque les préjugés de l'enfance y ont accoutumé la raison, & que la soumission est comme née avec nous ? il en coûteroit même pour secouer ce joug ; & il ne faut pas un moindre effort pour passer de la foi à l'erreur, que pour revenir de l'erreur à la vérité. Je parle de cette foi vive qui perce les nuages qui environnent le trône de l'Agneau, qui le voit, non pas en énigme & comme à travers un cristal, mais face à

face, si j'ose le dire, & tel qu'il est en lui-même : de cette foi, qui malgré le voile dont le véritable Moïse se couvre sur cette montagne sainte, ne laisse pas de voir toute sa gloire & de n'en pouvoir soutenir la présence : de cette foi, qui sans approfondir témérairement sa majesté, est pourtant accablée de son éclat ; qui voit les Anges du ciel se couvrir de leurs ailes, & les colonnes du firmament trembler devant ce Roi d'une majesté terrible : de cette foi, à qui les sens n'ajoûteroient rien, & qui est heureuse, non pas parcequ'elle croit sans voir, mais parcequ'elle voit presqu'en croyant. Je parle de cette foi respectueuse, qui est saisie d'une horreur de religion à la seule présence du sanctuaire, qui approche de l'autel comme Moïse du buisson sacré, comme les Israélites de la montagne foudroyante ; de cette foi, qui sent tout le poids de la présence d'un Dieu, & qui effrayée, s'écrie comme Pierre : Retirez-vous de moi, Seigneur, parceque je ne suis qu'un homme, & un homme pécheur. Je parle de cette foi dont le respect va jusques à la frayeur, & qui a besoin même qu'on la rassure ; qui du plus loin qu'elle découvre Jesus-Christ sur l'autel, sent un éclat de majesté qui la frappe, l'interdit, la trouble, lui fait craindre qu'elle ne vienne s'y présenter sans ordre.

Voilà quel est ce discernement de foi que l'Apôtre demande de vous, mes Frères.

Grand Dieu ! mais en reſte-t-il de cette foi ſur la terre ? eh ! vous avez beau paroître encore au milieu du monde, il ne vous connoît pas mieux qu'autrefois : vos Diſciples mêmes ne vous connoiſſent ſouvent que ſelon la chair ; & pour être toujours avec vous, leurs yeux s'y accoutument & ne vous diſcernent preſque plus. Lorſque vous paroîtrez dans les airs ſur une nuée éclatante, les hommes ſécheront de frayeur, les impies ſe cacheront dans des antres profonds, & demanderont aux montagnes de s'écrouler ſur leurs têtes : eh ! n'êtes-vous pas dans le ſanctuaire comme ſur une nuée de gloire ? les cieux ne s'ouvrent-ils pas ſur vous ? les eſprits céleſtes, toutes les fois que le Prêtre vient de prononcer les paroles redoutables, ne deſcendent-ils pas du ciel pour être encore vos miniſtres, & vous environner de leurs hommages ? Sur ce tribunal myſtérieux, ne jugez-vous pas les hommes ? ne jettez-vous pas des yeux de diſcernement ſur cette multitude d'adorateurs qui remplit vos temples ? n'y ſéparez-vous pas les boucs des brebis ? n'y prononcez-vous pas des arrêts de mort & de vie ? n'y tenez-vous pas des foudres d'une main & des couronnes de l'autre ? ne m'y démêlez-vous pas, & n'écrivez-vous pas ſur mon front avec une main inviſible les caractères de mon élection, ou de ma réprobation éternelle ? Hélas ! & tandis peut-être que vous m'y condamnez, je pré-

fume d'en approcher ; tandis que vous me rejettez de votre face, je m'y préſente avec confiance ; tandis que vous ouvrez l'abîme pour y marquer peut-être ma place, je viens la prendre à votre table avec témérité ; tandis que vous me rangez peut-être parmi les enfans de colère, je viens me mettre au nombre des enfans de votre amour : votre chair vivifiante eſt une chair de péché pour moi ; l'Agneau ſans tache qui rompt les ſept ſceaux du livre de mort, eſt le dernier ſceau qui remplit & ferme celui de mes iniquités ; & vous qui deviez être mon Sauveur, vous devenez mon crime.

Ah ! mes Frères, on ne pouvoit autrefois voir Dieu ſans être frappé de mort ſur l'heure. Un Peuple entier de Betſamites, pour avoir ſeulement jetté ſur l'Arche des yeux trop curieux, fut exterminé : l'Ange du Seigneur couvrit de plaies Héliodore, parcequ'il avoit oſé entrer dans le ſanctuaire de Jéraſalem : il n'étoit pas permis aux Iſraélites dans le déſert, d'approcher même de la montagne où le Seigneur donnoit ſa loi ; les foudres & les éclairs en défendoient l'accès ; la terreur & la mort précédoient par-tout la face du Dieu d'Abraham. Quoi ! parcequ'il ne ſort plus de tourbillons de feu du fond de nos ſanctuaires pour punir les profanateurs & les indiſcrets, le reſpect & la frayeur ne nous y accompagnent pas ! Foibles hommes, ſur qui les ſens ont tant de pouvoir, & qui ne ſont re-

ligieux que lorsque le Dieu qu'ils adorent est terrible ! Car, dites-moi, si nous discernions le corps du Seigneur ; si la foi de sa présence faisoit sur nous les grandes impressions qu'elle feroit sans doute, si nous le voyions à découvert ; eh ! viendrions-nous tranquilles & presque insensibles nous asseoir à sa table ? Quelques momens employés souvent à réciter, avec un cœur tiéde & un esprit égaré, de légères formules, suffiroient-ils pour nous préparer à une action si redoutable ? Une communion seroit-elle l'affaire d'une matinée dérobée, peut-être, ou à l'inutilité d'un sommeil accoutumé, ou aux soins de l'ajustement. Ah ! ce souvenir nous occuperoit, nous agiteroit, nous frapperoit un mois par avance : ils nous faudroit du tems pour nous rassurer, si j'ose le dire, contre notre propre respect, & contre l'idée de sa majesté : les jours qui précéderoient ce festin sacré, seroient des jours de retraite, de silence, de prière, de mortification : chaque jour, en nous approchant de ce terme heureux, verroit croitre nos soins, notre frayeur, notre joie. Cette pensée seroit de toutes nos affaires, de nos entretiens, de nos repas, de nos délassemens, de notre sommeil même : notre esprit plein de foi ne pourroit s'en désoccuper ; nous ne verrions plus que Jesus-Christ : la figure du monde, loin de nous enchanter, nous appliqueroit à peine ; nous aurions des yeux, & nous

ne verrions pas ; cette image seule fixeroit toute notre attention. Voilà ce qui s'appelle discerner le corps du Seigneur.

Je sai qu'une ame mondaine sent des troubles secrets à l'approche d'une solemnité où la bienséance & la loi peut-être veulent qu'elle se présente à l'autel. Mais, ô mon Dieu, vous qui sondez les cœurs d'où naissent ces troubles, sont-ce là de ces frayeurs de foi & de religion qui doivent conduire à votre table une humble créature ? Ah ! c'est une tristesse qui opère la mort ; ce sont des inquiétudes qui naissent des embarras d'une conscience qu'il faut éclaircir. On est sombre & inquiet comme le jeune homme de l'Evangile à qui vous aviez fait une loi de vous suivre : on craint ces jours heureux comme des jours funestes : on regarde les solemnités des chrétiens comme des mystères tristes & lugubres : on se fait une fatigue des délices de votre banquet : on n'y entre que comme ces aveugles & ces boiteux de l'Evangile ; c'est-à-dire, qu'il faut que les loix de votre Eglise aillent arracher ces infidèles, comme par force, des places publiques, des plaisirs du siécle & du grand chemin de la perdition, & les traînent malgré eux à la salle du festin : on remet autant qu'on peut, ce devoir de religion ; cette seule pensée empoisonne tous les plaisirs. Vous voyez ces ames infidèles traîner le poids d'une conscience irrésolue ; balancer long-

tems

tems entre leurs devoirs & leurs passions ; adoucir enfin par le choix d'un Confesseur indulgent l'amertume de cette démarche ; aller paroître devant vous, ô Dieu qui devenez leur nourriture dans ce mystére d'amour, avec autant de répugnance, que s'ils alloient se présenter à un ennemi ; & ne se sentir peut-être pas d'autre peine dans toute une année, que la peine de recevoir un Dieu qui se donne à elles. Ah, Seigneur! aussi rejettez-vous invisiblement ces victimes coupables qui se font traîner par force à l'autel, vous qui ne voulez que des sacrifices volontaires : aussi ne vous donnez-vous que malgré vous à ces cœurs ingrats qui ne vous reçoivent que malgré eux-mêmes : & si vous étiez encore capable de ces saints frémissemens que vous laissâtes paroître sur le tombeau du Lazare ; ah ! on vous verroit frémir encore lorsque vous entrez dans ces bouches profanes, qui ne sont à vos yeux que des sépulcres ouverts, comme elles ont frémi long-tems avant que de se résoudre à venir vous rendre cet hommage.

Avouons-le donc, mes très-chers Frères, la foi qui nous fait discerner le corps de Jesus-Christ est une foi rare. On croit, mais d'une foi superficielle qui s'en tient, pour ainsi dire, à la surface de ce Sacrement, & n'en approfondit pas la vertu & les mystères : on croit, mais d'une foi oiseuse qui borne tout son mérite à se sou-

mettre & à ne pas contredire : on croit, mais d'une foi volage qui se dément dans les œuvres : on croit, mais d'une foi humaine qui est le don de nos pères selon la chair, plutôt que le don du père des lumières : on croit, mais d'une foi populaire qui ne nous laisse que des idées foibles & puériles : on croit, mais d'une foi superstitieuse qui n'aboutit qu'à des hommages vains & extérieurs : on croit, mais d'une foi d'habitude qui ne sent rien : on croit, mais d'une foi insipide qui ne discerne plus : on croit, mais d'une foi commode qui n'a point de suites : on croit, mais d'une foi peu éclairée qui manque, ou au respect en se familiarisant, ou à l'amour en s'éloignant : on croit, mais d'une foi qui captive l'esprit, & qui laisse errer le cœur : on croit enfin, mais d'une foi tranquille & vulgaire qui n'a rien de vif, rien de grand, de sublime, de digne du Dieu qu'elle nous découvre. Eh ! discerner votre corps, Seigneur, par la foi, c'est avoir plus de goût pour ce pain céleste que pour toutes les viandes de l'Egypte ; c'est en faire l'unique consolation de notre exil, le plus tendre adoucissement de nos peines, le remède sacré de nos maux, le desir continuel de nos ames ; c'est y trouver la sérénité dans ses obscurcissemens, la paix dans ses troubles, le calme dans les agitations de l'adversité, un azile contre nos disgraces, un bouclier pour opposer aux traits enflammés de satan, un rafraî-

chiſſement contre les aiguillons d'une chair rebelle, une ardeur nouvelle contre les tiédeurs inévitables à la piété. Diſcerner votre corps, Seigneur, c'eſt apporter plus de ſoins, plus d'attention, plus de circonſpection à vous recevoir, qu'à toutes les autres actions de la vie. Diſcerner votre corps, Seigneur, c'eſt reſpecter les temples où on vous adore, les Miniſtres qui vous ſervent, nos corps qui vous reçoivent. Que chacun s'examine, qu'il écoute là-deſſus le témoignage de ſa conſcience; & c'eſt ici la ſeconde diſpoſition, une foi prudente qui nous faſſe éprouver : que l'homme s'éprouve : *Probet autem ſeipſum homo.*

II. REFLEX.

JE ſai que notre cœur nous échappe à nous-mêmes; que l'eſprit de l'homme ne connoit pas toujours ce qui ſe paſſe dans l'homme; que les paſſions nous ſéduiſent, les exemples nous raſſurent, les préjugés nous entraînent; que nos panchans décident toujours de nos lumières; que le cœur a toujours raiſon; que s'éprouver ſoi-même, ce n'eſt ſouvent que s'affermir ſoi-même dans ſes erreurs. Tel eſt l'homme, ô mon Dieu, entre les mains de ſes ſeules lumiéres : ſans ceſſe il prend le change, & tout ſe farde & ſe métamorphoſe à ſes yeux: il ne vous connoit qu'à demi; il ne ſe connoit qu'à peine : il ne voit point clair dans tout ce qui l'environne; il prend les téné-

bres pour la lumière ; il va d'égarement en égarement ; il ne sort pas de ses erreurs quand il revient à lui-même : il n'est que les lumières de votre foi qui puissent redresser ses jugemens, ouvrir les yeux de son ame, être la raison de son cœur, lui apprendre à se connoître, éclairer les mystères de l'amour propre, développer les artifices de ses passions, & en faire cet homme spirituel qui juge de tout; c'est donc sur les régles de la foi, qu'il faut s'éprouver, mes Frères ; les doctrines humaines, les adoucissemens de l'usage, les exemples de la multitude, nos propres lumières sont des guides-trompeurs ; & si jamais il importa de ne point prendre le change, sans doute c'est dans une conjoncture où le sacrilége est la peine de la mépriſe.

Mais sur quoi nous éprouverons-nous ? sur quoi ! sur la sainteté de ce Sacrement, & sur notre propre corruption. C'est la chair de Jesus-Christ, c'est le pain des Anges : c'est l'Agneau sans tache qui ne veut autour de son autel, que ceux, ou qui n'ont pas souillé leurs vêtemens, ou qui les ont lavés dans le sang de la pénitence. Et qui êtes-vous, ame téméraire, que je vois approcher avec tant de sécurité ? Y portez-vous votre pudeur, votre innocence ; avez-vous toujours possédé le vase de votre corps dans l'honneur & dans la sainteté ; n'avez-vous pas traîné votre cœur sur la boue de mille passions ; votre

ame n'eſt-elle pas aux yeux de Dieu, ce tiſon noirci dont parle le Prophéte, que des flammes impures ont dès vos premiers ans, flétrie, conſumée, & qui n'eſt plus qu'un reſte hideux de leur violence; n'êtes-vous pas tout couvert de plaies honteuſes; paroît-il ſur votre corps un ſeul endroit qui ne ſoit marqué de quelques crimes; Où placerez-vous la chair de l'Agneau; Quoi! elle repoſera ſur votre langue; cette chair pure, ſur un tombeau qui n'a jamais exhalé que la puanteur & l'infection; cette chair immolée avec tant de douceur, ſur l'inſtrument de vos vengeances & de votre amertume; cette chair crucifiée, ſur le ſiége de vos ſenſualités & de vos débauches? Quoi! il deſcendra dans votre cœur! mais y trouvera-t-il où repoſer ſa tête? N'avez-vous pas fait de ce temple ſaint une caverne de brigands? Quoi! vous l'allez placer parmi tant de deſirs impurs, d'attachemens profanes, de projets d'ambition, de mouvemens de haine, de jalouſie, d'orgueil; c'eſt au milieu de tous ces monſtres, que vous lui avez préparé ſa demeure? Ah! vous le livrez à ſes ennemis, vous les mettez encore entre les mains de ſes bourreaux.

On s'eſt éprouvé, me dit-on; on s'eſt confeſſé avant que d'approcher. Ah! mes Fréres, & de la même bouche dont vous venez de vomir vos iniquités, vous allez recevoir Jeſus-Chriſt? & le cœur encore

fumant de mille paſſions mal éteintes, & que le lendemain va voir rallumer, vous oſez venir offrir votre préſent à l'autel, & participer aux Myſtères ſaints ? & l'imagination ſouillée des idées toutes fraîches de vos excès que vous venez de raconter au Prêtre, vous allez goûter le froment des Elus ? Quoi ! au ſortir du tribunal, la Communion vous tient lieu de pénitence ? vous allez de plain pied du crime à l'autel ? Au lieu de répandre des larmes avec les pénitens, vous venez vous conſoler avec les Juſtes ? au lieu de vous nourrir d'un pain de tribulation, vous courez au feſtin délicieux ? au lieu de vous tenir comme le publicain à la porte du temple, vous approchez témérairement du Saint des Saints ? Un pénitent n'arrivoit autrefois à la table du Seigneur, qu'à travers les années entières d'humiliation, de jeûne, de prière, d'auſtérité, & on ſe purifioit dans les larmes, dans la douleur, dans les exercices publics d'une diſcipline pénible : on devenoit des hommes nouveaux ; il ne reſtoit plus rien de la première vie, qu'un regret ſincére : on ne reconnoiſſoit enfin de traces des crimes paſſés, que dans les traces de la pénitence & des macérations qui venoient des les expier ; & l'Euchariſtie étoit le pain céleſte que l'homme pécheur ne mangeoit alors qu'à la ſueur de ſon front. Et aujourd'hui on croit qu'avoir confeſſé ſes crimes, c'eſt les avoir punis ; qu'une

absolution qui suppose un cœur contrit & humilié, le crée & le donne elle-même ; que toute la pureté qu'exige la chair de Jesus-Christ de celui qui la reçoit, c'est qu'il ait découvert la pourriture & l'infection de ses plaies. Communions indignes, mes Frères ; vous mangez & vous buvez votre jugement ; on a beau vous rassurer : l'homme peut-il vous justifier, lorsque Dieu vous condamne ?

D'ailleurs, c'est un azyme pur ; il faut être exemt de levain pour en manger : or de bonne foi, ces personnes du monde que les circonstances d'une solemnité déterminent à s'approcher de l'Eucharistie, ont-elles quitté le vieux levain en se présentant à l'autel ? n'y portent-elles pas toutes les passions encore vivantes dans leurs racines? jugez-en par les suites. On se retrouve le même au sortir de là ; les haines ne sont point éteintes ; l'empire de la volupté n'est point affoibli ; la vivacité pour les plaisirs n'est point émoussée ; la pente pour le monde n'est pas moins rapide ; la cupidité n'a rien perdu de ses droits. On ne voit pas plus de précaution qu'auparavant contre les périls éprouvés ; les commerces recommencent ; les entretiens se renouent ; les passions se réveillent ; tout va même train, & on n'a par-dessus son premier état, que la profanation de ce redoutable mystère. D'où vient cela ? c'est que se confesser simplement, n'est point s'éprouver.

De plus, c'eſt la viande des forts. Une ame foible, chancelante, mal affermie; qui tourne à tout vent; qui plie au premier obſtacle; qui ſe briſe au premier écueil; qui échappe à toute heure à la grace; qui a une longue expérience de ſa fragilité; qui n'apporte jamais à l'autel que des promeſſes cent fois violées, que des ſenſibilités de dévotion, que le premier plaiſir étouffe; qui depuis ſes premiers ans eſt dans le commerce des foibleſſes & des choſes ſaintes, & a toujours vû ſuccéder les crimes au repentir, & les ſacremens aux rechûtes: une ame de ce caractère eſt-ce une ame forte? ne doit-elle pas s'éprouver, croître, ſe fortifier, s'exercer dans la charité? à peine en état de ſoutenir le lait, doit-elle imprudemment ſe charger d'une viande ſolide, qui ne ſert de nourriture qu'à l'homme parfait?

Levit. 6. 28. Il eſt marqué dans la Loi, que ſi la victime qu'on venoit d'immoler étoit miſe dans un vaiſſeau de terre, le vaiſſeau ſeroit briſé ſur le champ; mais que s'il étoit d'airain, il ſeroit lavé & nettoyé. Ces circonſtances marquées avec tant de ſoin, ſeroient-elles dignes de l'Eſprit ſaint, ſi elles ne renfermoient des inſtructions & des myſtères? Une ame fragile qui reçoit la victime véritable, ne reſſemble-t-elle pas à ce vaiſſeau de terre qui ſe briſe, pour ainſi dire, & qui ne peut ſoutenir la violence de ce feu ſacré? au lieu qu'un ame ſolide

comme

comme l'airain s'y purifie, y perd ſes plus légères ſouillures, & en devient plus belle & plus brillante. Qu'arrive-t-il, ſelon Jeſus-Chriſt, lorſque l'on met du vin nouveau dans des vaiſſeaux vieux & uſés ? Ne ſe rompent-ils pas ? le vin n'eſt-il pas perdu, épanché, foulé aux pieds ? quelle eſt cette parabole ? Vous mettez le vin myſtique, ce vin qui enfante les vierges, ce vin dont la force jette les ames chaſtes dans une ſainte yvreſſe ; vous le mettez dans un cœur uſé, que des paſſions envieillies ont affoibli. Ah ! je ne ſuis point ſurpris, s'il n'en peut pas ſoutenir la force, ſi le ſang de Jeſus-Chriſt ne ſauroit s'y arrêter, ſi à la première occaſion vous le répandez & le foulez aux pieds ; il falloit y accoutumer votre cœur peu à peu, le préparer par la retraite, par la prière, par la fuite des occaſions, par des victoires journalières ſur vous-même ; & par ces longues & ſages épreuves, le fortifier & le rendre capable de recevoir Jeſus-Chriſt.

C'eſt la Pâque des Chrétiens : or, Jeſus-Chriſt ne célébre ſa Pâque qu'avec ſes Diſciples : *Cum Diſcipulis meis facio Paſcha.* Or, queſt-ce qu'être ſon Diſciple ? c'eſt ſe renoncer ſoi-même, porter ſa croix, le ſuivre. Etes-vous mortifié dans vos deſirs, patient dans vos afflictions ? marchez-vous ſur les traces que Jeſus-Chriſt vous a frayées ? être ſon Diſciple, c'eſt s'aimer les uns les autres ; & combien de fois êtes-

Matth. 26. 18.

vous venu manger ce pain d'union ; combien de fois vous êtes-vous présenté à ce festin de charité, portant dans le cœur un fiel secret d'amertume contre votre frère ? combien de fois êtes-vous venu offrir votre présent à l'autel, sans vous être réconcilié avec lui ?

Enfin, c'est un Dieu si pur, que les astres sont souillés devant lui ; si saint, qu'après la chûte de l'Ange, il fallut que le ciel s'écroulât, que les abîmes s'ouvrissent, & qu'il mît un cahos éternel entre le péché & lui ; si jaloux, qu'un seul desir étranger le blesse. Ainsi, mes Frères, il faut vous éprouver sur vos panchans : ne nourrissez-vous pas encore ces desirs du siécle dont parle l'Apôtre ? rendez gloire à Dieu, & sondez votre cœur en sa présence. Je vais me nourrir de Jesus-Christ & le changer en ma propre substance ; mais lorsqu'il sera entré dans mon ame, lui qui en discerne les intentions & les panchans les plus secrets, n'y trouvera-t-il rien d'indigne de la sainteté de sa présence ? Il ira d'abord à la naissance & aux principes de mes égaremens ; il examinera si la source en est tarie ou le cours seulement suspendu ; il verra quelles sont encore les inclinations dominantes de mon ame, quel est le poids qui fait encore pancher le cœur : hélas ! pourra-t-il dire comme autrefois lorsqu'il entra dans la maison de Zachée : Aujourd'hui le salut est arrivé

dans cette maison. Suis-je revenu de bonne foi de cette passion si fatale à mon innocence ; de cette aigreur que je viens de détester aux pieds du Prêtre ; de cette idolâtrie des richesses qui me jette dans des gains injustes ; de cette fureur du jeu qui nuit à ma santé, à mes affaires, à mon salut ; de cette humeur inégale & fâcheuse que la plus légère contradiction enflamme ; de cette vanité qui me tire du rang où mes ancêtres m'avoient laissé ; de cette envie qui m'a toujours fait regarder avec des yeux jaloux, la réputation ou la prospérité de mes égaux ; de cet air fier & censeur qui juge de tout, & ne se juge jamais soi-même ; de cet ascendant de mollesse, de volupté, d'immortification, qui fait comme mon fonds & mon être propre ? L'aveu que je viens de faire de mes foiblesses au Ministre de Jesus-Christ les a-t-il déracinées de mon cœur ? suis-je une nouvelle créature ? il n'y a qu'un homme ressuscité qui puisse aspirer à ce pain céleste dont je vais me nourrir : le suis-je à vos yeux, ô mon Dieu ! ne portai-je pas le nom de vivant étant encore mort en effet ? le fort armé entrant dans mon ame la possédera-t-il en paix, & n'y trouvera-t-il pas sept esprits immondes qui l'en chasseront ? éclairez-moi, Seigneur, & ne souffrez pas que votre Christ, que votre Saint descende dans la corruption. Voilà, mes Frères, comme il faut s'éprouver ; le

Seigneur avoit défendu autrefois aux Juifs d'offrir du miel & du levain dans les sacrifices : voyez si en approchant de l'autel, vous n'y portez pas le levain de vos crimes & le miel de la volupté ; c'est-à-dire, & ce goût du monde & du plaisir, & ce caractère mou & sensuel, ennemi de la croix, inalliable avec le salut : n'approchez pas, si vous ne vous sentez pas assés pur : cette chair sainte, dit le Prophéte, ne vous ôteroit point votre malice ; elle en ajoûteroit une nouvelle : votre religion seroit vaine, votre culte idolâtre, votre sacrifice un sacrilége.

Eprouvez-vous donc vous-même, & après cela mangez de ce pain céleste. Mais il n'en faut pas demeurer au simple discernement & à l'épreuve. Jusque-là vous n'avez fait qu'éloigner les obstacles ; mais vous n'avez pas mis les dernières dispositions : vous avez retranché tout ce qui pouvoit bannir Jesus-Christ de votre ame ; vous n'avez pas acquis ce qui pouvoit l'attirer ; vous avez pris des mesures pour ne point le recevoir indignement ; vous n'en avez point pris pour le recevoir avec fruit : il ne suffit pas d'être exempt de crimes ; il faut être revétu de justifice & de sainteté : c'est peu de ne le point trahir avec Judas ; il faut l'aimer avec les autres Disciples : c'est peu en un mot, de n'être plus profane, mondain, voluptueux, mou, fier, vindicatif, attaché ; il faut être grave,

doux, humble, ferme, chaste, fidèle, chrétien. Toutes les fois que vous ferez ceci, faites-le en mémoire de moi : c'est la troisiéme disposition, communier en mémoire de Jesus-Christ.

III. REFLEX.

QU'est-ce que communier en mémoire de Jesus-Christ ; c'est en premier lieu, mes Frères, retracer en soi-même tout ce qui se passa dans le cœur de Jesus-Christ, dans l'institution de ce Sacrement adorable. J'ai desiré ardemment, disoit-il à ses Disciples, de manger cette Pâque avec vous : *Desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum ;* il soupiroit après ce moment heureux ; il ne le perdoit pas de vûe ; il se consoloit dans ce souvenir, de toutes les amertumes de sa passion : *Antequàm patiar.* Que vouloit-il nous apprendre par-là, mes Frères ? ah ! c'est qu'il faut apporter à cette table divine un cœur embrasé, pénétré, consumé ; un cœur impatient, empressé, avide ; une faim & une soif de Jesus-Christ, un goût réveillé par l'amour ; en un mot, ce que j'ai appellé une foi ardente qui nous fasse aimer. Ce pain, dit un Père, demande un cœur affamé : *Interioris hominis quærit esuriem.* Ah ! Seigneur, dit alors l'ame fidèle avec saint Augustin, eh ! qui me donnera que vous veniez dans mon cœur pour en prendre possession ; pour en remplir tout le vuide ; pour y régner seul ; pour y demeurer avec moi jusques à la consomma-

Luc. 22. 15.

S. Aug. in Conf. l. 1. c. 5.

tion des siécles ; pour m'y tenir lieu de tout ; pour y faire mes plus chastes délices ; pour y répandre mille secrettes consolations ; pour le rassasier, l'enyvrer, me faire oublier mes malheurs, mes inquiétudes, mes vains plaisirs, tous les hommes, l'univers entier, & me laisser tout à vous, jouir de votre présence, de vos entretiens, des douceurs que vous préparez à ceux qui vous aiment. Peut-être, Seigneur, la maison de mon ame n'est pas encore assés parée pour vous recevoir ; mais venez en faire vous-même tout l'ornement. Peut-être y appercevez-vous des souillures qui vous en éloignent ; mais vous les purifierez par votre divin attouchement. Peut-être y découvrez-vous encore des ennemis invisibles ; mais n'êtes-vous pas le fort armé ? votre seule présence les dissipera, & tout sera en paix quand une fois vous vous en serez mis en possession. Peut-être a-t-elle des rides qui l'enlaidissent ; mais vous renouvellerez sa jeunesse, comme celle de l'aigle. Peut-être est-elle encore flétrie des taches de ses anciennes infidélités ; mais votre sang achevera de les effacer. Venez, Seigneur, & ne tardez pas ; tous les biens m'arriveront avec vous : mépriſé, persécuté, affligé, dépouillé, calomnié, je ne compterai plus mes malheurs pour rien, du moment que vous viendrez les adoucir : honoré, favorisé, élevé, environné d'abondances, ces vaines prospérités ne me

toucheront plus, ne me paroîtront plus rien, du moment que vous m'aurez fait goûter combien vous êtes doux. Tels sont les desirs qui doivent nous conduire à l'autel.

Mais, hélas ! les uns y apportent un dégoût & une répugnance criminelle : il leur faut des occasions pour les y déterminer ; d'eux-mêmes ils ne s'en aviseroient jamais. Mais, que dis-je ; des occasions ? il faut des foudres & des anathêmes ; il faut que l'Eglise tonne, foudroye. Bon Dieu ! que la tiédeur des Chrétiens ait réduit votre Eglise à leur faire une loi de la participation à votre corps & à votre sang ! qu'il ait fallu des peines & des menaces pour les conduire à l'autel, & les obliger de s'asseoir à votre table ! que toute la félicité du chrétien sur la terre soit devenue pour lui un précepte pénible ! que le privilége le plus glorieux dont vous puissiez favoriser les hommes, soit pour eux une gêne & une contrainte ! Ah Seigneur, quand vous donnâtes à votre Eglise le pouvoir de lier, vous attendiez-vous qu'elle en dût faire cet usage ? & son autorité étoit-elle destinée à traîner ses enfans à l'autel, ou à en séparer ses ennemis ? Les autres en approchent avec un cœur pesant, un goût émoussé, une ame toute de glace : gens qui vivent dans le commerce des plaisirs & des Sacremens ; qui participent à la table de Satan, & à celle de Jesus-Christ ; qui ont

des jours marqués pour le Seigneur, & des jours destinés au siécle : gens à qui une communion ne coûte qu'une journée de gêne & de réserve ; qui ce jour-là ne jouent pas, ne voyent pas, n'étalent pas, ne médisent pas, ne s'assemblent pas. Mais ce régime ne va pas plus loin ; toute la dévotion finit avec la solemnité : c'est une action de cérémonie ; on est content de soi-même, après cette courte suspension ; on rentre tranquillement dans ses premières voies, car c'étoit un article dont on étoit convenu avec soi-même ; on vit uniment dans ce tranquille mélange de saint & de profane : les Sacremens nous calment sur les plaisirs ; les plaisirs, pour être plus tranquilles du côté de la conscience, nous conduisent aux Sacremens ; & l'on est à demi bon pour être mondain sans scrupule. Ainsi on porte à l'autel un goût affadi par les amusemens & les joies du siécle, par l'embarras des affaires, par le tumulte des passions : on ne sent pas les douceurs ineffables de cette viande céleste ; on retrouve jusqu'au pied du trône de la grace, les images des plaisirs dont on vient de sortir : des intérêts qui nous occupent, des projets qui nous embarrassent, des idées qui nous arrachent de l'autel pour nous rentrainer dans le monde, font sur le cœur des impressions bien plus vives que la présence de Jesus-Christ. Mais n'est-ce pas, Seigneur, contre ces Chrétiens monstrueux, que votre Prophéte in-

digné vous disoit autrefois : *Ah ! Seigneur, que votre table leur devienne un piége, une punition, une pierre d'achoppement & de scandale.* Ps. 68. 23.

En second lieu, communier en mémoire de Jésus-Christ, c'est vouloir réveiller par la présence de ce gage sacré tout ce que son souvenir peut faire d'impression sur un cœur qui l'aime. L'absence rallentit les liaisons les plus vives : Jesus-Christ prévoyoit bien que montant dans le ciel, ses Disciples insensiblement oublieroient ses bienfaits & ses divines instructions. Hélas ! Moïse ne reste que quarante jours sur la montagne, & déja les Israélites ne se souviennent plus des prodiges qu'il avoit opérés pour les délivrer de l'Egypte ? Qu'est devenu ce Moïse, s'entredisoient-ils ? faisons-nous des dieux qui nous précédent & qui nous défendent contre nos ennemis. Jesus-Christ, pour parer à ces inconstances du cœur humain, voulut en montant dans la céleste Sion, nous laisser un gage de sa présence : c'est-là qu'il veut que nous venions nous consoler de son absence sensible ; c'est-là que nous devons retrouver un souvenir plus vif de ses merveilles, de sa doctrine, de ses bienfaits, de sa divine personne ; c'est-là que sous des signes mystérieux, nous venons le voir naissant à Béthléem, élevé à Nazareth, conversant avec les hommes, & parcourant les villes de la Judée, faisant des signes & des pro-

diges que nul autre avant lui n'avoit jamais faits, appellant à sa suite des Disciples grossiers pour en faire les maitres du monde, confondant l'hypocrisie des Pharisiens, annonçant le salut aux hommes, laissant par tout des traces de sa puissance & de sa bonté, entrant en triomphe à Jerusalem, conduit sur le Calvaire, expirant sur une croix, vainqueur de la mort & de l'enfer, menant avec lui dans le ciel ceux qui étoient captifs comme les trophées de sa victoire, & formant ensuite son Eglise par l'effusion de son esprit & l'abondance de ses dons; en un mot, nous l'y retrouvons dans tous ses mystères.

Vous enviez, dit saint Chrysostôme, le sort d'une hémorroïsse qui touche ses vétemens, d'une pécheresse qui arrose ses pieds de ses larmes, des femmes de Galilée qui eurent le bonheur de le suivre & de le servir dans les courses de son ministère, de ses Disciples avec qui il conversoit familiérement, des peuples de ce tems-là qui entendirent les paroles de grace & de salut qui sortoient de sa bouche : vous appellez heureux ceux qui le virent; bien des Prophétes & des Rois l'ont souhaité en vain : mais vous, mes Frères, venez à l'autel, vous le verrez, vous le toucherez, vous lui donnerez un saint baiser, vous l'arroserez de vos larmes, & vos entrailles mêmes le porteront comme celles de Marie. Hélas ! nos pères alloient dans une

terre ſainte y adorer les traces de ſes pieds, & les lieux qu'il avoit conſacrés par ſa préſence. Ici, leur diſoit-on, il propoſoit la parabole du bon Paſteur & de la brebis égarée : ici, il réconcilioit une femme adultère ; ici il conſoloit une pécheresſe : ici il ſanctifioit les nôces & les feſtins par ſa préſence ; ici il multiplioit des pains pour raſſaſier un peuple affamé ; ici il défendoit à ſes Diſciples de faire deſcendre le feu du ciel ſur une ville criminelle ; ici il s'abaiſſoit juſqu'à converſer avec une femme de Samarie ; ici il ſouffroit les enfans autour de lui, & blâmoit ceux qui vouloient les éloigner ; ici il rendoit la vûe aux aveugles, il redreſſoit les boiteux, il délivroit les poſſédés, il faiſoit parler les muets & ouïr les ſourds. A ces paroles nos pères ſe ſentoient ſaiſis d'une joie ſainte ; ils verſoient ſur cette terre heureuſe des larmes de tendreſſe & de religion : ce ſpectacle, ces images leur rapprochoient le tems, les actions, les myſtères de Jeſus-Chriſt, rallumoient leur ardeur, conſoloient leur foi ; les pécheurs y trouvoient une douce confiance, les foibles une nouvelle force, les juſtes de nouveaux deſirs.

Ah ! Chrétiens ! non, il n'eſt pas néceſſaire de traverſer les mers ; le ſalut eſt proche de vous ; la parole que nous vous préchons ſera, ſi vous voulez, ſur votre bouche & dans votre cœur ; ouvrez les yeux de la foi, regardez ſur ces autels ; ce

ne ſont pas des lieux conſacrés autrefois par ſa préſence, c'eſt Jeſus-Chriſt lui-même : approchez en mémoire de lui ; venez y rallumer tout ce que votre cœur a jamais ſenti de tendre, de touchant, de vif pour ce divin Sauveur. Que le ſouvenir de ſa douceur qui ne lui permettoit pas de briſer un roſeau déja caſſé, & d'éteindre une lampe encore fumante, calme vos emportemens & vos impatiences : que le ſouvenir de ſes travaux & de ſa vie pénible vous confonde ſur votre molleſſe : que le ſouvenir de ſa modeſtie & de ſon humilité qui lui faiſoit prendre la fuite lorſqu'on vouloit le faire Roi, vous guériſſe de vos vanités, de vos projets, de vos prétentions frivoles : que le ſouvenir de ſon jeûne de quarante jours vous détrompe ſur les fauſſes raiſons qui vous portent, ou à rompre le vôtre, ou à l'adoucir : que le ſouvenir de ſon zèle contre les profanateurs du Temple, vous apprenne avec quel reſpect & quelle ſainte frayeur vous devez y entrer : que le ſouvenir de la ſimplicité & de la frugalité de ſes mœurs condamne les vaines ſuperfluités & les excès des vôtres : que le ſouvenir de ſes retraites & de ſes prières vous avertiſſe de fuir le monde, de vous retirer quelquefois dans le ſecret de votre maiſon, de paſſer du moins quelques heures de la journée dans la pratique indiſpenſable de la prière : que le ſouvenir de ſa tendreſſe & de ſa compaſſion pour

un peuple affamé, vous donne des entrailles de charité pour les malheureux : que le ſouvenir de ſes ſaints entretiens vous inſtruiſe à converſer innocemment, ſaintement, utilement avec les hommes : en un mot, que le ſouvenir de toutes ſes vertus plus vif alors, plus préſent au cœur, à l'eſprit, vous corrige de toutes vos foibleſſes : voilà ce qu'on appelle communier en mémoire de lui.

Mais porter toujours à l'autel les mêmes foibleſſes ; mais ſe familiariſer de telle ſorte avec la chair de Jeſus-Chriſt, qu'elle ne réveille plus en nous de ſentimens nouveaux & nous laiſſe toujours tels que nous ſommes ; mais ſe nourrir d'une viande divine, & ne point croître ; mais s'approcher ſouvent de cette fournaiſe ardente, & n'y pouvoir réchauffer votre tiédeur ; mais ſe préſenter avec des fautes cent fois déteſtées & encore chères, avec des habitudes d'imperfection, qui, quoique légères en elles-mêmes ne le ſont plus pourtant par l'attachement & la pente qui nous les rend inévitables, & par la circonſtance du Sacrement qu'on ſe met en danger de profaner ; mais faire profeſſion de piété, d'éloignement du monde, être preſque tous les jours dans le commerce des choſes ſaintes, & s'être fait comme un point fixe de vertu au-delà duquel on ne va jamais, ſe traîner toujours autour des mêmes confeſſions & des mêmes chûtes, & n'être pas plus

avancé après dix années d'exercice de piété qu'on l'étoit d'abord, avoir même fait quelques pas en arrière & relâché de ſa première ferveur ; mais ſans ceſſe uſer de ce reméde divin, & ne ſentir rien de changé à ſes maux ; mais entaſſer Sacrement ſur Sacrement, ſi j'oſe le dire, & ne jamais vuider ſon cœur pour faire place à cette viande céleſte ; mais nourrir des envies, des animoſités, des délicateſſes, des attachemens ſecrets, un fond d'immortification, des deſirs de plaire, de paroître, de parvenir ; mais ſe permettre d'habitude dans ſes entretiens, des vivacités, des diſcours libres ſur autrui, des épanchemens tout mondains, des inutilités éternelles, des ſentimens tout profanes, des airs vains & piquans, des détours qui bleſſent la ſincérité, des déguiſemens qui familiariſent avec le menſonge, des impatiences & des éclats ; mais cultiver des liaiſons que la piété couvre peut-être, & que le panchant tout ſeul aſſortit & ſoutient ; mais être ſur ſa gloire, ſur ſes intérêts, ſur ſes droits, d'une jalouſie outrée ; mais ſe ſentir révolté au plus léger mépris, & ne pouvoir digérer un ſeul geſte déſobligeant ; mais être d'une attention infinie ſur ſoi-même, & dans une parure ſimple & modeſte s'y rechercher ; choiſir ce qui convient avec plus de ſoin peut-être qu'une ame mondaine, & là-deſſus vivre du pain des Anges ; ô mon Dieu ! en voilà plus

qu'il ne faut pour nous faire trembler.

Mais est-ce manger ce pain indignement, que de le manger avec tant de foiblesses & d'imperfections ? & qui le sait, Seigneur, que vous-même. Tout ce que nous savons ? c'est que ce n'est pas communier en mémoire de vous ; c'est qu'il y aura des justices au grand jour qui paroîtront comme un linge souillé à vos yeux ; c'est que plusieurs de ceux qui avoient même prophétisé en votre nom, seront rejettés ; c'est que tout est à craindre dans cet état. Pierre n'est admis à votre Cène qu'après que vous lui avez lavé les pieds ; & cependant vous nous assurez qu'il étoit tout pur. Magdelaine est éloignée, & vous lui défendez de vous approcher au sortir du tombeau, parcequ'un goût encore trop sensible étoit le principe de son empressement ; & cependant elle avoit beaucoup aimé, & lavé vos pieds sacrés & ses péchés de ses larmes. Et nous, Seigneur, pleins de misères, vuides de fruits sincères de pénitence, tout paîtris de mollesse & de sensualités, tiédes & sans goût, immuables dans un certain état de piété languissante & imparfaite, plus soutenue par l'habitude & par les engagemens d'une profession sainte, que par votre grace & une foi vive & solide : hélas ! nous faisons de votre corps notre nourriture ordinaire. Quels abimes, Seigneur ! quelle suite de crimes peut-être qu'on ignore, dont on

ne se repent point, qu'on multiplie à l'infini, qui sont comme le germe sur lequel on ente ensuite mille nouvelles profanations ! Quels abimes, encore une fois ! & que votre lumière nous manifestera au grand jour de terribles secrets ! Que suis-je à vos yeux, ô mon Dieu ? je ne puis ni vous déplaire, ni vous plaire à demi ; ma condition ne souffre point ces états mitoyens de vertu qui tiennent comme un milieu entre l'innocence & le crime ; si je ne suis pas un saint, je suis un monstre ; si je ne suis pas un vase d'honneur, je suis un vase d'ignominie ; si je ne suis pas un ange de lumière, il n'y a point à balancer, je suis un ange de ténébre ; & si je ne suis pas un temple vivant de votre esprit, il faut que j'en sois le profanateur. Bon Dieu, quels puissans motifs de vigilance, d'attention sur moi-même, de circonspection, de frayeur, en approchant de vos autels ; d'humilité, de larmes, de componction, en attendant la manifestation de vos jugemens adorables ! Mais ce n'est pas encore assés de communier en mémoire de Jesus-Christ, mes Frères ; & pour nous retracer le souvenir de sa vie, il faut encore, & c'est la dernière disposition, rappeller le souvenir de sa mort, & l'annoncer toutes les fois que l'on mange son corps & que l'on boit son sang ; & c'est ce que j'appelle une foi généreuse qui nous fasse immoler.

Toutes

IV. REFLEX.

TOutes les fois que vous mangerez le corps & que vous boirez le ſang du Seigneur, vous annoncerez ſa mort juſqu'à ce qu'il vienne. Comment cela ? à la lettre on annonce ſa mort, parceque ce myſtère fut un prélude de ſa paſſion ; parceque Judas y forma comme la dernière réſolution de le livrer ; parceque Jeſus-Chriſt empreſſé de ſouffrir ce batême de ſang, dont il devoit être batiſé, en prévint l'accompliſſement, & d'avance s'immola lui-même par la ſéparation myſtique de ſon corps & de ſon ſang ; parceque l'Euchariſtie eſt le ſacrifice permanent de l'Egliſe, le fruit & la plénitude de celui de la croix ; parcequ'enfin Jeſus-Chriſt y eſt comme dans un état de mort ; il a une bouche & ne parle pas ; des yeux, & ne s'en ſert pas ; des pieds, & ne marche pas. Mais, mes Frères, en ce ſens là l'impie comme le Juſte, annonce ſa mort toutes les fois qu'il mange ſon corps : c'eſt un myſtère, & non pas un mérite ; c'eſt la nature du Sacrement, & non pas le privilége de celui qui le reçoit ; c'eſt une ſuite de ſon inſtitution, & non pas une diſpoſition pour en approcher. Or le deſſein de l'Apôtre eſt ici de prévenir les abus, d'apprendre aux Fidèles à manger dignement le corps du Seigneur, de leur développer dans les myſtères que renferme ce Sacrement les diſpoſitions qu'il demande. Il y a donc une manière

d'annoncer la mort du Seigneur, qui doit toute se passer dans nos cœurs, qui nous dispose, qui nous prépare, qui assortit la situation de notre ame à la nature de ce mystère, qui nous fait porter sur notre corps la mortification de Jesus-Christ, qui nous immole & nous crucifie avec lui. Reprenons toutes les raisons que nous avons touchées, & changeons la lettre en esprit.

On annonce la mort du Seigneur en premier lieu, parceque ce mystère fut un prélude de sa Passion. Dans les premiers tems, l'Eucharistie étoit un prélude du martyre. Du moment que la fureur du tyran s'étoit déclarée & que la persécution commençoit à s'élever, tous les Fidèles couroient se munir de ce pain de vie : ils emportoient ce cher dépôt dans leurs maisons : la mort leur paroissoit moins terrible, lorsqu'ils avoient devant leurs yeux le gage précieux de leur immortalité : ils la desiroient même ; & les consolations ineffables que la présence de Jesus-Christ cachée sous des voiles mystiques répandoit déja dans leur ame, les faisoit soupirer après ce torrent de voluptés dont il enyvrera ses Elus, lorsqu'ils le verront face à face. Etoient-ils traînés dans les prisons, chargés de fers comme les scélérats, eux dont le monde n'étoit pas digne ; ils cachoient avec soin dans leur sein la divine Eucharistie ; ils s'en nourrissoient dans l'at-

tente du martyre ; ils s'engraiſſoient de cette viande céleſte, comme des victimes pures, afin que leur ſacrifice fût plus agréable au Seigneur. Des Vierges chaſtes, des Fidèles fervens, des Miniſtres ſaints participoient tous enſemble dans les cachots au pain de bénédiction. Auſſi quelle joie dans leurs chaînes ! quelle ſérénité dans ces lieux ſombres & affreux ! quels cantiques d'actions de grace dans ces demeures lugubres, où les yeux ne retrouvoient par-tout que de triſtes images de la mort, & les préparatifs des plus cruels ſupplices ! Combien de fois diſoient-ils à Jeſus-Chriſt préſent au milieu d'eux dans ce Sacrement adorable : Ah ! nous ne craindrons pas les maux, Seigneur, puiſque vous êtes avec nous : que des armées entières nous environnent, nous ne ſerons point troublés ; nos ennemis peuvent perdre notre corps, & même nous le rendrez-vous glorieux & immortel ; mais qui peut perdre ceux que le Père vous a donnés ? heureuſes chaînes que vous daignez ſoutenir ! ſaintes priſons que vous conſacrez par votre préſence ! ténébres aimables où vous rempliſſez nos âmes de tant de lumières ! mort précieuſe qui va nous unir à vous, & déchirer les voiles qui vous dérobent à nos yeux ! Delà, quelle force dans les tourmens ! pleins de la chair de Jeſus-Chriſt, teints de ſon ſang, ils ſortoient, dit ſaint Chryſoſtôme, de leurs cachots comme des lions encore

tout ſanglans & altérés de mort & de carnage ; ils voloient ſur les échaffauts ; ils y portoient une ſainte fierté ; lançoient çà & là des regards de conſtance & de magnanimité qui glaçoient les tyrans les plus barbares, & déſarmoient leurs propres bourreaux ; ils annonçoient donc la mort du Seigneur en ſe préparant au martyre par la communion.

La tranquillité de nos ſiécles & la religion des Céſars, ne nous laiſſent plus le même eſpoir ; la mort n'eſt plus la récompenſe de la foi, & l'Euchariſtie ne fait plus de martyrs ; mais n'avons-nous pas des perſécuteurs domeſtiques ? notre foi n'a-t-elle à craindre que des tyrans ? & n'y a-t-il pas un martyre d'amour comme un martyre de ſang ? En approchant donc de l'autel, mes Frères, une ame fidèle ſoupire après la diſſolution de ſon corps terreſtre ; car pourroit-elle aimer cette vie, & annoncer la mort de Jeſus-Chriſt, & retracer dans ces ſignes myſtiques ſa ſortie du monde pour aller à ſon Père ? elle ſe plaint que ſon exil eſt trop prolongé, elle porte au pied du ſanctuaire un eſprit de mort & de martyre : Ah ! Seigneur, puiſque vous êtes mort & crucifié au monde, pourquoi m'y retenez-vous ? que puis-je trouver ſur la terre digne de mon cœur, vous n'y étant plus ? le myſtère lui-même qui devoit me conſoler par votre préſence, me fait ſouvenir de votre mort ; ces voiles

qui vous couvrent, ſont un artifice de votre amour ; & vous ne vous cachez à demi, que pour réveiller dans mon cœur le deſir de vous voir à découvert. Vaines créatures, que m'offrez-vous, qu'un vuide affreux du Dieu que je cherche ? que me répondez-vous, lorſque mon cœur ſéduit ſe tourne de votre côté pour y charmer ſes inquiétudes ? Retourne, me dites-vous, à celui qui nous a faites ; nous gémiſſons en attendant qu'il vienne nous délivrer de ce triſte aſſujettiſſement qui nous fait ſervir aux paſſions & aux erreurs des hommes : ne le cherche point au milieu de nous, tu ne l'y trouveras pas, il eſt reſſuſcité, il n'eſt plus ici ; s'il paroît, ce n'eſt que pour mourir encore tous les jours : reprends les deſirs & les affections que tu voulois nous donner, & les détourne vers le ciel ; l'époux a été enlevé, la terre déſormais n'eſt plus pour un Chrétien qu'un ſéjour de ſoupirs & de larmes : voilà ce qu'elles me répondent. Qui me retient donc ici-bas, Seigneur ! quels ſont les liens & les charmes qui peuvent m'attacher à la terre ? Inquiéte dans les plaiſirs, impatiente dans l'abſence ; ennuyée des entretiens & des commerces des hommes, effrayée de la ſolitude ; ſans goût pour le monde, ſans goût pour la vertu ; faiſant le mal que je hais, ne faiſant pas le bien que je voudrois ; qui me retient ? qui différe la diſſolution de ce corps de péché ?

qui m'empêche de voler avec les ailes de la colombe sur la sainte montagne. Je serois heureuse, Seigneur, je le sens; je pourrois à toutes les heures me nourrir de ce pain délicieux : je ne goûte de véritable joie qu'aux pieds de vos autels; ce sont-là les momens les plus heureux de ma vie; mais ils durent si peu, il faut se rangager si vîte dans les ennuis & les désagrémens du siécle; mais il faut s'éloigner de vous pour si long-tems : non, Seigneur, il n'y a point de parfait bonheur sur la terre, & la mort est un gain à qui sait vous aimer.

Sont-ce là nos sentimens, mes Frères, quand nous approchons des autels? Où sont aujourd'hui les Chrétiens, qui, comme les premiers Fidéles, attendent la bienheureuse espérance, & hâtent par leurs soupirs la fin de leur exil, & l'avénement de Jesus-Christ? C'est un rafinement de piété qu'on n'entend point; c'est un langage presque de contemplatif; & cependant c'est le fondement de la religion & la première démarche de la foi. On regarde la nécessité de mourir comme une peine cruelle; la seule idée de la mort qui consoloit tant nos pères, nous fait frémir : la fin de la vie est le terme de nos plaisirs, au lieu d'être celui de nos peines; on la ménage aux dépens de la loi de Dieu & des obligations de l'Eglise : les soins qui aboutissent au corps sont infinis; nos pré-

cautions sur ce point vont jusqu'à la foiblesse : ou s'il arrive quelquefois de souhaiter ce dernier moment, c'est lassitude de la vie & de ses chagrins, c'est une disgrace, une infirmité habituelle qui nous mine, une révolution dans nos affaires qui ne nous laisse plus espérer de plaisirss en ce monde, un établissement manqué, une mort, un accident, enfin un dégoût & un souhait d'amour propre ; on s'ennuye d'être malheureux, mais on n'est point empressé d'aller se réunir à Jesus-Christ : & là-dessus on vient manger la Cène du Seigneur, se renouveller le souvenir de sa passion, & annoncer sa mort jusqu'à ce qu'il vienne ; quelle indignité !

En second lieu, on annonce sa mort dans ce mystère, parceque Judas y forma comme la dernière résolution de le livrer. Or, qu'exige de nous ce souvenir ? ah ! mes Frères, un desir ardent de réparer par nos hommages l'impiété de tant de communions monstrueuses qui crucifient de nouveau Jesus-Christ. Tant de Ministres perfides l'offrent dans tous les lieux où son nom est connu, avec des mains sacriléges ; tant de pécheurs impudiques, vindicatifs, mondains, ravisseurs de tous les peuples, de toutes les nations, le reçoivent dans des bouches profanes : nous devons sentir les outrages qu'y souffre Jesus-Christ ; nous confondre devant lui, sur ce que le plus signalé de ses bienfaits est devenu

l'occasion des plus grands crimes ; trembler sur nous-mêmes ; admirer sa bonté, laquelle pour l'utilité d'un petit nombre d'Elus, a bien voulu s'exposer aux indignités de cette multitude infinie de pécheurs de tous les siécles & de tous les tems qui l'ont deshonoré & qui le deshonorent ; détourner par les larmes de notre cœur, & par mille gémissemens secrets, les fléaux que les communions indignes ne manquent jamais d'attirer sur la terre : car, si l'Apôtre se plaignoit autrefois que les corps frappés de plaies, les maladies populaires, les morts soudaines n'étoient qu'une suite de ce Sacrement profané ; ah ! vous nous frappez depuis long-tems, Seigneur ; vous versez sur nos villes & sur nos provinces la coupe de votre fureur ; vous armez les Rois contre les Rois, & les peuples contre les peuples ; on n'entend parler que de combats & de bruits de guerre ; vous faites pleuvoir du ciel la stérilité sur nos campagnes ; le glaive de l'ennemi dépeuple nos familles, & ôte aux pères la consolation de leurs vieux ans ; nous gémissons sous des charges qui en éloignant de nos murs l'ennemi de l'Etat, nous livrent à la faim & à la misère ; les arts sont presque inutiles au peuple ; les gains & les trafics languissent, & l'industrie peut à peine fournir aux besoins ; les calamités secrettes & connues de vous seul, sont encore plus touchantes

chantes que les publiques ; nous avons vû la faim & la mort moissonner nos citoyens & changer nos villes en déserts affreux ; l'ennemi de votre nom profite de nos dissensions & usurpe votre héritage.

D'où partent ces fléaux si longs & si terribles, grand Dieu ? où se forment ces nuées de fureur & d'indignation qui éclatent depuis si long-tems sur nos têtes ? n'êtes-vous pas armé pour punir les sacriléges ? les attentats que l'on commet tous les jours aux pieds de vos autels contre votre corps, ne nous attirent-ils pas ces marques de votre colère ? Eh ! frappez-nous donc, Seigneur, vengez votre gloire ; ordonnez à l'Ange qui est dans les airs de ne pas arrêter son bras, qu'il n'épargne pas les maisons où sont encore empreintes les traces d'un sang profané ; votre courroux est juste. Mais non, ne vengez point des crimes par d'autres crimes ; donnez la paix à nos jours ; écoutez les cris des Justes qui vous la demandent : *Seigneur*, vous disent-ils, avec le Prophéte, *nous attendions la paix, & ce bien n'est pas encore venu.* Faites cesser les profanations que les guerres trainent toujours après elles ; ne punissez plus les sacriléges en les multipliant sur la terre ; rendez la majesté à tant de temples profanés, le culte & la dignité à tant d'Eglises dépouillées ; la splendeur & la magnificence à tant d'autels renversés, la paix à nos villes, l'abondance à *Jerem.* 8. 15.

nos familles, la consolation & l'allégresse à Israel ; rendez les enfans aux pères, & aux épouses désolées leurs époux ; & si nos malheurs ne vous touchent pas, laissez-vous toucher du moins à ceux de votre Eglise.

On annonce en troisiéme lieu, la mort du Seigneur dans ce mystère, parceque Jesus-Christ s'y immole lui-même, par la séparation mystique de son corps & de son sang. Que s'ensuit-il delà ? qu'il faut être aux pieds des autels comme si nous étions aux pieds de la croix : entrer dans les dispositions des Disciples & des Femmes de Jérusalem qui recueillirent les derniers soupirs de Jesus mourant, & furent présens à la consommation de son sacrifice. Or, quel éloignement n'avoient-ils pas pour un monde qui crucifioit leur maître ? qu'avoient-ils encore à ménager avec ses meurtriers ? Craignoient-ils de se déclarer les Disciples de celui qui se déclaroit si hautement leur Sauveur, & au prix de tout son sang ? ne disoient-ils pas au Père céleste : Eh ! frappez-nous nous-mêmes, Seigneur, qui sommes les coupables, & épargnez l'innocent. Quelle horreur pour leurs fautes passées qui attachoient un si bon maitre à la croix ! quelle impression sensible de ses souffrances dans leur cœur ! Ainsi, mes Frères, ménager encore le siécle, n'oser se déclarer qu'à demi pour la piété, rougir de la croix de Jesus-

Christ, se mesurer dans ses démarches de dévotion de telle sorte, qu'il y régne encore un air & un goût du monde, qui se mêle, pour ainsi dire, dans les intérêts de notre vertu : ne pas confesser Jesus-Christ la tête levée ; n'oser se dispenser d'un spectacle où il est mocqué, d'une assemblée où il est offensé, d'une démarche dont l'innocence ne peut sortir entière, d'une bienséance dont les devoirs de la religion souffrent, de je ne sai quel train de vie dont le monde vous fait une nécessité, de certaines maximes qui blessent l'Evangile, & que l'usage vous donne pour des loix ; prétendre user de ces ménagemens, & néanmoins venir manger la Pâque avec les Disciples de Jesus-Christ ; conserver encore des intelligences avec ses ennemis, & s'asseoir à sa table ; estimer les maximes qui le crucifient, & vouloir être les spectateurs & les compagnons fidèles de sa croix ; ah ! c'est une contradiction.

Il a vaincu le monde ; il l'a attaché à sa croix ; il a fait expirer avec lui ses erreurs & ses maximes : donc, annoncer sa mort dans la communion, c'est rappeller le souvenir de sa victoire. Et si le monde vit & régne encore dans votre cœur, mon Frère, ne détruisez-vous pas le fruit de sa mort ? ne disputez-vous pas à Jesus-Christ l'honneur de son triomphe ? & au lieu d'annoncer sa mort, ne venez-vous pas la renouveller avec ses ennemis ?

D'ailleurs, on annonce en quatriéme lieu ſa mort dans ce myſtère, parcequ'il eſt la conſommation du ſacrifice de la croix, & qu'il nous en applique le fruit. Or, qui nous donne droit au fruit de la croix, & par conſéquent à la communion ? les ſouffrances, les mortifications, une vie pénitente & intérieure. Car, dites-moi, vivant dans les délices, oſerez-vous venir annoncer la mort du Sauveur ? Oſerez-vous nourrir un corps comme le vôtre, amolli par les plaiſirs, flaté, careſſé ; oſerez-vous, dis-je, le nourrir d'une chair crucifiée ? Oſerez-vous incorporer Jeſus-Chriſt mourant & couronné d'épines, dans des membres délicats & ſenſuels ? cet aſſortiment ne ſeroit-il pas monſtrueux ? Oſerez-vous en changeant ſa chair en votre propre ſubſtance, la transformer en une chair molle & voluptueuſe ? eh ! ce ſeroit un attentat. Pour vous nourrir de la chair de Jeſus-Chriſt, il faut que vos membres puiſſent devenir ſes membres ; que ſon corps puiſſe prendre la figure du vôtre. Or, ſon corps eſt un corps crucifié, ſes membres ſont des membres ſouffrans : & ſi vous vivez ſans ſouffrir ; ſi vous ne portez pas la mortification de Jeſus-Chriſt ſur votre corps ; ſi peut-être vous n'avez jamais fait à vos ſens & à vos deſirs aucune violence ; ſi vos jours ſe paſſent dans une tranquille molleſſe ; ſi les afflictions vous impatientent ; ſi tout ce qui contrarie votre humeur, vous ré-

volte ; ſi vous ne vous preſcrivez point d'œuvres mortifiantes ; ſi celles que le Ciel vous ménage, ne ſont pas bien reçûes ; comment voulez-vous unir votre chair à la chair de Jeſus-Chriſt ? On n'y penſe point, mes Frères ; & cependant une vie molle & ſenſuelle, ne peut être qu'un préjugé d'une communion indigne.

Enfin, on annonce la mort du Seigneur dans ce myſtère, parcequ'il y eſt lui-même comme dans un état de mort. Il a une bouche, & ne parle pas ; des yeux, & ne s'en ſert pas ; des pieds, & ne marche pas. Regardez donc, mon Frère, & faites ſelon ce modèle : voilà comme vous devez annoncer ſa mort en participant à ſon corps : il faut y porter des yeux inſtruits à être fermés pour la terre ; une langue accoutumée au ſilence, ou à des diſcours de Dieu, comme parle ſaint Paul ; des pieds, des mains immobiles, pour les œuvres de péché ; des ſens ou éteints ou mortifiés ; en un mot, y porter une mort univerſelle ſur votre corps : l'état de Jeſus-Chriſt dans l'Euchariſtie, eſt l'état du Chrétien ſur la terre ; un état de retraite, de ſilence, de patience, d'humiliation, de divorce avec les ſens. Car, qu'eſt-ce que Jeſus-Chriſt dans l'Euchariſtie ? Il eſt dans le monde comme s'il n'y étoit point ; il eſt au milieu des hommes, mais inviſible ; il entend leurs vains diſcours, leurs conſeils chimériques, leurs eſpérances frivoles,

mais il n'y prend aucune part ; il voit leurs ſollicitudes, leurs agitations, leurs entrepriſes, & il les laiſſe faire : on lui rend des honneurs divins, & on l'outrage ; & toujours le même, il paroît inſenſible aux inſultes comme aux hommages : il voit renouveller les ſiécles, les empires, les familles ; les mœurs changer ; le goût des hommes & des âges varier, les coutumes s'éteindre & puis revivre ; la figure de ce monde dans une révolution éternelle ; les héréſies prévaloir ; ſon héritage déchiré ; des guerres, des ſéditions, des bouleverſemens ſoudains ; l'univers entier ébranlé ; & il eſt tranquille ſur ſes ruines, & rien ne le tire de ſon application intime & ineffable à ſon Père ; & rien ne trouble le repos divin de ſon ſanctuaire, où il eſt toujours vivant, afin d'interceder pour nous. Regardez, encore une fois, & faites ſelon ce modèle : portons-nous à la table ſacrée des yeux fermés depuis longtems à tout ce qui peut bleſſer notre ame ; une langue environnée d'une garde de circonſpection & de pudeur ; des oreilles chaſtes & impénétrables aux ſifflemens du ſerpent, & à la volupté des ſons & des voix ſi propres à amollir le cœur ; une ame inſenſible aux mépris comme aux louanges ; une ame hors de la portée des événemens d'ici-bas, à l'épreuve des révolutions de la vie ; égale dans la bonne & dans la mauvaiſe fortune ; voyant avec

des yeux étrangers, indifférens, tout ce qui se passe ici-bas; estimant les biens & les maux qui lui arrivent comme chose qui ne la regarde pas; & à travers toutes les agitations de la terre, le tumulte des sens, la contradiction des langues, les vaines entrepriſes des hommes, toujours attentive à ne pas se laisser ravir la paix de son cœur, à marcher toujours d'un pas égal vers l'éternité, à ne point perdre de vûe son Dieu, & à avoir toujours sa converſation dans le ciel.

Ce n'est pas que je veuille exclure de l'autel tous ceux qui n'ont pas encore atteint cet état de mort: hélas! c'est l'affaire de toute la vie; & la chair de Jesus-Christ est un secours établi, pour nous fortifier & nous aider dans cette entrepriſe. Mais il faut y tendre pour ne pas approcher de l'autel indignement; il faut être aux priſes avec ses sens, avec sa corruption, avec ses foiblesses, & se gagner tous les jours sur quelqu'article; il faut pratiquer l'abnégation chrétienne; il faut expier par la retraite, par le silence, par les larmes, par la prière, par les macérations, les victoires journalières que les impreſſions du monde & des sens remportent sur nous; il faut se relever avec avantage de ses chûtes. Mais je veux vous donner à entendre, qu'une communion n'est pas l'affaire d'un jour & d'une solemnité; que toute notre vie doit être une prépa-

ration à l'Euchariſtie ; que toutes nos actions doivent être comme des pas qui nous conduiſent à l'autel ; que la vie de la plûpart des gens du monde ; de ceux même qui ne ſont pas dans le déſordre, qui ne ſe gênent ſur rien, qui vivent ſelon les ſens, qui ne ſont vifs que ſur les intérêts de la terre, eſt une vie qui n'annonce pas la mort du Seigneur, & qui dès-là vous exclut de ce myſtère. Je veux vous faire comprendre que l'Euchariſtie eſt un feſtin, ſi je l'oſe dire, de deuil & de mort ; que les joies, les plaiſirs, les vaines décorations déparent cette table ſacrée, & vous font rejetter comme celui qui s'y préſente avec un habit ſale & déchiré : qu'on ne peut pas ſe nourrir en même-tems, & des viandes d'ici-bas & du pain du ciel ; & que du moment que les Iſraélites arrivés ſur les frontières de Canaan eurent commencé à manger les fruits de la terre, dit l'Ecriture, la manne ceſſa de tomber, & ils n'uſèrent plus depuis de cette nourriture céleſte : *Defecitque manna poſtquam comederunt de frugibus terræ.* Je veux vous faire comprendre que ce Sacrement eſt le fruit & non pas la marque de la pénitence ; que ces communions dont une ſolemnité décide, ſont plus de profanateurs que d'adorateurs véritables ; qu'on ne peut ſe nourrir du corps de Jeſus-Chriſt ſans vivre de ſon eſprit ; qu'il faut même que la plénitude de l'Eſprit ſaint repoſe ſur une

Joſ. 5. ✠.

ame comme sur Marie, avant que Jesus-Christ vienne dans elle comme s'y incarner de nouveau. Je veux vous faire comprendre que la lecture des Livres saints, & les rigueurs salutaires de la pénitence, doivent préparer dans nos cœurs une demeure à Jesus-Christ, afin que nous soyons comme des arches saintes, & que cette manne céleste y repose au milieu des tables de la Loi & de la verge d'Aaron. Je veux vous faire comprendre que rien ne doit tant vous faire trembler, vous qui vivez dans les dangers du siécle & qui les aimez, que toutes les communions que vous avez faites avant que de vous être éprouvés, & avec la seule précaution d'une confession. Je veux vous faire comprendre que le pain de vie se change en poison pour la plûpart des Fidèles; que l'autel voit presque plus de crimes que le théâtre; que Jesus-Christ est plus outragé dans son sanctuaire, que dans les assemblées des pécheurs; & que les solemnités ne sont plus que des mystères de deuil pour lui, & des jours établis pour le deshonorer. Je veux, en un mot, vous faire comprendre que pour en approcher dignement, il faut une foi respectueuse qui nous fasse discerner; une foi prudente qui nous fasse éprouver; une foi vive qui nous fasse aimer; une foi généreuse qui nous fasse immoler: hors de là, c'est se rendre coupable du corps & du sang du Seigneur;

c'eſt manger & boire ſon jugement.

Ah ! Seigneur, que j'ai peu connu juſqu'ici l'innocence & l'extrême pureté, que vous demandez de ceux qui viennent ſe nourrir de ce pain céleſte ! Le Centenier, cet homme d'une foi ſi vive, ſi humble, ſi éclairée ; cet homme ſi riche en bonnes œuvres, qui aimoit votre peuple, qui élevoit des édifices ſacrés en votre nom, deſtinés aux prières publiques & à l'interprétation de vos Ecritures ; cet homme ne ſe croit pas digne de vous recevoir même dans ſa maiſon : la plus pure même des Vierges, lorſqu'un Ange lui annonce que vous allez deſcendre dans ſon ſein, en eſt effrayée ; elle entre dans ſon néant, & s'il lui reſte encore la force de parler, c'eſt pour demander comment cela ſe pourra faire. Et qui ſuis-je, Seigneur, pour oſer m'aſſeoir à votre table avec ſi peu de précaution ? moi qui viens paroître vuide devant vous ; moi qui n'ai à vous offrir que les reſtes d'un cœur que le monde a occupé ſi long-tems ; moi qui ne ſuis à vous que par intervalles, & qui laiſſe encore aux créatures & aux paſſions le fond & l'état de mon cœur ; moi qui ne porte à vos autels que de foibles eſſais de ſalut, & des œuvres conſommées de péché ; moi qui n'ai par-deſſus les autres pécheurs que l'abus de vos graces ; que des lumières inutiles ; que des ſentimens qui s'exhalent par deſirs ; que mille inſpirations qui

n'obtiennent jamais de moi que de vaines démarches de converſion ; qu'un cœur incapable de ſe familiariſer ni avec le péché, ni avec la vertu ; qu'un naturel heureux & preſque de ſon propre fonds, ennemi des excès & du vice, & que j'ai pourtant altéré.

Ah, Seigneur ! les fruits d'une communion ſainte ſont ſi abondans, ſi ſenſibles ; l'ame en ſort ſi inondée de vos graces & de vos faveurs, que quand je n'aurois point d'autres marques de l'indignité de mes communions que leur inutilité, je devrois trembler & me confondre. Quand on mange votre chair dignement, vous nous apprenez qu'on a encore faim ; & je me retire de cette table ſacrée, fatigué, laſſé de mes hommages : je reſpire au ſortir de là, comme au ſortir d'une bienſéance & d'une gêne : je m'applaudis d'en être quitte, comme ſi je venois de finir une affaire pénible ; & ſi je ſens le goût réveillé, c'eſt celui des plaiſirs & du monde. Quand on a mangé votre chair dignement, on demeure en vous, & vous demeurez en nous ; c'eſt-à-dire, que votre ſang précieux qui coule encore dans nos veines, nous laiſſe vos inclinations, vos traits, votre reſſemblance ; & que nous ſommes d'autres vous-même ; que comme de jeunes Princes héritiers d'un ſang royal, on doit voir briller ſur notre viſage, je ne ſai quel air de majeſté qui an-

nonce notre nobleſſe ; il ne doit plus paroître en nous que des inclinations nobles, céleſtes, & des ſentimens dignes du ſang que nous avons reçû : & cependant je me trouve toujours des deſirs terreſtres ; des panchans bas & rampans ; un cœur qui ſe traine encore ſur la boue, & qui ne ſait s'élever au-deſſus des créatures, & retourner juſques dans votre ſein dont il eſt ſorti. Quand on mange votre chair dignement, vous nous apprenez qu'on vit pour vous, & qu'on vit éternellement : & j'ai continué de vivre pour le monde, pour moi-même, pour les hommes qui m'environnent, pour mes plaiſirs, pour mes projets de fortune, pour mes affaires, pour une famille, pour des enfans, pour ma gloire ; pour vous, à peine un ſeul moment dans la journée. Que faut-il donc que je faſſe, Seigneur ? que je me retire de votre table ? quoi ! ce fruit de vie me ſeroit interdit ? quoi ! le pain de conſolation ne ſeroit plus rompu pour moi ? Non, Seigneur, vous ne voulez point m'en exclure ; vous voulez m'en rendre digne : vous ne voulez pas que je m'en retire ; mais vous voulez que je m'y prépare : vous ne me refuſez pas le pain des enfans ; mais vous ne voudriez pas que mon indignité vous obligeât de me préſenter un ſerpent à ſa place. Préparez-vous donc vous-même dans mon cœur une demeure digne de vous : applaniſſez-en les hauteurs ; redreſſez-en

l'obliquité ; purifiez mes desirs ; corrigez mes inclinations, créez-en plutôt de nouvelles. Vous seul pouvez être votre précurseur & vous préparer les voies dans les ames. Rempliſſez-nous donc, Seigneur, de votre esprit, afin que nous mangions votre corps dignement, & que nous vivions éternellement pour vous.

Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR LE JOUR

DE NOEL.

Evangelisо vobis gaudium magnum, quod erit omni populo ; quia natus est vobis hodie Salvator, qui est Christus Dominus.

Je viens vous apporter une nouvelle, qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie ; c'est qu'aujourd'hui il vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur. Luc. 2. 10. 11.

SIRE,

VOILA en effet la grande nouvelle que le monde attendoit depuis quatre mille ans : voilà le grand événement que tant de Prophétes avoient prédit ; que tant de cérémonies avoient figuré ; que tant de Justes avoient attendu, & que tou-

te la nature ſembloit promettre, & hâter par la corruption univerſelle répandue ſur toute chair : voilà le grand bienfait, que la bonté de Dieu préparoit aux hommes, depuis que l'infidélité de leur premier père les eut tous aſſujettis au péché & à la mort.

Le Sauveur, le Chriſt, le Seigneur, paroît enfin aujourd'hui ſur la terre. Les nuées enfantent le Juſte : l'étoile de Jacob ſe montre à l'univers : le ſceptre eſt ſorti de Juda, & celui qui devoit venir eſt arrivé : les tems myſtérieux ſont accomplis : le Seigneur a fait paroître le ſigne promis à la Judée : une Vierge a conçû & enfanté, & de Béthléem ſort le conducteur, qui doit inſtruire & régir tout Iſrael.

Quels nouveaux biens, mes Frères, cette naiſſance n'annonce-t-elle pas aux hommes ? Elle n'auroit pas été durant tant de ſiécles, annoncée, attendue, deſirée ; elle n'auroit pas fait la religion de tout un peuple, l'objet de toutes les prophéties, le dénouement de toutes les figures, l'unique fin de toutes les démarches de Dieu envers les hommes ; ſi elle n'avoit été la plus grande marque d'amour qu'il pouvoit leur donner. Quelle nuit heureuſe, que celle qui vient de préſider à cet enfantement divin ! elle a vû la lumière du monde luire dans ſes ténébres : les cieux en retentiſſent de joie, & de cantiques d'actions de graces.

Mais, mes Frères, pour entrer dans les transports d'allégresse que cette naissance répand dans le ciel & sur la terre, il faut participer aux bienfaits qu'elle vient nous apporter. La joie commune n'est fondée que sur le salut commun qui nous est offert ; & si malgré ce secours, nous nous obstinons encore à périr, l'Eglise pleure sur nous, & nous mêlons le deuil & la tristesse à la joie que lui inspire une si heureuse nouvelle.

Or, quels sont les bienfaits inestimables que cette naissance vient apporter aux hommes ? Les Esprits célestes eux-mêmes viennent l'apprendre aujourd'hui aux Pasteurs : elle vient rendre la gloire à Dieu, & la paix aux hommes : & voilà tout le fond de ce grand mystère développé. A Dieu, la gloire que les hommes avoient voulu lui ravir : aux hommes, la paix qu'ils n'avoient cessé de se ravir à eux-mêmes. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

I. PARTIE.

L'Homme n'avoit été placé sur la terre, que pour rendre à l'auteur de son Etre, la gloire & l'hommage qui lui étoient dûs. Tout le rappelloit à ces devoirs ; & tout ce qui devoit l'y rappeller, l'en éloigna. Il devoit à sa majesté suprême son adoration & ses hommages ; à sa bonté paternelle, son amour ; à sa sagesse infinie, le sacrifice de sa raison & de ses lumières. Ces devoirs,

devoirs, gravés dans le fond de son cœur, & nés avec lui, lui étoient encore sans cesse annoncés par toutes les créatures : il ne pouvoit ni s'écouter lui-même, ni écouter tout ce qui étoit autour de lui sans les retrouver. Cependant il les oublie ; il les efface de son cœur. Il ne vit plus dans l'ouvrage l'honneur & le culte qui étoit dû à l'ouvrier souverain ; dans les bienfaits dont il le combloit, l'amour qu'il devoit à son bienfaiteur ; dans les ténébres répandues sur les effets mêmes de la nature, l'impossibilité de sonder à plus forte raison, les secrets de Dieu, & la défiance où il devoit vivre de ses propres lumières. L'idolâtrie rendoit donc à la créature, le culte que le Créateur s'étoit réservé à lui seul : la Synagogue l'honoroit des lévres, & l'amour qu'elle lui devoit se bornoit à des hommages extérieurs, qui n'étoient pas dignes de lui : la Philosophie s'égaroit dans ses pensées, mesuroit les lumières de Dieu à celles de l'homme, & croyoit que la raison qui se méconnoissoit elle-même, pouvoit connoître toute vérité : trois plaies répandues sur toute la face de la terre. En un mot, Dieu n'étoit plus connu ni glorifié, & l'homme ne se connoissoit plus lui-même.

Et premiérement, à quels excès l'idolâtrie n'avoit-elle pas poussé son culte profane ? La mort d'une personne chère l'érigeoit bientôt en divinité ; & ses viles

cendres, sur lesquelles son néant étoit écrit en caractères si ineffaçables, devenoient elles-mêmes le titre de sa gloire & de son immortalité. L'amour conjugal se fit des dieux ; l'amour impur l'imita, & voulut avoir ses autels : l'épouse & l'amante, l'époux & l'amant criminels eurent des temples, des prêtres, & des sacrifices. La folie, ou la corruption générale adopta un culte si bizarre & si abominable : tout l'univers en fut infecté : la majesté des loix de l'Empire l'autorisa : la magnificence des temples, l'appareil des sacrifices, la richesse immense des simulacres rendirent cette extravagance respectable. Chaque peuple fut jaloux d'avoir ses dieux : au défaut de l'homme, il offrit de l'encens à la bête : les hommages impurs devinrent le culte de ces divinités impures : les villes, les montagnes, les champs, les déserts en furent souillés, & virent des édifices superbes consacrés à l'orgueil, à l'impudicité, à la vengeance. La multitude des divinités égala celle des passions : les dieux furent presque aussi multipliés que les hommes : tout devint dieu pour l'homme ; & le Dieu véritable fut le seul que l'homme ne connut point.

Le monde étoit plongé depuis sa naissance presque, dans l'horreur de ces ténébres : chaque siécle y avoit ajoûté de nouvelles impiétés. Plus les tems marqués du Libérateur approchoient, plus la dépra-

vation ſembloit croître parmi les hommes. Rome elle-même, maîtreſſe de l'univers, s'étoit ſoumiſe aux différens cultes des nations qu'elle avoit ſubjuguées ; & voyoit s'élever au milieu de ſes murs, les idoles diverſes de tant de peuples ſoumis, qui devenoient plutôt les monumens publics de ſa folie & de ſon aveuglement que de ſes victoires.

Mais enfin, quoique toute chair eût corrompu ſa voie, Dieu ne vouloit plus faire pleuvoir ſa colère ſur les hommes, ni les exterminer par un nouveau déluge : il vouloit les ſauver. Il avoit mis dans le ciel le ſigne de ſon alliance avec le monde ; & ce ſigne véritable n'étoit pas cet arc lumineux & groſſier, qui paroit dans les nuées ; c'étoit Jeſus-Chriſt ſon Fils unique ; le Verbe fait chair ; le ſceau véritable de l'alliance éternelle, & la ſeule lumière qui vient éclairer tout le monde.

Il paroit aujourd'hui ſur la terre, & rend à ſon Père la gloire que l'impiété d'un culte public avoit voulu lui ravir. L'hommage que lui rend ſon ame ſainte unie au Verbe, dédommage d'abord ſa majeſté ſuprême, de tous les honneurs que l'univers lui avoit juſques-là refuſés, pour les proſtituer à la créature. Un adorateur Homme-Dieu rend plus de gloire à la divinité, que tous les ſiécles, & tous les peuples idolâtres ne lui en avoient ôté : & il falloit bien que cet hommage fût agréable au Dieu ſou-

verain, puisque lui seul effaça l'idolâtrie de dessus la terre ; fit tarir le sang des victimes impures ; renversa les autels profanes ; imposa silence aux oracles des démons ; mit en poussière les vaines idoles, & changea leurs temples superbes, jusques-là les asiles de toutes les abominations, en des maisons d'adoration & de prière. Ainsi l'univers changea de face : le seul Dieu inconnu dans Athènes même, & au milieu des villes les plus célébres par leur science & par leur politesse, fut adoré : le monde reconnut son auteur : Dieu rentra dans ses droits ; un culte digne de lui s'établit sur toute la terre ; & il eut par-tout des adorateurs, qui l'adorèrent en esprit & en vérité.

Voilà le premier bienfait de la naissance de Jesus-Christ, & la première gloire qu'il rend à son Père. Mais, mes Frères, ce grand bienfait est-il pour nous ? nous n'adorons plus de vaines idoles ; un Jupiter incestueux, une Venus impudique, un Mars vindicatif & cruel : mais Dieu en est-il plus glorifié parmi nous ? ne mettons-nous pas à leur place la fortune, la volupté, la faveur du maître, le monde avec tous ses plaisirs ? car tout ce que nous aimons plus que Dieu, nous l'adorons : tout ce que nous préférons à Dieu, devient notre Dieu lui-même : tout ce qui fait le seul objet de nos pensées, de nos desirs & de nos affections, de nos craintes & de nos espérances, fait auss

tout notre culte ; & nos Dieux ſont nos paſſions auſquelles nous ſacrifions le Dieu véritable.

Or, que d'idoles encore de cette eſpéce dans le monde chrétien ! Vous, cette créature infortunée, à laquelle vous avez proſtitué votre cœur ; à laquelle vous ſacrifiez vos biens, votre fortune, votre gloire, votre repos ; & dont ni les motifs de la religion, ni ceux même du monde ne peuvent vous détacher, c'eſt votre idole : & que lui manque-t-il pour être votre divinité infâme, puiſque dans votre fureur vous ne lui en refuſez pas même le nom ? Vous, cette Cour, cette fortune, qui vous occupe, qui vous poſſéde, à laquelle vous rapportez tous vos ſoins, toutes vos démarches, tous vos mouvemens, tout ce que vous avez d'ame, d'eſprit, de volonté, votre vie toute entière, c'eſt votre idole : & quel hommage criminel lui refuſez-vous, dès qu'elle l'exige, & qu'il peut devenir le prix de ſes faveurs ? Vous, cette intempérance honteuſe qui avilit votre nom & votre naiſſance ; qui n'eſt plus même de nos mœurs ; qui a noyé & abruti tous vos talens dans les excès du vin & de la débauche ; qui en vous rendant inſenſible à tout le reſte, ne vous laiſſe de goût & de ſentiment que pour les plaiſirs abrutiſſans de la table, c'eſt votre idole : vous ne comptez vivre que les momens que vous lui donnez ; & votre cœur

rend encore plus d'hommage à ce dieu infâme & abjet, que vos chants insensés & profanes. Les passions firent les Dieux autrefois ; & Jesus-Christ n'a détruit ces idoles, qu'en détruisant les passions qui les avoient élevées : vous les relevez en faisant revivre toutes les passions qui avoient rendu le monde entier idolâtre. Et que sert de connoître un Dieu seul, si vous portez ailleurs vos hommages ? le culte est dans le cœur ; & si le Dieu véritable n'est pas le Dieu de votre cœur, vous mettez, comme les Payens, les viles créatures à sa place, & vous ne lui rendez pas la gloire qui lui est dûe.

Aussi Jesus-Christ ne se borne pas à manifester le nom de son Père aux hommes, & à établir sur le débris des idoles la connoissance du Dieu véritable. Il lui forme des adorateurs qui ne compteront pour rien les hommages extérieurs, si l'amour ne les anime & ne les sanctifie ; & qui regarderont la miséricorde, la justice, la sainteté, comme les offrandes les plus dignes de Dieu, & l'appareil le plus pompeux de leur culte : second bienfait de la naissance de Jesus-Christ, & seconde sorte de gloire qu'il rend à son Père.

En effet, Dieu étoit connu dans la Judée, dit le Prophète ; Jerusalem ne voyoit point d'idoles élevées dans ses places publiques, y usurper les hommages qui étoient dûs au Dieu d'Abraham ; *il n'y avoit ni*

Simulacre dans Jacob, ni Augure dans Israel; cette portion seule de la terre s'étoit préservée de la contagion générale. Mais la magnificence de son temple, l'appareil de ses sacrifices, la pompe de ses solemnités, l'exactitude de ses observances légales faisoit tout le mérite de son culte; on bornoit à ces devoirs extérieurs toute la religion. Les mœurs n'en étoient pas moins criminelles: l'injustice, la fraude, le mensonge, l'adultère, tous les vices subsistoient, & étoient même autorisés par ces vains dehors de culte: Dieu étoit honoré des lévres; mais le cœur de ce peuple ingrat, étoit toujours éloigné de lui. Num. 23.

Jesus-Christ vient détromper la Judée d'une erreur si grossière, si ancienne, & si injurieuse à son Père. Il vient leur apprendre, que l'homme peut se contenter des seuls dehors; mais que Dieu ne regarde que le cœur; que tout hommage extérieur qui le lui refuse, est une insulte & une hypocrisie, plutôt qu'un culte véritable; qu'il est inutile de purifier le dehors, si le dedans est plein d'infection & de pourriture; & qu'on n'adore Dieu véritablement qu'en l'aimant.

Mais, hélas! mes Frères, cette erreur si grossière, & si souvent reprochée par Jesus-Christ à la Synagogue, n'est-elle pas encore l'erreur de la plupart d'entre nous? A quoi se réduit tout notre culte? à quelques observances extérieures; à

remplir certains devoirs publics prescrits par la loi : & encore c'est la religion des plus sages. Ils viennent assister aux mystères saints ; ils ne se dispensent qu'avec scrupule des loix de l'Eglise ; ils récitent quelques prières, que l'usage a consacrées ; ils célébrent les solemnités, & grossissent la foule qui court à nos temples, voilà tout. Mais en sont-ils plus détachés du monde, & de ses plaisirs criminels ? moins occupés des soins de la parure, & de la fortune ? plus disposés à rompre un engagement criminel, ou à s'éloigner des occasions où leur innocence fait toujours naufrage ? portent-ils à ces pratiques extérieures de religion un cœur pur, une foi vive, une charité non feinte ? toutes leurs passions subsistent toujours avec ces œuvres religieuses qu'ils donnent à l'usage plus qu'à la religion. Et remarquez, je vous prie, mes Frères, qu'on n'oseroit s'en dispenser tout-à-fait ; vivre comme des impies sans aucune profession de culte, sans en remplir du moins quelques devoirs publics : on se regarderoit comme des anathêmes dignes des foudres du ciel. Et on ose souiller ces devoirs saints par des mœurs criminelles ; & on ne se regarde pas avec horreur, en rendant inutile ce reste superficiel de religion, par une vie que la religion condamne & abhorre ; & on ne craint point la colère de Dieu, en continuant des crimes qui l'attirent sur nos têtes, & en bornant tout ce qui lui est dû

à

à de vains hommages qui l'insultent.

Cependant, je l'ai déja dit, de tous les mondains ce sont là les plus sages, & ceux qui paroissent les plus réguliers aux yeux du monde. Ils n'ont pas encore secoué le joug, comme tant d'autres ; ils ne se font pas une gloire affreuse de ne pas croire en Dieu ; ils ne blasphêment pas ce qu'ils ignorent ; ils ne regardent pas la religion comme un jeu & une invention humaine ; ils veulent y tenir encore par quelques dehors : mais ils n'y tiennent point par le cœur ; mais ils la deshonorent par leurs désordres ; mais ils ne sont Chrétiens que de nom. Ainsi encore plus qu'autrefois sous la Synagogue, les dehors magnifiques du culte subsistent parmi nous, avec la dépravation des mœurs la plus profonde & la plus universelle que les Prophétes ayent jamais reprochée à l'endurcissement & à l'hypocrisie des Juifs : ainsi la religion dont nous nous glorifions, n'est plus qu'un culte superficiel pour la plûpart des Fidèles : ainsi cette alliance nouvelle, qui ne devoit être écrite que dans les cœurs ; cette loi d'esprit & de vie, qui devoit rendre les hommes tout spirituels ; ce culte intérieur, qui devoit donner à Dieu des adorateurs en esprit & en vérité, ne lui a donné que des phantômes ; que de faux adorateurs ; que des apparences de culte ; en un mot, qu'un peuple encore Juif, qui l'honore des lévres, mais dont le cœur corrompu, souillé

de mille crimes, enchaîné par mille passions injustes, est toujours éloigné de lui.

Voilà le second bienfait de la naissance de Jesus-Christ auquel nous n'avons aucune part. Il vient abolir un culte tout extérieur, qui se bornoit à des sacrifices d'animaux, & à des observances légales, & qui ne rendoit pas à Dieu la gloire qui lui est due, en ne lui rendant pas l'hommage de notre amour, seul capable de le glorifier : il vient substituer à ces vaines apparences de religion, une Loi qui doit s'accomplir toute dans notre cœur ; un culte dont l'amour pour son Père doit être le premier & le principal hommage. Cependant ce culte saint, ce précepte nouveau, ce dépôt sacré qu'il nous a laissé, a dégénéré entre nos mains : nous en avons fait un culte tout pharisaïque, où le cœur n'a point de part ; qui ne change pas nos panchans déréglés ; qui n'influe point sur nos mœurs, & qui nous rend d'autant plus criminels, que nous abusons du bienfait qui devoit effacer & purifier tous nos crimes.

Enfin, les hommes avoient voulu encore ravir à Dieu la gloire de sa Providence & de sa sagesse éternelle. Les Philosophes, frappés de l'extravagance d'un culte qui multiplioit les dieux à l'infini, & forcés par les lumières seules de la raison, de reconnoître un seul Etre suprême, en défiguroient la nature par mille opinions insensées. Les uns se représentoient un Dieu

oiſif; retiré en lui-même ; jouiſſant de ſon propre bonheur ; ne daignant pas s'abaiſſer à regarder ce qui ſe paſſe ſur la terre ; ne comptant pour rien les hommes qu'il avoit créés ; auſſi peu touché de leurs vertus que de leurs vices ; & laiſſant au hazard le cours des ſiécles & des ſaiſons, les révolutions des Empires, la deſtinée de chaque particulier, la machine entière de ce vaſte univers, & toute la diſpenſation des choſes humaines. Les autres, l'aſſujettiſſoient à un enchaînement fatal d'événemens : ils en faiſoient un Dieu ſans liberté, & ſans puiſſance ; & en le regardant comme le maître des hommes, ils le croyoient l'eſclave des deſtinées. Les égaremens de la raiſon étoient alors la ſeule régle de la religion, & de la croyance de ceux qui paſſoient pour être les plus éclairés & les plus ſages.

Jeſus-Chriſt vient rendre à ſon Père la gloire que les vains raiſonnemens de la philoſophie lui avoient ôtée. Il vient apprendre aux hommes que la Foi eſt la ſource des véritables lumières ; & que le ſacrifice de la raiſon eſt le premier pas de la philoſophie chrétienne : il vient en fixer les incertitudes, en nous apprenant ce que nous devons connoître de l'Etre ſuprême, & ce que nous en devons ignorer.

Ce n'étoit pas aſſés en effet, que les hommes pour en rendre gloire à Dieu, lui fiſſent un ſacrifice de leur vie comme

à l'auteur de leur Etre, & reconnuſſent par cet aveu l'impiété de l'idolâtrie ; qu'ils lui fiſſent un ſacrifice de leur amour & de leur cœur, comme à leur ſouveraine félicité, & avouaſſent par là l'inſuffiſance & l'inutilité du culte extérieur & phariſaïque de la Synagogue : il falloit encore qu'ils lui ſacrifiaſſent leur raiſon, comme à leur ſageſſe & à leur vérité éternelle, & ſe déſabuſaſſent ainſi des vaines recherches & de l'orgueilleuſe ſcience des Philoſophes.

Or, la naiſſance ſeule d'un Homme-Dieu, l'union ineffable de notre nature avec une Perſonne divine, déconcerte toute la raiſon humaine ; & ce myſtère incompréhenſible, propoſé aux hommes comme toute leur ſcience, toute leur vérité, toute leur philoſophie, toute leur religion, leur fait d'abord ſentir que la vérité qu'ils avoient juſques-là cherchée en vain, il faut la chercher, non par les vains efforts, mais par le ſacrifice de la raiſon & de nos foibles lumières.

Mais, hélas ! où ſont parmi nous les Fidèles, qui font à la Foi un ſacrifice entier de leur raiſon ; & qui renonçant à leurs propres lumières, baiſſent les yeux avec un ſilence de reſpect & d'adoration, devant les ténébres majeſtueuſes de la Religion ? Je ne parle pas de ces impies qui vivent encore au milieu de nous, & qui ne veulent point de Dieu. Eh ! il faut les livrer à l'horreur & à l'indignation de tout

l'univers qui connoit une Divinité & qui l'adore ; ou plutôt les livrer à l'horreur de leur propre conſcience, laquelle malgré eux l'invoque, & la reclame en ſecret, tandis qu'ils ſe glorifient tout haut de ne pas la connoître.

Je parle de la plûpart des Fidèles, qui ont preſque de la Divinité une idée auſſi fauſſe & auſſi humaine, qu'en avoient autrefois les Philoſophes payens ; qui ne la comptent pour rien dans tous les événemens de la vie ; qui vivent comme ſi le hazard, ou le caprice des hommes, décidoit de toutes les choſes d'ici-bas ; & qui ne connoiſſent que le bonheur ou le malheur, comme les deux ſeules divinités qui gouvernent le monde, & qui préſident à tout ce qui ſe paſſe ſur la terre. Je parle de ces hommes de peu de foi, qui loin d'adorer les ſecrets de l'avenir dans les conſeils profonds & impénétrables de la Providence, vont les chercher dans des prédictions ridicules & puériles ; attribuent à l'homme une ſcience que Dieu s'eſt réſervée à lui ſeul ; attendent avec une folle perſuaſion ſur les rêveries d'un faux Prophéte, des événemens & des révolutions qui doivent décider de la deſtinée des peuples & des Empires ; fondent là-deſſus de vaines eſpérances pour eux-mêmes, & renouvellent ou l'extravagance des Augures & des Aruſpices payens, ou l'impiété de la Pythoniſſe de Saül, & des oracles de

Delphes & de Dodone. Je parle de ceux qui voudroient voir clair dans les voies éternelles de Dieu sur nos destinées ; & qui ne pouvant par les seules forces de la raison, résoudre les difficultés insurmontables des mystères de la grace sur le salut des hommes, loin de s'écrier comme l'Apôtre : *O profondeur de la sagesse & de la science de Dieu !* sont tentés de croire, ou que Dieu ne se mêle point de notre salut, ou qu'il est inutile que nous nous en mêlions nous-mêmes. Je parle de ces personnes dissipées dans le monde, qui trouvent toujours plausible, convainquant, tout ce que l'incrédulité oppose de plus foible & de plus insensé à la Foi ; qui sont ébranlées au premier doute frivole que l'impie propose ; qui sembleroient être ravies que la Religion fût fausse ; & qui sont moins touchées de ce poids respectable de preuves qui accablent une raison orgueilleuse, & qui en établissent la vérité, que d'un discours en l'air qui la combat, où il n'y a souvent de sérieux que la hardiesse de l'impiété & du blasphême. Enfin, je parle de beaucoup de Fidèles, qui renvoyent au peuple la croyance de tant de faits merveilleux, que l'histoire de la religion nous a conservés ; qui semblent croire que tout ce qui est au-dessus des forces de l'homme, passe aussi la puissance de Dieu ; & qui refusent les miracles à une religion, qui n'est fondée que sur eux, & qui est le plus

Rom. 11. 33.

grand de tous les miracles elle-même.

Voilà comment nous raviſſons encore à Dieu la gloire que la naiſſance de Jeſus-Chriſt lui avoit rendue. Elle nous avoit appris à ſacrifier au myſtère incompréhenſible de ſa manifeſtation dans notre chair, nos propres lumières, & à ne plus vivre que de la foi ; elle avoit fixé les incertitudes de l'eſprit humain, & l'avoit ramené des égaremens & des abimes où la raiſon l'avoit précipité, à la voie de la vérité & de la vie ; & nous l'abandonnons : & ſous l'empire même de la Foi, nous voulons marcher encore comme autrefois, ſous les étendars, ſi j'oſe parler ainſi, d'une foible raiſon : les myſtères de la religion qui nous paſſent, nous révoltent : nous réformons tout ; nous doutons de tout ; nous voulons que Dieu penſe comme l'homme. Sans perdre entiérement la foi, nous la laiſſons affoiblir au-dedans de nous : nous n'en faiſons aucun uſage : & c'eſt cet affoibliſſement de la foi, qui a corrompu les mœurs ; multiplié les vices ; allumé dans tous les cœurs l'amour des choſes préſentes ; éteint l'amour des biens à venir ; mis le trouble, la haine, la diſſenſion parmi les Fidèles, & effacé ces premiers traits d'innocence, de ſainteté, de charité, qui avoient d'abord rendu le Chriſtianiſme ſi reſpectable à ceux mêmes qui refuſoient de s'y ſoumettre. Mais non-ſeulement la naiſſance de Jeſus-Chriſt, rend à Dieu la

gloire que les hommes avoient voulu lui ravir ; elle rend encore aux hommes la paix qu'ils n'avoient ceſſé de ſe ravir à eux-
Luc. 2. 14. mêmes : *Et in terra pax hominibus.*

II. PARTIE. *Iſ.* 9. 6. UNe paix univerſelle régnoit dans tout l'univers, quand Jeſus-Chriſt, *le Prince de la paix*, parut ſur la terre : toutes les nations ſoumiſes à l'Empire Romain, portoient paiſiblement le joug de ces maîtres orgueilleux du monde : Rome elle-même, après des diſſenſions civiles, qui avoient dépeuplé ſes murs, répandu ſes proſcrits dans les iſles & dans les déſerts, & inondé l'Aſie & l'Europe du ſang de ſes citoyens, reſpiroit de l'horreur de tous ces troubles ; & réunie ſous l'autorité d'un Céſar, elle trouvoit dans ſa ſervitude, la paix dont elle n'avoit jamais pu jouir dans ſa liberté.

L'univers étoit donc paiſible ; mais ce n'étoit là qu'une fauſſe paix. L'homme, en proie à ſes paſſions injuſtes & violentes, éprouvoit au-dedans de lui-même la guerre & la diſſenſion la plus cruelle : éloigné de Dieu, livré aux agitations & aux fureurs de ſon propre cœur ; combattu par la multiplicité & la contrariété éternelle de ſes panchans déréglés, il ne pouvoit trouver la paix, parcequ'il ne la cherchoit que dans la ſource même de ſes troubles & de ſes inquiétudes. Les Philoſophes s'étoient vantés de pouvoir la donner à leurs diſciples : mais ce calme univerſel des paſſions qu'ils

promettoient à leur Sage, & qu'ils annonçoient avec tant d'emphaſe, en pouvoit réprimer les ſaillies ; mais en laiſſoit tout le venin & tout le tumulte dans le cœur. C'étoit une paix d'orgueil & d'oſtentation : elle maſquoit les dehors ; mais ſous ce maſque d'appareil, l'homme ſe retrouvoit toujours lui-même.

Jeſus-Chriſt deſcend aujourd'hui ſur la terre pour apporter aux hommes cette paix véritable, que le monde juſques-là n'avoit pu leur donner. Il vient porter le remède juſqu'à la ſource du mal : ſa divine philoſophie ne ſe borne pas à donner de ces préceptes pompeux, qui pouvoient plaire à la raiſon, mais qui ne guériſſoient pas les plaies du cœur ; & comme l'orgueil, la volupté, les haines, & les vengeances avoient été les ſources fatales de toutes les agitations que le cœur de l'homme avoit éprouvées, il vient lui rendre la paix en les tariſſant par ſa grace, par ſa doctrine, & par ſon exemple.

Oui, mes Frères, je dis que l'orgueil avoit été la première ſource des troubles qui déchiroient le cœur des hommes. Quelles guerres, quelles fureurs, cette funeſte paſſion n'avoit-elle pas allumées ſur la terre ? De quels torrens de ſang n'avoit-elle pas inondé l'univers ? Et l'hiſtoire des Peuples & des Empires, des Princes & des Conquérans, l'hiſtoire de tous les ſiécles & de toutes les nations, qu'eſt-elle,

que l'hiſtoire des calamités dont l'orgueil avoit, depuis le commencement, affligé les hommes ? Le monde entier n'étoit qu'un théâtre lugubre, où cette paſſion hautaine & inſenſée donnoit tous les jours les ſcènes les plus ſanglantes. Mais ce qui ſe paſſoit au-dehors n'étoit que l'image des troubles, que l'homme orgueilleux éprouvoit au-dedans de lui-même. Le deſir de s'élever étoit une vertu : la modération paſſoit pour lâcheté : un homme ſeul bouleverſoit ſa patrie, renverſoit les loix & les coutumes, faiſoit des millions de malheureux, pour uſurper la première place parmi ſes citoyens ; & le ſuccès de ſon crime lui attiroit des hommages ; & ſon nom, ſouillé du ſang de ſes frères, n'en avoit que plus d'éclat dans les annales publiques, qui en conſervoient la mémoire ; & un ſcélérat heureux, devenoit le plus grand homme de ſon ſiécle. Cette paſſion, en deſcendant dans la foule, étoit moins éclatante ; mais elle n'en étoit pas moins vive & furieuſe : l'homme obſcur n'étoit pas plus tranquille que l'homme public : chacun vouloit l'emporter ſur ſes égaux : l'Orateur, le Philoſophe, ſe diſputoient, s'arrachoient la gloire, l'unique but de leurs travaux & de leurs veilles ; & comme les deſirs de l'orgueil ſont inſatiables, l'homme, à qui il étoit alors honorable de s'y livrer tout entier, ne pouvant s'y fixer, ne pouvoit auſſi être calme & paiſible,

L'orgueil, devenu la seule source de l'honneur & de la gloire humaine, étoit devenu l'écueil fatal du repos & du bonheur des hommes.

La naissance de Jesus-Christ, en corrigeant le monde de cette erreur, y rétablit la paix, que l'orgueil avoit bannie de la terre. Il pouvoit se manifester aux hommes avec tous les traits éclatans, que les Prophétes lui avoient attribués : il pouvoit prendre les titres pompeux de Conquérant de Juda, de Légisiateur des Peuples, de Libérateur d'Israel : Jérusalem, à ces caractères glorieux, auroit reconnu celui qu'elle attendoit : mais Jérusalem ne voyoit dans ces titres qu'une gloire humaine ; & Jesus-Christ vient la détromper & lui apprendre, que cette gloire n'est rien ; qu'une pareille attente n'eût pas été digne des oracles de tant de Prophétes qui l'avoient annoncé ; que l'Esprit saint qui les avoit inspirés, ne pouvoit promettre que la sainteté & des biens éternels aux hommes ; que tous les autres biens, loin de les rendre heureux, multiplioient leurs malheurs & leurs crimes ; & que son ministère visible n'alloit répondre aux promesses éclatantes qui l'annonçoient depuis tant de siécles, que parcequ'il seroit tout spirituel, & qu'il ne se proposeroit que le salut de tous les hommes.

Aussi il naît à Béthléem dans un état pauvre & abjet ; sans appareil extérieur,

lui dont les cantiques de toute la milice du ciel célébroient alors la naissance ; sans titre qui le distingue aux yeux des hommes, lui qui étoit élevé au-dessus de toute principauté & de toute puissance : il souffre que son nom soit inscrit avec les noms les plus obscurs des sujets de César ; lui, dont le nom étoit au-dessus de tout autre nom, & qui seul avoit droit d'écrire le nom de ses Elus dans le livre de l'éternité : des Pasteurs simples & grossiers tout seuls viennent lui rendre hommage ; lui, devant qui tout ce qu'il y a de grand dans le ciel, sur la terre & dans les enfers, doit fléchir le genou : enfin, tout ce qui peut confondre l'orgueil humain, est rassemblé dans le spectacle de sa naissance. Si les titres, si l'élévation, si les prospérités avoient pu nous rendre heureux ici-bas, & mettre la paix dans notre cœur, Jesus-Christ en auroit paru revêtu, & auroit apporté ces biens à ses Disciples ; mais il ne nous apporte la paix qu'en les méprisant, & en nous apprenant à les mépriser nous-mêmes : il ne vient nous rendre heureux, qu'en venant réprimer des desirs qui jusques-là avoient formé toutes nos inquiétudes : il vient nous montrer des biens plus réels & plus durables, seuls capables de calmer nos cœurs, de remplir nos desirs, de soulager nos peines ; des biens que les hommes ne peuvent nous ôter, & qu'il suffit d'aimer & de desirer, pour être assuré de les posséder.

Cependant cette paix heureuſe, qui la goûte ? Les guerres, les troubles, les fureurs, en ſont-elles plus rares dans l'univers depuis ſa naiſſance ? Les Empires & les Etats qui l'adorent, en ſont-ils plus paiſibles ? l'orgueil qu'il eſt venu anéantir, en met-il moins le tumulte & la confuſion parmi les hommes ? Cherchez au milieu des Chrétiens cette paix qui devoit être leur héritage : où la trouverez-vous ? Dans les villes ? l'orgueil y met tout en mouvement : chacun veut monter plus haut que ſes ancêtres : un ſeul que la fortune éléve y fait mille malheureux, qui ſuivent ſes traces, ſans pouvoir atteindre où il eſt parvenu. Dans l'enceinte des murs domeſtiques ? elle ne cache que des ſoins & des inquiétudes ; & le père de famille ſans ceſſe occupé, agité, plus de l'avancement que de l'éducation chrétienne des ſiens, leur laiſſe pour héritage ſes agitations & ſes inquiétudes, qu'ils tranſmettront un jour eux-mêmes à leurs deſcendans. Dans le Palais des Rois ? mais c'eſt ici qu'une ambition démeſurée ronge, dévore tous les cœurs ; c'eſt ici, que ſous les dehors ſpécieux de la joie & de la tranquillité ſe nourriſſent les paſſions les plus violentes & les plus amères ; c'eſt ici, où le bonheur ſemble réſider, & où l'orgueil fait plus de malheureux & de mécontens. Dans le Sanctuaire ? hélas ! ce devroit être là ſans doute l'azile de la paix ; mais l'ambition eſt

entrée même dans le lieu saint : on y cherche plus à s'élever qu'à se rendre utile à ses frères : les dignités saintes de l'Eglise deviennent, comme celles du siécle, le prix de l'intrigue & des empressemens : la religieuse circonspection du Prince, ne peut arrêter les sollicitations, & les pratiques secrettes : on y voit la même vivacité dans les concurrences, la même tristesse dans l'oubli où l'on nous laisse, la même jalousie envers ceux qu'on nous préfère : un ministère qu'on ne devroit accepter qu'en tremblant, on le brigue avec audace : on s'asseoit dans le temple de Dieu, sans y avoir été placé de sa main : on est à la tête du troupeau, sans l'agrément de celui à qui il appartient, & sans qu'il nous ait dit comme à Pierre, *Paissez mes brebis ;* & comme on en a pris le soin sans vocation & sans talent, on le conduit sans édification & sans fruit, hélas ! & souvent avec scandale. O paix de Jesus-Christ, qui surpassez tout sentiment, seul reméde des troubles que l'orgueil ne cesse d'exciter dans nos cœurs, qui pourra donc vous donner à l'homme ?

Joan. 21. 17.

Mais en second lieu, si les inquiétudes de l'orgueil avoient banni la paix de la terre, les desirs impurs de la chair, n'y avoient pas excité moins de troubles. L'homme, ne se souvenant plus de l'excellence de sa nature, & de la sainteté de son origine, se livroit sans scrupule, comme

les bêtes, à l'impétuosité de cet instinct brutal. Le trouvant dans son cœur le plus violent & le plus universel de ses panchans, il le croyoit aussi le plus innocent & le plus légitime. Pour l'autoriser même davantage, il le fit entrer dans son culte, & se forma des Dieux impurs, dans le temple desquels ce vice infâme devenoit le seul hommage qui honoroit leurs autels : un Philosophe même, le plus sage d'ailleurs des Payens, craignant que le mariage ne mît une espèce de frein a cette passion déplorable, avoit voulu abolir ce lien sacré ; permettre une brutale confusion parmi les hommes, comme parmi les animaux, & ne multiplier le genre humain que par des crimes. Plus ce vice étoit universel, plus il perdoit le nom de vice ; & cependant quel déluge de maux n'avoit-il pas répandu sur la terre ? avec quelle fureur ne l'avoit-on pas vû armer les Peuples, contre les Peuples ; les Rois, contre les Rois ; le sang, contre le sang ; les frères, contre les frères ; porter par-tout le trouble & le carnage, & ébranler l'univers entier. Les ruines des villes, les débris des Empires les plus florissans, les sceptres, & les couronnes renversées devenoient les monumens publics & lugubres, que chaque siécle élevoit, pour conserver, ce semble, aux âges suivans, le souvenir & la tradition funeste des calamités dont ce vice n'avoit cessé d'affliger le genre hu-

main. Il devenoit lui-même un fonds inépuisable de troubles & de chagrins, pour l'homme qui s'y livroit alors sans mesure ; il promettoit la paix & les plaisirs : mais les jalousies, les soupçons, les fureurs, les excès, les dégoûts, les inconstances, les noirs chagrins marchoient toujours sur ses pas ; jusques-là que les loix, la religion, l'exemple commun l'autorisant, le seul amour du repos, dans ces siécles mêmes de ténébres & de corruption, en éloignoit un petit nombre de sages.

Mais ce motif étoit trop foible pour en arrêter le cours impétueux, & en éteindre les feux dans le cœur des hommes : il falloit un reméde plus puissant ; & c'est la naissance du Libérateur, qui vient retirer les hommes de cet abîme de corruption pour les rendre purs & sans tache ; les dégager de ces liens honteux ; & leur donner la paix, en leur rendant la liberté & l'innocence, que la servitude & la tyrannie de ce vice leur avoit ôtée. Il naît d'une Mère vierge, & la plus pure de toutes les créatures : par-là il met déja en honneur une vertu inconnue au monde, & que son peuple même regardoit comme un opprobre. De plus, en s'unissant à nous, il devient notre chef ; nous incorpore avec lui ; nous fait devenir les membres de son corps mystique ; de ce corps qui ne reçoit plus de vie & d'influence que de lui ; de ce corps dont tous les ministè-

res

res ſont ſaints ; qui doit être aſſis à la droite du Dieu vivant, & le glorifier dans tous les ſiécles.

Voilà, mes Frères, à quel degré d'honneur Jeſus-Chriſt dans ce myſtère éléve notre chair : il en fait le temple de Dieu ; le ſanctuaire de l'Eſprit ſaint ; la portion d'un corps où la plénitude de la Divinité réſide ; l'objet de la complaiſance & de l'amour de ſon Père. Mais ne profanons-nous pas encore ce temple ſaint ? ne faiſons-nous pas encore ſervir à l'ignominie les membres de Jeſus-Chriſt ? en reſpectons-nous plus notre chair, depuis qu'elle eſt devenue une portion ſainte de ſon corps myſtique ? Cette paſſion honteuſe n'exerce-t-elle pas encore la même tyrannie ſur les Chrétiens ; c'eſt-à-dire, ſur les enfans de la ſainteté & de la liberté ? ne trouble-t-elle pas encore la paix de l'univers, la tranquillité des Empires, le repos des familles, l'ordre de la ſociété, la bonne-foi des mariages, l'innocence des commerces, la deſtinée de chaque particulier ? ne donne-t-elle pas encore tous les jours des ſpectacles tragiques au monde ? reſpecte-t-elle les liens les plus ſacrés & les caractères les plus reſpectables ? ne compte-t-elle pas pour rien tous les devoirs ? compte-t-elle pour beaucoup les bienſéances mêmes ? & ne fait-elle pas de la ſociété entière une confuſion affreuſe, où l'uſage a effacé toutes les régles ? Vous-même, qui m'écoutez, d'où ſont ve-

nus tous les malheurs & tous les chagrins de votre vie, n'eſt-ce pas de cette paſſion déplorable ? N'eſt-ce pas elle qui a renverſé votre fortune ; qui a mis le trouble & la diviſion dans l'enceinte même de votre famille ; qui a englouti le patrimoine de vos pères ; qui a deshonoré votre nom ; qui a ruiné votre ſanté ; & qui vous fait mener une vie triſte & ignominieuſe ſur la terre ? n'eſt-ce pas elle du moins, qui actuellement déchire votre cœur qu'elle poſſéde ? Que ſe paſſe-t il au-dedans de vous, qu'une révolution tumultueuſe de frayeurs, de deſirs, de jalouſies, de défiances, de dégoûts, de noirceurs, de dépits, de chagrins, de fureurs ? & avez-vous goûté un ſeul moment de paix, depuis que cette paſſion a ſouillé votre ame, & eſt venue troubler tout le repos de votre vie ? Faites renaître Jeſus-Chriſt dans votre cœur ; lui ſeul peut être votre paix véritable : chaſſez-en les eſprits impurs, & la maiſon de votre ame ſera paiſible : redevenez un enfant de la grace ; l'innocence eſt la ſeule ſource de la tranquillité.

Enfin, la naiſſance de Jeſus-Chriſt réconcilie les hommes avec ſon Père : elle réunit les Gentils & les Juifs ; elle anéantit toutes ces diſtinctions odieuſes de Grec & de Barbare, de Romain & de Scythe ; elle éteint toutes les inimitiés & toutes les haines : de tous les peuples elle n'en fait plus qu'un peuple ; de tous ſes Diſciples,

qu'un cœur & qu'une ame : dernier genre de paix qu'elle vient apporter aux hommes. Ils n'étoient liés auparavant entr'eux, ni par le culte, ni par une espérance commune, ni par l'alliance nouvelle, qui dans un ennemi nous découvre un frère. Ils se regardoient presque comme des créatures d'une espéce différente ; la diversité des religions, des mœurs, des pays, des langages, des intérêts, avoit, ce semble, diversifié en eux la même nature ; à peine se reconnoissoient-ils mutuellement à la figure de l'humanité, le seul signe d'union qui leur restoit encore. Ils s'exterminoient comme des bêtes féroces ; ils faisoient consister leur gloire à dépeupler la terre de leurs semblables, & à porter en triomphe leurs têtes sanglantes, comme les monumens éclatans de leur victoire : on auroit dit qu'ils tenoient leur être de différens créateurs irréconciliables, toujours occupés à se détruire, & qui ne les avoient placés ici-bas que pour venger leur querelle & terminer leur différens par l'extinction universelle de l'un des deux partis : tout divisoit les hommes, & rien ne les lioit entr'eux que les passions & les intérêts, qui étoient eux-mêmes la source unique de leurs divisions & de leur discorde.

Mais Jesus-Christ est devenu notre paix, notre réconciliation, la pierre angulaire qui rassemble & réunit tout l'édifice, le chef

vivifiant qui unit tous ſes membres, & n'en fait qu'un même corps. Tout nous lie à lui, & tout ce qui nous lie à lui, nous unit enſemble. C'eſt le même eſprit qui nous anime, la même eſpérance qui nous ſoutient, le même ſein qui nous enfante, le même bercail qui nous raſſemble, & le même Paſteur qui nous conduit : nous ſommes les enfans d'un même père, les héritiers des mêmes promeſſes, les citoyens de la même cité éternelle, les membres d'un même corps.

Or, mes Frères, tant de liens ſacrés ont-ils pu réuſſir à nous unir enſemble ? Le Chriſtianiſme, qui ne devoit être que l'union des cœurs, le lien des Fidèles entr'eux, & de Jeſus-Chriſt avec les Fidèles ; & qui devoit retracer l'image de la paix du ciel ſur la terre ; le Chriſtianiſme n'eſt plus lui-même qu'un théâtre affreux de diſſenſions & de troubles : la guerre & la fureur ſemblent avoir établi parmi les Chrétiens une demeure éternelle : la religion, qui devoit les unir, les diviſe elle-même. L'infidèle, l'ennemi de Jeſus-Chriſt, les enfans du faux Prophéte, qui n'eſt venu porter que la guerre & le carnage parmi les hommes, ſont en paix ; & les enfans de la paix, & les diſciples de celui qui vient l'apporter aujourd'hui aux hommes, ont toujours en main le fer & le feu les uns contre les autres ! je le dis hardiment devant un Prince, qui a mille

fois préféré la paix à la victoire. Les Rois s'élévent contre les Rois ; les Peuples, contre les Peuples ; les mers qui les séparent, les rejoignent pour s'entre-détruire : un vil monceau de pierres arme leur fureur & leur vengeance ; & des Nations entières vont périr & s'ensevelir sous ses murs, pour disputer à qui demeureront ses ruines : la terre n'est pas assés vaste pour les contenir & les fixer chacun dans les bornes que la nature elle-même semble avoir mises aux Etats & aux Empires : chacun veut usurper sur son voisin ; & un misérable champ de bataille, qui suffit à peine pour la sépulture de ceux qui l'ont disputé, devient le prix des ruisseaux de sang, dont il demeure à jamais souillé. O divin Réconciliateur des hommes ! revenez donc encore sur la terre, puisque la paix que vous y apportâtes en naissant, laisse encore tant de guerres & de calamités dans l'Univers !

Ce n'est pas tout : l'enceinte elle-même des villes, qui nous unit sous les mêmes loix, ne réunit pas les cœurs & les affections ; les haines, les jalousies divisent les citoyens, comme elles divisent les nations ; les animosités se perpétuent dans les familles, & les pères les transmettent aux enfans, comme un héritage de malédiction. L'autorité du Prince a beau désarmer le bras, elle ne désarme pas les cœurs : il a beau ôter le glaive des mains, on perce mille fois plus cruellement son ennemi avec

le glaive de la langue ; la haine, obligée de se renfermer au-dedans, en devient plus profonde & plus amère ; & pardonner est une foiblesse qui deshonore. Oh ! mes Frères, Jesus-Christ est donc descendu en vain sur la terre ! Il est venu nous apporter la paix ; il nous l'a laissée comme son héritage ; il ne nous a rien tant recommandé que de nous aimer ; & l'union & la paix semblent bannies du milieu de nous ; & les haines partagent encore la Cour, la ville, les familles ; & ceux que les places, que les intérêts de l'Etat, que les bienséances mêmes, que le sang du moins devroit unir, se déchirent, se dévorent, voudroient se détruire, & s'élever sur les ruines les uns des autres ; & la Religion qui nous montre nos frères dans nos ennemis, n'est plus écoutée ; & la menace qui nous fait attendre la même sévérité de la part de Dieu, que nous aurons eue pour nos frères, ne nous touche plus ; & tous ces motifs si capables d'adoucir le cœur, y laissent encore toute l'amertume de la haine ! Nous vivons tranquillement dans cet état affreux : l'équité de nos plaintes envers nos ennemis, nous calme sur l'injustice de notre haine & de notre éloignement pour eux : & si nous nous en rapprochons à la mort, ce n'est pas que nous les aimions ; c'est que le cœur mourant n'a plus la force de les haïr ; c'est que tous nos sentimens sont presque éteints ; ou du moins,

c'eſt que nous ne ſentons plus rien que notre défaillance, & notre extinction prochaine. Uniſſons-nous donc à Jeſus-Chriſt naiſſant ; entrons dans l'eſprit de ce Myſtère ; rendons à Dieu avec lui la gloire qui lui eſt dûe : c'eſt le ſeul moyen de nous rendre à nous-mêmes la paix que nos paſſions nous avoient juſqu'ici ôtée.

Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR LE JOUR

DE LA CIRCONCISION

DE NOTRE-SEIGNEUR.

Sur la Divinité de Jesus-Christ.

Vocatum est nomen ejus Jesus, quod vocatum est ab Angelo.

Il fut nommé Jesus, qui étoit le nom que l'Ange lui avoit donné. Luc. 2. 21.

UN Dieu qui s'abaisse jusqu'à se faire homme, étonne & confond la raison; & dans quels abîmes d'erreurs ne se précipite t-elle pas, si la lumière de la Foi ne vient promtement à son secours, pour lui découvrir toute la profondeur de la sagesse divine, cachée dans la folie apparente du mystère de l'Homme-Dieu? Aussi, dans tous les tems, ce point fondamental de notre sainte Religion, j'entends la Divinité de Jesus-Christ, a-t-il été l'objet le plus exposé

exposé aux contradictions insensées de l'esprit humain. Les hommes orgueilleux, qui ne devoient avoir dans la bouche que des actions de graces pour le don ineffable que le Père des miséricordes leur a fait de son Fils unique, n'ont cessé de l'outrager, en vomissant contre ce Fils adorable les blasphêmes les plus impies. Aveugles, qui n'ont pas vû que le nom seul de Jesus qui lui est imposé en ce jour, ce nom qu'il reçoit d'abord dans le Ciel, & qu'un Ange apporte sur la terre à Marie & à Joseph, est la preuve incontestable de sa divinité. Ce nom sacré l'établit Sauveur du genre humain; Sauveur, en ce que, par l'effusion de son Sang qui devient notre rançon, il nous délivre du péché, & des suites qui en sont inséparables, la tyrannie du démon & de l'enfer; Sauveur, en ce qu'attirant sur sa tête le châtiment qui étoit dû à nos prévarications, il nous réconcilie avec Dieu, & nous ouvre de nouveau l'entrée du Sanctuaire éternel que le péché nous avoit fermé. Mais, mes Frères, si le Fils de Marie n'est qu'un pur homme, de quel prix sera aux yeux de Dieu l'oblation de son Sang? Si Jesus-Christ n'est pas Dieu, comment sa médiation sera-t-elle acceptée; tandis qu'il auroit besoin lui-même de Médiateur pour se réconcilier avec Dieu?

Cette preuve que je ne fais ici qu'ébaucher, & tant d'autres que la Religion me

fournit, fermeroient bientôt la bouche à l'impie, & confondroient son impiété, si j'entreprenois de les montrer dans tout leur jour, & de leur donner une juste étendue. Mais à Dieu ne plaise que je vienne ici dans le Temple saint, où les Autels de notre divin Sauveur sont élevés, où s'assemblent ses adorateurs, entrer en contestation, comme si je parlois devant ses ennemis, & faire l'apologie du mystère de l'Homme-Dieu, devant un Peuple fidèle, & en présence d'un Souverain dont le titre le plus pompeux & le plus cher est le titre de Chrétien. Ce n'est donc pas pour combattre ces impies, que je consacre aujourd'hui ce discours à la divinité & à la gloire éternelle de Jesus fils du Dieu vivant. Je viens seulement consoler notre foi, en racontant les merveilles de celui qui en est l'Auteur & le Consommateur, & ranimer notre piété, en vous exposant la gloire & la divinité du Médiateur, qui en est l'objet & la plus douce espérance.

Il est à propos même de renouveller de tems en tems ces grandes vérités dans l'esprit des Grands & des Princes du Peuple, pour les affermir contre les discours de l'incrédulité, dont ils ne sont d'ordinaire que trop environnés; & de lever quelquefois le voile qui couvre le sanctuaire, pour exposer à leurs yeux ces beautés cachées, que la Religion ne propose qu'à leur respect & à leurs hommages.

Or, la divinité du Médiateur ne peut être prouvée que par son ministère ; ses titres ne sauroient paroître que dans ses fonctions : & pour savoir s'il est descendu du ciel & égal au Très-haut, il n'y a qu'à raconter ce qu'il est venu faire sur la terre. Il est venu, mes Frères, former un Peuple saint & fidèle ; un Peuple fidèle, qui captive sa raison sous le joug sacré de la Foi ; un Peuple saint, dont la conversation est dans le Ciel, & qui n'est plus redevable à la chair, pour vivre selon la chair : tel est le grand dessein de sa Mission temporelle.

L'éclat de son ministère, est le fondement le plus inébranlable de notre foi : l'esprit de son ministère, la régle unique de nos mœurs. Or, s'il n'étoit qu'un homme envoyé de Dieu, l'éclat de son ministère deviendroit l'occasion inévitable de notre superstition & de notre idolâtrie ; l'esprit de son ministère seroit le piége funeste de notre innocence. Ainsi, soit que nous considérions l'éclat ou l'esprit de son ministère, la gloire de sa divinité demeure également & invinciblement établie.

O Jesus, seul Seigneur de tous, recevez cet hommage public de notre confession & de notre foi ! Tandis que l'impiété blasphême en secret & dans les ténébres contre votre gloire, laissez-nous la consolation de la publier avec la voix de tous les siécles, à la face de ces Autels ; & for-

mez dans notre cœur, non-seulement cette foi qui vous confesse & qui vous adore, mais encore celle qui vous suit & qui vous imite.

I. PARTIE

DIEU ne peut se manifester aux hommes, que pour leur apprendre ce qu'il est, & ce que les hommes lui doivent ; & la Religion n'est proprement qu'une lumière divine, qui découvre Dieu à l'homme, & qui régle les devoirs de l'homme envers Dieu. Soit que le Très-haut se montre lui-même à la terre, soit qu'il remplisse de son esprit des hommes extraordinaires ; la fin de toutes ses démarches ne peut être que la connoissance & la sanctification de son nom dans l'Univers, & l'établissement d'un culte, où on rende à lui seul ce qui n'est dû qu'à lui seul.

Or, si le Seigneur Jesus venu dans la plénitude des tems, n'étoit qu'un homme juste & innocent, choisi seulement pour être l'Envoyé de Dieu sur la terre ; la fin principale de son ministère auroit été de rendre le monde idolâtre, & de ravir à la Divinité la gloire qui lui est dûe, pour se l'attribuer à lui-même.

En effet, mes Frères, soit que nous considérions l'éclat de son ministère dans cet appareil pompeux d'oracles & de figures qui l'ont précédé, dans les circonstances merveilleuses qui l'ont accompagné, & enfin dans les œuvres qu'il a lui-même

opérées ; l'éclat en eſt tel, que ſi Jeſus-Chriſt n'étoit qu'un homme ſemblable à nous, Dieu, qui l'a envoyé ſur la terre revêtu de tant de gloire & de puiſſance, nous auroit lui-même trompés, & ſeroit coupable de l'idolâtrie de ceux qui l'adorent.

Le premier caractère éclatant du miniſtère de Jeſus-Chriſt, c'eſt d'avoir été prédit & promis aux hommes depuis la naiſſance du monde. A peine Adam eſt-il tombé, qu'on lui montre de loin le Réparateur, que ſa chûte a rendu néceſſaire à la terre. Dans les ſiécles ſuivans, Dieu ne paroît, ce ſemble, occupé qu'à préparer les hommes à ſon arrivée : s'il ſe manifeſte aux Patriarches, c'eſt pour les confirmer dans la foi de cette attente ; s'il inſpire des Prophétes, c'eſt pour l'annoncer ; s'il ſe choiſit un Peuple, c'eſt pour le rendre dépoſitaire de cette grande promeſſe, s'il preſcrit aux hommes des ſacrifices & des cérémonies religieuſes, c'eſt pour y tracer comme de loin l'hiſtoire de celui qui doit venir. Tous les événemens qui ſe paſſent ſur la terre ſemblent conduire à ce grand événement : les Empires & les Royaumes ne tombent ou ne s'élevent que pour y préparer les voies : les Cieux ne s'ouvrent que pour le promettre ; & toute la nature, comme dit ſaint Paul, ſemble être dans l'impatience d'enfanter le Juſte, qu'elle porte dans ſon ſein, & qui doit venir

la délivrer de la malédiction où elle eſt
Rom. 8. 22. tombée : *Omnis creatura ingemiſcit & parturit.*

Or, mes Frères, faire attendre un homme à la terre, & l'annoncer du haut du ciel, depuis la naiſſance des ſiécles, c'eſt déja préparer les hommes à le recevoir avec un reſpect de religion & de culte ; & quand Jeſus-Chriſt n'auroit que cet éclat particulier qui le diſtingue de tous les autres hommes, la ſuperſtition des Peuples à ſon égard eût été à craindre, s'il n'avoit été qu'une ſimple créature. Mais ce n'eſt rien même pour Jeſus-Chriſt d'avoir été prédit : toutes les circonſtances dans leſquelles il l'a été, ſont encore plus merveilleuſes & plus étonnantes que les prédictions mêmes. En effet, mes Frères, ſi Cyrus & Jean-Baptiſte ont été prédits long-tems avant leur naiſſance dans les Prophéties d'Iſaïe & de Malachie ; ce n'ont été là que des prédictions uniques, ſans ſuite, ſans appareil, & qu'on trouve dans un ſeul Prophéte ; des prédictions qui n'annoncent que des événemens particuliers, & où la religion des Peuples ne pouvoit être ſurpriſe ; Cyrus, pour être le reſtaurateur des murs de Jéruſalem, Jean-Baptiſte, pour préparer les voies à celui qui doit venir ; l'un & l'autre, pour confirmer par l'accompliſſement de ces Prophéties particulières, la vérité & la divinité de toutes les Prophéties qui annonçoient Jeſus-Chriſt.

Mais ici, mes Frères, c'eſt un Envoyé du Ciel prédit par tout un peuple, annoncé pendant quatre mille ans par une longue ſuite de Prophétes, deſiré de toutes les Nations, figuré par toutes les cérémonies, attendu de tous les Juſtes, montré de loin dans tous les âges. Les Patriarches meurent en ſouhaitant de le voir : les Juſtes vivent dans cette attente : les pères apprennent à leurs enfans à le deſirer ; & ce deſir eſt comme une religion domeſtique qui ſe perpétue de ſiécle en ſiécle. Les Prophétes eux-mêmes des Gentils voyent briller de loin l'étoile de Jacob ; & juſques dans les oracles des Idoles, ce grand événement eſt annoncé. Ici, ce n'eſt pas pour un événement particulier, c'eſt pour être la reſſource du monde condamné, le Légiſlateur des Peuples, la lumière des Nations, le ſalut d'Iſrael ; c'eſt pour effacer l'iniquité de la terre, pour amener une juſtice éternelle, pour remplir l'univers de l'Eſprit de Dieu & porter à tous les hommes une paix immortelle. Quel appareil ! quel piége pour la Religion de tous les ſiécles, ſi des préparatifs ſi magnifiques n'annoncent qu'une ſimple créature ; & dans des tems ſur-tout, où la crédulité des Peuples mettoit ſi facilement au rang des Dieux les hommes extraordinaires !

D'ailleurs, mes Frères, lorſque Jean-Baptiſte paroit ſur les bords du Jourdain,

de peur, ce semble, que le seul oracle qui l'avoit prédit, ne devînt une occasion d'idolâtrie au peuple que le bruit de sa sainteté attiroit autour de lui, il ne fait point de miracle ; il ne cesse point de dire : Je ne suis pas celui que vous attendez : il n'est attentif, ce semble, qu'à prévenir des honneurs superstitieux. Jesus-Christ, au contraire, que quatre mille ans d'attente, de figures, de prophéties, de promesses, avoient annoncé avec tant de magnificence à la terre ; Jesus-Christ, loin de prévenir la superstition des peuples à son égard, vient en grande vertu & puissance ; il fait des œuvres & des merveilles que personne avant lui n'avoit faites ; & non-seulement il s'éleve au-dessus de Jean-Baptiste, mais il se dit égal à Dieu même. Où seroit son zèle pour la gloire de celui qui l'envoye, & son amour pour les hommes, si la mépriſe eût été à craindre, & si c'eût été une idolâtrie de lui rendre des honneurs divins ?

De plus, mes Frères, tout ce que les siécles précédens avoient eu d'hommes extraordinaires, tous les Justes de la Loi & de l'âge des Patriarches, n'avoient été que les types imparfaits du Christ ; & encore chacun d'eux ne représentoit que quelque trait singulier de sa vie & de son ministère ; Melchisedech son Sacerdoce ; Abraham sa qualité de Chef & de Père des Croyans ; Isaac son sacrifice ; Job ses

perſécutions ; Moyſe ſon office de Médiateur ; Joſué ſon entrée triomphante dans la Terre des Vivans avec un Peuple choiſi. Tous ces hommes ſi vénérables & ſi miraculeux, n'étoient pourtant que les ébauches du Meſſie à venir ; & il falloit bien que ce Meſſie dût être grand lui-même, puiſque ſes figures avoient été ſi illuſtres & ſi éclatantes. Mais ôtez à Jeſus-Chriſt ſa divinité & ſon éternelle origine, la vérité n'a plus rien au-deſſus de la figure. Je ſai, comme nous le dirons dans la ſuite, que l'éclat de ſes merveilles, quand on y regarde de près, eſt marqué à des caractères divins qu'on ne trouve pas dans la vie de ces grands hommes. Mais, à n'en juger que par les yeux des ſens, le paralléle ne ſeroit pas favorable à Jeſus-Chriſt. Eſt-il plus grand qu'Abraham ? cet homme ſi grand, que le Seigneur lui-même, parmi ſes noms les plus pompeux, avoit pris celui de Dieu d'Abraham, comme pour faire connoître à la Terre, que les hommages d'un homme ſi juſte & ſi extraordinaire, étoient plus glorieux à ſa Souveraineté, que le titre de Dieu des Empires & des Nations ; ſi grand, que les Juifs ne ſe croyoient au-deſſus des autres Peuples du monde, que parcequ'ils étoient la poſtérité de ce Chef fameux & chéri du Ciel ; & que les pères en comptant à leurs fils les merveilles de leur nation, & l'hiſtoire de leurs an-

cêtres, ne les animoient à la vertu, qu'en les faisant souvenir qu'ils étoient les enfans d'Abraham, & les portions d'une race sainte ? Est-il plus merveilleux que Moyse ? cet homme puissant en œuvres & en paroles, médiateur d'une alliance sainte, qui délivra son peuple, & brisa le joug de l'Egypte ; cet homme, qui fut établi le Dieu de Pharaon, qui parut le maître de la nature, qui couvrit la terre de plaies, qui sépara les mers, qui fit pleuvoir du ciel une nourriture nouvelle ; cet homme qui vit le Seigneur face à face sur la montagne sainte, & qui parut devant Israel tout resplendissant de lumière ? Qu'y a-t-il dans la vie de Jesus-Christ de plus surprenant & de plus magnifique ? Cependant ce n'étoient-là que les ébauches grossières de sa gloire & de sa puissance : il en devoit être la perfection & le dernier trait. Or, si Jesus-Christ n'étoit pas l'image de la substance de son Père, & la splendeur éternelle de sa gloire, on devroit tout au plus l'égaler à ces premiers hommes ; & l'incrédulité des Juifs pourroit lui demander sans blasphême : Etes-vous plus grand que notre père Abraham, & que les Prophétes eux-mêmes qui sont morts ? *Numquid tu major es patre nostro Abraham ?* J'ai donc eu raison de dire, que si vous considérez en premier lieu son ministère, par cet appareil pompeux d'oracles & de figures qui l'ont annoncé, l'éclat en est tel,

Joan. 8. 53.

que si Jesus-Christ n'est qu'un homme semblable à nous, la sagesse elle-même de Dieu seroit coupable de l'erreur de ceux qui l'adorent.

Mais, mes Frères, le Christ a été prédit avec ses Membres : nous sommes renfermés dans les Prophéties qui l'ont annoncé à la Terre : nous avons été promis comme une race sainte, un peuple spirituel, qui devoit porter la Loi gravée dans le cœur, qui ne devoit soupirer que pour les biens éternels, & qui devoit adorer en esprit & en vérité : nous avons fait comme Jesus-Christ l'attente des Justes de l'ancien tems & le desir des Nations : nous sommes cette nouvelle Jérusalem pure & sans tache, si souvent annoncée dans les Prophétes, où Dieu seul devoit être connu & adoré, où la Foi devoit être la seule lumière qui nous éclaire ; la charité, le seul lien qui nous unit ; l'espérance de la patrie, le seul desir qui nous anime. Or, rempliſſons-nous une attente si illustre & si sainte ? sommes-nous dignes d'avoir fait le desir de tous ces siécles reculés qui nous précédèrent ? méritons-nous d'avoir été attendus comme des hommes céleſtes, qui devoient remplir la terre de sainteté & de justice ? Les siécles ne se sont-ils pas trompés en attendant le Peuple Chrétien ? Si les Justes de ces tems reculés revenoient sur la terre, pourrions nous nous montrer à eux, & leur dire : Voici

ces hommes céleſtes, ſpirituels, chaſtes, fidèles, charitables que vous attendiez ? Hélas ! mes Frères, les Juſtes de l'ancien tems ont été Chrétiens avant la naiſſance de la Foi ; & nous ſommes encore Juifs ſous l'Evangile : nous ne vivons que pour la terre : nous ne connoiſſons de biens véritables, que les biens préſens : toute notre religion eſt dans les ſens : nous avons reçu plus de ſecours ; mais nous ne ſommes pas plus fidèles.

A l'éclat des prophéties qui ont annoncé Jeſus-Chriſt, il faut ajouter celui de ſes œuvres & de ſes prodiges ; ſecond caractère éclatant de ſon miniſtère. Oui, mes Frères, quand même le Ciel ne l'auroit pas promis à la terre avec tant de magnificence ; quand il n'auroit pas fait durant tous ces premiers âges, comme la ſeule occupation & la ſeule attente de l'Univers, comment ſe montre-t-il à la terre ? Parut-il jamais un homme plus merveilleux, plus divin dans ſes œuvres, & dans toutes les circonſtances de ſa vie ?

Je dis premiérement dans ſes œuvres & dans ſes prodiges. Je ſai, & nous venons de le dire, que dans les ſiécles qui l'avoient précédé, il avoit paru ſur la terre des hommes extraordinaires, que le Seigneur ſembloit rendre dépoſitaires de ſa vertu & de ſa toute-puiſſance ; Moyſe parut en Egypte & dans le déſert le maître du ciel & de la terre ; Elie dans les

ſiécles ſuivans, vint donner le même ſpectacle aux hommes. Mais quand on y regarde de près, dans leur puiſſance même, tous ces hommes miraculeux portoient toujours des caractères de dépendance & de foibleſſe.

Moyſe n'opéroit ſes prodiges qu'avec la verge myſtérieuſe : ſans elle il n'étoit plus qu'un homme foible & impuiſſant ; & il ſemble que le Seigneur avoit attaché la vertu des miracles à ce bois aride, comme pour faire ſentir aux Iſraélites, que Moyſe lui-même n'étoit entre ſes mains qu'un inſtrument foible & fragile, dont il lui plaiſoit de ſe ſervir, pour opérer de grandes choſes. Jeſus-Chriſt opère les plus grands prodiges, ſans parler même ; & le ſeul attouchement de ſa robe, guérit des infirmités déſeſpérées. Moyſe ne communique point à ſes diſciples le pouvoir d'opérer des prodiges ; parceque c'étoit un don étranger qu'il avoit reçu du Ciel, & dont il ne pouvoit pas diſpoſer : Jeſus-Chriſt en laiſſe aux ſiens un encore plus grand que celui qui a paru en lui même. Moyſe agit toujours au nom du Seigneur : Jeſus-Chriſt opère tout en ſon propre nom ; & les œuvres de ſon Père ſont les ſiennes. Cependant ce Moyſe, qui n'avoit pas été prédit comme Jeſus-Chriſt, qui ne remettoit pas les péchés comme lui, qui ne ſe diſoit pas égal à Dieu, mais ſeulement le ſerviteur fidèle ; ce Moyſe craignant qu'a-

près sa mort ses prodiges ne le fissent passer pour un Dieu, prend des mesures, de peur que dans la suite des siécles, la crédulité de son peuple ne lui rende des honneurs divins; il veut que son tombeau soit inconnu à la tetre : il va mourir à l'écart sur la montagne, loin des yeux de ses frères, de peur qu'on ne vienne lui offrir des victimes sur son tombeau ; & dérobe pour jamais son corps à la superstition des Tribus : il ne le montre pas à ses disciples après sa mort; il se contente de leur laisser la Loi de Dieu, & fait tous ses efforts, afin qu'ils l'oublient lui-même. Et Jesus-Christ après tous les prodiges qu'il opéra dans la Judée, après toutes les prédictions qui l'avoient annoncé, après avoir paru comme un Dieu sur la terre, son tombeau est connu de tout l'Univers, exposé à la vénération de tous les peuples & de tous les siécles : après sa mort même, il se montre à ses disciples. La superstition étoit-elle donc ici moins à craindre ? ou Jesus-Christ est-il moins zélé que Moyse pour la gloire de l'Etre souverain, & pour le salut des hommes ?

Elie ressuscite des morts, il est vrai ; mais il est obligé de se coucher plusieurs fois sur le corps de l'enfant qu'il ressuscite ; il souffle, il se retrécit, il s'agite : on voit bien qu'il invoque une puissance étrangère ; qu'il rappelle de l'empire de la mort une ame qui n'est pas soumise à sa voix ; &

qu'il n'eſt pas lui-même le maître de la mort & de la vie. Jeſus-Chriſt reſſuſcite les morts, comme il fait les actions les plus communes ; il parle en maître à ceux qui dorment d'un ſommeil éternel ; & l'on ſent bien qu'il eſt le Dieu des morts comme des vivans, jamais plus tranquille que lorſqu'il opère les plus grandes choſes.

Enfin, les Poëtes nous repréſentoient leurs Sybilles & leurs Prêtreſſes comme des furieuſes, lorſqu'elles prédiſoient l'avenir : il ſemble qu'elles ne pouvoient porter la préſence de l'eſprit impoſteur qui réſidoit en elles. Nos Prophétes eux-mêmes, annonçant les choſes futures, ſans perdre l'uſage de la raiſon, ni ſortir de la gravité & de la décence de leur miniſtère, entroient dans un enthouſiaſme divin ; il falloit ſouvenr que le ſon d'une lyre réveillât en eux l'Eſprit prophétique : on ſentoit bien qu'une impulſion étrangère les animoit ; & que ce n'étoit pas de leur propre fonds qu'ils tiroient la ſcience de l'avenir, & les myſtères cachés qu'ils annonçoient aux hommes. Jeſus-Chriſt prophétiſe comme il parle ; la ſcience de l'avenir n'a rien qui le frappe, qui le trouble, qui le ſurprenne, parcequ'il renferme tous les tems dans ſon eſprit ; les myſtères futurs qu'il annonce, ne ſont point dans ſon ame des lumières ſoudaines & infuſes qui l'éblouiſſent ; ce ſont des objets familiers qu'il ne perd jamais de vûe, & dont il trouve les

images au-dedans de lui ; & tous les siécles à venir sont sous l'immensité de ses regards, comme le jour présent qui nous éclaire. Ainsi ni la résurrection des morts, ni la prédiction de l'avenir, ne le tire de sa tranquillité ordinaire : il se joue, pour ainsi dire, en opérant des prodiges dans l'Univers : & s'il paroit quelquefois frémir & se troubler, ce n'est qu'à la vûe du péché & de l'endurcissement de son peuple ; parceque plus on est grand en sainteté, plus le péché offre d'horreurs nouvelles ; & que la seule chose qu'un Homme-Dieu puisse voir avec frémissement, c'est le spectacle d'une conscience souillée de crimes.

Telle est la toute-puissance de Jesus-Christ ; ses miracles ne portent aucun caractère de dépendance : & peu content de nous montrer par-là qu'il est égal à Dieu, il nous avertit encore que tout ce que son Père opère de merveilleux sur la terre, lui-même l'opère aussi ; & que les œuvres de son Père sont les siennes. Trouvez-nous un Prophéte qui jusqu'à Jesus-Christ ait tenu ce langage ; & qui loin de rendre gloire à Dieu, comme à l'Auteur de tout don excellent, se soit attribué à lui-même les grandes choses que le Seigneur avoit bien voulu opérer par son ministère.

Mais, mes Frères, si nous avons été prédits avec Jesus-Christ, nous sommes de plus participans de sa souveraineté sur toutes les créatures. Le Chrétien est par

là

la Foi maître de la nature ; tout lui eſt ſoumis, parcequ'il n'eſt lui-même ſoumis qu'à Dieu ſeul ; toutes ſes œuvres doivent être en un ſens miraculeuſes, parceque toutes ſes œuvres doivent partir d'un principe ſublime & divin, & être au-deſſus des forces de la foibleſſe humaine : nous devons être, pour ainſi dire, des hommes miraculeux, maîtres du monde, en le mépriſant ; élevés au-deſſus des loix de la nature, en les ſurmontant ; arbitres des événemens, en nous y ſoumettant ; plus forts que la mort même, en la ſouhaitant. Telle eſt la ſublimité du Chrétien ; & il faut bien que Jeſus-Chriſt ſoit grand, pour avoir élevé à ce point de puiſſance & de grandeur la foibleſſe humaine.

Enfin, le dernier caractère éclatant de ſon miniſtère, ſont les circonſtances merveilleuſes & juſques-là inouies, qui compoſent tout le cours de ſa vie mortelle. Je ſais qu'il eſt venu dans le dépouillement & dans la baſſeſſe ; mais à travers ces dehors obſcurs & mépriſables, quel éclat les ennemis mêmes de ſa divinité, ne ſont-ils pas forcés d'y reconnoître.

Premiérement, quoiqu'ils le regardent comme un homme ſemblable à nous, ils le croyent cependant formé par l'opération inviſible du Très-haut dans le ſein d'une Vierge de Juda, contre la loi ordinaire des enfans d'Adam. Quelle gloire déja pour une ſimple créature !

Secondement, à peine eſt-il né, que des Légions céleſtes ſont retentir dans les airs des Cantiques d'allégreſſe, & nous apprennent que cette naiſſance rend ſa gloire au Très-haut, & apporte une paix éternelle ſur la terre. Quelle eſt donc cette créature, qui peut rendre gloire au Très-haut, lequel ne trouve ſa gloire qu'en lui-même ? Peu après un aſtre nouveau appelle des Sages du fond de l'Orient ; & guidés par cette lumière miraculeuſe, ces hommes juſtes viennent des extrémités de la terre, adorer le nouveau Roi des Juifs.

Suivez toutes les circonſtances de ſa vie. Si Marie le préſente au Temple, un Juſte & une ſainte femme annoncent ſa grandeur future ; & tranſportés d'une joie ſainte, ils meurent avec plaiſir, après avoir vû celui qu'ils appellent le ſalut du monde, la lumière des Nations, & la gloire d'Iſrael. Les Docteurs aſſemblés dans le Temple, voyent avec frayeur ſon enfance plus ſage & plus éclairée que toute la ſageſſe des vieillards. A meſure qu'il avance, ſa gloire ſe développe : Jean-Baptiſte, cet homme le plus grand des enfans des hommes, s'abaiſſe devant lui, & ſe dit indigne de lui rendre même les plus vils miniſtères. Le ciel s'ouvre pluſieurs fois ſur ſa tête, & déclare que c'eſt-là le Fils bien-aimé. Les démons effrayés fuyent devant lui, ne peuvent ſoutenir la préſence ſeule de ſa ſainteté, & confeſſent qu'il eſt

le Saint de Dieu. Raſſemblez des témoignages ſi différens & ſi nouveaux, des circonſtances ſi extraordinaires & ſi inouies : quel eſt cet homme qui paroit ſur la terre avec tant d'éclat ? & les peuples qui l'ont adoré, ne ſont-ils pas du moins excuſables ?

Mais ce ne ſont encore ici que de foibles préludes de ſa gloire. S'il ſe retire à l'écart ſur le Thabor, accompagné de trois diſciples, ſa gloire, impatiente, ſi je l'oſe dire, d'avoir été juſques-là comme retenue captive ſous le voile de l'humanité, éclate au-dehors : il paroit tout reſplendiſſant de lumière : le Père céleſte, qui alors, de peur que la gloire de Jeſus-Chriſt ne devînt une occaſion d'erreur & d'idolâtrie aux diſciples étonnés & témoins du ſpectacle, auroit dû, ce ſemble, les avertir, que ce Jeſus qu'ils voyoient ſi glorieux, n'étoit pourtant que ſon Serviteur & ſon Envoyé ; leur déclare au contraire que c'eſt ſon Fils bien-aimé en qui il a mis toute ſa complaiſance, & ne met point de bornes aux hommages qu'il veut qu'on lui rende. Lorſque Moyſe parut environné de gloire, & comme transfiguré ſur la montagne de Sinaï, de peur que les Iſraélites toujours ſuperſtitieux, ne le priſſent pour un Dieu deſcendu ſur la terre, le Seigneur déclaroit en même tems du haut du ciel, au milieu des éclairs & des tonnerres : *Je ſuis celui qui ſuis, & vous n'adorerez que moi ſeul.* *Exod. 3. Deut. 6.*

Moyse lui-même ne paroît devant le peuple, que portant les tables de la Loi entre les mains, comme pour leur faire entendre, que malgré la gloire dont il paroissoit revêtu, il n'étoit pourtant que le Ministre, & non pas l'Auteur de la loi sainte ; qu'il ne pouvoit la présenter que gravée sur la pierre, & qu'il n'appartenoit qu'à Dieu seul de la graver dans leurs cœurs. Mais Jesus-Christ paroît sur le Thabor comme le Législateur lui-même : le Père ne lui donne pas la loi nouvelle pour la porter aux hommes ; il leur ordonne seulement de l'écouter, & le propose lui-même comme leur Législateur, ou plutôt comme leur loi vivante & éternelle.

Que dirai-je encore, mes Frères ? Si du Thabor nous passions sur le Calvaire ; ce lieu où devoient se consommer tous les opprobres du Fils de l'homme, ne laisse pas d'être encore le théâtre de sa gloire & de sa divinité. Toute la nature en désordre l'y reconnoît comme son Auteur ; les astres qui se cachent ; les morts qui ressuscitent ; les pierres des tombeaux qui s'ouvrent & se brisent ; le voile du Temple qui se déchire ; l'incrédulité elle-même qui le confesse par la bouche du Centenier : on sent bien que ce n'est pas un homme commun qui meurt, & qu'il se passe sur cette montagne quelque chose de nouveau & d'extraordinaire.

Tant de Justes avant lui étoient morts

pour la vérité par les mains des impies : le Palais d'Hérode venoit de voir la tête du Précurseur devenue le prix de la volupté : Isaïe avoit rendu gloire à Dieu par une mort douloureuse ; & malgré le sang des Rois dont il étoit sorti, sa naissance auguste n'avoit pu le mettre à couvert des persécutions, qui sont toujours la récompense de la vérité & du zèle : tant d'autres étoient morts pour la justice ; mais la nature toute entière ne paroissoit pas s'intéresser à leurs souffrances ; les morts ne sortoient pas des tombeaux, comme pour venir reprocher aux vivans leur sacrilége : rien de semblable n'avoit encore paru sur la terre.

Parcourez le reste de ses mystères ; par-tout vous trouverez des traits nouveaux qui le distinguent de tous les hommes. S'il ressuscite d'entre les morts, outre que c'est par sa propre vertu, (ce qu'on n'avoit pas encore vû,) ce n'est pas pour mourir encore, comme tant d'autres qui avoient été ressuscités par le ministère des Prophétes : il ressuscite pour ne plus mourir ; & ce qui n'avoit jamais été accordé à aucune créature, il reçoit ici-bas même une vie immortelle.

S'il monte dans le ciel, ce n'est pas un char de feu qui l'éléve en un clin d'œil ; il s'éléve lui même avec majesté : il laisse à ses chers disciples tout le loisir de l'adorer, & d'accompagner de leurs yeux &

de leurs hommages leur divin Maître. Les Anges viennent au-devant de ce Roi de gloire, comme pour le recevoir dans son Empire, & consolent l'affliction des disciples, en le promettant encore une fois à la terre, environné de gloire & d'immortalité. Tout annonce ici le Dieu du ciel, qui s'en retourne dans le lieu d'où il étoit sorti, & qui va reprendre possession de sa gloire; tout porte du moins les hommes à se le persuader.

Et certes, mes Frères, lorsqu'Elie est enlevé dans un char de feu, un disciple tout seul est spectateur de cette ascension miraculeuse: elle se passe en un lieu écarté & éloigné des yeux des autres enfans des Prophétes, lesquels peut-être plus crédules & moins instruits qu'Elisée, eussent rendu dans ce moment des honneurs divins à cet homme miraculeux. Mais Jesus-Christ monte dans le ciel, environné de gloire, à la vûe de cinq cents disciples: les plus foibles, & ceux en qui la foi de sa résurrection étoit moins affermie, sont les premiers appellés à la montagne sainte: on ne craint rien de leur crédulité: on souffre au contraire leurs adorations, comme leurs regrets & leurs larmes; & une vie si pleine de prodiges si inouïs jusques-là sur la terre, est enfin terminée par une circonstance encore plus merveilleuse, & propre toute seule à le faire regarder comme un Dieu, & à immortaliser l'er-

reur & l'idolâtrie parmi les hommes.

En effet, mes Frère, ſi les ſiécles payens, pour juſtifier les hommages inſenſés & impies qu'ils rendoient à leurs Légiſlateurs, aux Fondateurs des Empires, & à d'autres hommes célébres, faiſoient dire à leurs Hiſtoriens & à leurs Poëtes, que ces Héros n'étoient pas morts, qu'ils avoient ſeulement diſparu de la terre; & qu'étant de la nature des Dieux ils étoient montés dans le firmament, pour y prendre leurs place avec les autres aſtres, qui, ſelon eux, étoient autant de Divinités qui nous éclairent, & pour y jouir de l'immortalité qu'ils devoient à leur naiſſance divine: ſi une fiction auſſi groſſière, toute ſeule avoit pu rendre les hommes ſi long-tems idolâtres; quelle impreſſion la vérité de cette fable ne devoit-elle pas faire ſur les peuples; & ſi l'Univers avoit adoré des impoſteurs qu'on publioit fauſſement être montés dans les Cieux, n'auroit-il pas été excuſable d'adorer un homme miraculeux, que les hommes eux-mêmes avoient vû, environné de gloire, s'élever au-deſſus des aſtres?

Mais prenez garde, mes Frères, que l'occaſion de l'erreur ne finit pas même avec Jeſus-Chriſt: on nous annonce qu'il paroîtra encore à la fin des ſiécles, au milieu des airs, environné de puiſſance & de majeſté, accompagné de tous les eſprits céleſtes: toutes les nations aſſemblées

& tremblantes, attendront à ſes pieds la déciſion de leur deſtinée éternelle : il prononcera en Souverain leur arrêt déciſif. Les Abrahams, les Moyſes, les Davids, les Elies, les Jean-Baptiſtes, tout ce que les ſiécles ont eu de plus grand & de plus merveilleux, ſera ſoumis à ſon jugement & à ſon empire ; il ſera ſeul élevé au-deſſus de toute puiſſance, de toute domination, & de tout ce qu'on appelle grand dans le ciel & ſur la terre ; il élevera ſon Trône au-deſſus des nuées à côté du Très-haut ; il ne paroîtra pas ſeulement le maître de la vie & de la mort, mais le Roi immortel des ſiécles, le Prince de l'éternité, le chef d'un peuple ſaint, l'arbitre de toute créature. Quel eſt donc cet homme à qui le Seigneur a communiqué une telle puiſſance ? & les morts eux-mêmes, qui paroîtront en jugement devant lui, pourront-ils être condamnés pour l'avoir adoré, lorſqu'ils le verront revêtu de tant de gloire, de majeſté, & de puiſſance ?

Et une réflexion que je vous prie de faire en finiſſant cette partie de mon diſcours ; c'eſt que ſi l'on ne trouvoit ici qu'un trait extraordinaire & divin dans la ſuite d'une longue vie, on pourroit croire que le Seigneur ſe plaît quelquefois à faire éclater ſa gloire & ſa puiſſance dans ſes ſerviteurs. Ainſi Henoch fut enlevé, Moyſe parut transfiguré ſur la montagne ſainte, Elie monta dans le ciel ſur un char de feu, Jean-Baptiſte

Baptiſte fut prédit. Mais outre que c'étoient-là des circonſtances uniques, & que le langage de ces hommes miraculeux & de leurs diſciples ſur la divinité & ſur eux-mêmes, ne laiſſoit point de lieu à la ſuperſtition & à la mépriſe ; ici c'eſt un aſſemblage de merveilles, qui, toutes ſéparément même, auroient pu tromper la crédulité des hommes : ici tous ces traits répandus ſur ces hommes extraordinaires, qui avoient preſque été regardés comme des Dieux ſur la terre, ſe trouvent raſſemblés en Jeſus-Chriſt, mais d'une manière mille fois plus glorieuſe & plus divine. Il eſt prédit, mais plus pompeuſement, & avec des caractères plus éclatans que Jean-Baptiſte : il paroit transfiguré ſur la montagne ſainte, mais environné de plus de gloire que Moyſe : il monte dans le ciel, mais avec plus de traits de puiſſance & de majeſté qu'Elie : il lit dans l'avenir, mais plus clairement que tous les Prophétes : il nait non-ſeulement d'un ſein ſtérile comme Samuel, mais encore d'une Vierge pure & innocente : que dirai-je ? & non-ſeulement il ne défabuſe pas les hommes par des expreſſions nettes & préciſes ſur ſon origine purement humaine ; mais ſon langage ſeul ſur ſon égalité avec le Très-haut, mais la doctrine ſeule de ſes diſciples, qui nous diſent qu'il étoit dans le ſein de Dieu de toute éternité, & que tout a été fait par lui, qui l'appellent

leur Seigneur & leur Dieu, qui nous apprennent qu'il eſt tout en toutes choſes, juſtifieroit l'erreur de ceux qui l'adorent, quand ſa vie eût été d'ailleurs ordinaire, & ſemblable à celle des autres hommes.

O vous ! qui lui refuſez ſa gloire & ſa divinité, & qui le regardez pourtant comme l'Envoyé de Dieu pour inſtruire les hommes, achevez le blaſphême ; & confondez-le donc avec ces impoſteurs qui ſont venus ſéduire le monde, puiſque loin d'y rétablir la gloire de Dieu & la connoiſſance de ſon nom, l'éclat de ſon miniſtère n'a ſervi qu'à l'ériger lui-même en divinité, qu'à le faire placer triſtement à côté du Très-haut, & plonger tout l'Univers dans la plus dangereuſe, la plus longue, la plus inévitable, & la plus univerſelle de toutes les idolâtries.

Pour nous, mes Frères, qui croyons en lui, & à qui le myſtère du Chriſt a été révélé, ne perdons jamais de vûe ce modèle divin, que le Père nous montre du haut de la montagne ſainte. Entrons dans l'eſprit des divers myſtères qui compoſent toute ſa vie mortelle : ce ne ſont que les différens états de la vie du Chrétien ſur la terre : reconnoiſſons le nouvel empire que Jeſus-Chriſt eſt venu ſe former ſur nos cœurs. Le monde que nous avons ſervi juſqu'ici, n'a pu nous délivrer de nos peines & de nos misères. Nous y cherchions la liberté, la paix, la douceur de la vie ;

nous y avons trouvé le trouble, la ſervitude, l'amertume, le malheur de nos jours. Voici un nouveau Libérateur, qui vient apporter la paix ſur la terre; mais ce n'eſt pas comme le monde la promet, qu'il nous la donne. Le monde avoit voulu nous conduire à la paix & à la félicité par les plaiſirs des ſens, par l'indolence, par une vaine philoſophie; il n'y a pas réuſſi; en favoriſant nos paſſions, il a augmenté nos peines: Jeſus-Chriſt vient nous propoſer de nouvelles routes pour arriver à la paix & au bonheur que nous cherchons; le détachement, le mépris du monde, la mortification des ſens, l'abnégation de nous-mêmes, voilà les nouveaux biens qu'il vient montrer aux hommes. Détrompons-nous: il n'y a point de bonheur à attendre pour nous, même en cette vie, qu'en réprimant nos paſſions, qu'en nous interdiſant tous les plaiſirs violens qui troublent, qui corrompent le cœur: il n'eſt que la philoſophie de l'Evangile, qui faſſe des ſages & des heureux, parcequ'elle ſeule régle l'eſprit, fixe le cœur, & rend l'homme à lui-même en le rendant à Dieu. Tous ceux qui ont voulu ſuivre d'autres voies, n'ont trouvé que vanité & affliction d'eſprit; & Jeſus-Chriſt ſeul, en venant porter le glaive & la ſéparation, eſt venu porter la paix parmi les hommes.

O mon Seigneur, je ne ſai que trop moi-même que le monde & les plaiſirs ne ſont

point d'heureux ! Venez donc vous-même reprendre un cœur qui a beau vous fuir ? & que ses propres dégoûts ramènent à vous malgré lui-même : venez être son Libérateur, sa paix & sa lumière, & ayez plus d'égard à son infortune qu'à ses crimes.

Voilà comme l'éclat du ministère de Jesus-Christ seroit pour les hommes une occasion inévitable d'idolâtrie, s'il n'étoit qu'une simple créature. Voyons encore comment l'esprit de son ministère deviendroit le piége de notre innocence.

II. PARTIE. L'Eclat du ministère de Jesus-Christ n'en est pas le côté le plus auguste & le plus magnifique. Quelque grand qu'il nous ait paru par les oracles qui l'ont annoncé, par les œuvres qu'il a opérées, & par les circonstances éclatantes de ses mystères, ce ne sont encore là, pour ainsi dire, que les dehors de sa gloire & de sa grandeur ; & pour connoître tout ce qu'il est, il faut entrer dans le fond & dans l'esprit de son ministère. Or, l'esprit de son ministère renferme sa doctrine, ses bienfaits & ses promesses. Développons-en toute l'étendue, & montrons, ou qu'il faut refuser à Jesus-Christ sa qualité d'homme juste, & d'Envoyé du Dieu tout-puissant, que les ennemis de sa divinité lui accordent, ou convenir qu'il est lui-même un Dieu manifesté en chair, & descendu sur la

terre pour ſauver les hommes.

Oui, mes Frères, c'eſt une alternative inévitable : ſi Jeſus-Chriſt eſt ſaint, il eſt Dieu ; & ſi ſon miniſtère n'eſt pas un miniſtère d'erreur & d'impoſture, c'eſt le miniſtère de la Vérité éternelle elle-même, qui s'eſt manifeſtée pour nous inſtruire. Or, les ennemis de ſa naiſſance divine ſont forcés d'avouer qu'il a été un homme juſte, innocent, ami de Dieu : & ſi le monde a vû des eſprits noirs & impies, qui ont encore oſé blaſphémer contre ſon innocence, & le confondre avec les ſéducteurs, ce n'ont été que quelques monſtres, dont le genre humain a eu horreur, & dont le nom même trop odieux à toute la nature, eſt demeuré enſeveli dans les mêmes ténébres d'où l'horreur de leur impiété étoit ſortie.

En effet, quel homme juſques-là avoit paru ſur la terre, avec plus de caractères inconteſtables d'innocence & de ſainteté, que Jeſus Fils du Dieu vivant ? En quel Philoſophe avoit on jamais remarqué, tant d'amour pour la vertu, tant de mépris ſincère pour le monde, tant de charité pour les hommes, tant d'indifférence pour la gloire humaine, tant de zèle pour la gloire de l'Etre ſouverain, tant d'élévation au-deſſus de tout ce que les hommes admirent & recherchent ? Quel eſt ſon zèle pour le ſalut des hommes ? c'eſt-là que ſe rapportent tous ſes diſcours, tous ſes ſoins,

tous ſes deſirs, toutes ſes inquiétudes. Les Philoſophes critiquoient ſeulement les hommes, & ne cherchoient qu'à faire ſentir leur foible ou leur ridicule : Jeſus-Chriſt ne parle de leurs vices, que pour leur en preſcrire les remédes. Les uns étoient les cenſeurs des foibleſſes humaines ; Jeſus-Chriſt en eſt le médecin : les uns ſe faiſoient honneur de remarquer en autrui des vices, dont ils n'étoient pas exemts eux-mêmes ; celui-ci ne parle qu'avec une douleur amère des fautes dont ſon innocence le met à couvert, & répand même des larmes ſur les déréglemens d'une ville infidèle : on voit bien que les uns ne vouloient pas corriger les hommes, mais s'en faire eſtimer en les mépriſant ; & que l'autre ne penſe qu'à les ſauver, & eſt peu touché de leurs applaudiſſemens & de leur eſtime.

Suivez le détail de ſes mœurs & de ſa conduite, & voyez s'il a jamais paru ſur la terre un Juſte plus univerſellement exemt de toutes les foibleſſes les plus inſéparables de l'humanité. Plus on l'obſerve, plus ſa ſainteté ſe développe. Ses diſciples, qui le voyent de plus près, ſont les plus frappés de l'innocence de ſa vie ; & la familiarité, ſi dangereuſe à la vertu la plus héroïque, ne ſert qu'à découvrir tous les jours de nouvelles merveilles dans la ſienne. Il ne parle que le langage du Ciel : il ne répond que lorſque ſes réponſes peuvent être uti-

les au salut de ceux qui l'interrogent. On ne voit point en lui de ces intervalles où l'homme se retrouve ; par-tout il paroît un envoyé du Très-haut. Les actions les plus communes, sont en lui singulières, par la nouveauté & la sublimité des dispositions dont il les accompagne ; & il ne paroit pas moins un homme divin, lorsqu'il mange chés un Pharisien, que lorsqu'il ressuscite Lazare. Certes, mes Frères, la nature toute seule ne sauroit mener si loin la foiblesse humaine : ce n'est pas ici un Philosophe qui impose, c'est un Juste qui prend dans ses propres exemples, les régles & les préceptes de sa doctrine ; & il faut bien qu'il soit Saint, puisque le disciple lui-même qui le trahit, intéressé à justifier sa perfidie en découvrant ses défauts, rend pourtant un témoignage public à son innocence & à sa sainteté ; & que toute la malice de ses ennemis défiée, n'a su le reprendre d'aucun péché.

Or, je dis, mes Frères, que si Jesus-Christ est Saint, il est Dieu ; & que soit que vous considériez la doctrine qu'il nous a enseignée par rapport à son Père, ou par rapport aux hommes, elle n'est plus qu'un amas d'équivoques malignes, ou de blasphémes enveloppés, s'il n'est qu'un homme ordinaire, envoyé seulement de Dieu pour instruire les hommes.

Je dis, soit que vous la considériez par rapport à son Père. En effet, si Jesus-Christ

n'eſt qu'un ſimple envoyé du Très-haut; il ne vient donc que pour manifeſter aux nations idolâtres l'unité de l'eſſence divine. Mais outre que ſa miſſion regarde principalement les Juifs, qui depuis long-tems n'étoient plus retombés dans l'idolâtrie, & n'avoient pas beſoin par conſéquent que Dieu leur ſuſcitât un Prophéte pour les corriger d'une erreur dont ils étoient exemts, & un Prophéte qu'on leur faiſoit eſpérer depuis la naiſſance du monde, comme la lumière d'Iſrael, & le libérateur de ſon peuple; outre cela, comment Jeſus-Chriſt s'y prend-il pour remplir ſon miniſtère, & quel eſt ſon langage ſur l'Etre ſuprême? Moyſe & les Prophétes chargés de la même miſſion, ne ceſſoient de publier que le Seigneur étoit un; que c'étoit une impiété, de le comparer à la reſſemblance de la créature; & qu'ils n'étoient eux-mêmes que ſes ſerviteurs & ſes envoyés, vils inſtrumens entre les mains d'un Dieu, qui opéroit par eux de grandes choſes. Nulle expreſſion couteuſe ne leur échappe ſur un point ſi eſſentiel à leur miſſion: nulle comparaiſon d'eux à l'Etre ſuprême, toujours dangereuſe par le panchant que l'homme avoit, de proſtituer ſes hommages à l'homme, & de ſe faire des Dieux palpables & viſibles: nul terme équivoque, qui eût pu les confondre eux-mêmes avec le Seigneur, au nom duquel ils parloient, & donner lieu à une ſuperſtition & à une idolâtrie qu'ils venoient combattre.

Mais si Jesus-Christ n'est qu'un envoyé comme eux, il s'en faut bien qu'il ne remplisse avec autant de fidélité qu'eux son ministère. Il ne cesse de se dire égal à son Père : il vient nous apprendre qu'il est descendu du ciel, & sorti du sein de Dieu ; qu'il étoit avant Abraham ; qu'il étoit avant toutes choses ; que le Père & lui ne font qu'un ; que la vie éternelle consiste à connoître le Fils, comme à connoître le Père ; que tout ce que le Père fait, le Fils le fait aussi. Trouvez-moi un Prophéte, qui jusqu'à Jesus-Christ eût tenu un langage si nouveau, si inoui, si peu respectueux pour le Dieu suprême ; & qui, loin de rendre gloire à Dieu, comme à l'Auteur de tout don excellent, ait attribué à ses propres forces, les grandes choses que le Seigneur avoit daigné opérer par son ministère. Par-tout il se compare au Dieu Souverain : il dit à la vérité une fois que le Père est plus grand que lui ; mais quel est ce langage, s'il n'est pas lui-même un Dieu manifesté en chair ? & ne regarderions-nous pas comme un insensé, un homme qui viendroit nous annoncer sérieusement que l'Etre suprême est plus grand que lui ? N'est-ce pas s'égaler à la Divinité, que d'oser même se mesurer avec elle ? Y a-t-il quelque proportion, & du plus ou du moins entre Dieu & l'homme, entre le Tout & le néant ? Mais que dis je ? Jesus-Christ ne se contente pas de se dire égal à Dieu ; il justifie même la

nouveauté de ces expreſſions contre les murmures des Juifs qui s'en ſcandaliſent ; loin de les détromper nettement, il les confirme dans le ſcandale : par-tout il affecte un langage, qui devient ou inſenſé, ou impie, ſi ſon égalité avec ſon Père ne l'éclaircit & ne le juſtifie. Que vient-il faire ſur la terre, s'il n'eſt pas Dieu ? Il vient ſcandaliſer les Juifs, en leur donnant lieu de croire qu'il ſe compare au Très-haut : il vient ſéduire les nations, en ſe faiſant adorer après ſa mort à toute la terre : il vient répandre de nouvelles ténébres dans l'Univers, & non pas y répandre, comme il s'en eſt vanté, la ſcience, la lumière, & la connoiſſance de Dieu. Quoi, mes Frères ! Paul & Barnabé déchirent leurs vêtemens, lorſqu'on les prend pour des Dieux ; ils crient hautement devant les peuples qui veulent leur immoler des victimes : Adorez le Seigneur, dont nous ne ſommes que les Envoyés & les Miniſtres. L'Ange dans l'Apocalypſe, lorſque Saint Jean ſe proſterne pour l'adorer, rejette avec horreur cet hommage, & lui dit hautement, *Adorez Dieu ſeul.* Et Jeſus-Chriſt ſouffre tranquillement qu'on lui rende des honneurs divins ? & Jeſus-Chriſt loue la foi des diſciples qui l'adorent & qui l'appellent avec Thomas *leur Seigneur & leur Dieu?* & Jeſus-Chriſt confond même ſes ennemis, qui lui diſputent ſa divinité & ſon éternelle origine ? Eſt-il donc moins zélé que

Apoc. 19. 10.

Joan. 20. 28.

ſes diſciples pour la gloire de celui qui l'envoye ? ou lui importe-t-il moins de détromper nettement les peuples, d'une mépriſe ſi injurieuſe à l'Etre ſuprême, & qui anéantit le fruit unique de ſon miniſtère ?

Oui, mes Frères, quel bien Jeſus-Chriſt eſt-il venu apporter au monde, ſi ceux qui l'adorent ſont des idolâtres & des profanes ? Tous ceux qui ont cru en lui, l'ont adoré comme le Fils éternel du Père, l'image de ſa ſubſtance, & la ſplendeur de ſa gloire. Il ne ſe trouve qu'un très-petit nombre d'hommes dans le Chriſtianiſme, leſquels en le recevant comme l'Envoyé de Dieu, refuſent de lui rendre des honneurs divins : cette ſecte même, bannie de toutes parts, exécrable dans les lieux mêmes où toutes les erreurs trouvent un azile, eſt réduite à quelques ſectateurs obſcurs & cachés ; punie par-tout comme une impiété, dès qu'elle oſe ſe montrer à découvert ; & obligée de ſe cacher dans les ténébres, & dans les extrémités des provinces & des royaumes les plus reculés. Eſt-ce donc là ce peuple nombreux, de toute Langue, de toute Tribu, de toute Nation, que Jeſus-Chriſt étoit venu former ſur la terre ? eſt-ce là une Jéruſalem auparavant ſtérile, & devenue féconde, qui devoit renfermer dans ſon ſein les Peuples & les Nations, & où les Iſles les plus éloignées, les Princes & les Rois devoient venir adorer ?

ſont-ce là les grands avantages que le monde devoit retirer du miniſtère de Jeſus-Chriſt ? eſt-ce donc là cette abondance de grace ? cette plénitude de l'Eſprit de Dieu répandu ſur tous les hommes, ce renouvellement univerſel, ce régne ſpirituel & durable, que les Prophétes avoient prédit avec tant de majeſté, & qui devoit accompagner la venue du Libérateur ? Quoi, mes Frères ! une attente ſi magnifique ſe réduit donc à voir le monde plongé dans une nouvelle idolâtrie ? cet avénement ſi heureux pour la terre, promis depuis tant de ſiécles, annoncé avec tant de pompe, deſiré de tous les Juſtes, montré de loin à tout l'Univers comme ſon unique reſſource, devoit donc le corrompre & le pervertir pour toujours ? cette Egliſe ſi féconde, dont les Rois & les Céſars à la tête de leurs Peuples devoient être les enfans, ne devoit donc renfermer dans ſon enceinte qu'un petit nombre d'hommes odieux au ciel & à la terre, la honte de la nature & de la Religion, obligés de cacher dans ſes ténébres l'horreur de leur blaſphême ? & toute la magnificence future de l'Evangile, devoit donc ſe borner à former la ſecte affreuſe d'un impie Socin ?

O Dieu ! que la foi de votre Egliſe paroît ſage & raiſonnable, lorſqu'on l'oppoſe aux contradictions inſenſées de l'incrédulité ! & qu'il eſt conſolant pour ceux qui croyent en Jeſus-Chriſt, & qui eſpèrent en

lui, de voir les abîmes que se creuse l'orgueil, lorsqu'il entreprend de se frayer des routes nouvelles, & de sapper le fondement unique de la foi & de l'espérance des Chrétiens.

Voilà, mes Frères, comme la doctrine de Jesus-Christ par rapport à son Père, établit la gloire de son éternelle origine. Aussi, lorsque les Prophétes parlent du Dieu du ciel & de la terre, les expressions manquent à la grandeur & à la magnificence de leurs idées. Pleins de l'immensité, de la toute-puissance & de la majesté de l'Etre suprême, ils épuisent la foiblesse du langage humain, pour répondre à la sublimité de ces images. Ce Dieu, c'est celui qui mesure les eaux de la mer dans le creux de sa main, qui pése les montagnes dans sa balance, qui tient entre ses mains les foudres & les tempêtes; qui dit, & tout est fait; qui se joue, en soutenant l'Univers. De simples hommes devoient parler ainsi de la gloire du Très-haut: la disproportion infinie qui se trouve entre l'immensité de l'Etre suprême, & la foiblesse de l'esprit humain, doit le frapper, l'éblouir, le confondre; & les termes les plus pompeux ne le font jamais assés, pour suffire à son admiration & à sa surprise.

Mais lorsque Jesus-Christ parle de la gloire du Seigneur, ce ne sont plus ces expressions pompeuses des Prophétes: il l'appelle un Père saint, un Père juste, un

Père clément, un Pasteur qui court après la brebis égarée, & qui la met avec bonté sur ses épaules ; un ami qui se laisse vaincre par les importunités de son ami ; un Père de famille touché du retour & de la résipiscence de son fils : on voit bien que c'est ici un enfant qui parle un langage domestique ; que la familiarité & la simplicité de ses expressions supposent en lui une sublimité de connoissance, qui lui rend l'idée de l'Etre souverain familière, & fait qu'il n'est point frappé & ébloui comme nous de sa majesté & de sa gloire ; & qu'enfin il ne parle que de ce qu'il voit à découvert, & qu'il possède lui-même. On est bien moins frappé de l'éclat des titres qu'on a portés, pour ainsi dire, en naissant : les enfans des Rois parlent simplement des sceptres & des couronnes ; & il n'est aussi que le Fils éternel du Dieu vivant, qui puisse parler si familiérement de la gloire de Dieu même.

Voilà, mes Frères, puisque nous entrons en société avec Jesus-Christ de tous ses avantages, le droit qu'il nous a acquis de regarder Dieu comme notre Père, d'oser nous dire ses enfans, de l'aimer plutôt que de le craindre. Cependant nous le servons comme des esclaves & des mercénaires : nous craignons ses châtimens ; nous sommes peu touchés de son amour & de ses promesses : sa Loi si juste, si sainte, n'a rien d'aimable pour nous ; c'est un

joug qui nous pése, qui nous fait murmurer, & que nous aurions bientôt secoué, si les transgressions en devoient être impunies : on n'entend que des plaintes contre la sévérité de ses préceptes, que des contentions pour soutenir les adoucissemens que le monde y mêle sans cesse : en un mot, s'il n'étoit pas un Dieu vengeur, nous ne le connoîtrions pas ; & il n'est redevable qu'à sa justice & à ses châtimens, de nos respects & de nos hommages.

Mais la doctrine de Jesus-Christ, par rapport aux hommes qu'il est venu instruire, n'établit pas moins la vérité de sa naissance divine. Car je ne parle pas ici de la sagesse, de la sainteté, de la sublimité de cette doctrine : tout y est digne de la raison, & de la plus saine philosophie : tout y est proportionné à la misère & à l'excellence de l'homme, à ses besoins & à ses hautes destinées : tout y inspire le mépris des choses périssables, & l'amour des biens éternels : tout y maintient le bon ordre & la tranquillité des Etats : tout y est grand, parceque tout y est vrai : la gloire des actions est plus réelle & plus éclatante dans le cœur, que dans les actions mêmes. Le Sage de l'Evangile ne cherche ici-bas dans sa vertu, que la satisfaction d'obéir à Dieu qui en sera un jour le rémunérateur, & préfère le témoignage de sa conscience aux applaudissemens des hommes : il est plus grand que le monde entier par l'élévation de sa foi ; & il est

au-dessous du dernier des hommes, par la modestie de ses sentimens. Sa vertu ne cherche pas dans l'orgueil le dédommagement de ses peines ; c'est le premier ennemi qu'elle attaque ; & dans cette divine philosophie, les actions les plus héroïques ne sont rien, dès qu'on les compte soi-même pour quelque chose : elle regarde la gloire comme une erreur, la prospérité comme une infortune, l'élévation comme un précipice, les afflictions comme des faveurs, la terre comme un exil, tout ce qui se passe comme un songe. Quel est ce nouveau langage ? quel homme avant Jesus-Christ avoit parlé de la sorte ? & si ses disciples pour avoir seulement annoncé cette doctrine céleste, furent pris par tout un peuple pour des Dieux descendus sur la terre ; quel culte pourront-ils refuser à celui qui en est l'Auteur, & au nom de qui ils l'annoncent ?

Mais laissons là ces réflexions générales, & venons aux devoirs plus précis d'amour & de dépendance que sa doctrine exige des hommes envers lui-même. Il nous ordonne de l'aimer, comme il nous ordonne d'aimer son Père : il veut qu'on demeure en lui ; c'est-à-dire, qu'on se fixe en lui ; qu'on cherche son bonheur en lui, comme dans son Père ; qu'on rapporte toutes ses actions, toutes ses pensées, tous ses desirs ; qu'on se rapporte soi-même à sa gloire, comme à la gloire de son Père : les

les péchés mêmes ne ſont remis qu'à ceux qui l'aiment beaucoup ; & l'amour qu'on a pour lui, fait toute la juſtice du Juſte, & toute la réconciliation du pécheur. Quel eſt cet homme qui vient uſurper la place de Dieu-même dans nos cœurs ? La créature mérite-t-elle d'être aimée pour elle-même ? & toute ce qu'elle a de grand & d'aimable, ne ſont-ce pas les dons de celui qui ſeul mérite d'être aimé ?

Quel Prophéte juſqu'à Jeſus-Chriſt étoit venu dire aux hommes : Vous m'aimerez ; tout ce que vous ferez, vous le ferez pour ma gloire. Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, avoit dit Moyſe aux enfans d'Iſrael. Rien n'eſt aimable pour ſoi-même que ce qui peut nous rendre heureux : or, nulle créature ne peut être notre bonheur & notre perfection ; nulle créature ne mérite donc que nous l'aimions pour elle-même ; ce ſeroit une idolâtrie. Tout homme qui vient ſe propoſer aux hommes comme l'objet de leur amour, eſt un impie & un impoſteur, qui vient uſurper le droit le plus eſſentiel de l'Etre ſuprême : c'eſt un monſtre d'orgueil & d'extravagance, qui veut s'élever des autels juſques dans les cœurs, ſeul ſanctuaire que la Divinité n'avoit jamais cédé aux idoles profanes. La doctrine de Jeſus-Chriſt, cette doctrine ſi divine, & ſi admirée même des Payens, ne ſeroit donc plus qu'un mélange monſtrueux d'impiété ;

d'orgueil & de folie ; si, n'étant pas lui-même le Dieu béni dans tous les siéles, il eût fait à ses disciples, de l'amour qu'il éxigeoit d'eux, le précepte le plus essentiel de sa morale : & ce seroit à lui une ostentation insensée, de venir se proposer aux hommes, comme un modèle d'humilité & de modestie ; tandis qu'il pousseroit l'orgueil & la vaine complaisance plus loin que tous ces orgueilleux Philosophes, qui n'avoient jamais aspiré qu'à l'estime & aux applaudissemens des hommes.

Mais ce n'est pas encore assés : non-seulement Jesus-Christ veut qu'on l'aime ; mais il exige des hommes les marques de l'amour le plus généreux & le plus héroïque. Il veut qu'on l'aime plus que ses proches, que ses amis, que ses biens, que sa fortune, que sa vie, que le monde entier, que soi-même ; qu'on souffre tout pour lui, qu'on renonce à tout pour lui, qu'on répande jusqu'a la derniére goutte de son sang pour lui : qui ne lui rend pas ces grands hommages, n'est pas digne de lui ; qui le met en paralléle avec quelque créature, ou avec soi-même, l'outrage, le deshonore, & ne doit rien prétendre à ses promesses.

Quoi, mes Frères ! il ne se contente pas qu'on lui offre des sacrifices de boucs & de taureaux, comme les idoles, & le Dieu même véritable avoit paru s'en contenter, il pousse encore plus loin ses prétentions ;

il veut que l'homme se sacrifie lui-même ; qu'il coure sur les gibets ; qu'il s'offre à la mort & au martyre pour la gloire de son nom ! Mais s'il n'est pas le maître de notre vie, quel droit a-t-il de l'exiger de nous ? Si notre ame n'est pas sortie de ses mains, est-ce à lui que nous la devons rendre ? est-ce la regagner que de la perdre pour l'amour de lui ? S'il n'est pas l'Auteur de notre être, ne devenons-nous pas des sacriléges & des homicides, en nous immolant pour sa gloire, & en transportant à la créature, & à un simple Envoyé de Dieu, le grand sacrifice de notre être, seul destiné à reconnoître la souveraineté & la puissance de l'Ouvrier éternel qui nous a tirés du néant ? Que Jesus-Christ meure à la bonne-heure lui-même pour rendre gloire à Dieu ; qu'il nous exhorte de suivre son exemple : tant de Prophétes étoient morts avant lui pour la cause du Seigneur, & avoient exhorté leurs disciples à marcher sur leurs traces. Mais que Jesus-Christ, s'il n'est pas Dieu lui-même, nous ordonne de mourir pour lui, exige des homme cette dernière marque d'amour ; qu'il nous commande d'offrir pour lui une vie que nous ne tenons pas de lui : se peut-il faire qu'il y ait eu sur la terre des hommes assés grossiers & assés stupides, pour se laisser tromper à l'extravagance de cette doctrine ? Est-il possible que des maximes aussi bizarres & aussi im-

pies, ayent pu triompher de tout l'univers, confondre toutes les sectes, ramener tous les esprits, & prévaloir sur tout ce qui avoit paru jusques-là de science, de doctrine & de sagesse sur la terre ? Et si nous regardons comme des barbares, ces peuples sauvages qui s'immolent sur les tombeaux & sur les cendres de leurs proches & de leurs amis ; pourquoi ferions-nous plus d'honneur aux disciples de Jesus-Christ qui se sont immolés pour lui ? & sa religion ne sera-t-elle pas une religion de sang & de barbarie ?

Oui, mes Frères, les Agnès, les Luces, les Agathes, ces premières Martyres de la Foi & de la pudeur, se seroient donc sacrifiées à un homme mortel ; & en aimant mieux répandre leur sang, que fléchir le genou devant de vaines idoles, elles n'auroient évité une idolâtrie, que pour retomber dans une autre plus condamnable, en mourant pour Jesus-Christ ? Ignace lui-même, ce fameux Martyr que l'Orient fournit à Rome, en voulant devenir le froment de Jesus-Christ, auroit donc perdu tout le fruit de ses souffrances, & mérité dès-lors d'être déchiré par les lions furieux ; puisqu'il se seroit offert en sacrifice à un homme semblable à lui ? Les Confesseurs généreux de la Foi n'auroient donc été que des désespérés & des fanatiques, qui auroient couru à la mort comme des insensés ? La Tradition des Mar-

tyrs ne seroit donc plus qu'une scène impie & sanglante ? Les tyrans & les persécuteurs auroient donc été les défenseurs de la justice & de la gloire de la Divinité ? le Christianisme lui-même, une secte sacrilége & profane ? Le genre humain se seroit donc abusé ? & le sang des Martyrs, loin d'avoir été la semence des Fidèles, auroit inondé tout l'univers de superstition & d'idolâtrie ? O Dieu ! l'oreille de l'homme peut-elle entendre ces blasphêmes sans horreur ? & que faut-il pour confondre l'incrédulité, que la montrer à elle-même ?

Tels sont, mes Frères, nos premiers devoirs envers Jesus-Christ : lui sacrifier nos inclinations, nos amis, nos proches, notre fortune, notre vie même, & en un mot, tout ce qui devient un obstacle à notre salut ; c'est confesser sa Divinité : c'est reconnoître que lui seul peut nous tenir lieu de tout ce que nous abandonnons pour lui, & nous rendre encore plus que nous ne quittons ; en se donnant lui-même à nous. Il n'est que celui qui mépriſe le monde & tous ses plaisirs, dit l'Apôtre Saint Jean, qui confesse que Jesus-Christ est le Fils de Dieu, parcequ'il prononce par-là que Jesus-Christ est plus grand que le monde, plus puissant pour nous rendre heureux, & par conséquent plus digne d'être aimé.

Mais ce n'est pas assés d'avoir considéré

l'esprit du ministère de Jesus-Christ dans sa doctrine ; il faut le considérer, en second lieu, dans les graces & les bienfaits que l'univers a reçus de lui. Il est venu délivrer tous les hommes de la mort éternelle : d'ennemis de Dieu qu'ils étoient, il les a rendus ses enfans : il leur a ouvert le ciel : il leur a assuré la possession du Royaume de Dieu, & des biens immuables : il leur a porté la science du salut & la doctrine de la vérité. Ces dons si magnifiques n'ont pas même fini avec lui ; assis à la droite de son Père, il les répand encore dans nos cœurs ; tous nos maux trouvent encore en lui leur remède : il nous nourrit de son corps : il nous lave de nos souillures, en nous appliquant sans cesse le prix de son sang : il forme des Pasteurs pour nous conduire : il inspire des Prophétes pour nous enseigner : il sanctifie des Justes pour nous animer par leur exemple : il est sans cesse présent dans nos cœurs pour en soulager toutes les misères : l'homme n'a point de passion que sa grace ne guérisse, point d'affliction qu'elle ne rende aimable, point de vertu qui ne soit son ouvrage : en un mot, il nous assure lui-même qu'il est notre voie, notre vérité, notre vie, notre justice, notre rédemption, notre lumière. Quelle est cette nouvelle doctrine ? Un homme seul peut-il être la source de tant de graces aux autres hommes ? Le Dieu souverain, si jaloux de

sa gloire, peut-il nous attacher à une créature par des devoirs & des liens si intimes & si sacrés, que nous dépendions presque plus d'elle que de lui ? Ne seroit-il point à craindre qu'un homme devenu si utile & si nécessaire aux autres hommes, n'en devint enfin l'idole ? qu'un homme auteur & distributeur de tant de graces, & qui fait à notre égard l'office & toutes les fonctions d'un Dieu, n'en occupât aussi bien-tôt la place dans nos cœurs ?

Car, remarquez, mes Frères, que c'est la reconnoissance toute seule, qui autrefois a fait les faux Dieux. Les hommes oubliant l'Auteur de leur être & de l'univers, adorèrent d'abord l'air qui les faisoit vivre, la terre qui les nourrissoit, le soleil qui les éclairoit, la lune qui présidoit à la nuit : c'étoit-là leur Cybelle, leur Apollon, leur Diane. Ils adorèrent les Conquérans qui les avoient délivrés de leurs ennemis ; les Princes bienfaisans & équitables qui avoient rendu leurs sujets heureux, & la mémoire de leur régne immortelle ; & Jupiter & Hercule furent placés au rang des Dieux, l'un par le nombre de ses victoires, l'autre par le bonheur & la tranquillité de son régne : les hommes, dans ces siécles de superstition & de crédulité, ne connoissoient point d'autres Dieux, que ceux qui leur faisoient du bien. Et tel est le caractère de l'homme ; son culte n'est que son amour & sa reconnoissance.

Or, mes Frères, quel homme a jamais fait tant de bien aux hommes que Jesus-Christ ? Rappellez tout ce que les siécles payens nous rapportent de l'histoire de leurs Dieux ; & voyez s'ils ont cru leur devoir tout ce que l'incrédulité elle-même avoue avec les Livres saints, que le monde doit à Jesus-Christ. Aux uns, ils croyoient être redevables de la sérénité de l'air, & d'une heureuse navigation ; aux autres, de la fertilité des saisons ; à leur Mars, du succès des batailles ; à leur Janus de la paix & de la tranquillité des Peuples ; de la santé, à leur Esculape. Mais que sont ces foibles bienfaits, si vous les comparez à ceux dont Jesus-Christ a comblé le monde ? Il y a porté une paix éternelle, une sainteté durable, la justice & la vérité : il en a fait un monde nouveau & une terre nouvelle : ce n'est pas un peuple seul qu'il a comblé de biens, ce sont tous les peuples, c'est l'univers entier : & de plus, il n'est devenu notre bienfaiteur qu'en devenant notre victime. Que pouvoit-il faire de plus grand pour la terre ? Si la reconnoissance a fait les Dieux, Jesus-Christ pouvoit-il manquer de trouver des adorateurs parmi les hommes ? & étoit-il à propos que nous lui dussions tant, s'il pouvoit y avoir de l'excès dans l'amour & dans la gratitude ?

Encore, mes Frères, si Jesus-Christ en mourant eût averti ses disciples que c'étoit

toit au Seigneur tout seul qu'ils étoient redevables de tant de bienfaits, qu'il n'avoit été lui-même que l'instrument, & non pas l'auteur & la source de toutes ces graces ; & qu'ainsi ils devoient l'oublier, & rendre à Dieu seul la gloire qui lui étoit dûe : mais il s'en faut bien que Jesus-Christ ne termine par de semblables instructions ses prodiges & son ministère. Non-seulement il ne veut pas que ses disciples l'oublient, & cessent d'espérer en lui après sa mort ; mais sur le point de les quitter, il les assure qu'il sera présent avec eux jusqu'à la consommation des siécles ; il leur promet encore plus qu'il ne leur a donné, & se les attache par des liens indissolubles & immortels.

En effet, les promesses qu'il leur fait dans ce dernier moment, sont encore plus surprenantes que les graces mêmes qu'il leur avoit accordées pendant sa vie. Premiérement, il leur promet l'Esprit consolateur, qu'il appelle l'Esprit de son Père : cet Esprit de vérité que le monde ne peut recevoir ; cet Esprit de force qui devoit former les Martyrs ; cet Esprit d'intelligence qui avoit éclairé les Prophétes : cet Esprit de sagesse qui devoit conduire les Pasteurs ; cet Esprit de paix & de charité qui ne devoit faire qu'un cœur & qu'une ame de tous les Fidèles. Quel droit a Jesus-Christ sur l'Esprit de Dieu, pour en disposer à son gré, & le promettre aux

hommes, si ce n'est pas son esprit propre ? Elie, montant au ciel, regarde comme une chose bien difficile de promettre à Elisée seul, son double esprit de zèle & de prophétie : combien étoit-il plus éloigné de lui promettre l'Esprit éternel du Père céleste, cet esprit de liberté qui souffle où il veut ? Cependant les promesses de Jesus-Christ se sont accomplies : à peine est-il monté au ciel, que l'Esprit de Dieu se répand sur tous ses disciples ; les simples deviennent plus savans que les Sages & les Philosophes ; les foibles, plus forts que les tyrans ; les insensés selon le monde, plus prudens que toute la sagesse du siécle. De nouveaux hommes paroissent sur la terre, animés d'un esprit nouveau : ils attirent tout après eux : ils changent la face de l'univers ; & jusqu'à la fin des siécles, cet Esprit animera son Eglise, formera des justes, confondra les incrédules, consolera ses disciples, les soutiendra au milieu des persécutions & des opprobres, & rendra témoignage au fond de leur cœur, qu'ils sont enfans de Dieu, & que ce titre auguste leur donne droit à des biens plus solides & plus vrais, que tous ceux dont le monde les dépouille.

Secondement, Jesus-Christ promet à ses disciples les clefs du ciel & de l'enfer, & le pouvoir de remettre les péchés. Quoi, mes Frères ! les Juifs sont scandalisés sur ce qu'il entreprend de les re-

mettre lui-même, & qu'il paroît s'attribuer une puiſſance réſervée à Dieu ſeul : mais quel ſera le ſcandale de tous les peuples de la terre, lorſqu'ils liront dans ſon Evangile, qu'il a voulu laiſſer même cette puiſſance à ſes diſciples ? & s'il n'eſt pas Dieu, la folie & la témérité ont-elles jamais rien imaginé de ſemblable ? Quel droit a-t-il en effet ſur les conſciences pour les lier ou les délier à ſon gré, & pour tranſmettre à des hommes foibles, une puiſſance qu'il ne ſauroit exercer lui-même ſans blaſphême ?

Troiſiémement : Mais ce n'eſt pas aſſés ; il promet encore à ſes diſciples le don des miracles ; qu'ils reſſuſciteront les morts en ſon nom ; qu'ils rendront la vûe aux aveugles, la ſanté aux malades, l'uſage de la parole aux muets ; qu'ils ſeront maîtres de toute la nature. Moyſe ne promet pas à ſes diſciples les dons miraculeux dont le Seigneur l'a favoriſé : il ſent bien que cette vertu lui eſt étrangère, & que le ſouverain Maître tout ſeul peut en favoriſer qui bon lui ſemble. Auſſi, lorſqu'après ſa mort Joſué arrête le Soleil au milieu de ſa courſe, pour achever la victoire ſur les ennemis du peuple de Dieu, il ne commande pas à cet aſtre de s'arrêter au nom de Moyſe ; ce n'eſt pas de lui qu'il tenoit le pouvoir de faire obéir les aſtres mêmes ; ce n'eſt pas à lui qu'il s'adreſſe lorſqu'il veut en uſer ; mais les Diſciples de Jeſus-

Christ ne peuvent rien opérer qu'au nom de leur Maître ? c'est en son nom qu'ils ressuscitent les morts, & qu'ils redressent les boiteux ; & sans ce nom divin, ils sont foibles comme les autres hommes. Le ministère & la puissance de Moyse finissent avec sa vie ; le ministère & la puissance de Jesus-Christ ne commencent, pour ainsi dire, qu'après sa mort, & on nous assure que son régne doit être éternel.

Que dirai-je enfin ? Il promet à ses disciples la conversion de l'univers, le triomphe de la Croix, la docilité de tous les Peuples de la terre, des Philosophes, des Césars, des tyrans ; & que son Evangile sera reçû du monde entier : mais tient-il le cœur de tous les hommes entre ses mains, pour répondre ainsi d'un changement, dont jusques-là le monde n'avoit point eu d'exemple ? Vous nous direz sans doute, que Dieu révéle à son serviteur les choses futures. Mais vous vous trompez : s'il n'est pas Dieu, il n'est pas même Prophéte ; ses prédictions sont des songes & des chimères : c'est un esprit imposteur qui le séduit, & se mêle de l'instruire sur l'avenir, & les suites ont démenti la vérité de ses promesses : il prédit que tous les Peuples assis dans les ombres de la mort, vont ouvrir les yeux à la lumière ; & il ne voit pas qu'ils vont retomber dans des ténébres plus criminelles en

l'adorant : il prédit que ſon Père ſera glorifié, & que ſon Evangile lui formera partout des adorateurs en eſprit & en vérité ; & il ne voit pas que les hommes vont le deshonorer pour toujours, en lui égalant juſqu'à la fin des ſiécles ce Jeſus, qui ne devoit être que ſon Envoyé & ſon Prophéte : il prédit que les idoles ſeront renverſées, & il ne voit pas qu'il ſera lui-même mis à leur place : il prédit qu'il ſe formera un Peuple ſaint de toute Langue & de toute Tribu ; & il ne voit pas qu'il vient ſeulement former un nouveau Peuple d'idolâtres de toute Nation, qui le placeront dans le Temple comme le Dieu vivant ; qui lui rapporteront toutes leurs actions, tout leur culte, tous leurs hommages ; qui feront tout pour ſa gloire ; qui ne voudront dépendre que de lui, ne vivre que de lui & pour lui, n'avoir de force, de mouvement, de vertu que par lui ; en un mot, qui l'adoreront, qui l'aimeront d'une maniére mille fois plus ſpirituelle, plus intime, plus univerſelle, que les Payens n'avoient jamais adoré leurs Idoles. Ce n'eſt donc pas même ici un Prophéte ; & ſes proches ſelon la chair ne blaſphêment donc point lorſqu'ils le prennent pour un frénétique & un inſenſé, qui donne aux ſonges de ſon eſprit échauffé, tout le poids & toute la réalité des révélations & des myſtères ; *Quoniam in furorem verſus eſt.* Marc. 3. 21.

Voilà, mes Frères, où méne l'incrédulité. Renverſez le fondement, qui eſt le Seigneur Jeſus, Fils éternel du Dieu vivant; tout l'édifice s'écroule : ôtez le grand myſtère de piété ; toute la Religion eſt un ſonge : retranchez de la doctrine des Chrétiens Jeſus Chriſt homme-Dieu ; vous en retranchez tout le mérite de la foi, toute la conſolation de l'eſpérance, tous les motifs de la charité. Auſſi, mes Frères, quel zèle les premiers Diſciples de l'Evangile ne firent-ils pas paroître contre ces hommes impies, qui dès-lors osèrent attaquer la gloire de la divinité de leur Maître ? ils ſentoient bien que c'étoit attaquer la Religion dans le cœur ; que c'étoit leur ôter tout l'adouciſſement de leurs perſécutions & de leurs ſouffrances, toute l'aſſurance des promeſſes futures, toute la grandeur & la nobleſſe de leurs prétentions ; & que ce principe une fois renverſé, toute la Religion s'en alloit en fumée, & n'étoit plus qu'une doctrine humaine, & la ſecte d'un homme mortel, qui, comme les autres chefs, n'avoit laiſſé que ſon nom à ſes Diſciples.

Auſſi, mes Frères, les Payens eux-mêmes reprochoient alors aux Chrétiens, de rendre à leur Chriſt des honneurs divins. Un Proconſul Romain, célébre par ſes ouvrages, rendant compte à l'Empereur Trajan de leurs mœurs & de leur doctrine ; après avoir été forcé d'avouer que les

Pline. Ep. l. 1.

Chrétiens étoient des hommes juſtes, innocens, équitables, & qu'ils s'aſſembloient avant le lever du ſoleil, non pour s'engager entr'eux à commettre des crimes, & à troubler la tranquillité de l'Empire, mais à vivre avec piété & avec juſtice, à déteſter les fraudes, les adultères, les deſirs mêmes du bien d'autrui ; il ne leur reproche que de chanter des hymnes & des cantiques en l'honneur de leur Chriſt, & de lui rendre les mêmes hommages qu'à un Dieu. Or, ſi ces premiers Fidèles n'euſſent pas rendu à Jeſus-Chriſt des honneurs divins, ils ſe ſeroient juſtifiés de cette calomnie : ils auroient ôté ce ſcandale de leur Religion, le ſeul preſque qui révoltoit le zèle des Juifs & la ſageſſe des Gentils : ils auroient dit hautement : Nous n'adorons pas Jeſus-Chriſt, & nous n'avons garde de tranſporter à la créature les honneurs & le culte qui n'eſt dû qu'à Dieu ſeul. Cependant ils ne ſe défendent pas contre cette accuſation. Leurs Apologiſtes réfutent toutes les autres calomnies dont les Payens tâchoient de noircir leur doctrine ; ils ſe juſtifient ſur tout le reſte ; ils éclairciſſent, ils confondent les plus légères accuſations ; & leurs apologies adreſſées au Sénat, ſe font admirer à Rome même, & ferment par-tout la bouche à leurs ennemis. Et ſur l'accuſation d'idolâtrie envers Jeſus-Chriſt, qui ſeroit la plus criante & la plus horrible ; & ſur le re-

proche qu'on leur fait d'adorer un crucifié, qui étoit le plus plausible & le plus capable de les décrier, qui devoit être même le plus douloureux à des hommes si saints, si déclarés contre l'idolâtrie, si jaloux de la gloire de Dieu, ils ne disent mot; ils ne se défendent pas; ils justifient même cette accusation par leur silence: que dis-je, par leur silence? Ils l'autorisent même par leur langage envers Jesus-Christ, en souffrant pour son nom, en mourant pour lui, en le confessant devant les tyrans, en expirant avec joie sur les gibets, dans l'attente consolante d'aller jouir de lui, & de retrouver dans son sein une vie plus immortelle, que celle qu'ils perdoient pour sa gloire. Ils souffroient le martyre, plutôt que de fléchir même le genou devant la statue des Césars, plutôt même que de souffrir que leurs amis d'entre les Payens, par une compassion humaine, & pour les dérober au supplice, allassent faussement attester devant les Magistrats, qu'ils avoient offert de l'encens aux Idoles; & ils auroient souffert qu'on les accusât de rendre des honneurs divins à Jesus-Christ, sans jamais détruire cette fausse imputation? Ah! ils auroient publié le contraire sur les toits; ils se seroient exposés même à la mort, plutôt que de donner lieu à un soupçon si odieux & si exécrable. Que peut opposer ici l'incrédulité? Et si c'est une erreur de croire

Jesus-Christ égal à Dieu ; c'est donc une erreur qui est née avec l'Eglise, & qui en a élevé tout l'édifice ; qui a formé tant de Martyrs, & converti tout l'univers.

Mais quel fruit retirer de ce discours, mes Frères ? c'est que Jesus-Christ est le grand objet de la piété des Chrétiens. Cependant à peine connoissons nous Jesus-Christ : nous ne prenons pas garde que toutes les autres pratiques de piété sont, pour ainsi dire arbitraires ; mais que celle-ci est le fondement de la foi & du salut ; que c'est ici la piété simple & sincère ; que méditer sans cesse Jesus Christ, recourir à lui, se nourrir de sa doctrine, entrer dans l'esprit de ses mystères, étudier ses actions, ne compter que sur le mérite de son Sang & de son sacrifice, est la seule science & le devoir le plus essentiel du Fidèle. Souvenez-vous donc, mes Frères, que la piété envers Jesus Christ, est l'esprit intime de la Religion Chrétienne ; que rien n'est solide, que ce que vous bâtirez sur ce fondement ; & que le principal hommage qu'il exige de vous, est que vous deveniez semblables à lui, & que sa vie soit le modèle de la vôtre, afin que conformes à sa ressemblance, vous soyez du nombre de ceux qui seront participans de sa gloire.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR

DE L'EPIPHANIE.

Vidimus ſtellam ejus in Oriente, & venimus adorare eum.

Nous avons vû ſon Etoile en Orient, & nous ſommes venus l'adorer. Matth. 2. 2.

LA vérité, cette lumière du ciel, figurée par l'étoile qui paroît aujourd'hui aux Mages, eſt la ſeule choſe ici-bas, qui ſoit digne des ſoins & des recherches de l'homme. Elle ſeule eſt la lumière de notre eſprit, la régle de notre cœur, la ſource des vrais plaiſirs, le fondement de nos eſpérances, la conſolation de nos craintes, l'adouciſſement de nos maux, le reméde de toutes nos peines : elle ſeule eſt la reſſource de la bonne conſcience, la terreur de la mauvaiſe ; la peine ſecrette du vice, la récompenſe intérieure de la vertu : elle ſeule immortaliſe ceux qui l'ont aimée, illuſtre les chaînes de ceux qui ſouffrent

pour elle, attire des honneurs publics aux cendres de ſes Martyrs & de ſes défenſeurs, & rend reſpectable l'abjection & la pauvreté de ceux qui ont tout quitté pour la ſuivre : enfin, elle ſeule inſpire des penſées magnanimes ; forme des hommes héroïques, des ames dont le monde n'eſt pas digne, des Sages ſeuls dignes de ce nom. Tous nos ſoins devroient donc ſe borner à la connoître ; tous nos talens, à la manifeſter ; tout notre zèle, à la défendre : nous ne devrions donc chercher dans les hommes que la vérité, ne vouloir leur plaire que par la vérité, n'eſtimer en eux que la vérité, & ne ſouffrir qu'ils vouluſſent nous plaire que par elle : en un mot, il ſemble donc qu'il devroit ſuffire qu'elle ſe montrât à nous, comme aujourd'hui aux Mages, pour ſe faire aimer ; & qu'elle nous montrât à nous-mêmes pour nous apprendre à nous connoître.

Cependant il eſt étonnant combien la même vérité montrée aux hommes fait en eux d'impreſſions différentes. Pour les uns, c'eſt une lumière qui les éclaire, qui les délivre, qui leur rend le devoir aimable, en le leur montrant : aux autres, c'eſt une lumière importune, & comme un éblouiſſement, qui les attriſte & qui les gêne : enfin, à pluſieurs, un nuage épais qui les irrite, qui arme leur fureur, & qui achéve de les aveugler. C'eſt la même étoile, qui paroît aujourd'hui dans le Fir-

nament : les Mages la voyent ; les Prêtres de Jérusalem savent qu'elle est prédite dans les Prophétes ; Hérode ne peut plus douter qu'elle ait paru, puisque des hommes sages viennent des extrémités de l'Orient, chercher à la faveur de sa lumière le nouveau Roi des Juifs. Cependant, qu'ils offrent des dispositions peu semblables, à la même vérité qui se manifeste à eux !

Dans les Mages, elle trouve un cœur docile & sincère ; dans les Prêtres, un cœur double, timide, lâche, dissimulé ; dans Hérode, un cœur endurci & corrompu. Aussi dans les Mages elle forme des adorateurs ; dans les Prêtres, des dissimulateurs ; dans Hérode, un persécuteur. Or, mes Frères, telle est encore aujourd'hui parmi nous la destinée de la vérité : c'est une lumiére céleste qui se montre à tous, dit S. Augustin, *omnibus præsto est* : mais peu la reçoivent, beaucoup la cachent & la déguisent, encore plus la méprisent & la persécutent : elle se montre à tous ; mais combien d'ames indociles qui la rejettent ? combien de cœurs lâches & timides qui la dissimulent ? combien de cœurs noirs & endurcis qui l'oppriment & qui la persécutent ? Recueillons ces trois caractères marqués dans notre Evangile, & qui vont nous instruire de tous nos devoirs envers la vérité : la vérité reçue, la vérité dissimulée, la vérité persécutée. Esprit saint, Esprit de vérité, anéantissez en

nous l'esprit du monde, cet esprit d'erreur, de dissimulation, de haine de la vérité ; & dans ce lieu saint destiné à former des Ministres qui vont l'annoncer jusqu'aux extrémités de la terre, rendez-nous dignes d'aimer la vérité, de la manifester à ceux qui l'ignorent, & de tout souffrir pour elle. *Ave, Maria.*

Les Missions étrangères.

I. PARTIE.

J'Appelle vérité, cette régle éternelle, cette lumière intérieure, sans cesse présente au-dedans de nous ; qui nous montre sur chaque action, ce qu'il faut faire ou ce qu'il faut éviter ; qui éclaire nos doutes ; qui juge nos jugemens ; qui nous approuve, ou qui nous condamne en secret, selon que nos mœurs sont conformes ou contraires à sa lumière ; & qui, plus vive & plus lumineuse en certains momens, nous découvre plus évidemment la voie que nous devons suivre, & nous est figurée par cette lumière miraculeuse qui conduit aujourd'hui les Mages à Jesus-Christ.

Or, je dis que comme le premier usage que nous devons faire de la vérité, c'est pour nous-mêmes ; l'Eglise nous propose en ce jour dans la conduite des Mages, le modèle des dispositions qui seules peuvent nous rendre la connoissance de la vérité utile & salutaire. Il est peu d'ames, quelque plongées qu'elles soient dans les sens & dans les passions, dont les yeux ne s'ouvrent quelquefois sur la vanité des biens

qu'elles poursuivent ; sur la grandeur des espérances qu'elles sacrifient, & sur l'indignité de la vie qu'elles ménent. Mais hélas ! leurs yeux ne s'ouvrent à la lumière, que pour se refermer à l'instant ; & tout le fruit qu'elles retirent de la vérité qui se montre, & qui les éclaire, c'est d'ajoûter au malheur de l'avoir jusques-là ignorée, le crime de l'avoir ensuite inutilement connue.

Les uns se bornent à raisonner sur la lumière qui les frappe, & font de la vérité un sujet de contention & de vaine philosophie : les autres, pas encore d'accord avec eux-mêmes, souhaitent, ce semble, de la connoître, mais ils ne la cherchent pas comme il faut, parcequ'au fond ils seroient fâchés de l'avoir trouvée : enfin, quelques-uns plus dociles, se laissent ébranler par son évidence ; mais rebutés par les difficultés & les violences qu'elle leur offre, ils ne la reçoivent pas avec cette joie & cette reconnoissance qu'elle inspire, quand on l'a une fois connue. Et voilà les écueils que nous apprennent aujourd'hui à éviter, les dispositions des Sages de l'Orient, envers la lumière du Ciel, qui vient leur montrer des routes nouvelles.

Accoutumés par une profession publique de sagesse & de philosophie, à tout rappeller au jugement d'une vaine raison, & à se mettre au-dessus des préjugés populaires, ils ne s'arrêtent pas cependant,

avant que de se mettre en chemin sur la foi de la lumière céleste, à examiner si l'apparition de ce nouvel astre ne pouvoit pas trouver ses causes dans la nature ; ils n'assemblent pas de tous les endroits des hommes habiles, pour raisonner sur un événement si inoui ; ils ne perdent pas le tems en de vaines difficultés, qui naissent plus d'ordinaire de l'opposition qu'on a pour la vérité, que d'une envie sincère de s'éclaircir & de la connoitre. Instruits par la tradition de leurs pères, que les Israélites captifs avoient autrefois portée en Orient, & que Daniel & tant d'autres Prophètes y avoient annoncée sur l'étoile de Jacob qui devoit un jour paroitre ; ils comprennent d'abord qu'il ne faut point mêler à la lumière céleste, les vaines réflexions de l'esprit humain ; que ce que le ciel leur montre de clarté suffit pour les déterminer & pour les conduire : que la grace laisse toujours des obscurités dans les voies où elle nous appelle, pour ne pas ôter à la Foi le mérite de sa soumission ; & que lorsqu'on est assés heureux pour entrevoir une seule lueur de vérité, la droiture du cœur doit suppléer ce qui manque à l'évidence de la lumière : *Vidimus, & venimus.*

Cependant combien d'ames dans le monde flottantes sur la Foi, ou plutôt asservies par des passions, qui leur rendent douteuse la vérité qui les condamne : combien d'ames ainsi flottantes voyent bien qu'au

fond la religion de nos pères a des caractères de vérité que la raison la plus emportée & la plus fière n'oseroit lui disputer ; que l'incrédulité mène trop loin ; qu'après tout, il faut s'en tenir à quelque chose ; & que ne rien croire est un parti encore plus incompréhensible à la raison, que les mystères qui la révoltent ; qui le voyent, & qui s'efforcent d'endormir par des disputes sans fin, le ver de la conscience, qui leur reproche sans cesse leur égarement & leur folie ; qui sous prétexte de s'éclaircir, résistent à la vérité qui se montre au fond de leur cœur ; qui ne consultent que pour pouvoir se dire à eux-mêmes, qu'on n'a pu satisfaire à leurs doutes ; qui ne s'adressent aux plus habiles, que pour se faire un nouveau motif d'incrédulité de s'y être en vain adressés ? Il semble que la Religion ne soit plus que pour le discours : ce n'est plus cette affaire sérieuse, où nous n'avons pas un moment à perdre : c'est une simple matière d'entretien, comme autrefois dans l'Aréopage : c'est un délassement de l'oisiveté ; c'est une de ces questions inutiles qui rempliſſent le vuide des conversations, & soutiennent l'ennui & la vanité des commerces.

Luc. 17. 20. Mais, mes Frères, *le Régne de Dieu ne vient pas avec observation.* La vérité n'est pas le fruit des contentions & des disputes, mais des larmes & des soupirs : ce n'est qu'en purifiant notre cœur dans le silence

&

& dans la prière, qu'il faut attendre, comme les Mages, la lumière du Ciel, & se rendre dignes de la discerner & de la connoître. Un cœur corrompu, dit saint Augustin, peut voir la vérité ; mais il ne sauroit la goûter, ni la trouver aimable ; vous avez beau vous éclaircir, & vous instruire ; vos doutes sont dans vos passions : la Religion deviendra claire, dès que vous serez devenu chaste, tempérant, équitable ; & vous aurez la foi, dès que vous n'aurez plus de vice. Ainsi n'ayez plus d'intérêt que la Religion soit fausse, & vous la trouverez incontestable : ne haïssez plus ses maximes, & vous ne contesterez plus ses mystères : *Inhærere veritati sordidus animus non potest.*

Augustin lui-même, déja convaincu de la vérité de l'Evangile, trouvoit encore dans l'amour du plaisir, des doutes & des perplexités qui l'arrêtoient. Ce n'étoient plus les songes des Manichéens, qui l'éloignoient de la Foi ; il en sentoit l'absurdité & le fanatisme : ce n'étoient plus les contradictions prétendues de nos Livres saints ; Ambroise lui en avoit développé le secret, & les mystères adorables. Cependant il doutoit encore : la seule pensée qu'il falloit renoncer à ses passions honteuses, en devenant disciple de la Foi, la lui rendoit encore suspecte. Il auroit souhaité, ou que la Doctrine de Jesus-Christ eût été une imposture, ou qu'elle n'eût pas

condamné les voluptés, sans lesquelles il ne pouvoit comprendre qu'on pût mener une vie douce & heureuse. Ainsi, flottant toujours, & ne voulant pas être fixé; consultant sans cesse, & craignant d'être éclairci; sans cesse disciple & admirateur d'Ambroise, & toujours agité par les incertitudes d'un cœur qui fuyoit la vérité, il traînoit sa chaîne, comme il dit lui-même, craignant d'en être délivré; il proposoit encore des doutes, pour prolonger ses passions; il vouloit encore être éclairci, parcequ'il craignoit de l'être trop: *Trahebam catenam meam, solvi timens;* & plus esclave de sa passion que de ses erreurs, il ne rejettoit la vérité, qui se montroit à lui, que parcequ'il la regardoit comme une main victorieuse, qui venoit enfin rompre des liens qu'il aimoit encore: *Repellens verba bene suadentis, tanquam manum solventis.* La lumière du Ciel ne trouve donc aujourd'hui point de doutes à dissiper dans l'esprit des Mages, parcequ'elle ne trouve point dans leur cœur de passion à combattre; & ils méritent de devenir les prémices des Gentils, & les premiers disciples de la Foi qui devoit soumettre toutes les nations à l'Evangile: *Vidimus, & venimus.*

S. Aug. in Conf.

Ce n'est pas qu'il ne faille souvent ajouter à la lumière qui nous éclaire, le suffrage de ceux qui sont établis pour discerner si c'est le bon esprit qui nous pousse; l'illu-

ſion eſt ſi ſemblable à la vérité, qu'il eſt mal-aiſé quelquefois de ne pas s'y méprendre. Auſſi les Mages, pour mieux s'aſſûrer de la vérité du prodige qui les conduit, viennent droit à Jéruſalem : ils conſultent les Prêtres & les Docteurs, les ſeuls qui peuvent leur découvrir la vérité qu'ils cherchent : ils demandent uniment, & ſans détour, au milieu de cette grande ville : Où eſt le Roi des Juifs nouvellement né ? *Ubi eſt qui natus eſt Rex Judæorum ?* Ils ne propoſent pas leur queſtion avec des adouciſſemens capables de leur attirer une réponſe qui les ſéduiſe : ils veulent être éclaircis ; ils ne veulent pas être flattés : ils cherchent la vérité ſincérement : & c'eſt pour cela qu'ils la trouvent : *Ubi eſt qui natus eſt, &c.*

Nouvelle diſpoſition aſſés rare parmi les Fidèles. Hélas ! nous ne trouvons pas la vérité, parceque nous ne la cherchons pas avec un cœur droit & ſincère : nous répandons ſur tous les pas que nous faiſons pour la trouver, des nuages qui nous la font perdre de vûe : nous conſultons ; mais nous mettons nos paſſions dans un jour ſi favorable, nous les expoſons avec des couleurs ſi adoucies, & ſi ſemblables à la vérité, que nous nous faiſons répondre que c'eſt elle : nous ne voulons pas être inſtruits ; nous voulons être trompés, & ajouter à la paſſion qui nous captive, une autorité qui nous calme.

Telle eſt l'illuſion de la plûpart des hommes, & de ceux mêmes ſouvent, qui, touchés de Dieu, ſont revenus des égaremens de la vie mondaine. Oui, mes Frères, quelque ſincère que paroiſſe d'ailleurs notre converſion, ſi nous rentrons en nous-mêmes, nous verrons qu'il eſt toujours en nous quelque point, quelque attachement ſecret & privilégié, ſur lequel nous ne ſommes pas de bonne foi, ſur lequel nous n'inſtruiſons jamais qu'à demi le guide de notre conſcience; ſur lequel nous ne cherchons pas ſincérement la vérité; ſur lequel, en un mot, nous ſerions même fâchés de l'avoir trouvée: & de-là les foibleſſes des gens de bien fourniſſent tous les jours tant de traits à la dériſion des mondains; de-là nous attirons tous les jours à la vertu des reproches & des cenſures, qui ne devroient retomber que ſur nous-mêmes. Cependant, à nous entendre, nous aimons la vérité; nous voulons qu'on nous la faſſe connoître. Mais une preuve que ce n'eſt là qu'un vain diſcours, c'eſt que ſur tout ce qui regarde cette paſſion chérie, que nous avons comme ſauvée du débris de toutes les autres, tous ceux qui nous environnent gardent un profond ſilence: nos amis ſe taiſent: nos ſupérieurs ſont obligés d'uſer de ménagemens: nos inférieurs ſont en garde, & prennent des précautions continuelles: on ne nous en parle qu'avec des adouciſſemens qui tirent un voile ſur notre

plaie : nous ſommes preſque les ſeuls à ignorer notre misère : tout le monde la voit, & perſonne n'oſeroit nous la faire voir à nous-mêmes : on ſent bien que nous ne cherchons pas la vérité de bonne foi ; & que la main qui nous découvriroit notre plaie, loin de nous guérir, ne réuſſiroit qu'à nous faire une plaie nouvelle.

David ne connut & ne reſpecta la ſainteté de Nathan, que depuis ſur-tout que ce Prophéte lui eut parlé ſincérement ſur le ſcandale de ſa conduite ; dès ce jour il le regarde juſqu'à la fin comme ſon libérateur & comme ſon père ; & auprès de nous on perd tout ſon mérite, dès qu'on nous a fait connoître à nous-mêmes. Auparavant on étoit éclairé, prudent, charitable ; on avoit tous les talens propres à s'attirer l'eſtime & la confiance ; les Jean-Baptiſtes étoient écoutés avec plaiſir, comme autrefois d'un Roi inceſtueux : mais depuis qu'on nous a parlé ſans feinte ; mais depuis qu'on nous a dit : *Il ne vous eſt pas permis ;* on eſt déchu dans notre eſprit de toutes ces grandes qualités : le zèle n'eſt plus qu'une humeur ; la charité, qu'une oſtentation, ou une envie de tout cenſurer & de tout contredire ; la piété, qu'une imprudence, ou une illuſion, dont on couvre ſon orgueil ; la vérité qu'un phantôme qu'on prend pour elle. Ainſi, ſouvent convaincus en ſecret de l'injuſtice de nos paſſions, nous voudrions que les au- *Matth.* 14. 4.

tres en fussent les approbateurs : forcés par le témoignage intérieur de la vérité de nous les reprocher à nous-mêmes, nous ne pouvons souffrir qu'on nous les reproche : nous sommes blessés que les autres se joignent à nous contre nous-mêmes. Semblables à Saül, nous exigeons que les Samuels approuvent en public ce que nous condamnons en secret ; & par une corruption de cœur, pire peut-être que nos passions elles-mêmes, ne pouvant éteindre la vérité au fond de notre cœur, nous voudrions l'éteindre dans le cœur de tous ceux qui nous approchent. J'avois donc raison de dire que nous nous faisons tous honneur d'aimer la vérité, mais que peu la recherchent avec un cœur droit & sincère, comme les Mages.

Aussi le peu d'attention qu'ils font aux difficultés qui sembloient les détourner de cette recherche, est une nouvelle preuve qu'elle étoit sincère, & de bonne foi : car, mes Frères, quelle singularité ne présentoit pas d'abord à leur esprit la démarche extraordinaire que la grace leur propose ? Seuls au milieu de leur nation, parmi tant de Sages & de Savans, sans égard à leurs amis & à leurs proches, malgré les discours & les dérisions publiques, tandis que tout le reste, ou méprise cette étoile miraculeuse, ou en regarde l'observation, & le dessein de ces trois Sages, comme un dessein insensé, & une

foibleſſe populaire, indigne de leur eſprit & de leurs lumières, ſeuls ils ſe déclarent contre le ſentiment commun : ſeuls ils ſuivent le noveau guide que le Ciel leur montre : ſeuls ils abandonnent leur patrie & leurs enfans, & ne comptent pour rien une ſingularité dont la lumière céleſte leur découvre la néceſſité & la ſageſſe : *Vidimus, & venimus.*

Dernière inſtruction. Ce qui fait, mes Frères, que la vérité ſe montre preſque toujours inutilement à nous, c'eſt que nous n'en jugeons pas par les lumières qu'elle laiſſe dans notre ame, mais par l'impreſſion qu'elle fait ſur le reſte des hommes, au milieu deſquels nous vivons : nous ne conſultons pas la vérité dans notre cœur ; nous ne conſultons que l'idée qu'en ont les autres. Ainſi, en vain mille fois la lumière du Ciel nous trouble, nous éclaire ſur les voies que nous devrions ſuivre ; le premier coup d'œil que nous jettons enſuite ſur l'exemple des autres hommes qui vivent comme nous, nous raſſure & répand un nouveau nuage ſur notre cœur. Dans ces momens heureux, où nous ne conſultons la vérité que dans notre propre conſcience ; nous nous condamnons ; nous tremblons ſur l'avenir ; nous nous propoſons une nouvelle vie : un moment après rentrés dans le monde, & ne conſultant plus que l'exemple commun, nous nous juſtifions, nous nous rendons la fauſſe paix que

nous avions perdue. Nous nous défions de la vérité que l'exemple commun contredit; nous la retenons dans l'injustice; nous la sacrifions à l'erreur & à l'opinion publique; elle nous devient suspecte, parcequ'elle nous choisit tout seuls pour nous favoriser de sa lumière, & c'est la singularité même de son bienfait, qui nous rend ingrats & rebelles. Nous ne saurions comprendre que travailler à son salut, c'est se distinguer du reste des hommes, c'est vivre seul au milieu de la multitude; c'est être tout seul de son parti, au milieu d'un monde, ou qui nous condamne, ou qui nous méprise; c'est en un mot, ne compter pour rien les exemples, & n'être touché que des devoirs. Nous ne saurions comprendre que se perdre, c'est vivre comme les autres, c'est se conformer à la multitude; c'est ne se distinguer sur rien dans le monde; c'est ne former plus qu'un même corps & un même monde avec lui; puisque le monde est déja jugé; que c'est ce corps de l'Antechrist, qui périra avec son chef & ses membres: cette Cité criminelle frappée de malédiction, & condamnée à un anathême éternel. Oui, mes Frères, le plus grand obstacle que la grace & la vérité trouvent dans nos cœurs, c'est l'opinion publique. Combien d'ames timides n'osent prendre le bon parti, parceque le monde, auquel elles sont en spectacle, ne seroit pas pour elles? ainsi ce

Roi

Roi d'Assyrie n'osoit se déclarer pour le Dieu de Daniel, parceque les Grands de sa Cour auroient condamné sa démarche. Combien d'ames foibles, qui, dégoûtées des plaisirs, ne courent après eux que par un faux honneur, & pour ne pas se distinguer de celles qui leur en montrent l'exemple ? ainsi Aaron au milieu des Israélites, dansoit autour du Veau d'or, & offroit avec eux de l'encens à l'Idole qu'il détestoit, parcequ'il n'avoit pas la force de résister tout seul à l'erreur publique. Insensés que nous sommes ! c'est l'exemple public tout seul qui nous rassure contre la vérité ; comme si les hommes étoient notre vérité, ou que ce fût sur la terre, & non pas dans le ciel, comme les Mages, que nous dussions chercher la régle & la lumière qui doit nous conduire.

Il est vrai que souvent ce n'est pas le respect humain qui éteint la vérité dans notre cœur, mais les peines & les violences qu'elle nous offre : aussi elle nous attriste comme ce jeune homme de l'Evangile, & nous ne la recevons pas avec cette joie, que témoignèrent les Mages quand ils revirent l'Etoile miraculeuse : *Videntes stellam, gavisi sunt gaudio magno valdè.* Matth. 2. 10. Ils avoient vû la magnificence de Jérusalem, la pompe de ses édifices, la majesté de son Temple, l'éclat & la grandeur de la Cour d'Hérode ; mais l'Evangile ne remarque pas qu'ils eussent été sensibles à ce

vain ſpectacle des pompes humaines : ils voyent tous ces grands objets de la cupidité, ſans attention, ſans plaiſir, ſans goût, ſans aucune marque extérieure d'admiration & de ſurpriſe : ils ne demandent pas à voir les tréſors & les richeſſes du Temple, comme ces Envoyés de Babylone le demandèrent autrefois à Ezéchias : uniquement occupés de la lumière du Ciel, qui s'étoit montrée à eux, ils n'ont plus d'yeux pour tout ce qui ſe paſſe dans le monde : ſenſibles à la ſeule vérité, qui les a éclairés, tout le reſte leur eſt indifférent, ou à charge ; & leur cœur déſabuſé de tout, ne trouve plus que la vérité, qui les réjouiſſe, qui les intéreſſe, & qui les conſole : *Videntes ſtellam, gaviſi ſunt gaudio magno valdè.*

Pour nous, mes Frères, peut-être que les premiers rayons de vérité, que la bonté de Dieu verſa dans notre cœur, excitèrent en nous une joie ſenſible. Le projet d'une nouvelle vie que nous formâmes d'abord ; la nouveauté des lumières qui nous éclairoient, & ſur leſquelles nous n'avions pas encore ouvert les yeux ; la laſſitude même, & le dégoût des paſſions, dont notre cœur ne ſentoit plus que les amertumes & les peines ; la nouveauté des occupations, que nous nous propoſions dans un changement : tout cela nous offroit des images agréables ; car la nouveauté toute ſeule plaît : mais ce ne fut-là qu'une joie d'un moment,

comme dit l'Evangile : *Ad modicum exultare in luce ejus.* A mesure que la vérité se montroit de plus près, elle nous parut, comme à Augustin encore pécheur, moins aimable & moins riante. *Quantò propiùs admovebatur, tantò ampliorem incutiebat terrorem.* Quand après ce premier coup d'œil nous eûmes examiné à loisir & en détail les devoirs qu'elle nous prescrivoit ; les séparations douloureuses, dont elle nous alloit faire une loi ; la retraite, la prière, les macérations, les violences qu'elle nous montroit comme indispensables ; la vie sérieuse, occupée, intérieure où elle nous alloit engager : ah ! dès-lors, comme ce jeune homme de l'Evangile, nous commençâmes à nous éloigner d'elle, tristes & inquiets ; toutes nos passions lui opposèrent de nouveaux obstacles ; tout s'offrit à nous sous des images lugubres & nouvelles ; & ce qui d'abord nous avoit paru si attirant, rapproché de plus près, ne nous parut plus qu'un objet affreux, une voie rude, effrayante & impraticable à la foiblesse humaine : *Ad modicum exultare in luce ejus.*

Joan. 5. 35.

S. Aug. in Conf.

Où sont les ames, qui, comme les Mages, après avoir connu la vérité, ne veulent plus voir qu'elle ; n'ont plus d'yeux pour le monde, pour le vuide de ses plaisirs, & la vanité de ses pompes & de ses spectacles ; ne trouvent de joie qu'à s'occuper de la vérité, qu'à faire de la vérité la ressource de toutes leurs peines, l'ai-

guillon de leur pareſſe, le ſecours de leurs tentations, les plus chaſtes délices de leur ame ? Et certes, mes Frères, que le monde, que ſes plaiſirs, que ſes eſpérances, que ſes grandeurs paroiſſent vaines, puériles, dégoûtantes, à une ame qui vous a connu, ô mon Dieu ! & qui a connu la vérité de vos promeſſes éternelles ; à une ame qui ſent que tout ce qui n'eſt pas vous, n'eſt pas digne d'elle ; & qui ne regarde la terre, que comme la patrie de ceux qui doivent périr éternellement ! Rien ne peut la conſoler, que ce qui lui montre les biens véritables : rien ne lui paroit digne de ſes regards, que ce qui doit demeurer éternellement : rien ne ſauroit plus lui plaire, que ce qui doit plaire toujours : rien n'eſt plus capable de l'attacher, que ce qu'elle ne doit plus perdre ; & tous les vains objets de la vanité ne ſont plus pour elle, ou que les embarras de ſa piété, ou que de triſtes monumens qui lui rappellent le ſouvenir de ſes crimes. *Videntes ſtellam, gaviſi ſunt gaudio magno valdè.*

Voilà la vérité reçûe dans les Mages avec ſoumiſſion, avec ſincérité, avec joie ; voyons dans la conduite des Prêtres, la vérité diſſimulée : & après nous être inſtruits de l'uſage que nous devons faire de la vérité par rapport à nous ; apprenons ce que nous lui devons par rapport aux autres.

II. PARTIE.

LE premier devoir que la loi de la charité envers nos frères exige de nous, eſt le devoir de vérité. Nous ne devons pas à tous les hommes des ſoins, des prévenances, des empreſſemens; nous leur devons à tous la vérité. Les différentes ſituations que la naiſſance & les dignités nous donnent dans le monde, diverſifient nos devoirs à l'égard de nos frères; celui de la vérité, dans toutes les ſituations, eſt le même. Nous la devons aux Grands comme aux petits; à nos ſujets comme à nos Maîtres; à ceux qui l'aiment comme à ceux qui la haïſſent; à ceux qui veulent s'en ſervir contre nous, comme à ceux qui deſirent en faire uſage pour eux-mêmes. Il eſt des conjonctures, où la prudence permet de cacher & de diſſimuler l'amour que nous avons pour nos frères; il n'en eſt point où il nous ſoit permis de leur diſſimuler la vérité: en un mot, la vérité n'eſt point à nous; nous n'en ſommes que les témoins, les défenſeurs, & les dépoſitaires. C'eſt la lumière de Dieu dans l'homme, qui doit éclairer tout le monde; & lorſque nous la diſſimulons, nous ſommes injuſtes envers nos frères à qui elle appartient comme à nous, & ingrats envers le Père des lumières qui l'a répandue dans notre ame.

Cependant, le monde eſt plein de diſſimulateurs de la vérité: nous ne vivons,

ce semble, que pour nous séduire les uns les autres ; & la société, dont la vérité devroit être le premier lien, n'est plus qu'un commerce de feinte, de duplicité, & d'artifice. Or voyons dans la conduite des Prêtres de notre Evangile, tous les divers genres de dissimulation, dont les hommes se rendent tous les jours coupables envers la vérité : nous y trouverons une dissimulation de silence, une dissimulation de complaisance & d'adoucissement, une dissimulation de feinte & de mensonge.

Une dissimulation de silence. Consultés par Hérode sur le lieu où le Christ devoit naître, ils répondent à la vérité que Béthléem étoit le lieu marqué dans les Prophétes, où devoit s'accomplir ce grand événement : *At illi dixerunt, In Bethlehem Juda* : mais ils n'ajoûtent pas que l'Etoile prédite dans les Livres saints ayant enfin parue, & les Rois de Saba & de l'Arabie venant avec des présens adorer le nouveau Chef qui devoit conduire Israel, il ne falloit plus douter que les nuées n'eussent enfin enfanté le Juste. Ils n'assemblent pas les Peuples pour leur annoncer cette heureuse nouvelle : ils ne courent pas les premiers à Béthléem, pour animer Jérusalem par leur exemple. Renfermés dans leur criminelle timidité, ils gardent un profond silence : ils retiennent la vérité dans l'injustice : & tandis que des Etrangers viennent des extrémités de l'Orient publier tout haut

Matth. 2. 5.

dans Jérusalem, que le Roi des Juifs est né; les Prêtres, les Docteurs se taisent, & sacrifient à l'ambition d'Hérode les intérêts de la vérité, l'espérance la plus chère de leur Nation, & l'honneur de leur ministère.

Quel avilissement pour les Ministres de la vérité! la bienveillance du Prince les touche plus que le dépôt sacré de la Religion dont ils sont chargés: l'éclat du Trône étouffe dans leur cœur la lumière du Ciel: ils flatent par un silence criminel un Roi qui les consulte, & qui ne pouvoit apprendre que d'eux seuls la vérité: ils l'affermissent dans l'erreur, en lui cachant ce qui auroit pu le détromper: & comment la vérité pourra-t-elle jamais aller jusqu'aux Souverains, si les Oints du Seigneur eux-mêmes qui environent le Trône, n'osent l'annoncer, & se joignent à tous ceux qui habitent les Cours, pour la cacher & la taire?

Mais ce devoir, mes Frères, à certains égards, vous est commun avec nous; & cependant il est peu de personnes dans le monde, de celles mêmes qui vivent dans la piété, qui ne se rendent tous les jours coupables envers leurs frères de cette dissimulation de silence. On croit avoir rendu à la vérité, tout ce qu'on lui doit, lorsqu'on ne se déclare point contre elle: qu'on entend tous les jours les mondains décrier la vertu, soutenir la doctrine du monde,

justifier ses abus & ses maximes, affoiblir ou combattre celles de l'Evangile, blasphémer souvent ce qu'ils ignorent, & s'ériger en juges de la Foi même qui les jugera ; qu'on les entend, dis-je, sans souscrire à leur impiété, il est vrai, mais sans l'improuver tout haut, & se contentant de ne pas autoriser leurs blasphêmes ou leurs préjugés de son suffrage.

Or, je dis que comme nous sommes tous chargés en particulier des intérêts de la vérité, la taire quand on l'attaque à découvert devant nous, c'est devenir soi-même son persécuteur & son adversaire. Mais j'ajoûte que vous sur-tout, que Dieu a éclairé, vous manquez alors à l'amour que vous devez à vos frères, puisque vos obligations augmentent à leur égard, à proportion des graces que Dieu vous a faites : vous vous rendez encore coupable envers Dieu d'ingratitude : vous ne reconnoissez pas assés, vous sur-tout, le bienfait de la grace & de la vérité dont il vous a favorisé au milieu de vos passions insensées. Il a éclairé vos ténébres : il vous a rappellé à lui, lorsque vous suiviez des voies fausses & injustes : sans doute en répandant ainsi la lumière dans votre cœur, il n'a pas eu égard à vous seul ; il a prétendu que vos proches, vos amis, vos sujets, vos maitres, y trouveroient, ou leur instruction, ou leur censure : il a voulu favoriser votre siécle, votre nation, votre pa-

trie, en vous favorisant; car il ne forme des Elus que pour le salut ou la condamnation des pécheurs. Son dessein a été de mettre en vous une lumière qui pût luire au milieu des ténébres; qui perpétuât la vérité parmi les hommes, & qui rendit témoignage à la justice & à la sagesse de sa Loi, au milieu des préjugés & des vaines pensées d'un monde profane.

Or, en n'opposant qu'un lâche & timide silence aux maximes qui attaquent la vérité, vous n'entrez pas dans les vûes de la miséricorde de Dieu sur vos frères: vous rendez inutile à sa gloire, & à l'aggrandissement de son Royaume, le talent de la vérité qu'il vous avoit confié, & dont il vous demandera à vous sur-tout un compte sévère: je dis à vous sur-tout, qui aviez soutenu autrefois avec tant d'éclat les erreurs & les maximes profanes du monde, qui en aviez été l'apologiste intrépide & déclaré. Il étoit en droit d'exiger de vous, que vous vous déclarassiez avec le même courage pour la vérité: cependant, sa grace, d'un zélé partisan du monde, n'a réussi qu'à faire un disciple timide de l'Evangile. Ce grand air de confiance & d'intrépidité avec lequel vous faisiez autrefois l'apologie des passions, vous a abandonné depuis que vous soutenez les intérêts de la vertu: cette audace qui imposoit autrefois silence à la vérité, se tait elle-même aujourd'hui devant l'erreur, & la vérité

qui rend intrépides & généreux, dit Saint Auguſtin, ceux qui l'ont de leur côté, vous a rendu elle-même foible & timide.

Je conviens qu'il eſt un tems de ſe taire, & un tems de parler; & que le zèle de la vérité a ſes régles & ſa meſure: mais je ne voudrois pas que les ames qui connoiſſent Dieu, & qui le ſervent, entendiſſent tous les jours les maximes de la Religion renverſées, la réputation de leurs frères attaquée, les abus les plus criminels du monde juſtifiés, ſans oſer prendre les intérêts de la vérité qu'on deshonore. Je ne voudrois pas que le monde eût ſes partiſans déclarés, & que Jeſus-Chriſt ne pût pas trouver ſes ſiens: je ne voudrois pas que les gens de bien ſe fiſſent une fauſſe bienſéance de diſſimuler les égaremens des pécheurs, dont ils ſont ſans ceſſe témoins; tandis que les pécheurs regardent comme un bon air de les ſoutenir devant eux, & de les défendre. Je voudrois qu'une ame fidèle comprît qu'elle n'eſt redevable qu'à la vérité; qu'elle n'eſt ſur la terre que pour rendre gloire à la vérité: je voudrois qu'elle portât ſur le front cette noble fierté qu'inſpire la grace; cette candeur héroïque que produit le mépris du monde & de toute ſa gloire; cette liberté généreuſe & chrétienne, qui n'attend rien que les biens éternels, qui n'eſpère rien que de Dieu, qui ne craint rien que ſa propre conſcience, qui ne mé-

nage rien que les intérêts de la justice & de la charité, qui ne veut plaire que par la vérité. Je voudrois que la présence seule d'une ame juste imposât silence aux ennemis de la vertu; qu'ils respectassent le caractère de la vérité qu'elle doit porter gravée sur le front; qu'ils craignissent sa sainte générosité, & qu'ils rendissent du moins hommage, par leur silence & par leur confusion, à la vertu qu'ils méprisent en secret. Ainsi, autrefois les Israélites occupés de leurs danses, de leurs réjouissances profanes, & de leurs clameurs insensées & impies autour du veau d'or, cessent tout, & gardent un profond silence, à la seule présence de Moyse qui descend de la montagne, armé de la seule Loi du Seigneur, & de sa Vérité éternelle. Première dissimulation de la vérité: une dissimulation de silence.

La seconde manière dont on la dissimule, c'est en l'adoucissant par des tempéramens, & par des complaisances qui la blessent. Les Mages ne pouvoient sans doute ignorer que la nouvelle qu'ils venoient annoncer à Jérusalem ne déplût à Hérode. Cet Etranger s'étoit assis par ses artifices sur le Trône de David; il ne jouissoit pas si paisiblement du fruit de son usurpation, qu'il ne craignit toujours que quelque héritier du sang des Rois de Juda, ne vint le chasser de l'héritage de ses Pères, & remonter sur un Trône promis à

ſa poſtérité. De quel œil doit-il regarder des hommes qui viennent déclarer au milieu de Jéruſalem que le Roi des Juifs eſt né, & le déclarer à un Peuple ſi zélé pour le ſang de David, & ſi impatient de toute domination étrangère ? Cependant, les Mages ne cachent rien de tout ce qu'ils ont vû en Orient ; ils n'adouciſſent pas ce grand événement par des expreſſions moins propres à réveiller la jalouſie d'Hérode. Ils pouvoient appeller le Meſſie qu'ils cherchent, l'Envoyé du Ciel, ou le Déſiré des Nations ; ils pouvoient le déſigner par des titres moins odieux à l'ambition d'Hérode : mais pleins de la vérité qui leur a apparue, ils ne connoiſſent pas ces timides ménagemens ; perſuadés que ceux qui ne veulent recevoir la vérité qu'à la faveur de leurs erreurs, ne ſont pas dignes de la connoître. Ils ne ſavent pas l'envelopper ſous des égards, & ſous des déguiſemens indignes d'elle : ils demandent ſans détour, où eſt né le nouveau Roi des Juifs ; & peu contens de le regarder comme le Maître de la Judée, ils déclarent que le ciel lui-même lui appartient ; que les aſtres ſont à lui, & ne paroiſſent dans le Firmament, que pour éxécuter ſes ordres : *Vidimus enim ſtellam ejus.*

Les Prêtres & les Docteurs, au contraire, forcés par l'évidence des Ecritures, de rendre gloire à la vérité, l'adouciſſent par des expreſſions ménagées. Ils

tâchent d'allier le reſpect qu'ils doivent à la vérité avec la complaiſance qu'ils veulent conſerver pour Hérode : ils ſuppriment le titre de Roi, que les Mages venoient de donner, & que les Prophétes avoient ſi ſouvent donné au Meſſie : ils le déſignent par une qualité, qui pouvoit marquer également en lui une autorité de Doctrine, ou de Puiſſance : ils l'annoncent plutôt comme un Légiſlateur établi pour régler les mœurs, que comme un Souverain ſuſcité pour délivrer ſon Peuple de la ſervitude : *Ex te enim exiet dux qui regat Populum meum Iſrael.* Et quoiqu'ils attendiſſent eux-mêmes un Meſſie, Roi, & Conquérant ; ils adouciſſent la vérité qu'ils veulent annoncer, & achévent d'aveugler Hérode qu'ils ménagent. Matth. 2. 6.

Deſtinée déplorable des Grands ! les lévres des Prêtres s'affoibliſſent en leur parlant : dès que leurs paſſions ſont connues, elles ſont ménagées : la vérité ne s'offre jamais à eux que ſous une double face, dont l'un des côtés leur eſt toujours favorable : on ne veut pas trahir ſon miniſtère à découvert, & les intérêts de la vérité ; mais on veut les concilier avec ſes intérêts propres : on tâche de ſauver la régle & leurs paſſions, comme ſi les paſſions pouvoient ſubſiſter avec la régle qui les condamne. Il eſt rare que les Grands ſoient inſtruits, parcequ'il eſt rare qu'on ne ſe propoſe pas de leur plaire en les inſtruiſant.

Cependant la plûpart aimeroient la vérité, si elle leur étoit connue : les passions & les emportemens de l'âge, favorisés par tous les plaisirs qui les environnent, peuvent les entrainer ; mais un fonds de Religion leur rend toujours la vérité respectable. On peut dire que l'ignorance damne plus de Princes & de Grands, que de personnes de la condition la plus vile ; & que la basse complaisance qu'on a pour eux deshonore plus le ministère, & attire plus d'opprobres à la Religion, que les scandales les plus éclatans qui affligent l'Eglise.

La conduite de ces Prêtres vous paroît indigne, mes Frères : mais si vous voulez vous juger vous-mêmes, & vous suivre dans le détail de vos devoirs, de vos liaisons, de vos entretiens, vous verrez que tous vos discours & toutes vos démarches ne sont que des adoucissemens de la vérité, & des tempéramens pour la réconcilier avec les préjugés ou les passions de ceux avec qui vous avez à vivre. Nous ne leur montrons jamais la vérité, que par les endroits par où elle peut leur plaire : nous trouvons toujours un beau côté dans leurs vices les plus déplorables ; & comme toutes les passions ressemblent toujours à quelque vertu, nous ne manquons jamais de nous sauver à la faveur de cette ressemblance.

Ainsi, tous les jours devant un ambi-

tieux, nous parlons de l'amour de la gloire & du desir de parvenir, comme des seuls panchans qui font les grands hommes : nous flatons son orgueil ; nous allumons ses desirs par des espérances, & par des prédictions flateuses & chimériques : nous nourrissons l'erreur de son imagination, en lui rapprochant des fantômes, dont il se repait sans cesse lui-même. Nous osons peut-être en général plaindre les hommes de tant s'agiter pour des choses que le hazard distribue, & que la mort va nous ravir demain ; mais nous n'osons blâmer l'insensé, qui sacrifie à cette fumée son repos, sa vie & sa conscience. Devant un vindicatif, nous justifions son ressentiment & sa colère : nous adoucissons son crime dans son esprit, en autorisant la justice de ses plaintes : nous ménageons sa passion, en exagérant le tort de son ennemi. Nous osons peut être dire qu'il faut pardonner ; mais nous n'osons pas ajoûter, que le premier degré du pardon, c'est de ne plus parler de l'injure qu'on a reçûe.

Devant un Courtisan mécontent de sa fortune & jaloux de celle des autres, nous lui montrons ses concurrens par les endroits les moins favorables : nous jettons habilement un nuage sur leur mérite & sur leur gloire, de peur qu'elle ne blesse les yeux jaloux de celui qui nous écoute : nous diminuons, nous obscurcissons l'éclat de leurs talens & de leurs services ; & par

nos ménagemens injuſtes, nous aigriſſons la paſſion, nous l'aidons à s'aveugler, & à regarder comme des honneurs qu'on lui ravit, tous ceux qu'on répand ſur ſes frères. Que dirai-je ? devant un prodigue, ſes profuſions ne ſont plus dans notre bouche qu'un air de généroſité & de magnificence. Devant un avare, ſa dureté & ſa ſordidité, n'eſt plus qu'une ſage modération, & une bonne conduite domeſtique. Devant un Grand, ſes préjugés & ſes erreurs trouvent toujours en nous des apologies toutes prêtes ; on reſpecte ſes paſſions, comme ſon autorité, & ſes préjugés deviennent toujours les nôtres. Enfin, nous empruntons les erreurs de tous ceux avec qui nous vivons : nous nous transformons en d'autres eux-mêmes : notre grande étude eſt de connoître leurs foibleſſes, pour nous les approprier : nous n'avons point de langage à nous ; nous parlons toujours le langage des autres : nos diſcours ne ſont qu'une répétition de leurs préjugés ; & cet indigne aviliſſement de la vérité, nous l'appellons la ſcience du monde, la prudence qui ſait prendre ſon parti, le grand art de
Pſ. 4. 3. réuſſir & de plaire : *O enfans des hommes ! juſques à quand aimerez-vous la vanité & le menſonge ?*

Oui, mes Frères, par-là nous perpétuons l'erreur parmi les hommes : nous autoriſons tous les abus : nous juſtifions toutes les fauſſes maximes ; nous donnons un air

air d'innocence à tous les vices : nous maintenons le régne du monde, & de sa doctrine contre celle de Jesus-Christ : nous corrompons la société dont la vérité devroit être le premier lien : nous faisons, des devoirs & des bienséances de la vie civile établies pour nous animer à la vertu, des piéges, & des occasions inévitables de chûte : nous changeons l'amitié, dont nous devrions faire la ressource de nos erreurs & de nos égaremens, en un commerce de déguisement & de séduction : par-là, en un mot, en rendant la vérité rare parmi les hommes, nous la rendons odieuse ou ridicule ; & quand je dis nous, j'entends principalement les ames qui sont à Dieu, & qui sont chargées des intérêts de la vérité sur la terre. Oui, mes Frères, je voudrois que les ames fidèles eussent un langage à part au milieu du monde ; qu'on trouvât en elles d'autres maximes, d'autres sentimens que dans le reste des hommes ; & que tandis que tout parle le langage des passions, elles seules parlassent le langage de la vérité. Je voudrois que tandis que le monde a ses Balaams, qui autorisent par leurs discours & par leurs conseils le déréglement & la licence ; la piété eût ses Phinées qui osassent prendre tout haut les intérêts de la Loi de Dieu, & de la sainteté de ses maximes : que tandis que le monde a ses impies & ses faux Sages qui se font une gloire de publier tout

haut, qu'il faut jouir du préſent, & que la fin de l'homme n'eſt pas différente de celle de la bête ; la piété eût ſes Salomons, qui détrompés par leur propre expérience, oſaſſent publier ſur les toits, que tout eſt vanité, hors craindre le Seigneur, & obſerver ſes commandemens : que tandis que le monde a ſes enchanteurs, qui ſéduiſent les Peuples & les Rois par leurs adulations, & par leurs preſtiges ; la piété eût ſes Moïſes & ſes Aarons, qui euſſent le courage de confondre, par la force de la vérité, leurs artifices & leurs impoſtures : en un mot, que tandis que le monde a ſes Prêtres & ſes Docteurs qui affoibliſſent la vérité, comme ceux de notre Evangile ; la piété eût ſes Mages, qui ne craigniſſent pas de l'annoncer devant ceux même à qui elle ne peut que déplaire.

Ce n'eſt pas que je condamne les tempéramens d'une ſage prudence, qui ne paroît accorder quelque choſe aux préjugés des hommes, que pour les ramener plus ſûrement à la régle & au devoir. Je ſai que la vérité n'aime pas des défenſeurs indiſcrets & téméraires ; que les paſſions des hommes demandent des ménagemens & des égards ; que ce ſont des malades à qui il faut ſouvent déguiſer & adoucir les remédes, & les guérir preſque toujours à leur inſçu. Je ſai que tous les ménagemens, qui ne tendent qu'à établir la vérité, n'en ſont pas les affoibliſſemens,

mais les reſſources ; & que la grande régle du zèle de la vérité, c'eſt la prudence & la charité. Mais ce n'eſt pas ce qu'on ſe propoſe en l'affoibliſſant par des complaiſances baſſes & flateuſes : on cherche à plaire ; on ne cherche pas à édifier : on ſe met ſoi-même à la place de la vérité ; & on veut s'attirer les ſuffrages qui n'étoient dûs qu'à elle. Et qu'on ne diſe pas qu'il y a d'ordinaire plus d'aigreur & d'oſtentation, que de charité, dans les Juſtes qui ſe font une gloire de ne pas ſavoir trahir la vérité. Le monde, qui eſt toujours dans le faux, dont les commerces & les liaiſons ne roulent que ſur la diſſimulation & ſur l'artifice, qui s'en fait même une ſcience & un honneur, & qui ne connoît pas cette noble droiture, ne ſauroit la ſuppoſer dans les autres ; c'eſt ſa profonde corruption, qui lui rend ſuſpecte la ſincérité & le courage des gens de bien ; c'eſt un procédé qui lui paroît bizarre, parcequ'il eſt nouveau pour lui ; & comme il y trouve de la ſingularité, il aime mieux croire qu'il y a de l'orgueil ou de l'extravagance que de la vertu.

Et de-là vient que non-ſeulement on déguiſe la vérité, mais qu'on la trahit ouvertement. Dernière diſſimulation des Prêtres de notre Evangile : une diſſimulation de menſonge. Ils ne ſe contentent pas d'alléguer les Prophéties en termes obſcurs & adoucis ; ne voyant pas revenir

les Mages à Jérusalem, comme ils se l'étoient promis ; il ajoutent, sans doute pour calmer Hérode, que honteux de n'avoir pas trouvé ce nouveau Roi qu'ils venoient chercher, ils n'ont osé reparoître ; que ce sont des Etrangers peu versés dans la science de la Loi & des Prophétes ; & que cette lumière du Ciel, qu'ils prétendoient suivre, n'étoit qu'une illusion vulgaire, & un préjugé superstitieux d'une Nation grossière & crédule. Et il falloit bien qu'ils eussent tenu ce langage à Hérode, puisqu'eux-mêmes agissent conséquemment ; & ne courent pas à Béthléem chercher le Roi nouveau né, comme pour achever de persuader à Hérode, qu'il y avoit plus de crédulité que de vérité dans la recherche superstitieuse de ces Mages.

Et voilà où nous en venons enfin : à force de ménager les passions des hommes, & de vouloir leur plaire aux dépens de la vérité, nous l'abandonnons enfin ouvertement ; nous la sacrifions lâchement, & sans détour, à nos intérêts, à notre fortune, à notre gloire : nous trahissons notre conscience, notre devoir & nos lumières : & de-là, dès que la vérité nous incommode, nous expose, nous nuit, nous rend désagréables ; nous la désavouons, nous la méconnoissons, nous la livrons à l'oppression & à l'injustice ; nous nions comme Pierre, qu'on nous ait jamais

vûs de ſes Diſciples. Ainſi nous nous faiſons un cœur lâche & rampant, à qui le menſonge utile ne coûte plus rien ; un cœur artificieux & pliant, qui prend toutes les formes, & qui n'en a jamais aucune de fixe ; un cœur foible & flateur, qui n'oſe refuſer ſes ſuffrages qu'à la vertu inutile & malheureuſe ; un cœur corrompu & intéreſſé, qui fait ſervir à ſes fins la Religion, la vérité, la juſtice, & tout ce qu'il y a de plus ſacré parmi les hommes ; en un mot, un cœur capable de tout, excepté d'être vrai, généreux & ſincère. Et ne croyez pas que les pécheurs de ce caractère ſoient fort rares dans le monde. Nous ne fuyons de ces défauts que l'éclat & la honte : les lâchetés sûres & ſecrettes trouvent peu de cœurs ſcrupuleux ; & nous n'aimons ſouvent de la vérité, que la réputation & la gloire.

Il faut prendre garde ſeulement qu'en prétendant défendre la vérité, nous ne défendions les illuſions de notre propre eſprit. L'orgueil, l'ignorance, l'entêtement donnent tous les jours à l'erreur des défenſeurs auſſi intrépides & auſſi obſtinés que ceux dont la Foi ſe glorifie. La ſeule vérité digne de notre amour, de notre zèle & de notre courage, eſt celle que l'Egliſe nous montre ; c'eſt pour elle ſeule que nous devons tout ſouffrir : hors de-là, nous ne ſommes plus que les martyrs de notre obſtination & de notre vanité.

O mon Dieu ! verſez donc dans mon ame cet amour humble & généreux de la vérité, dont vos Elus ſont raſſaſiés dans le ciel, & qui ſeul fait le caractère des Juſtes ſur la terre. Faites que je ne vive que pour rendre gloire à vos vérités éternelles ; pour les honorer par la ſainteté de mes mœurs ; pour les défendre par le zèle ſeul de vos intérêts ; pour les oppoſer ſans ceſſe à l'erreur & à la vanité : anéantiſſez dans mon cœur ces craintes humaines, cette prudence de la chair, qui ménage les erreurs & les vices avec les perſonnes. Ne permettez pas que je ſois un foible roſeau qui tourne à tout vent, ni que je rougiſſe jamais de porter la vérité ſur le front, comme le titre le plus éclatant dont puiſſe ſe glorifier votre créature, & comme la marque la plus glorieuſe de vos miſéricordes ſur mon ame : *Et ne auferas de ore meo verbum veritatis uſquequaque.* En effet, ce n'eſt pas aſſés d'en être le témoin & le dépoſitaire, il faut encore en être le défenſeur : caractère oppoſé à celui d'Hérode, qui en eſt aujourd'hui l'ennemi & le perſécuteur. Dernière inſtruction que nous fournit notre Evangile : la vérité perſécutée.

Pſ. 118. 43.

III. PARTIE.

SI c'eſt un crime de réſiſter à la vérité, lorſqu'elle nous éclaire ; de la retenir dans l'injuſtice, lorſque nous la devons aux autres ; c'eſt le comble de l'iniquité, & le caractère le plus marqué de réprobation,

de la perſécuter & de la combattre. Cependant, rien de plus commun dans le monde que cette perſécution de la vérité; & l'impie Hérode, qui s'éleva aujourd'hui contre elle, a plus d'imitateurs qu'on ne penſe.

Car, premiérement, il la perſécute par l'éloignement public qu'il fait paroître pour la vérité, & qui entraine tout Jéruſalem par ſon exemple : *Turbatus eſt, & omnis Jeroſolyma cum illo* : & c'eſt ce que j'appelle une perſécution de ſcandale. Secondement, il la perſécute en tâchant de corrompre les Prêtres ; & en dreſſant même des embuches à la piété des Mages : *Clam vocatis Magis, diligenter didicit ab eis* : & c'eſt ce que j'appelle une perſécution de ſéduction. Enfin, il la perſécute, en répandant le ſang innocent : *Et mittens occidit omnes pueros* : & c'eſt une perſécution de force & de violence. Or, mes Frères, ſi la briéveté d'un Diſcours me permettoit d'examiner ces trois genres de perſécution de la vérité, il n'en eſt peut-être aucune dont vous ne vous trouvaſſiez coupables.

Matth. 2. 3.

Ibid. ℣. 7.

Ibid. ℣. 16.

Car, qui peut ſe flater, premiérement, de n'être pas du nombre des perſécuteurs de la Vérité par les ſcandales? Je ne parle pas même de ces ames déſordonnées, qui ont levé l'étendart du crime & de la licence, & qui ne ménagent preſque plus rien auprès du Public : les ſcandales les plus éclatans ne ſont pas toujours les plus

à craindre ; & le désordre déclaré, & pouſſé à un certain point, nous fait ſouvent plus de cenſeurs de notre conduite, que d'imitateurs de nos excès. Je parle de ces ames livrées aux plaiſirs, aux vanités, à tous les abus du ſiécle, & dont la conduite d'ailleurs régulière, non-ſeulement eſt irréprochable aux yeux du monde, mais s'attire même l'eſtime & les louanges des hommes ; & je dis, qu'elles perſécutent la vérité par leurs ſeuls exemples, qu'elles anéantiſſent autant qu'il eſt en elles dans tous les cœurs les maximes de l'Evangile, & les régles de la vérité ; qu'elles crient à tous les hommes, que la fuite des plaiſirs eſt une précaution inutile ; que l'amour du monde & l'amour de la vertu ne ſont pas incompatibles ; que le goût des ſpectacles, de la parure, & des amuſemens publics eſt un goût innocent ; & qu'on peut bien vivre, en vivant comme tout le reſte du monde. Cette régularité mondaine eſt donc une perſécution continuelle de la vérité ; & d'autant plus dangereuſe, que c'eſt une perſécution autoriſée, qui n'a rien d'odieux, contre laquelle on n'eſt point en garde ; qui attaque la vérité ſans violence, ſans effuſion de ſang, ſous l'image de la paix & de la ſociété ; & qui fait plus de déſerteurs de la vérité, que n'en firent autrefois les tyrans & les ſupplices.

Je parle des gens de bien même, qui n'accompliſſent

n'accompliſſent qu'à demi les devoirs de la piété, qui retiennent encore des reſtes trop publics des paſſions du monde & de ſes maximes : & je dis qu'ils perſécutent la vérité par ces triſtes reſtes d'infidélité & de foibleſſe ; qu'ils la font blaſphémer par les impies & par les pécheurs ; qu'ils autoriſent les diſcours inſenſés du monde contre la piété des Serviteurs de Dieu ; qu'ils dégoûtent de la vertu les ames qui s'y ſentiroient diſpoſées ; qu'ils confirment dans l'égarement celles qui cherchent des prétextes pour y reſter ; en un mot, qu'ils rendent la vertu ou ſuſpecte ou ridicule. Ainſi, encore tous les jours, comme le Seigneur s'en plaignoit autrefois dans ſon Prophéte, l'infidèle Iſrael, c'eſt-à-dire, le monde, juſtifie ſes égaremens en les comparant aux infidélités de Juda, c'eſt-à-dire, aux foibleſſes des gens de bien : *Juſtificavit animam ſuam averſatrix Iſrael, comparatione prævaricatricis Judæ* : c'eſt-à-dire, que le monde ſe croit en ſûreté, lorſqu'il voit que les ames qui font profeſſion de piété ſont de ſes plaiſirs & de ſes inutilités ; ſont vives comme les autres hommes ſur la fortune, ſur la faveur, ſur les préférences, ſur les injures ; vont à leurs fins, veulent encore plaire, recherchent avidement les diſtinctions & les graces, & font quelquefois même de la piété une voie pour y arriver plus ſûrement. Ah ! c'eſt alors que le monde triomphe,

Jerem. III. 11.

que ce parallèle le rassure : c'est alors que trouvant que la vertu des gens de bien ressemble à ses vices, il est tranquille dans son état, il croit qu'il seroit inutile de changer, puisqu'en changeant de nom on retient encore les mêmes choses : *Justificavit animam suam aversatrix Israel, comparatione prævaricatricis Judæ.*

Et c'est ici où je ne saurois m'empêcher de dire avec un Apôtre, à vous, mes Frères, que Dieu a rappellés des voies du monde & des passions, à celles de la vérité & de la justice : Conduisons-nous de telle sorte parmi les mondains, qu'au lieu que jusques ici ils ont décrié la vertu, & méprisé ou censuré ceux qui la pratiquent ; les bonnes œuvres qu'ils nous verront faire, nos mœurs pures & saintes, notre patience dans les mépris, notre sagesse & notre circonspection dans le discours, notre modestie & notre humanité dans l'élévation, notre égalité & notre soumission dans les disgraces, notre douceur envers nos inférieurs, nos égards pour nos égaux, notre fidélité envers nos Maîtres, notre charité pour tous nos frère, les forcent de rendre gloire à Dieu, leur fassent respecter & envier même la destinée de la vertu, & les disposent à recevoir la grace de la lumière & de la vérité, lorsqu'elle daignera les visiter, & les éclairer sur leurs voies égarées : *Conversationem vestram inter gentes habentes bonam, ut in eo quod detrectant*

1. Petr. 2. 12.

de vobis, tanquam de malefactoribus, ex bonis operibus vos considerantes, glorificent Deum in die visitationis. Fermons la bouche par le spectacle d'une vie irrépréhensible, aux ennemis de la vertu : honorons la piété, afin qu'elle nous honore : rendons-la respectable, si nous voulons lui attirer des partisans : fournissons au monde des exemples qui le condamnent, & non des censures qui le justifient : accoutumons-le à penser que la piété véritable est utile à tout, & qu'elle a pour elle non-seulement la promesse d'une vie & d'un bonheur à venir, mais encore la paix, la joie, le repos du cœur, qui sont les seuls biens, & les seules plaisirs de la vie présente : *Promissionem habens vitæ, quæ nunc est, & futuræ.* 1. Tim. 4. 8.

A cette persécution de scandale, Hérode ajoûte une persécution de séduction : il tente la sainteté & la fidélité des Ministres de la Loi : il veut faire servir à l'impiété de ses desseins, le zèle & la sainte générosité des Mages : enfin, il n'oublie rien pour anéantir la vérité, avant que de l'attaquer à force ouverte : *Clam vocatis Magis.*

Et voilà une nouvelle manière dont nous persécutons tous les jours la vérité. Premiérement, nous affoiblissons la piété des ames justes, en taxant leur ferveur d'excès, & nous efforçant de leur persuader qu'elles en font trop ; nous les exhortons, comme le Tentateur, à changer leurs pier-

res en pain, c'eſt-à-dire, à rabattre de leur auſtérité, & à changer cette vie retirée, triſte, laborieuſe, en une vie plus aiſée & plus commune : nous leur faiſons craindre que les ſuites ne répondent pas à la ferveur de ces commencemens : en un mot, nous tâchons de les rapprocher de nous, ne voulant pas nous rapprocher d'elles. Secondement, nous tentons peut-être même leur fidélité & leur innocence, en leur faiſant des peintures vives des plaiſirs qu'elles fuyent ; nous blâmons, comme la femme de Job, leur ſimplicité & leur foibleſſe : nous leur exagérons les inconvéniens de la vertu, & les difficultés de la perſévérance : nous les ébranlons par l'exemple des ames infidèles, qui, après avoir mis la main à la charrue, ont regardé derrière, & ont abandonné l'ouvrage : que dirai-je ? nous attaquons peut-être même le fondement inébranlable de la Foi, & nous inſinuons l'inutilité de ſes violences par l'incertitude de ſes promeſſes. Troiſiémement, nous gênons par notre autorité le zèle & la piété des perſonnes qui dépendent de nous : nous exigeons d'eux des devoirs, ou incompatibles avec leur conſcience, ou dangereux à leur vertu : nous les mettons dans des ſituations, ou pénibles, ou périlleuſes à leur foi : nous leur interdiſons des pratiques & des obſervances, ou néceſſaires pour ſe ſoutenir dans la piété, ou utiles pour y avancer ; en un mot,

nous devenons à leur égard des tentateurs domestiques, ne pouvant ni goûter pour nous-mêmes le bien, ni le souffrir dans les autres, & faisant envers ces ames l'office du démon, qui ne veille que pour les perdre. Enfin, nous nous rendons coupables de cette persécution de séduction, en faisant servir nos talens à la destruction du régne de Jesus-Christ : les talens du corps, à inspirer des passions injustes ; à nous mettre à la place de Dieu dans les cœurs ; à corrompre les ames pour lesquelles Jesus-Christ est mort : les talens de l'esprit, à persuader le vice ; à l'embellir de tous les agrémens les plus propres à cacher sa honte & son horreur ; à présenter le poison sous un appas doux & agréable, & à le rendre immortel dans des ouvrages lascifs, où jusqu'à la fin des siécles, un Auteur infortuné prêchera le vice, corrompra les cœurs, inspirera à ses frères les passions déplorables qui l'avoient asservi pendant sa vie ; verra croitre son supplice & ses tourmens, à mesure que le feu impur qu'il a allumé se répandra sur la terre ; aura l'affreuse consolation de se déclarer contre son Dieu, même après sa mort, de lui enlever encore des ames qu'il avoit rachetées ; d'outrager encore sa sainteté & sa puissance, de perpétuer sa révolte & ses désordres jusqu'au-delà du tombeau, & de faire jusqu'à la consommation des siécles, des crimes de tous les

hommes, ſes crimes propres. Malheur, dit le Seigneur, à tous ces ennemis de mon nom & de ma gloire, qui dreſſent des embûches à mon Peuple ! je m'éleverai contre eux au jour de ma colère : je leur redemanderai le ſang de leurs frères, qu'ils ont ſéduits, & qu'ils ont fait périr ; & je multiplierai ſur eux des maux affreux, pour me conſoler de la gloire qu'ils m'ont ravie : *Væ genti inſurgenti ſuper genus meum !*

Judith. 16. 20.

Mais un dernier genre de perſécution encore plus funeſte à la vérité, eſt celle que j'ai appellée une perſécution de force & de violence. Hérode enfin n'avançant rien par ſes artifices, léve le maſque, ſe déclare ouvertement le perſécuteur de Jeſus-Chriſt, & veut éteindre dans ſa naiſſance cette lumière qui vient éclairer tout le monde : *Mittens occidit omnes pueros.*

Le ſeul récit de la cruauté de ce Prince impie nous fait horreur ; & il ne paroît pas qu'un exemple ſi barbare puiſſe trouver parmi nous des imitateurs : cependant le monde eſt plein de ces ſortes de perſécuteurs publics & déclarés de la Vérité ; & ſi l'Egliſe n'eſt plus affligée par la barbarie des tyrans, & par l'effuſion du ſang de ſes enfans, elle eſt encore tous les jours perſécutée par les dériſions publiques que les mondains font de la vertu, & par la perte des ames fidèles qu'elle voit avec douleur

ſuccomber ſi ſouvent à la crainte de leurs dériſions & de leurs cenſures.

Oui, mes Frères, ces diſcours que vous vous permettez ſi facilement contre la piété des Serviteurs de Dieu, de ces ames, qui, par leurs hommages fervens conſolent ſa gloire, de vos crimes & de vos outrages; ces dériſions de leur zèle & de leur ſainte ivreſſe pour leur Dieu; ces traits piquans, qui de leur perſonne, retombent ſur la vertu, & ſont la plus dangereuſe tentation de leur pénitence; cette ſévérité à leur égard, qui ne leur pardonne rien, qui change en vices leurs vertus mêmes; ce langage de blaſphême & de mocquerie, qui répand un ridicule impie ſur le ſérieux de leur compoſition; qui donne des noms d'ironnie & de mépris aux pratiques les plus reſpectables de leur piété; qui ébranle leur foi, qui arrête leurs ſaintes réſolutions, qui décourage leur foibleſſe, qui les fait rougir de la vertu, qui les rentraine ſouvent dans le vice; voilà ce que j'appelle avec les Saints une perſécution ouverte & déclarée de la vérité. Vous perſécutez dans votre frère, dit ſaint Auguſtin, ce que les tyrans eux-mêmes n'y ont pas perſécuté: ils ne lui ont ravi que la vie; vous voulez lui ravir l'innocence & la vertu: ils ne s'en ſont pris qu'à ſon corps; vous en voulez à ſon ame: *Carnem perſecutus eſt Imperator; tu in chriſtiano ſpiritum perſequeris.*

Eh ! quoi, mes Frères, n'eſt-ce pas aſſés que vous ne ſerviez pas le Dieu pour qui vous êtes faits ? (c'eſt ce que les premiers Défenſeurs de la Foi, les Tertulliens & les Cypriens diſoient autrefois aux Payens perſécuteurs des Fidèles ; & faut-il que ces mêmes plaintes ſe trouvent encore juſtes dans notre bouche contre des Chrétiens ?) n'eſt-ce pas aſſés ? faut-il encore que vous perſécutiez ceux qui le ſervent ? Vous ne voulez donc ni l'adorer, ni ſouffrir qu'on l'adore ? *Deum nec colis, nec coli omninò permittis ?* Vous pardonnez tous les jours tant d'extravagances aux ſectateurs du monde, tant de paſſions inſenſées ; vous les excuſez, que dis-je ? vous les louez dans les deſirs déréglés de leur cœur : vous trouvez de la conſtance, de la fidélité, de la nobleſſe dans leurs paſſions les plus honteuſes : vous donnez des noms honorables à leurs vices les plus indignes ; & il n'y a qu'une ame juſte & fidèle, qu'un Serviteur du vrai Dieu, qui ne trouve auprès de vous aucune indulgence, & qui réuſſiſſe à s'attirer vos mépris & vos cenſures ? *Solus tibi diſplicet Dei cultor ?* Mais, mes Frères, les plaiſirs des théâtres & des ſpectacles ſont ouverts parmi vous à la licence publique, & on n'y trouve point à redire : la fureur du jeu a ſes partiſans déclarés, & on les ſouffre : l'ambition a ſes adorateurs & ſes eſclaves, & on les loue : la volupté a ſes victimes & ſes au-

tels, & on ne les lui dispute pas : l'avarice a ses idolâtres, & on n'en dit mot : toutes les passions comme autant de divinités sacriléges ont leur culte établi, sans qu'on s'en formalise ; & le Seigneur tout seul de l'Univers, & le Souverain de tous les hommes, & Dieu tout seul sur la terre, ou ne sera point servi, ou ne pourra l'être impunément, & sans qu'on y trouve à redire ? *Et Deus solus in terris, aut non colitur, aut non est impunè quòd colitur.*

Grand Dieu ! vengez donc vous-même votre gloire : rendez encore aujourd'hui à vos serviteurs, l'honneur & l'éclat que les impies ne cessent de leur ravir : ne faites plus sortir comme autrefois, du fond des forêts, des bêtes cruelles pour dévorer les contempteurs de la vertu, & de la sainte simplicité de vos Prophétes : mais livrez-les à leurs desirs déréglés, encore plus cruels & plus insatiables que les lions & les ours, afin que fatigués, déchirés par les troubles secrets, & par les fureurs de leurs propres passions, ils puissent connoître tout le prix & toute l'excellence de la vertu qu'ils mépriſent, & aspirer au bonheur & à la destinée des ames qui vous servent.

Car, mes Frères, vous que ce discours regarde, souffrez que je le dise ici avec douleur : faut-il que vous soyez les instrumens dont le démon se sert pour tenter les Elus, & les entrainer, s'il étoit possible, dans l'erreur ? faut-il que vous ne soyez

ſur la terre, que pour juſtifier les prédictions des Livres ſaints ſur les perſécutions inévitables juſqu'à la fin à tous ceux qui voudront vivre dans la piété qui eſt en Jeſus-Chriſt ? faut-il que la ſucceſſion affreuſe des perſécuteurs de la foi & de la vertu, qui doit durer autant que l'Egliſe, ne trouve ſa ſuite & ſa perpétuité, qu'en vous ſeuls ? faut-il qu'au défaut des tyrans & des ſupplices, l'Evangile trouve encore en vous ſeuls ſon écueil & ſon ſcandale ? Renoncez donc vous mêmes à l'eſpérance qui eſt en Jeſus-Chriſt : uniſſez-vous à ces peuples barbares, ou à ces hommes impies qui blaſphêment ſa gloire & ſa divinité, s'il vous paroît ſi digne de riſée de vivre ſous ſes loix, & d'obſerver ſes maximes. Un infidèle, un ſauvage pourroit nous croire dans l'erreur, nous qui le ſervons & qui l'adorons ; il pourroit avoir pitié de notre crédulité & de notre foibleſſe, en voyant que nous ſacrifions le préſent à un avenir, & à une eſpérance qui lui paroîtroit chimérique & fabuleuſe ; mais du moins, il ſeroit forcé d'avouer, que ſi nous ne nous trompons pas, & que notre foi ſoit certaine, nous ſommes les plus ſages & les plus eſtimables de tous les hommes. Mais pour vous qui n'oſeriez douter de la certitude de la foi & de l'eſpérance qui eſt en Jeſus-Chriſt, de quels yeux cet infidèle regarderoit-il les cenſures que vous faites de ſes Serviteurs ? Vous vous proſternez devant ſa Croix, vous diroit-il, comme devant le

gage de votre salut, & vous riez de ceux qui la portent dans leur cœur, & qui mettent en elle toute leur espérance ! Vous l'adorez comme votre Juge ; & vous méprisez, & vous donnez du ridicule à ceux qui le craignent & qui travaillent à se le rendre favorable ! Vous le croyez fidèle dans sa parole, & vous regardez comme des esprits foibles ceux qui se confient en lui, & qui sacrifient tout à la grandeur & à la certitude de ses promesses ! O homme si étonnant, si plein de contradictions, si peu d'accord avec vous-même, s'écrieroit l'infidèle, il faut donc que le Dieu des Chrétiens soit bien grand & bien saint, puisqu'il n'a parmi ceux qui le connoissent que des ennemis de votre sorte.

Respectons donc la vertu, mes Frères ! Honorons les dons de Dieu & les merveilles de sa grace dans ses Serviteurs. Méritons par nos égards, & par notre estime pour la piété, le bienfait de la piété même. Regardons les gens de bien comme les seuls qui attirent encore les graces du Ciel sur la terre, comme des ressources établies pour nous réconcilier un jour avec Dieu, comme des signes heureux, qui nous marquent que le Seigneur regarde encore les hommes avec pitié, & continue ses miséricordes sur son Eglise. Encourageons par nos éloges les ames qui reviennent à lui, si nous ne pouvons encore les soutenir par nos exemples : applaudissons à leur changement, si nous ne croyons pas pouvoir encore changer nous

mêmes : faisons-nous honneur du moins de les défendre, si nos passions ne nous permettent pas encore de les imiter. Mettons la vertu en honneur. N'ayons pour amis que les amis de Dieu : ne comptons sur la fidélité des hommes, qu'autant qu'ils sont fidèles au Maître qui les a faits : ne confions nos chagrins & nos peines, qu'à ceux qui peuvent les offrir à celui seul qui peut les consoler : ne croyons dans nos intérêts véritables, que ceux qui sont dans les intérêts de notre salut. Applanissons les voies de notre conversion : préparons le monde, par notre respect pour les Justes, à nous voir un jour sans surprise, Justes nous-mêmes. Ne nous faisons pas par nos dérisions & par nos censures, un respect humain invincible, qui nous empêchera toujours de nous déclarer sectateurs de la piété que nous avons si hautement & si publiquement méprisée. Rendons gloire à la vérité ; & afin qu'elle nous délivre, recevons-la avec religion comme les Mages, dès qu'elle se montre à nous : ne la dissimulons pas comme les Prêtres, lorsque nous la devons à nos frères ; ne nous déclarons pas contre elle comme Hérode, quand nous ne pouvons plus nous la dissimuler à nous-mêmes, afin qu'après avoir suivi sur la terre les voies de la vérité, nous soyons un jour tous ensemble sanctifiés dans la vérité, & consommés dans la charité.

Ainsi soit-il.

ANALYSES
DES SERMONS
contenus dans ce Volume.

LE JOUR DE LA TOUSSAINT.

Sur le bonheur des Juſtes.

DIVISION. *Le bonheur des Juſtes ici-bas ; conſiſte : I. Dans les lumières de la foi, qui adouciſſent toutes les peines de l'ame fidèle, & qui rendent celles du pécheur plus amères. II. Dans les douceurs de la grace, qui calment toutes les paſſions, & qui, refuſées au cœur corrompu, le laiſſent en proie à lui-même.*

I. PARTIE. Soit qu'une ame touchée de Dieu rappelle le paſſé & ces tems d'égarement qui précédèrent ſa pénitence ; ſoit qu'elle ſoit attentive à ce qui ſe paſſe ſous ſes yeux dans le monde ; ſoit enfin qu'elle jette la vûe dans l'avenir, ſa foi lui fournit des motifs de conſolation & de joie : au lieu qu'une ame qui vit dans le déſordre, ne trouve dans ces trois ſituations, que des amertumes & des terreurs ſecrettes.

1°. Quelque livré que ſoit un pécheur aux plaiſirs, il ne peut empêcher que ſes crimes ne reparoiſſent en certains momens à ſon ſouvenir ; & ces images importunes le troublent, le fatiguent & le confondent, en lui montrant comme réunis en un point de vûe, des foibleſſes dont il rougit, des monſtres & des horreurs, ſur leſquels il n'oſe preſque ouvrir les yeux. Le ſort d'une ame juſte eſt bien différent ; le ſouvenir de ſes fautes même, quoiqu'accompagné de gémiſſemens & de larmes, porte avec ſoi la douceur & la conſolation ; puiſqu'elle ne ſauroit rappeller la ſuite de ſes égaremens, ſans découvrir l'enchaînement des miſéricordes de Dieu ſur elle.

2°. Si le paſſé eſt une ſource de conſolations ſolides pour les ames fidèles ; ce qui ſe paſſe à leurs yeux ne conſole pas moins leur piété : l'inconſtance, l'injuſtice, la cenſure du monde, ſi déſolantes pour ceux qui l'aiment, ne ſervent qu'à leur faire ſentir plus vivement le bonheur qu'elles ont de s'être attachées à un meilleur maître.

3°. Enfin, la foi, en découvrant au Juſte la couronne de gloire qui lui eſt préparée, & au pécheur les ſupplices qu'il mérite, rend la penſée de l'avenir auſſi douce & conſolante pour l'un, que triſte & accablante pour l'autre.

II. PARTIE. *Le bonheur des Juſtes en cette vie conſiſte dans les douceurs que la Grace leur procure.* Les unes ſont intérieures & ſecrettes ; les autres extérieures & ſenſibles.

1°. Le premier avantage intérieur que la grace ménage à une ame fidèle, c'eſt d'établir une paix ſolide dans ſon cœur, & de la réconcilier avec elle-même ; au lieu que le pécheur eſt toujours en guerre avec lui-même, & traine par-tout un fonds d'inquiétude que rien ne peut calmer. Ce n'eſt pas que le cœur des Juſtes jouiſſe d'une tranquillité ſi inaltérable, qu'ils n'éprouvent à leur tour ici-bas des troubles, des dégoûts, & des inquiétudes : mais ce ſont des nuages paſſagers, qui n'occupent, pour ainſi dire, que la ſurface de leur ame ; au-dedans régne toujours un calme profond.

La ſeconde conſolation de la grace, c'eſt l'amour, qui adoucit aux Juſtes la rigueur de la loi, & change le joug de Jeſus-Chriſt, qui paroit inſupportable aux pécheurs, en un joug doux & conſolant pour eux. Car tel eſt le caractère du ſaint amour, lorſqu'il eſt maître d'un cœur ; ou il adoucit les peines qu'il cauſe, ou il les change même en de ſaints plaiſirs. Mais le pécheur, plus il aime le monde, plus il eſt malheureux ; car plus il aime le monde, plus ſes paſſions ſe multiplient, plus ſes deſirs s'allument, plus ſes projets s'embarraſſent, plus ſes inquiétudes s'aigriſſent. La vivacité de ſon amour eſt la ſource de toutes ſes peines, parceque le monde, qui en fait le ſujet, ne peut jamais lui en offrir le reméde : c'eſt de quoi les amateurs du monde conviennent eux-mêmes, lorſque les paſſions plus refroidies leur permettent de faire quelqu'uſage de la raiſon.

2°. Avantages extérieurs de la grace. Ce qui rend la destinée des gens de bien encore plus digne de tous nos souhaits, c'est que, lorsque les consolations intérieures viennent à leur manquer, ils ont les secours extérieurs de la piété, le soutien des Sacremens, qui ne sont plus pour le pécheur obligé d'en approcher, qu'une triste bienséance qui le gêne & qui l'embarrasse; les exemples des Saints dont le pécheur détourne la vûe, de peur d'y voir sa condamnation; les mystères adorables, qui ne laissent souvent au pécheur que le regret de les avoir profanés par sa présence; les cantiques saints & les prières de l'Eglise, qui se changent pour le pécheur en un triste ennui; enfin la consolation des divines Ecritures, où le pécheur ne trouve plus que des menaces & des anathèmes.

POUR LE JOUR DES MORTS.

La mort du pécheur & la mort du Juste.

DIVISION. *I. Portrait affreux du pécheur mourant. II. Image consolante de la mort du Juste.*

I. PARTIE. Rien n'est plus affreux que le pécheur mourant; car de quelque côté qu'il se tourne; soit qu'il rappelle le passé; soit qu'il considère le présent; soit qu'il perce dans l'avenir, il ne voit rien que d'accablant, de désespérant

ſeſpérant & de capable de réveiller en lui les images les plus ſombres & plus funeſtes.

1°. Que voit-il dans cette longue ſuite de jours qu'il a paſſés ſur la terre ? des peines inutiles, des plaiſirs qui n'ont duré qu'un inſtant, des crimes qui vont durer éternellement.

2°. Ce qui ſe paſſe à ſes yeux n'eſt pas moins triſte pour cet infortuné ; ſes ſurpriſes, ſes ſéparations, ſes changemens.

Ses ſurpriſes. Il s'étoit toujours flaté que le jour du Seigneur ne le ſurprendroit point, & cependant l'y voilà arrivé ſans préparation ; Dieu le frappe au plus fort de ſes paſſions, lorſque parvenu à ce qu'il avoit ſi vivement deſiré, il exhortoit ſon ame à jouir en paix du fruit de ſes travaux : il va mourir, & Dieu permet que perſonne n'oſe le lui dire. Abandonné de tous les ſecours de l'art, il ſe flate, il eſpère encore ; il n'employe ce qui lui reſte de raiſon qu'à ſe ſéduire lui-même ; mais enfin il eſt forcé de voir que le monde l'a toujours trompé ; & ce qui l'accable, c'eſt que la mépriſe n'a plus de reſſource.

Les ſéparations qui ſe font en ce dernier moment, ne ſont pas moins accablantes pour le pécheur. Plus il tenoit au monde, plus il ſouffre quand il faut s'en ſéparer ; autant de ſéparations, autant de morts pour lui ; il tend les mains à tous les objets qui l'environnent pour s'y prendre, & il ne ſaiſit que des phantômes.

Ses changemens. Changement dans ſon crédit & dans ſon autorité ; dès qu'on n'eſpère

plus rien de lui, tout le monde l'abandonne. Changement dans ſon corps ; cette chair qu'il avoit tant idolâtrée, n'eſt déja plus qu'un ſpectacle d'horreur. Enfin, changement dans tout ce qui l'environne.

3°. La penſée de l'avenir met le comble aux peines & au malheur du pécheur mourant. Il s'eſt fait autrefois une gloire de ne pas le craindre ; mais il touche enfin à cet avenir redoutable, & le voilà foible, tremblant, éploré, tendant au ciel des mains ſuppliantes ; ou ſombre, taciturne, agité, & ne roulant au dedans que des penſées affreuſes.

II. PARTIE. *Image conſolante de la mort du Juſte.* La grace ſurmonte en lui cette horreur de la mort, naturelle à tous les hommes ; & ce qui forme le déſeſpoir du pécheur mourant, devient alors dans le Juſte une ſource abondante de conſolations.

1°. Il trouve dans le ſouvenir du paſſé la fin de ſes peines. Qu'offre-t-il en effet à l'ame fidèle ? des privations, des violences & des afflictions qui ont peu duré, & qui vont être éternellement récompenſées. Quand on eſt arrivé au port, qu'il eſt doux de rappeller le ſouvenir des orages & de la tempête ! Ce n'eſt pas que le ſouvenir du paſſé ne rappelle auſſi au Juſte ſes infidélités & ſes chûtes ; mais ce ſont des chûtes expiées par les gémiſſemens de la pénitence, qui lui rappellent les miſéricordes de Dieu ſur ſon ame : ainſi les larmes qu'il répand ne ſont plus que des larmes de joie & de reconnoiſſance.

2°. Tout ce qui ſe paſſe à ſes yeux ; le monde qui s'enfuit ; tout ce phantôme de vanité qui s'évanouit ; ce changement, cette nouveauté eſt encore pour l'ame juſte une ſource de conſolations. En effet, à la différence du pécheur ; premiérement, rien ne la ſurprend ; le jour du Seigneur ne la ſurprend point ; elle l'attendoit, elle le deſiroit, elle s'y préparoit ; le monde qui diſparoit avec toutes ſes vanités ne la ſurprend pas non plus ; elle le voit en ce dernier moment des mêmes yeux qu'elle l'avoit toujours vû, comme une figure qui paſſe & comme une fumée. Secondement, elle ne ſe ſépare de rien qui lui coûte & qu'elle regrette : car que regretteroit-elle ? le monde, ſes biens, ſes dignités, ſes proches, ſes amis, ſon corps ? la foi l'a déja ſéparée de toutes ces choſes, & ſon cœur n'y a jamais été attaché pendant ſa vie. Troiſiémement enfin, les changemens qui ſe ſont au lit de la mort ne changent rien dans l'ame fidèle : ſa raiſon s'éteint, il eſt vrai ; mais depuis long-tems elle l'avoit captivée ſous le joug de la foi : tous ſes ſens s'émouſſent & perdent leur uſage naturel ; mais depuis long-tems elle ſe l'étoit interdit à elle-même : rien ne change donc pour cette ame au lit de la mort.

3°. Ce qui achéve de la remplir de joie & de conſolation, c'eſt la penſée de l'avenir. Durant ſa vie mortelle elle n'oſoit regarder d'un œil fixe la profondeur des jugemens de Dieu ; elle frémiſſoit à la ſeule penſée de cet avenir terrible, où le Seigneur jugera les juſ-

tices mêmes : mais au lit de la mort, le Dieu de paix qui ſe montre à elle, calme ſes agitations ; les frayeurs ceſſent tout d'un coup & ſe changent en une douce eſpérance : elle voit déja, comme Etienne, le ſein de la gloire, & le Fils de l'homme à la droite de ſon Père tout prêt à la recevoir. Auſſi quand les Miniſtres de l'Egliſe viennent enfin annoncer à cette ame que ſon heure eſt venue & que l'éternité approche ; avec quelle paix, quelle confiance, quelle action de graces reçoit-elle cette heureuſe nouvelle !

LE I. DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur le Jugement univerſel.

DIVISION. *Ici-bas le pécheur vit d'ordinaire inconnu à lui-même par ſon aveuglement ; aux autres, par ſes diſſimulations & par ſes artifices : dans ce grand jour il ſe connoîtra, & il ſera connu. I. Le pécheur montré à lui-même. II. Le pécheur montré à toutes les créatures.*

I. PARTIE. Un examen rigoureux montrera d'abord le pécheur à lui-même ; & voici les circonſtances de ce formidable examen.

1°. Il ſera le même à l'égard de tous les hommes ; la différence des ſiécles, des âges, des pays, des conditions, de la naiſſance, du tempérament n'y ſera plus comptée pour rien.

2°. Cet examen ſera univerſel ; c'eſt-à-dire,

qu'il rappellera toutes les circonſtances de la vie, les foibleſſes de l'enfance, les emportemens de la jeuneſſe, l'ambition & les ſoucis d'un âge plus mûr, l'endurciſſement & les chagrins d'une vieilleſſe peut-être encore voluptueuſe.

3°. Outre l'hiſtoire extérieure de nos mœurs qui ſera toute rappellée, on développera encore à nos yeux l'hiſtoire ſecrette de notre cœur. Cette viciſſitude de paſſions qui s'étoient toujours ſuccédées les unes aux autres au-dedans de nous, & que nous tâchions de nous cacher à nous-mêmes; une lumière ſoudaine éclairera cet abîme, & dévoilera ce myſtère d'iniquité.

4°. A l'examen des maux que nous avons faits, ſuccédera celui des biens que nous avons manqué de faire. On nous rappellera les omiſſions infinies dont notre vie a été pleine, & ſur leſquelles nous n'avions pas eu même de remords.

5°. Cet examen ſera ſuivi de celui des graces & des dons naturels dont vous aurez abuſé. C'eſt ici où le compte ſera terrible: vous ſerez effrayé de voir tout ce que Dieu a fait pour vous, & le peu que vous avez fait pour lui.

Juſqu'ici le juſte Juge ne vous a examiné que ſur les crimes qui vous ſont propres; que ſera-ce, lorſqu'il entrera en compte ſur les périls étrangers dont vous avez été, ou l'occaſion, ou la cauſe dans les autres, & qui vous ſeront imputés? quel nouvel abîme!

II. PARTIE. *Non-ſeulement le pécheur*

ſera montré à lui même, il ſera encore montré à toutes les créatures ; & qu'elle ſera alors ſa confuſion ?

Pour la bien comprendre, il n'y a qu'à faire attention, premiérement, au nombre & au caractère des ſpectateurs qui ſeront témoins de ſa honte : ſecondement, au ſoin qu'il avoit pris de cacher ſes foibleſſes & ſes diſſolutions aux yeux des hommes, lorſqu'il étoit ſur la terre ; troiſiémement enfin, à ſes qualités perſonnelles.

1°. Au nombre & au caractère des ſpectateurs. Toutes les reſſources qui peuvent adoucir ici-bas la plus humiliante confuſion, manqueront en ce grand jour à l'ame réprouvée. Première reſſource : ſur la terre, lorſqu'on a été capable d'une faute qui nous a fait tomber dans le mépris, tout a roulé ſur un petit nombre de témoins ; on a pu même s'éloigner d'eux dans la ſuite des tems ; on a pu changer de demeure, & aller recouvrer ailleurs ſa première réputation ; mais au dernier jour tous les hommes aſſemblés liront ſur le front du pécheur l'hiſtoire de ſes déſordres, ſans qu'il puiſſe ſe ſouſtraire à leurs regards. Seconde reſſource : ſur la terre, lors même que notre honte eſt publique, il ſe trouve toujours un petit nombre d'amis dont l'eſtime, ou du moins l'indulgence nous aide à ſoutenir le poids de la cenſure publique : mais au dernier jour la préſence de nos amis ſera l'objet le plus inſupportable à notre honte. Troiſiéme reſſource : ſur la terre, s'il ne ſe trouve point d'amis que nos malheurs intéreſſent, il eſt au moins des

perſonnes indifférentes que nos fautes ne bleſſent pas, & ne révoltent pas contre nous : mais dans ce jour terrible nous n'aurons point de ſpectateurs indifférens ; le pécheur ſera l'opprobre & l'anathême de toutes les créatures : celles même qui ſont inanimées s'éleveront contre lui à leur manière. Première circonſtance de la confuſion de l'ame criminelle ; la multitude & le caractère des témoins.

2°. La ſeconde nait du ſoin que prend ici-bas le pécheur de ſe déguiſer aux yeux des hommes. Comme nous ſommes pleins de paſſions, & que les paſſions ont toujours quelque choſe de bas & de mépriſable ; toute notre attention eſt d'en cacher la baſſeſſe, & de nous donner pour autres que nous ne ſommes. Soins inutiles ! vous ne couvrez, dit le Prophéte, vos déſordres que d'une toile d'araignée, que le Fils de l'homme diſſipera en ce grand jour d'un ſeul ſouffle de ſa bouche, & alors quel ſera l'excès de votre confuſion ?

3°. Enfin, la dernière circonſtance qui rendra la honte du pécheur accablante, ce ſeront ſes qualités perſonnelles. Vous paſſiez pour ami fidèle, ſincère, généreux ; on vous regardoit comme un homme intégre & d'une probité à l'épreuve dans l'adminiſtration de votre charge ; on vous croyoit un digne Miniſtre du ſanctuaire : mais vous jouiſſiez injuſtement de l'eſtime des hommes ; vous ſerez connu, & votre confuſion ſera d'autant plus accablante qu'elle ſera éternelle.

LE II. DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur les afflictions.

DIVISION. *On oppoſe tous les jours dans le monde trois prétextes à l'uſage chrétien des afflictions. I. Le prétexte de la propre foibleſſe. II. Le prétexte de l'excès ou de la nature des afflictions. III. Le prétexte des obſtacles qu'elles ſemblent mettre à notre ſalut.* Ce ſont ces prétextes qu'il faut confondre.

I. PARTIE. Premier prétexte. *La propre foibleſſe.* On avoue & on ſe plaint qu'on n'eſt pas né aſſés fort; qu'on eſt d'un caractère trop ſenſible pour conſerver un cœur ſoumis & tranquille dans l'affliction. Mais c'eſt parceque vous êtes foible, que le Seigneur doit vous faire paſſer par des tribulations & des amertumes: car ce ne ſont pas les forts qui ont beſoin d'être éprouvés; ce ſont les foibles. Votre foibleſſe, d'ailleurs, vient de votre cupidité; & la proſpérité ne ſeroit propre qu'à l'augmenter. De plus, tous les préceptes de l'Evangile demandent de la force: dire donc que l'on eſt foible, pour excuſer ſon impatience; c'eſt dire que l'Evangile tout entier n'eſt pas fait pour nous. Enfin, quelque foibles que nous puiſſions être, nous devons avoir cette confiance en la bonté de Dieu, qu'il ne permettra pas que nous ſoyons éprouvés,

vés, affligés, tentés au-delà de nos forces ; & que ſon deſſein, en répandant des amertumes ſur notre vie, eſt de nous purifier & de nous ſauver.

II. PARTIE. Second prétexte : *L'excès & la nature des afflictions.* Nous nous perſuadons que nous porterions avec réſignation des croix d'une autre eſpéce ; mais que celles dont le Seigneur nous accable ſont d'un caractère à ne recevoir aucune conſolation, & qu'il eſt difficile de conſerver la patience & l'égalité dans un état où le hazard paroît avoir raſſemblé pour nous ſeuls mille circonſtances déſolantes.

Mais, premiérement, plus nos afflictions nous paroiſſent extraordinaires, moins nous devons croire qu'il y entre du hazard : plus nous devons nous dire à nous-mêmes, que le Seigneur ne veut donc pas nous laiſſer périr avec la multitude, puiſqu'il nous méne par des voies ſi ſingulières. Secondement, des calamités communes n'auroient réveillé notre foi que pour un inſtant ; les plaiſirs, les conſolations humaines auroient bientôt charmé notre triſteſſe, & nous auroient rendu le goût du monde & de ſes vains amuſemens : ainſi le Seigneur, en nous ménageant des peines fixes & conſtantes, a voulu prévenir notre inconſtance, & nous attacher pour toujours à ſon ſervice. Troiſiémement, ſi nous mettons dans une balance, d'un côté nos crimes, de l'autre nos afflictions ; nous trouverons que nous ſouffrons beaucoup moins que nous n'avons mérité de ſouffrir. Enfin, c'eſt l'amour exceſſif de

nous-mêmes, & notre dureté pour nos frères, qui groſſiſſent à nos yeux nos propres malheurs : ils nous paroîtroient moins grands ſi nous étions moins paſſionnés & plus compâtiſſans.

III. PARTIE. Troiſiéme prétexte : *Les obſtacles que les afflictions ſemblent mettre au ſalut.* Quand on exhorte les ames que Dieu afflige, de faire de ces afflictions paſſagères le prix du ciel & de l'éternité, elles répondent ſouvent, que dans cet état d'accablement on n'eſt capable de rien ; que les contradictions au milieu deſquelles on vit aigriſſent l'eſprit & révoltent le cœur, & qu'il faut être tranquille pour penſer à Dieu. Or je dis que de tous les prétextes dont on ſe ſert pour juſtifier l'uſage peu chrétien des afflictions, c'eſt ici le plus inſenſé & le plus coupable : le plus coupable ; car c'eſt blaſphémer contre la Providence, de prétendre qu'elle nous place dans des ſituations incompatibles avec notre ſalut ; elle qui ne permet rien ici-bas que pour faciliter aux hommes les voies de la vie éternelle : le plus inſenſé ; car une ame ne revient à Dieu qu'en ſe détachant de ce monde miſérable ; & rien ne l'en détache plus efficacement que les amertumes qu'elle y trouve.

SUR LA CONCEPTION DE LA SAINTE VIERGE.

DIVISION. *Marie nous donne l'exemple d'une double fidélité à la grace reçûe. I. Une fidélité de précaution, qui lui fait craindre les moindres périls. II. Une fidélité de correſpondance, qui la rend attentive juſqu'à la fin à faire de nouveaux progrès dans les voies de la grace.*

I. PARTIE. *Fidélité de précaution.* Trois écueils ſont à craindre pour les ames qui commencent à ſervir Dieu : 1°. leur propre fragilité, qui les entraine : 2°. le monde, avec lequel elles veulent encore garder des ménagemens ; 3°. enfin l'oubli de la grace qu'elles ont reçue.

Or à ces trois écueils ſi dangereux à une piété naiſſante, Marie oppoſe trois précautions ; 1°. à la propre fragilité, une ſéparation entière du monde ; 2°. à une vaine délicateſſe ſur les jugemens publics, une inſenſibilité héroïque aux diſcours & aux penſées frivoles des hommes ; 3°. à l'oubli de la grace, une reconnoiſſance continuelle & proportionnée à la grandeur de ce bienfait.

II. PARTIE. *Fidélité de correſpondance.* Quelles ſont les ſources les plus ordinaires de nos rechûtes ? c'eſt 1°. de ne pas ſuivre toute la force & toute l'étendue de la grace, qui

nous a rappellés de l'égarement : c'eſt 2°. de ſortir de la voie par où elle vouloit nous conduire ; c'eſt enfin de ſe décourager en avançant, & s'affoiblir à chaque obſtacle que le démon ou notre propre foibleſſe nous oppoſe. Or Marie offre à la grace une correſpondance de perfection, une correſpondance d'état, & une correſpondance de perſévérance qui achéve de nous inſtruire.

LE III. DIMANCHE DE L'AVENT,

Sur le délai de la Converſion.

DIVISION. *Le pécheur différe ſa converſion : I. Ou parcequ'il croit que la grace lui manque. II. Ou parcequ'il s'imagine qu'un jour revenu du monde & de ſes paſſions, il ſera plus en état de commencer une vie chrétienne & de ſoutenir cet engagement. Deux prétextes que je me propoſe aujourd'hui de combattre.*

I. PARTIE. Premier prétexte. La grace me manque, dit-on, & je l'attens : la converſion n'eſt pas l'ouvrage de l'homme ; c'eſt à Dieu ſeul à changer le cœur. Prétexte vulgaire, mais injuſte, ſi nous conſidérons le pécheur qui l'allégue ; téméraire & ingrat, ſi nous avons égard à Dieu à qui il s'en prend ; inſenſé & inſoutenable, ſi nous l'examinons en lui-même.

1°. Si nous conſidérons le pécheur qui l'al-

légue, il eſt injuſte. Car plein de paſſions comme vous êtes, mon Frère, avez-vous raiſon d'attendre & d'exiger que Dieu vous faſſe ſentir un grand goût pour la piété : cela eſt-il même poſſible ? Mais je dis plus : ſecondement, quand Dieu opéreroit dans votre cœur, ſentiriez-vous l'opération de ſa grace ? quand il vous appelleroit, l'entendriez-vous ? quand il vous toucheroit, ce ſentiment auroit-il quelque ſuite pour votre converſion ? Troiſiémement enfin, ſur quoi vous fondez-vous pour nous dire que la grace vous manque ? Votre vie toute entière n'eſt-elle pas un enchainement de graces continuelles ? Mais vous croyez peut-être qu'avoir la grace, c'eſt ſe convertir ſans qu'il en coûte rien ; ah ! je vous réponds que ſur ce pied-là vous ne l'aurez jamais, & que c'eſt être réſolu de périr, d'attendre une grace de cette nature.

2°. Ce prétexte eſt téméraire & ingrat, par rapport à Dieu à qui le pécheur s'en prend. Car vous dites que Dieu eſt le maître de vous convertir & de vous ſauver quand il voudra ; c'eſt-à-dire, que votre ſalut, cette unique affaire que vous ayez ſur la terre, Dieu vous en a pleinement déchargé, pour la prendre toute entière ſur lui ſeul. Mais dans quel Evangile nous montrerez-vous cette promeſſe ? ce ne ſera pas aſſurément dans celui de Jeſus-Chriſt.

3°. Enfin ce prétexte eſt inſenſé en lui-même. Car après tout, ſuppoſons que la grace vous manque, qu'en concluez-vous ? que les

crimes où vous vous plongez tous les jours ; ſi la mort vous ſurprend, ne vous damneront pas ? vous n'oſeriez le dire : que vous n'avez qu'à vivre tranquille dans vos déſordres en attendant que la grace vous ſoit donnée ? mais il eſt extravagant d'attendre la grace en s'en rendant tous les jours indigne : que vous n'êtes pas coupable devant Dieu du délai de votre converſion ? mais tous les pécheurs qui diffèrent & qui meurent impénitens ſeroient donc juſtifiés : que vous ne devez plus vous mettre en peine de votre ſalut ? mais c'eſt le parti du déſeſpoir & de l'impiété : que le moment de votre converſion eſt marqué, & qu'un peu plus ou un peu moins de déréglement ne l'avancera ou ne le reculera pas d'un inſtant ? mais vous n'avez donc auſſi qu'à vous percer le cœur d'un glaive, ſous prétexte que le moment de votre mort eſt marqué. La ſeule conſéquence ſenſée qu'il vous ſoit donc permis de tirer, ſuppoſé que la grace vous manque ; c'eſt que vous devez prier plus qu'un autre pour l'obtenir, lui préparer les voies & éloigner tous les obſtacles qui vous l'ont rendue juſqu'ici inutile.

II. PARTIE. Second prétexte : *On ſe flate qu'un jour, revenu du monde & de ſes paſſions, on ſera plus en état de commencer une vie chrétienne & de ſoutenir cet engagement.*

Mais, 1°. qui vous a dit que vous arriverez au terme que vous vous marquez à vous-même ?

2°. Sur quoi vous promettez-vous que l'âge

changera votre cœur ? L'âge changea-t-il le cœur de Salomon, de Saül, de Jéſabel, d'Hérodias ? non, l'âge n'a point encore fait de converſion. D'ailleurs le Seigneur n'eſt-il pas le Dieu de tous les tems & de tous les âges ? pourquoi lui ôterez-vous donc la plus belle partie de vos années pour la conſacrer au démon & à ſes œuvres ? Enfin plus vous différez, plus vos maux deviennent incurables : vous pouvez bien à la vérité vous laſſer des objets qui aujourd'hui vous captivent ; mais vos paſſions ne finiront pas pour cela ; ou ſi le tems & le dégoût y mettent fin, vous n'en ſerez pas plus avancé pour le ſalut : votre cœur, libre de paſſion particulière, ſera comme plein d'une paſſion univerſelle ; & la difficulté de ſortir de cet état ſera d'autant plus grande, que vous n'aurez rien de marqué à quoi vous prendre.

3°. Mais la converſion, dites-vous, eſt un coup d'éclat, qui nous engage envers le public, & qu'on craint de ne pouvoir ſoutenir. Eh quoi, en différant de vous convertir vous vous promettez que Dieu vous touchera un jour ? & en vous convertiſſant aujourd'hui vous n'oſez vous promettre qu'il vous ſoutiendra ? D'ailleurs la choſe ne vaut-elle pas du moins la peine d'être tentée ? & quand vous auriez le malheur de retomber, ne ſeroit-ce pas toujours un avantage d'avoir paſſé quelque tems dans la pratique de la vertu, & un ſujet d'eſpérer des graces plus puiſſantes de la bonté de Dieu ?

LE IV. DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur les diſpoſitions à la Communion.

DIVISION. *Quatre diſpoſitions ſont néceſſaires pour communier dignement & avec fruit : Une foi reſpectueuſe qui nous faſſe diſcerner : Une foi prudente qui nous faſſe éprouver : Une foi ardente qui nous faſſe aimer : Une foi généreuſe qui nous faſſe immoler. C'eſt le précis de la doctrine de l'Apôtre, & le ſujet de ce diſcours.*

I. DISPOSITION. *Une foi reſpectueuſe qui nous faſſe diſcerner* ; qui, malgré le voile dont le véritable Moyſe ſe couvre ſur cette montagne ſainte, ne laiſſe pas de voir toute ſa gloire ; qui eſt ſaiſie d'une horreur religieuſe à la ſeule préſence du ſanctuaire ; qui ſent tout le poids de la préſence d'un Dieu, & qui effrayée s'écrie comme Pierre : Retirez-vous de moi, Seigneur, parceque je ne ſuis qu'un homme & un homme pécheur.

Mais en reſte-t-il de cette foi ſur la terre ? on croit, mais d'une foi ſuperficielle, qui s'en tient, pour ainſi dire, à la ſurface de ce Sacrement, & n'en approfondit pas la vertu & les myſtères ; qui ſe termine à des hommages extérieurs, qui ne ſent rien, qui n'a point de ſuites dans la vie ; en un mot, qui n'a rien de vif, rien de grand, de ſublime, de

digne du Dieu qu'elle nous découvre.

II. DISPOSITION. *Une foi prudente qui nous faſſe éprouver* : mais ſur quoi nous éprouverons-nous ? ſur la ſainteté de ce Sacrement & ſur notre propre corruption. C'eſt la chair de Jeſus-Chriſt ; c'eſt le pain des Anges ; c'eſt l'Agneau ſans tache, qui ne veut autour de ſon autel que ceux, ou qui n'ont pas ſouillé leurs vêtemens, ou qui les ont lavés dans les larmes de la pénitence : c'eſt un azime pur ; il faut être exemt du vieux levain pour en manger : c'eſt la viande des forts ; une ame foible, chancelante, mal affermie, qui tourne à tout vent, qui plie au premier obſtacle, qui ſe briſe au premier écueil, n'eſt pas en état de s'en nourrir : c'eſt la pâque des Diſciples de Jeſus-Chriſt ; il faut donc être de ce nombre pour y participer ; c'eſt-à-dire, ſe renoncer ſoi-même, porter ſa croix & ſuivre Jeſus-Chriſt : enfin, c'eſt un Dieu ſi pur, que les aſtres ſont ſouillés devant lui : banniſſons donc de nos cœurs tout ce qui eſt indigne de ſa ſainteté.

III. DISPOSITION. *Une foi ardente qui nous faſſe aimer.* J'ai deſiré ardemment de manger cette pâque avec vous, diſoit Jeſus-Chriſt à ſes Diſciples. Or, que vouloit-il nous apprendre par-là ? c'eſt qu'il faut apporter à cette table divine un cœur embraſé, pénétré, conſumé par l'amour ; un cœur impatient, empreſſé, avide ; une faim & une ſoif de Jeſus-Chriſt, qui nous preſſe d'aller à lui pour goûter combien il eſt doux. Mais hélas ! les uns y apportent un dégoût & une répugnance

criminelle ; les autres en approchent avec un cœur peſant, un goût émouſſé, une ame toute de glace ; enſorte que les images du monde & de leurs paſſions font ſur eux des impreſſions bien plus vives que la préſence de Jeſus-Chriſt & le ſouvenir de ſes myſtères : auſſi portent-ils toujours à l'autel & en rapportent-ils les mêmes foibleſſes & les mêmes imperfections. Quel ſujet de trembler !

IV. DISPOSITION. *Une foi généreuſe qui nous faſſe immoler :* c'eſt ce que l'Apôtre appelle annoncer la mort du Seigneur. Or on annonce la mort du Seigneur en portant au pied du Sanctuaire un eſprit de mort & de martyre ; un deſir ſincère de ſortir de cette priſon de boue pour jouir de Jeſus-Chriſt ; un corps mortifié & immobile pour les œuvres du péché ; des yeux fermés depuis long-tems à tout ce qui peut bleſſer la pudeur ; une langue environnée d'une garde de circonſpection ; des oreilles impénétrables aux ſifflemens du ſerpent ; une ame inſenſible aux mépris comme aux louanges ; une ame hors de la portée des événemens d'ici-bas, à l'épreuve des révolutions de la vie, égale dans la bonne & dans la mauvaiſe fortune, & toujours attentive à marcher d'un pas ferme vers l'éternité.

Ce n'eſt pas que je veuille exclure de l'Autel tous ceux qui n'ont pas encore atteint à la perfection de cet état ; mais il faut au moins y tendre & en avoir les prémices ; ſans cela, communier c'eſt ſe rendre coupable du corps & du ſang du Seigneur.

LE JOUR DE NOEL.

DIVISION. *Jeſus-Chriſt par ſa naiſſance vient rendre la gloire à Dieu & la paix aux hommes. I. A Dieu, la gloire que les hommes avoient voulu lui ravir. II. Aux hommes, la paix qu'ils n'avoient ceſſé de ſe ravir à eux-mêmes.*

I. PARTIE. L'idolâtrie rendoit à la créature le culte que le Créateur s'étoit réſervé à lui ſeul ; la Synagogue ne l'honoroit que des lévres & par des hommages extérieurs, qui n'étoient pas dignes de lui ; la philoſophie lui raviſſoit la gloire de ſa providence & de ſa ſageſſe éternelle : trois plaies répandues ſur toute la face de la terre, que Jeſus-Chriſt vient guérir.

1°. L'hommage que ſon ame ſainte unie au Verbe rend à Dieu, dédommage d'abord ſa majeſté ſuprême des honneurs que l'Univers lui avoit juſques là refuſés : une foule de Diſciples fidèles inſtruits par cet homme-Dieu, ouvre les yeux à la lumière : le monde reconnoît ſon Auteur, & Dieu rentre dans ſes droits. Voilà le premier bien fait de la naiſſance de Jeſus-Chriſt ; mais ce bien fait eſt-il pour nous ? nous n'adorons plus de vaines idoles ; mais ne mettons-nous pas à leur place le monde avec tous ſes plaiſirs ?

2°. Jeſus-Chriſt ne ſe borne pas à manifeſter le nom de ſon Père aux hommes ; il

lui forme des adorateurs en eſprit & en vérité, qui ne compteront pour rien les hommages extérieurs, ſi l'amour ne les anime & ne les ſanctifie. Pouvons-nous nous flater d'être du nombre de ces adorateurs véritables ? à quoi ſe réduit tout notre culte ? A quelques obſervances extérieures ; & encore, c'eſt la religion des plus ſages. Voilà le ſecond bienfait de la naiſſance de Jeſus-Chriſt, auquel nous n'avons preſqu'aucune part.

3°. Enfin les hommes avoient voulu encore ravir à Dieu la gloire de ſa providence & de ſa ſageſſe éternelle : les Philoſophes, forcés de reconnoître un ſeul Etre ſuprême, ſe le repréſentoient, ou comme un Dieu oiſif & ſans attention aux choſes humaines, ou comme un Dieu ſans liberté & aſſujetti à un enchaînement fatal d'événemens néceſſaires. Jeſus-Chriſt vient rendre à ſon Père la gloire que les vains raiſonnemens de la philoſophie lui avoient ôtée; & en exigeant le ſacrifice de nos foibles lumières, il nous apprend ce que nous devons connoître de l'Etre ſuprême & ce que nous en devons ignorer. Mais hélas ! où ſont parmi nous les Fidèles qui font à la foi un ſacrifice entier de leur raiſon ?

II. PARTIE. *La naiſſance de Jeſus-Chriſt rend aux hommes la paix qu'ils n'avoient ceſſé de ſe ravir à eux-mêmes.*

L'orgueil, la volupté, les haines & les vengeances avoient été les ſources fatales de toutes les agitations que le cœur de l'homme avoit éprouvées ; Jeſus-Chriſt vient lui ren-

dre la paix en les tariſſant par ſa grace, par ſa doctrine & par ſon exemple.

Je dis que l'orgueil avoit été la première ſource des troubles qui déchiroient le cœur des hommes. Quelles guerres, quelles fureurs cette funeſte paſſion n'avoit-elle pas allumées ſur la terre ? Mais ce qui ſe paſſoit au dehors n'étoit que l'image des troubles que l'homme orgueilleux éprouvoit au dedans de lui-même. Jeſus-Chriſt en dégradant par ſa naiſſance pauvre & abjecte les biens & la gloire humaine, rétablit dans le monde la paix que l'orgueil en avoit bannie. Cependant cherchez au milieu des Chrétiens cette paix heureuſe qui devroit être leur héritage, vous ne la trouverez ni dans les villes, ni dans l'enceinte des murs domeſtiques, ni dans les palais des Rois, ni même dans le ſanctuaire.

Les voluptés charnelles n'avoient pas excité moins de troubles dans le monde que l'orgueil ; Jeſus-Chriſt vient retirer les hommes de cet abîme de corruption, & leur donner la paix en leur rendant l'innocence & la liberté que la tyrannie de ce vice leur avoit ôtée. Il nait d'une Vierge & la plus pure de toutes les créatures : par-là il met déja en honneur une vertu inconnue au monde, & que ſon peuple même regardoit comme un opprobre : de plus, en s'uniſſant à notre chair, il la purifie, il en fait le temple de Dieu, le ſanctuaire de l'Eſprit-ſaint. Mais ne profanons-nous pas encore ce Temple ſaint ? Les paſſions honteuſes ne troublent-elles pas encore la tranquil-

lité des Empires, le repos des familles, l'ordre de la ſociété, la bonne-foi des mariages, &c.

Enfin la naiſſance de Jeſus-Chriſt, en ne faiſant de tous les peuples qu'un ſeul peuple, & de tous ſes Diſciples qu'un cœur & qu'une ame, éteint toutes les inimitiés & toutes les haines : dernier genre de paix qu'elle apporte aux hommes & dont les hommes ne ſavent pas profiter.

LE JOUR DE LA CIRCONCISION.

Sur la Divinité de Jeſus-Chriſt.

DIVISION. *L'éclat & l'eſprit du miniſtère de Jeſus-Chriſt prouvent également la gloire de ſa Divinité. Si Jeſus-Chriſt n'étoit qu'un pur homme : I. L'éclat de ſon miniſtère ſeroit pour nous une occaſion inévitable d'idolâtrie, & Dieu même ſeroit coupable de l'erreur de ceux qui l'adorent. II. L'eſprit de ſon miniſtère deviendroit le piége funeſte de notre innocence.*

I. PARTIE. Le premier caractère éclatant du miniſtère de Jeſus-Chriſt, c'eſt d'avoir été prédit & promis aux hommes depuis la naiſſance du monde. A peine Adam eſt-il tombé, qu'on lui montre de loin le Réparateur. Dans les ſiécles ſuivans Dieu ne paroit, ce ſemble, occupé qu'à préparer les hommes à ſon arrivée. Les circonſtances dans leſquelles

Jeſus-Chriſt a été prédit, ſont encore plus merveilleuſes que les prédictions mêmes. En effet, il eſt prédit par tout un peuple, annoncé pendant quatre mille ans par une longue ſuite de Prophétes, figuré par toutes les cérémonies de la Loi, attendu par tous les Juſtes, montré de loin dans tous les âges : ce n'eſt pas pour un événement particulier ; c'eſt pour être la reſſource du monde condamné, le légiſlateur des peuples, la lumière des nations, le ſalut d'Iſrael. Quel piége pour la Religion de tous les ſiécles, ſi des préparatifs ſi magnifiques n'annoncent qu'une ſimple créature, & dans des tems ſur-tout où la crédulité des peuples mettoit ſi facilement au rang des dieux les hommes extraordinaires.

D'ailleurs, au lieu que Jean-Baptiſte, pour empêcher que le ſeul oracle qui l'avoit prédit, ne devînt une occaſion d'idolâtrie à ſa nation, ne fait point de miracles, ne ceſſe de dire : Je ne ſuis pas celui que vous attendez ; & n'eſt attentif, ce ſemble, qu'à prévenir des honneurs ſuperſtitieux : Jeſus-Chriſt, au contraire, que quatre mille ans de figures & de prophéties avoient annoncé avec tant de magnificence à la terre, vient en grande vertu & puiſſance : il fait des œuvres & des merveilles que perſonne avant lui n'avoit faites ; & loin de prévenir la ſuperſtition des peuples à ſon égard, il ſe dit égal à Dieu même, & ſouffre qu'on lui rende des honneurs divins. Si c'étoit-là un culte idolâtre, les hommes en ſeroient-ils reſponſables ?

De plus, tous les Juſtes de la Loi & de l'âge des Patriarches, tous ces hommes ſi vénérables & ſi miraculeux, n'étoient pourtant que les ébauches du Meſſie à venir; chacun d'eux ne repréſentoit que quelque trait ſingulier de ſa vie & de ſon miniſtère : mais ôtez à Jeſus-Chriſt ſa divinité & ſon éternelle origine, la vérité n'a plus rien au-deſſus de la figure, au moins au jugement des ſens.

2°. A l'éclat des prophéties qui ont annoncé Jeſus-Chriſt, il faut ajouter celui de ſes œuvres & de ſes prodiges; ſecond caractère éclatant de ſon miniſtère. Parut-il jamais un homme plus merveilleux, plus divin dans ſes œuvres & dans ſes prodiges?

Je dis, dans ſes œuvres & dans ſes prodiges. Je ſai que dans les ſiécles qui l'avoient précédé, il avoit paru ſur la terre des hommes extraordinaires, que le Seigneur ſembloit rendre dépoſitaires de ſa vertu & de ſa toute-puiſſance : mais quand on y regarde de près, dans leur puiſſance même tous ces hommes miraculeux portoient toujours des caractères de dépendance & de foibleſſe. Jeſus-Chriſt, au contraire, opère les plus grands prodiges avec une facilité toute puiſſante & une ſouveraine indépendance.

3°. Enfin, le dernier caractère éclatant de ſon miniſtère, ce ſont les circonſtances merveilleuſes & juſques-là inouies qui compoſent tout le cours de ſa vie mortelle. Conçu par l'opération du Très-haut, il naît d'une Vierge pure. A peine eſt-il né, que des légions

gions céleſtes ſont retentir dans les airs des cantiques d'allégreſſe, & nous apprennent que cette naiſſance rend à Dieu ſa gloire, & la paix aux hommes. Peu après un aſtre nouveau conduit à ſon berceau des Sages du fond de l'Orient. Un Juſte & une ſainte femme annoncent ſa grandeur future. Les Docteurs aſſemblés voyent avec étonnement ſon enfance plus ſage & plus éclairée que la ſageſſe des vieillards. A meſure qu'il avance, ſa gloire ſe développe ; Jean-Baptiſte s'abaiſſe devant lui ; le ciel s'ouvre ſur ſa tête ; les démons effrayés ne peuvent ſoutenir ſa préſence ; le Père céleſte déclare qu'il eſt ſon Fils bien-aimé, & le propoſe comme la Loi vivante & éternelle en commandant de l'écouter. Si du Thabor nous paſſons ſur le Calvaire ; ce lieu où devoient ſe conſommer tous les opprobres du Fils de l'homme, ne laiſſe pas d'être encore le théâtre de ſa gloire ; toute la Nature en déſordre l'y reconnoît comme ſon Auteur & confeſſe ſa divinité. Il reſſuſcite trois jours après, non par une vertu étrangère, ni pour mourir de nouveau comme tant d'autres, mais par ſa propre puiſſance & pour jouir déſormais d'une vie immortelle. Enfin il monte au ciel. Ce n'eſt pas un char de feu qui le tranſporte en un clin d'œil ; il s'éléve lui-même avec majeſté ; les Anges viennent au-devant de lui, & le promettent encore une fois à la terre environné de gloire & d'immortalité. Qui ne reconnoitroit à ces traits le Dieu du ciel, qui, après avoir converſé avec les hommes pour

les tirer de leur égarement & de leur misère, va reprendre poſſeſſion de ſa gloire? Voilà comme l'éclat du miniſtère de Jeſus-Chriſt ſeroit pour nous une occaſion inévitable d'idolâtrie, s'il n'étoit qu'une ſimple créature.

II. PARTIE. *L'eſprit de ſon miniſtère deviendroit auſſi le piége de notre innocence.* Or l'eſprit de ſon miniſtère renferme ſa doctrine, ſes bienfaits & ſes promeſſes.

1°. Sa doctrine. On ne peut nier que Jeſus-Chriſt n'ait été un homme ſaint : car quel homme juſques-là avoit jamais paru ſur la terre, dans lequel on ait remarqué tant de caractères d'innocence & de ſainteté; je veux dire tant de mépris & d'indifférence pour le monde, tant d'amour pour la vertu, tant de zèle pour la gloire de Dieu, tant d'ardeur pour le ſalut des hommes; ajoutez à cela l'exemption totale de toutes les foibleſſes les plus inſéparables de l'humanité. Or ſi Jeſus-Chriſt eſt ſaint, il eſt Dieu; ſoit que vous conſidériez la doctrine qu'il nous a enſeignée, ou par rapport à ſon Père, ou par rapport aux hommes : car s'il n'étoit pas Dieu, elle ne ſeroit qu'un amas, ou d'équivoques malignes, ou de blaſphèmes enveloppés.

Conſidérez ſa doctrine par rapport à ſon Père : ſi Jeſus-Chriſt n'eſt qu'un ſimple envoyé de Dieu, il ne vient donc que pour manifeſter aux nations idolâtres l'unité de l'eſſence divine. Mais, premiérement, il eſt envoyé principalement aux Juifs : ainſi ſa miſſion étoit inutile; car les Juifs n'étoient plus tentés de re-

tomber dans l'idolâtrie. Secondement, il s'y prend mal pour remplir ſon miniſtère. Au lieu que Moyſe & les Prophétes, chargés de la même miſſion, ne ceſſent de publier que le Seigneur eſt un, ſans jamais faire aucune comparaiſon d'eux à l'Etre ſuprême ; Jeſus-Chriſt ne ceſſe de ſe dire égal à ſon Père ; il dit qu'il eſt deſcendu du ciel & ſorti du ſein de Dieu ; qu'il étoit avant toutes choſes ; que le Père & lui ne ſont qu'un ; par tout il ſe compare au Dieu ſouverain. Les Juifs murmurent & ſe ſcandaliſent de ces expreſſions. Loin de les détromper nettement, il les confirme dans le ſcandale, affectant un langage qui devient ou inſenſé ou impie, ſi ſon égalité avec ſon Père ne l'éclaircit & ne le juſtifie ; il ſouffre même qu'on lui rende les honneurs divins. Il n'eſt donc venu ſur la terre, s'il eſt un pur homme, que pour ſcandaliſer les Juifs, en leur donnant lieu de croire qu'il ſe compare au Très-haut ; ſéduire les nations, en ſe faiſant adorer après ſa mort ; & répandre de nouvelles ténébres dans l'univers. Tous ces grands avantages que le monde devoit retirer du miniſtère de Jeſus-Chriſt, aboutiſſent donc à le voir plongé dans une nouvelle idolâtrie ; & toute la magnificence future de l'Evangile, tant prédite par les Prophétes, devoit donc ſe borner à former la ſecte affreuſe de l'impie Socin *. Mais,

* Secte qui ne renferme qu'un petit nombre d'hommes odieux au Ciel & à la terre, la honte de la Nature & de la Religion ; obligés de cacher dans les ténébres l'horreur de leurs blaſphêmes.

puiſque Jeſus-Chriſt eſt ſaint, concluons que ne pouvant être un blaſphémateur & un impie, la manière dont il parle de ſon Père, cette égalité qu'il affecte en toute occaſion avec ſon Père, établit la gloire de ſon éternelle origine. On peut encore remarquer ici, que lorſque les Prophétes parlent du Dieu du ciel & de la terre, pleins de l'immenſité, de la toute-puiſſance & de la majeſté de l'Etre ſuprême, ils épuiſent la foibleſſe du langage humain pour répondre à la ſublimité de ces images : mais lorſque Jeſus-Chriſt parle de la gloire du Seigneur, ce ne ſont plus ces expreſſions pompeuſes des Prophètes ; on voit que c'eſt un enfant qui parle un langage domeſtique, & qui n'eſt point frappé & ébloui, comme nous, de la majeſté & de la gloire du Père.

Conſidérons maintenant la doctrine de Jeſus-Chriſt par rapport aux hommes ; elle n'établit pas moins la vérité de ſa naiſſance divine. Premiérement, quelle ſageſſe ! quelle ſainteté ! quelle ſublimité dans cette doctrine ! tout y eſt digne de la raiſon & de la plus ſaine philoſophie ; tout y eſt proportionné à la misère, & à l'excellence de l'homme. Secondement, remarquez les devoirs d'amour & de dépendance que ſa doctrine exige des hommes envers lui-même. Il nous ordonne de l'aimer, de chercher en lui notre bonheur, de lui rapporter & nous-mêmes & toutes nos actions, comme il nous ordonne toutes ces mêmes choſes envers ſon Père ; donc s'il n'eſt pas

Dieu, ſa doctrine ſi divine, ſi admirée des Payens, n'eſt plus qu'un mélange monſtrueux d'impiété, d'orgueil & de folie, puiſque n'étant qu'un pur homme il veut uſurper la place de Dieu même dans nos cœurs. Bien plus, au lieu que le Dieu véritable avoit paru ſe contenter des ſacrifices de boucs & de taureaux; pour lui il veut que nous lui ſacrifions juſqu'à notre vie, que nous courions ſur les gibets, que nous nous offrions à la mort & au martyre pour la gloire de ſon nom. Mais s'il n'eſt pas l'auteur de notre vie, quel droit a-t-il de l'exiger de nous? ſa religion n'eſt donc qu'une religion de ſang & de barbarie; les Confeſſeurs généreux de la foi n'ont donc été que des déſeſpérés & des fanatiques? & les tyrans & les perſécuteurs, les défenſeurs de la juſtice & de la gloire de la divinité? L'oreille de l'homme peut-elle entendre ces blaſphêmes ſans horreur?

2°. Conſidérez l'eſprit du miniſtère de Jeſus-Chriſt dans les graces & les bienfaits que l'univers a reçu de lui: il déclare qu'il eſt venu délivrer tous les hommes de la mort éternelle; d'ennemis de Dieu qu'ils étoient, les rendre ſes enfans; leur ouvrir le ciel, & leur en aſſurer la poſſeſſion. Il leur a apporté la ſcience du ſalut & la doctrine de la vérité. Il nous nourrit de ſon corps, il nous lave de nos ſouillures en nous appliquant le prix de ſon ſang: en un mot, il nous aſſure qu'il eſt notre voie, notre vérité, notre vie, notre juſtice, notre rédemption, notre lumière. Mais un

pur homme peut-il être la ſource de tant de graces aux autres hommes ? ou n'eſt-il pas à craindre que devenu ſi utile, & ſi néceſſaire au genre humain, il n'en devienne enfin l'idole ? Car c'eſt la reconnoiſſance toute ſeule qui autrefois a fait les faux dieux : tel eſt le caractère de l'homme ; ſon culte n'eſt que ſon amour & ſa reconnoiſſance.

3°. Outre les bienfaits dont Jeſus-Chriſt nous a comblés, conſidérez les promeſſes dont il les accompagne ; il promet encore plus qu'il n'a donné. Premiérement, il promet aux hommes l'Eſprit conſolateur, qu'il appelle l'Eſprit de ſon Père, Eſprit de vérité, de force, d'intelligence, de ſageſſe, de charité, &c. Mais quel droit a Jeſus-Chriſt ſur l'Eſprit de Dieu, pour en diſpoſer à ſon gré, ſi ce n'eſt pas ſon Eſprit propre ? Cependant les promeſſes de Jeſus-Chriſt ſe ſont accomplies ; à peine eſt-il monté au ciel, que l'Eſprit de Dieu ſe répand ſur tous ſes Diſciples. Secondement, Jeſus-Chriſt promet à ſes Diſciples les clefs du ciel & de l'enfer, & le pouvoir de remettre les péchés. Troiſiémement, il leur promet outre cela, le don des miracles : s'il n'eſt pas Dieu, la folie & la témérité ont-elles jamais rien imaginé de ſemblable ? Quatriémement, il leur promet la converſion de l'univers, le triomphe de la croix, la docilité de tous les peuples de la terre, des Philoſophes, des Céſars, des Tyrans ; que ſon Evangile ſera reçu du monde entier. Mais à moins qu'il ne tienne le cœur de

tous les hommes entre ſes mains, peut-il répondre d'un changement dont juſques-là le monde n'avoit point eu d'exemple ? On dira peut-être que Dieu révéloit à ſon ſerviteur les choſes futures : mais ſi Jeſus-Chriſt n'eſt pas Dieu, il n'eſt pas même Prophète ; puiſqu'il ne prévoit pas que les hommes vont retomber en l'adorant, dans des ténébres mille fois plus criminelles, que celles dont il prétend les délivrer ; & qu'au lieu de former au Père des adorateurs en eſprit & en vérité, il n'aura formé qu'un nouveau peuple d'idolâtres de toute nation.

Voilà donc où méne l'incrédulité. Renverſez le fondement, qui eſt le Seigneur Jeſus, Fils éternel du Dieu vivant ; retranchez de la doctrine des Chrétiens, Jeſus-Chriſt Homme-Dieu ; vous en retranchez tout le mérite de la foi, toute la conſolation de l'eſpérance, tous les motifs de la charité : toute la religion chrétienne, n'eſt que fauſſeté & qu'impoſture. Auſſi quel zèle les premiers Diſciples de l'Evangile ne firent-ils pas paroître contre ces hommes impies, qui dès-lors osèrent attaquer la gloire de la divinité de leur Maitre ? Les Payens reprochoient alors aux Chrétiens de rendre des honneurs divins à Jeſus-Chriſt : s'en juſtifient-ils comme d'une calomnie ? répondent-ils qu'ils n'adorent pas Jeſus-Chriſt ? point du tout. Les apologiſtes de la Religion réfutent toutes les autres calomnies dont on veut les noircir : mais ſur l'accuſation d'adorer Jeſus-Chriſt, bien

loin de s'en défendre, ils l'autorisent par leur langage & par leurs actions. Si c'est donc une erreur de croire Jesus-Christ égal à Dieu, c'est une erreur qui est née avec l'Eglise, qui en a élevé tout l'édifice, qui a formé tant de martyrs, & converti tout l'univers.

POUR LE JOUR DE L'ÉPIPHANIE.

DIVISION. *La vérité figurée par l'étoile, trouvée dans les Mages des adorateurs : dans les Prêtres des dissimulateurs : dans Hérode un persécuteur. Telle est encore parmi nous sa destinée ; peu la reçoivent ; beaucoup la cachent & la déguisent, encore plus la méprisent & la persécutent. Ainsi, I. La vérité reçue. II. La vérité dissimulée. III. La vérité persécutée.*

I. PARTIE. *La vérité reçue.* Il est peu d'ames, quelque plongées qu'elles soient dans les sens & dans les passions, dont les yeux ne s'ouvrent quelquefois sur la vanité des biens qu'elles poursuivent, sur la grandeur des espérances qu'elles sacrifient, & sur l'indignité de la vie qu'elles mènent : mais hélas ! leurs yeux ne s'ouvrent à la lumière que pour se refermer à l'instant ; & tout le fruit qu'elles retirent de la vérité, c'est le crime de l'avoir inutilement connue.

Les uns se bornent à raisonner sur la lumière qui les frappe, & font de la vérité un sujet de contention, & de vaine philosophie. Les

autres

autres, mal d'accord avec eux-mêmes, ſouhaitent ce ſemble de la connoître, mais ne la cherchent pas comme il faut, parcequ'au fonds ils ſeroient fâchés de l'avoir trouvée. Enfin quelques-uns plus dociles ſe laiſſent ébranler par ſon évidence ; mais raſſurés par l'opinion publique, ou rebutés par les difficultés & les violences que la vérité leur offre, ils s'en éloignent & l'abandonnent, après s'être réjouis quelque tems à ſa lumière.

Ce n'eſt pas là l'uſage qu'en firent les Mages. Quoiqu'accoutumés à tout rappeller au jugement de la raiſon, ils ſuivent la lumière céleſte, ſans s'arrêter aux vaines réflexions de l'eſprit humain, ſans égard à leurs amis & à leurs proches, malgré les diſcours & les dériſions publiques ; & leur cœur déſabuſé de tout ne trouve plus que la vérité qui les réjouiſſe, qui les intéreſſe, & qui les conſole. Voilà la vérité reçue dans les Mages avec ſoumiſſion, avec ſincérité, avec joie : voyons dans la conduite des Prêtres la vérité diſſimulée.

II. PARTIE. *Trois ſortes de diſſimulation dans les Prêtres de la Synagogue ; une diſſimulation de ſilence, une diſſimulation de complaiſance & d'adouciſſement, un diſſimulation de feinte & de menſonge.*

Diſſimulation de ſilence : conſultés par Hérode ſur le lieu où le Chriſt devoit naître, ils répondent à la vérité que c'eſt à Béthléem ; mais ils n'ajoûtent pas que l'étoile prédite ayant enfin paru, & les Rois de Saba & de

l'Arabie venant avec des préſens adorer le nouveau chef qui devoit conduire Iſrael, il ne falloit plus douter de ſa naiſſance. Ils n'aſſemblent point les peuples pour leur annoncer cette heureuſe nouvelle ; ils ne vont pas à Béthléem pour animer Jéruſalem par leur exemple : renfermés dans leur criminelle timidité, ils gardent un profond ſilence, & retiennent la vérité dans l'injuſtice.

Sans toucher ici aux Oints du Seigneur, il eſt peu de perſonnes dans le monde qui ne ſe rendent tous les jours coupables de cette diſſimulation de ſilence : car pour en être coupables, il n'eſt pas néceſſaire de ſouſcrire à l'impiété & d'approuver les maximes du ſiécle, il ſuffit de ſe taire, quand on attaque la vérité devant nous à découvert.

Diſſimulation de complaiſance & d'adouciſſement : les Prêtres & les Docteurs forcés par l'évidence des Ecritures de rendre gloire à la vérité, l'adouciſſent par des expreſſions ménagées. Pour complaire à Hérode, ils ſuppriment le titre de Roi que les Mages venoient de donner, & que les Prophétes avoient ſi ſouvent donné au Meſſie ; ils le déſignent par une qualité, qui pouvoit marquer également en lui une autorité de doctrine & de puiſſance, quoiqu'ils attendiſſent eux-mêmes un Meſſie, Roi & Conquérant. La conduite de ces Prêtres nous paroît indigne ; mais ſi nous voulons nous juger nous-mêmes, nous verrons que nos diſcours & nos démarches ne ſont ſouvent que des adouciſſemens de la vé-

rité, & des tempéramens pour la réconcilier avec les préjugés ou les paſſions de ceux avec qui nous avons à vivre.

Dernière diſſimulation des Prêtres Juifs, diſſimulation de menſonge : ils ne ſe contentent pas d'alléguer les prophéties en termes obſcurs & adoucis ; ne voyant pas revenir les Mages, ils les accuſent, pour calmer Hérode, d'une crédulité vaine & ſuperſtitieuſe. Et voilà où nous en venons enfin ; à force de ménager les paſſions des hommes & de vouloir leur plaire aux dépens de la vérité, nous l'abandonnons enfin ouvertement.

III. PARTIE. *Vérité perſécutée par Hérode.* Cet impie perſécute la vérité : premiérement par l'éloignement public qu'il fait paroître pour elle, & qui entraîne tout Jéruſalem par ſon exemple, & c'eſt ce que j'appelle une perſécution de ſcandale : ſecondement, il la perſécute en tâchant de corrompre les Prêtres, & en dreſſant même des embûches à la piété des Mages ; c'eſt ce que j'appelle une perſécution de ſéduction : enfin il la perſécute en répandant le ſang innocent ; & c'eſt une perſécution de force & de violence.

Or, ces trois genres de perſécution, s'éxercent aujourd'hui dans le Chriſtianiſme : car 1°. qui peut ſe flater de n'être pas du nombre des perſécuteurs de la vérité par les ſcandales ? Je ne parle pas même de ces hommes pervers qui ont levé l'étendart du crime & de la licence ; je parle de ces ames livrées aux plaiſirs & aux vanités du ſiécle, & dont

la conduite d'ailleurs régulière, s'attire l'eſtime & les louanges des hommes : & je dis qu'elles perſécutent la vérité par leurs ſeuls exemples, qu'elles anéantiſſent autant qu'il eſt en elles dans tous les cœurs les maximes de l'Evangile, & qu'elles ſont plus de déſerteurs de la vérité, que n'en firent autrefois les Tyrans.

2°. Nous perſécutons tous les jours la vérité par voie de ſéduction, en taxant d'excès la ferveur des Juſtes, en leur faiſant des peintures vives & agréables des plaiſirs qu'ils fuyent, en exagérant les difficultés de la perſévérance, peut-être même en attaquant le fondement inébranlable de leur foi ; gênant par notre autorité le zèle & la piété des perſonnes qui dépendent de nous ; enfin en faiſant ſervir nos talens à la deſtruction du régne de Jeſus-Chriſt,

3°. Le monde eſt plein de perſécuteurs publics de la vérité ; & ſi l'Egliſe n'eſt plus affligée par la barbarie des Tyrans & par l'effuſion du ſang de ſes enfans ; elle eſt encore tous les jours perſécutée par les dériſions publiques que les mondains font de la vertu, & par la perte des ames fidèles qu'elle voit avec douleur ſuccomber ſi ſouvent à la crainte de leurs dériſions & de leurs cenſures.

Fin des Analyſes.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amés & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé le Sieur JOSEPH MASSILLON, Prêtre de l'Oratoire, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public ; *Les Œuvres de feu Sieur Jean-Baptiste Massillon, Evêque de Clermont, son Oncle*, contenant, *ses Sermons pour l'Avent & le Carême, Mystères & Panégyriques, Oraisons funèbres, Vêtures & Professions Religieuses, Discours Synodaux & Mandemens, Conférences Ecclésiastiques, Paraphrases sur les Pseaumes, & quelques Discours détachés sur différens sujets ;* s'il Nous plaisoit de lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit sieur Exposant, & reconnoître son zèle à procurer au Public une Edition éxacte des Sermons dudit feu Sieur Massillon, Evêque de Clermont, *dont jusqu'à présent il n'avoit paru que des impressions étrangères, renfermant des piéces tronquées, ou faussement attribuées à cet Auteur* : Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Ouvrages, en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *vingt années* consécutives, à compter du jour de la datte desdites Présentes : Faisons défenses à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, & débiter *à l'avenir aucune Edition desdits Ouvrages faite jusqu'à présent sans notre autorité*, ni de contrefaire lesdits Ouvrages, & d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changemens ou autres, sans la permission expresse & par écrit, dudit Sieur Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui,

à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Sieur Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & interêts : A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date desdites Présentes, que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modéle sous le contre-scel desdites Présentes ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 : qu'avant de les exposer en vente, les manuscrits qui auront servi de copies à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France ; le tout à peine de nullité desdites Présentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Sieur Exposant & ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour dûëment signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers & Sécretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires ; CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le douziéme jour du mois d'Octobre l'an de grace mil sept cent quarante quatre, & de notre Régne le trentiéme. Par le Roy en son Conseil,

SAINSON.

Je soussigné, reconnois avoir cédé à Messieurs la Veuve Estienne & Fils, & Jean-Thomas Hériſſant, Libraires à Paris, mon droit au présent Privilége, suivant les conventions faites entre nous. A Paris ce 16 Octobre 1744.

MASSILLON, Prêtre de l'Oratoire.

Regiſtré, enſemble la préſente Ceſſion, ſur le Regiſtre XI. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 376. fol. 317. conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28 Fevrier 1723. A Paris, ce 5. Novembre 1744.

VINCENT, *Syndic.*

De l'Imprimerie de C. F. SIMON, Fils.